




ALEXANDRA DAVID-NEEL

**A L'OUEST
BARBARE
DE LA
VASTE CHINE**

Avec 16 illustrations hors texte et une carte



PLON



2^e mille

AVANT-PROPOS

Me voici au pays de Kham ! Me voici revenue en terre tibétaine !

Je me répétais cela mentalement en arrivant, passablement moulue, à Tatsienlou, à la suite d'une odyssée harassante qui avait débuté dans le voisinage de la Mongolie et s'était poursuivie pendant près de deux années à travers la Chine envahie et bombardée¹.

Aller au Tibet oriental n'entraînait nullement dans les plans que j'avais formés en quittant la France pour retourner une fois de plus en Asie. J'aurais dû être étonnée de m'y retrouver, mais j'avais totalement perdu la faculté de l'étonnement. Depuis le début de la guerre sino-japonaise, les événements m'avaient poussée de-ci, de-là, sans qu'il me fût jamais permis de diriger mes mouvements ou d'en prévoir les résultats.

¹Voir le livre : *Sous des nuées d'orage*.

La comparaison familière du bouchon flottant sur l'océan et ballotté par les vagues paraissait tout à fait me convenir et il m'était arrivé d'en rire en des moments que certains auraient peut-être qualifiés de tragiques.

Cependant, les vagues s'étaient montrées propices au petit « bouchon pensant » que j'étais ; elles m'avaient généralement jetée en des endroits où les sujets d'intérêt ne manquaient pas.

Ils ne manquaient certes pas à cette turbulente zone frontière où la Chine cesse d'être purement chinoise, le Tibet d'être purement tibétain et où, ajoutant encore à l'attrait piquant de l'ambiance chaotique, Lolos et autres aborigènes apportent constamment leur contribution d'étrangeté.

En fait, comme d'ordinaire, au cours de mes voyages précédents, je n'avais rien à regretter et pouvais plutôt remercier le destin qui m'avait conduite où je me trouvais.

CHAPITRE PREMIER

Notes historiques

Parmi les habitants des territoires confinant à la frontière occidentale de la Chine, en existe-t-il qui peuvent être regardés comme de véritables aborigènes ? Des recherches méthodiques effectuées au Tibet ou dans les immenses solitudes du Koukou-Nor (nouvelle province de Ching-Hai) amèneraient-elles la découverte des restes de leurs ancêtres ou de vestiges de leur industrie datant d'une époque où l'homme était encore à peine devenu un « homme » ? Des individus du genre de l'Homme de Pékin, des cousins asiatiques de celui de Neandertal ont-ils erré dans ces régions ? Actuellement, nous n'en savons rien.

D'autre part, si les habitants de ces pays descendent tous d'immigrants, les lieux d'origine de ces derniers et les routes qu'ils

ont suivies nous sont, en bien des cas, mal connus ou même complètement inconnus.

Un renseignement nous est pourtant fourni par les vieilles chroniques chinoises. Quels qu'aient pu être les lointains ancêtres des Chinois, qu'ils aient été des aborigènes du bassin du fleuve Jaune ou bien des immigrants venant de l'Asie Centrale ou de régions du Sud avoisinant la Birmanie actuelle, la Chine n'était point déserte à l'époque de leurs pérégrinations. Au cours de celles-ci, ces anciens Chinois rencontrèrent des hommes d'une autre race que la leur. Nous basant sur les chroniques chinoises, nous pouvons croire que ces « sauvages », comme les Chinois les dénomment, étaient établis en Chine 2 700 ans avant Jésus-Christ².

²Dans tout ce qui suit, le lecteur devra se souvenir que les dates des périodes avant Jésus-Christ reposent généralement sur des conjectures. Elles servent simplement à situer approximativement dans le temps les événements auxquels elles se rapportent. Il est même prudent de ne pas considérer comme absolument exactes beaucoup de dates concernant la période avant l'an mille de notre ère. Un bon nombre de celles-ci font l'objet de discussions de la part des historiens chinois.

Ces prédécesseurs des Chinois s'appelaient *Is*. Se donnaient-ils eux-mêmes ce nom ? – Ce n'est point certain. Les anciennes chroniques chinoises les désignent ainsi et *I* signifie « sauvage ». Mais peut-être est-ce que c'est parce que ces indigènes moins civilisés qu'eux se dénommaient *Is* que les Chinois ont fait de ce nom le synonyme de « sauvage » ?

Ces *Is* sont décrits comme étant de haute stature, ayant le teint brun, de longs cheveux noirs, les pommettes saillantes et le nez droit. Leurs grands yeux non bridés leur donnaient une physionomie très différente de celle des individus d'origine mongole. En fait, ils ressemblaient aux Indiens Peaux-Rouges de l'Amérique.

Peut-être serait-il plus correct de dire que les Indiens d'Amérique leur ressemblent parce qu'ils sont leurs descendants. En effet, l'on croit que certaines tribus de *Is* sont passées d'Asie en Amérique alors que ces deux continents n'étaient pas encore séparés par le détroit de Behring, ou à une période

quelconque de l'époque néolithique. On peut même penser qu'un pareil voyage a pu être effectué à une époque plus tardive ; le détroit de Behring ne constitue pas une barrière infranchissable pour des hommes possédant des embarcations. De nos jours, des Esquimaux de l'Alaska passent d'Amérique en Asie dans leurs canots.

Il ne semble pas que les *Is* aient été originaires des territoires où les Chinois les rencontrèrent. Les anciens historiens croyaient plutôt que, venues du Nord ou du Nord-Ouest, certaines de leurs tribus s'étaient peu à peu acheminées vers des régions plus centrales de la Chine. Quoi qu'il en soit, leurs descendants existent toujours dans la partie du Tibet oriental dénommée Kham, dont une portion a été incorporée dans la province chinoise du Sikang.

Malgré les métissages fréquents en cette région frontière où les mariages mixtes sont nombreux, les arrière-petits-fils des *Is* ont conservé tous les traits caractéristiques

mentionnés par les anciens chroniqueurs chinois.

L'une des singularités de Tatsienlou³, la capitale du Sikang, est la présence de ces grands gaillards, si parfaitement semblables aux Indiens Peaux-Rouges, qui déambulent par les rues étroites, vêtus de volumineuses houppelandes en peau de mouton, bousculant au passage les menus Chinois, tels de puissants hippopotames fonçant sur un troupeau d'antilopes.

Quant aux Tibétains, qui ont joué un rôle si important à la frontière occidentale de la Chine, ils se donnent une origine bizarre.

À une époque très éloignée – rapportent leurs livres d'histoire – les habitants du Tibet étaient des êtres non humains, des démons-ogres. Dans le dessein d'adoucir leur nature féroce, un Bodhisattva⁴ assumant la forme

³Tatsienlou est le nom inscrit sur les cartes. C'est pourquoi je l'ai conservé. Le véritable nom tibétain de la localité est Dartsédo. Les chinois ont renommé Tatsienlou, Kangting.

⁴En Bouddhisme, un Bodhisattva est un individu très parfait, supérieur aux dieux, qui est capable de devenir un Bouddha dans une prochaine existence.

d'un singe s'en alla résider dans leur pays. Il s'y installa dans une caverne, parmi les montagnes, à la manière des ermites. Une ogresse s'éprit de lui et le singe divin l'épousa afin que de leur union naquît une race meilleure. Les descendants de ce couple sont les Tibétains actuels.

Allusion est souvent faite à cette légende lorsque les Tibétains veulent désigner quelqu'un de foncièrement bon. « Celui-là est véritablement un être humain », disent-ils. Ils tiennent pour entendu que la majorité d'entre eux – et des hommes en général – sont encore animés d'instincts bestiaux et loin d'avoir atteint le degré d'évolution qui doit en faire des humains sans mélange.

Cette légende dérive, peut-être, de vagues traditions concernant une époque très ancienne où des aborigènes encore presque à demi simiesques peuplaient le Tibet. Et si l'on refuse aux Tibétains cette haute antiquité, il est du moins plausible de les imaginer établis au Tibet central alors que des *Is* l'étaient à l'est du pays.

D'après leurs légendes, les Tibétains ont commencé par se nourrir d'air. Respirer leur suffisait.

Nous pouvons remarquer, en passant, que se nourrir d'air est l'un des buts que les mystiques taoïstes se sont proposé depuis de nombreux siècles. D'après eux, c'est là un des moyens propres à rendre immortel.

L'entraînement classique consiste, premièrement, à s'abstenir de tout aliment grossier tel que la chair des animaux, puis à rejeter, progressivement, les légumes et les fruits, diminuant peu à peu la quantité de nourriture absorbée jusqu'à la réduire à presque rien. Ensuite, tous les aliments solides sont abandonnés ; l'on se contente de boire de l'eau pure. Enfin, la culmination de l'entraînement est atteinte et respirer suffit au solitaire qui s'est exercé sur les montagnes, pour absorber des éléments nutritifs contenus dans l'air et pour soutenir ainsi son existence indéfiniment, peut-être pour toujours.

Toutefois, « respirer » doit s'entendre, ici, d'une façon particulière, différente de celle que tous nous pratiquons inconsciemment tant que dure notre vie. Et à cette façon spéciale d'ingérer l'air et d'en assimiler les principes nutritifs, l'aspirant à l'immortalité ou, tout au moins, à une extraordinaire longévité s'exerce pendant un très grand nombre d'années.

Les récits des Tibétains nous les montrent comme ayant suivi une marche inverse. D'abord, l'air seul constituait leur nourriture. Leur corps était, alors, d'une légèreté extrême ; ils pouvaient se transporter, à volonté, à travers l'espace.

À noter encore que la même faculté est aussi attribuée aux ermites et aux magiciens taoïstes⁵.

⁵Les sectateurs de la religion qui existait au Tibet avant l'introduction du Bouddhisme dans le Tibet sont dénommés Bons. Les Chinois les considèrent comme identiques à leurs Taoïstes et l'on est fondé à croire qu'il en est foncièrement ainsi.

Cependant, il faut comprendre que les écrivains chinois emploient alors le nom taoïste dans une large acception, qui inclut des individus vivant avant l'époque de Lao-Tse.

Du moins à celle où l'on place ce presque légendaire personnage.

Quelques-uns ayant porté de la terre à leur bouche lui trouvèrent une saveur agréable. Ils en instruisirent les autres et tous commencèrent à manger de cette terre qui était une sorte de gelée et fondait aux rayons du soleil. D'autres versions disent qu'une espèce de grain, pareil à de la rosée, couvrait la terre chaque matin et s'évaporait sous l'action du soleil. Ayant commencé à s'alimenter, les Tibétains perdirent leur légèreté et la faculté de se promener dans l'espace. Ils eurent aussi besoin de continuer à manger. Plus tard, ils goûtèrent du riz qui croissait à l'état sauvage et comme son goût leur plut, ils s'en nourrirent. Dès ce jour, la gelée terrestre fut tarie. Le riz qu'ils coupaient repoussait de lui-même ; néanmoins, des idées de prévoyance germèrent dans le cerveau de certains. Ne pourrait-il pas advenir, se demandèrent-ils, que le riz, une fois coupé cessât de repousser ? Ne serait-il pas prudent d'en faire des provisions ? Ils amassèrent des réserves de riz et, depuis ce moment, le grain coupé ne repoussa plus.

Ils se querellèrent entre eux pour la possession des réserves de riz et élirent des chefs afin que ceux-ci édictent des lois concernant le droit de propriété et les relations sociales et fassent observer ces lois.

Sous les descriptions fantaisistes de la légende, nous pouvons discerner les étapes d'hommes très primitifs ayant commencé par se nourrir de plantes sauvages et du produit de leur chasse et qui se trouvèrent progressivement amenés à cultiver le sol et à élever des troupeaux. De nos jours encore, un grand nombre de Tibétains se bornent à l'élevage du bétail. Les régions de haute altitude où ils vivent se prêtent mal à l'agriculture, mais, en dehors de ce fait, les pasteurs vivant sous la tente tiennent l'agriculture en médiocre estime. Récolter des fruits, des racines et des plantes sauvages comestibles est pratiqué par tous les Tibétains qui en ont l'occasion.

De plus, dans la dernière légende que j'ai mentionnée, nous trouvons la description, non plus d'une évolution vers le progrès,

comme dans l'histoire du singe-dieu et de l'ogresse, mais, au contraire, d'une chute. Pour les auteurs de ces contes, la civilisation comportant le principe d'autorité représenté par des lois et par des chefs est un état social décidément inférieur à celui où les manifestations violentes de l'égoïsme n'ont pas lieu de se produire et où, par conséquent, la nécessité de les réprimer ne se fait pas sentir.

Revenant sur la faculté de se transporter à travers l'espace dont ils croient que leurs ancêtres étaient doués, il faut dire que les Tibétains ne doutent nullement que cette faculté est toujours le fait d'individus exceptionnels : magiciens ou saints ermites. Plusieurs voyages effectués à travers les airs sont attribués à Milarespa le célèbre anachorète-poète (X^e-XI^e siècle) et quelques lamas contemporains passent pour avoir voyagé de la même manière. J'ai connu personnellement, deux de ceux-ci. L'un d'eux, qui est spirituel à ses heures, me dit un jour, à ce propos : « Oui, beaucoup de gens m'ont

vu planant dans les airs ; il n'y a que moi qui ne me suis jamais vu ainsi. »

Les thaumaturges tibétains, comme ceux des autres pays, cultivent volontiers – à part eux – un aimable scepticisme quant aux miracles qu'ils opèrent.

Les *Is* que rencontrèrent les ancêtres des Chinois étaient de véritables « primitifs ». Ils chassaient avec des arcs et des flèches dont les pointes étaient des silex taillés⁶ et se servaient d'outils en pierre. Ils ne se livraient ni à l'agriculture, ni à l'élevage.

Les vieux historiens chinois mentionnent, tout d'abord, la présence des *Is* vers le nord de la Chine. Au temps de l'empereur Yao (2357-2286 av. J.-C.), il en existait dans la région qui forme le Chantoung actuel. Sous le règne de Choun (2255-2224 av. J.-C.) ces barbares devinrent menaçants. Ils harcelèrent les Chinois, se livrant à de fréquentes incursions sur les territoires où ceux-ci étaient établis.

⁶De nos jours, des indigènes des Himalayas chassent avec des flèches dont les pointes sont en bambou. Ils ne sont, d'ailleurs, pas du tout des « sauvages ».

Nous voyons là le début de luttes qui allaient se poursuivre pendant de nombreux siècles et qui ne sont pas encore entièrement terminées aujourd'hui.

Les *Is* n'étaient d'ailleurs pas les seuls barbares qui se pressaient autour des Chinois. Les chroniques mentionnent des Mâns, des Joûns, des Tis et d'autres encore. Plus tard, quand ceux-ci eurent été repoussés, soumis, ou vaguement assimilés, ce furent les Tibétains, partagés en plusieurs tribus et diverses hordes, apparentés aux Huns et aux Mongols, qui manifestèrent leur activité dans les régions confinant à l'extrême-ouest de la Chine.

Un récit détaillé des luttes soutenues par les Chinois contre ces populations étrangères remplirait de nombreux volumes. Une brève esquisse suffira ici, mais elle est indispensable pour donner une idée de l'atmosphère politique dans laquelle baignent les nouvelles provinces occidentales de la Chine : le Sikang et le Ching-Hai.

Plus de vingt siècles avant notre ère, les Chinois avaient déjà réussi à imposer aux *Is* une sorte de demi-vasselage. Toutefois, ceux-ci ne tardèrent pas à secouer un joug qui leur pesait. Sous le règne de Châo K'ang (2079-2058 av. J.-C.), une expédition dut être envoyée contre eux pour les ramener à l'obéissance.

Un nouveau soulèvement eut lieu sous le règne de Koéi Kie (1818-1767 av. J.-C.). Les *Is* envahirent, alors, la vallée de la Wei.

La Wei est la rivière qui traverse la province du Chensi et passe devant Sian, sa capitale. En pénétrant dans cette vallée, les barbares s'avançaient donc vers le cœur de la Chine.

Sous le règne de Tchéou-Sinn (1154-1123 av. J.-C.) la région confinant au Chansi⁷, au Kansou ou au Ching-Hai, qui est située à l'intérieur de la boucle du fleuve Jaune, était administrée par les Chinois. Un préfet y exerçait l'autorité. Autorité peu souvent effective, du reste.

⁷Ne pas confondre la province du Chansi avec celle du Chensi.

Ce lointain prédécesseur des gouverneurs actuels du Ching-Hai et du Sikang devait, à part son costume, leur ressembler en bien des points. Les difficultés que ses turbulents administrés lui suscitaient ressemblaient, aussi, à celles qui surgissent aujourd'hui, mais sur une beaucoup plus grande échelle, car les Barbares de l'Ouest étaient, à cette époque, beaucoup plus nombreux et plus puissants qu'ils ne le sont de nos jours.

L'esquisse historique présentée ici devant être bornée aux principaux événements qui se produisirent à la frontière occidentale, les écarts de dates existant entre les faits qui y sont relatés ne doivent point porter le lecteur à croire que, dans l'intervalle, les Chinois furent laissés en paix. Il n'en est rien. Ils eurent, fréquemment aussi, à se défendre en d'autres parties de leur pays.

En 376 avant Jésus-Christ, les tribus des *Is* établies au Yunnan, à l'est des montagnes qui bordent la rive gauche du Yangtzé, se reconnurent vassales du royaume chinois de Ts'inn. L'on sait qu'à cette époque la Chine se

composait de plusieurs États distincts, souvent en guerre les uns contre les autres.

Cette situation n'a *en fait* guère changé au cours des siècles. Bien que, nominalement, la Chine soit un seul État divisé en provinces, ces provinces ont toujours été plus ou moins indépendantes. Le 23 novembre 1945, on annonçait que la vaste et riche province de Szetchouan avait été choisie par le gouvernement pour faire l'expérience d'un gouvernement autonome. Véritablement, le Szetchouan entendait se rendre indépendant et la mesure prise par le gouvernement central est probablement l'acceptation d'un état de choses qu'il lui était impossible de modifier.

Vers l'an 130 avant Jésus-Christ, les *Is* occupaient les territoires s'étendant au sud de Tchengtou, la capitale actuelle du Szetchouan, jusqu'au Yunnan, le long de la rivière Min. Ils étaient divisés en plusieurs tribus que l'empereur Ou-Ti pacifia au moyen de cadeaux et soumit à sa suzeraineté. Une préfecture chinoise fut, alors, établie dans

leur pays, non loin de la frontière actuelle de la province de Sikang.

Cependant, peu après, en 126 avant Jésus-Christ et durant les années suivantes, Ou-Ti ayant successivement envoyé quatre expéditions qui devaient se rendre dans l'Inde en passant par le Yunnan, les *Is* s'opposèrent à leur passage. Des combats eurent lieu dans lesquels les Chinois eurent le dessous. Finalement, les membres survivants de ces expéditions durent rebrousser chemin.

En 86 avant Jésus-Christ, les *Is* se révoltèrent, rejetant le vasselage qu'ils avaient accepté une vingtaine d'années auparavant. Matés par une armée chinoise, ils se soulevèrent de nouveau en 83 avant Jésus-Christ et furent encore battus. Leur défaite ne les empêcha point, en 12 avant Jésus-Christ, de massacrer le préfet chinois qui leur avait été imposé... Et la lutte continua.

À une époque relativement plus récente, vers 873 de notre ère, le roi du Yunnan battit l'armée impériale et étendit son autorité sur

une vaste partie du pays. Impressionnés par le pouvoir qu'il avait acquis, les *Is* établis au sud-ouest du Szetchouan, au nord-est du Yunnan et dans une partie du pays inclus aujourd'hui dans le Sikang, se soumirent à lui. Les Lolos des montagnes du Sitchang les imitèrent. Mais comme précédemment, le vasselage accepté par ces Barbares fut de courte durée et de nombreux incidents troublèrent la paix des quatre siècles qui suivirent.

Il est rapporté que l'empereur Koubilaï Khan, petit-fils de Gengis Khan, venant du Yunnan, traversa le Szetchouan et, à l'ouest de ce pays, rencontra des Tibétains indépendants qui se soumirent à lui.

Les historiens chinois distinguent ces Tibétains des *Is*. Ces derniers s'étaient, une fois de plus, rendus indépendants lorsque Koubilaï chargea son lieutenant Ouleanghotaï de les ramener sous l'autorité de la Chine. Cela fut achevé en 1265.

Quittant les *Is* qui, peu à peu, se confondirent politiquement avec d'autres

Barbares, ou se mêlèrent aux Tibétains, il nous faut porter notre attention sur ces derniers. Ceux-ci ont été, pour les Chinois, des voisins beaucoup plus gênants que les anciens *Is* et les explosions occasionnelles de leur turbulence n'ont point fini de les inquiéter.

Un siècle avant Jésus-Christ, des Tibétains étaient déjà établis le long des frontières occidentales de la Chine dans les mêmes endroits où nous les trouvons aujourd'hui. Leurs différentes tribus occupaient tout le pays s'étendant du Koukou-Nor (le grand Lac Bleu) jusque par-delà Tsaïdam et les lacs Oring et Noring. L'on rencontrait aussi leurs camps dans les régions avoisinant les cours du Haut Mékong et de la Haute Salouen. En somme, en dehors du Tibet proprement dit, les Tibétains étaient disséminés dans la plus grande partie des territoires maintenant inclus dans les deux nouvelles provinces de l'Extrême-Ouest chinois : Ching-Hai et Sikang.

Pour tenir en respect ces Tibétains du Tsaïdam et du Koukou-Nor, l'empereur Ou-Ti avait établi, en 118 avant Jésus-Christ, des préfectures, sièges de garnisons chinoises, le long des monts Nân (Nân chan) aux endroits où se trouvent, maintenant, les villes de Liangchow, Kanchow et Suchow⁸. Les Chinois tenaient, principalement, à empêcher les Tibétains habitant au sud des monts Nân de se joindre aux hordes de Huns qui parcouraient le pays situé au nord de ces montagnes.

En 61 avant Jésus-Christ, le général chinois Nân-Kow qui, à tort ou à raison, soupçonnait les Tibétains de méditer une attaque, attira un de leurs chefs dans un poste de la frontière sous prétexte de pourparlers diplomatiques. Là, il le fit décapiter et ordonna le massacre d'un millier de Tibétains qui composaient son escorte. Dès qu'ils en eurent été informés, les Tibétains des

⁸Les noms de ces villes sont, respectivement, écrits en français : Liang-Tchéou, Kan-Tchéou et Su-Tchéou. J'ai conservé l'orthographe anglaise parce que c'est elle qui, généralement, est usitée pour les cartes. Les Chinois prononcent Liang-Dou, Kan-Dou, Su-Dou.

environs envahirent le poste et tuèrent tous les Chinois qui s'y trouvaient.

Le général Tchâo-Tch'oung Kouo fut alors envoyé à la frontière avec ordre de soumettre les Tibétains. Son armée se composait d'environ 60 000 hommes.

On notera, ici, ce que j'aurai l'occasion de faire encore souvent remarquer par la suite, que, même en tenant compte d'une certaine exagération de la part des chroniqueurs chinois, l'importance numérique des troupes aux prises, dans l'Ouest, dépassait considérablement celle des combattants qui participèrent aux luttes qui ont eu lieu à notre époque.

L'astucieux Tchâo-Tch'oung Kouo prit son temps, intrigua, parvint à créer de l'animosité entre les tribus et à les détacher les unes des autres. Puis, lorsqu'il n'eut plus affaire qu'à la plus récalcitrante de celles-ci, il tomba sur elle avec toute son armée. Les Tibétains s'enfuirent en désordre, abandonnant leur bétail et leurs chariots.

Cette dernière mention est curieuse. Si elle est exacte, ces Tibétains devaient faire usage de chariots du genre de ceux des Huns. Toutefois, cela me paraît douteux dans la région accidentée qu'ils occupaient. De nos jours, il n'existe aucun véhicule à roues au Sikang et au Ching-Hai, à l'exception de ceux qui parcourent quelques routes construites depuis 1940.

Beaucoup de fuyards se noyèrent au passage des rivières. Quelques centaines furent pris et immédiatement décapités. Le butin s'éleva à plus de 100 000 têtes de bétail et 4 000 chariots. Ces chiffres paraissent être fortement exagérés.

Ceux des Tibétains qui s'échappèrent errèrent dans les solitudes, repoussés par leurs compatriotes qui s'étaient soumis aux Chinois et craignaient des représailles s'ils accueillaient des rebelles fugitifs. Beaucoup de ces malheureux moururent de faim ou de froid. Dans son rapport à l'empereur, Tchâo-Tch'oung Kouo déclara que, sur

50 000 hommes que comptait la tribu des vaincus, 4 000 à peine restaient vivants.

Un peu plus tard, ces derniers coupèrent la tête de leur chef et l'envoyèrent aux Chinois en témoignage de leur soumission. Le territoire conquis fut érigé en province chinoise. Des colonies agricoles y furent établies. Les Tibétains vaincus y étaient installés comme serfs-colons.

Encore un détail de nature à surprendre celui qui connaît le pays dont il s'agit. L'altitude des plateaux et des vallées y varie entre 3 000 et 4 500 mètres ; l'herbe seule y pousse. Nous verrons cependant, plus loin, qu'une tentative de culture fut faite dans cette région, il y a une vingtaine d'années, en vue du ravitaillement d'une expédition militaire chinoise. L'expédition terminée, les terres défrichées redevinrent incultes.

Quoi qu'il en pût être, vingt ans s'étaient à peine écoulés depuis leur défaite, lorsque les hordes tibétaines avides de pillage franchirent le fleuve Jaune et s'avancèrent vers la vallée de la Wei. Le général Fông

rencontra les envahisseurs près des sources de la Wei et les battit. Il fit couper quelques milliers de têtes, repoussa les fuyards vers Tsaidam puis s'en retourna, croyant, sans doute, avoir définitivement dompté les Tibétains.

En l'an 4 de notre ère, la province de Ching-Hai (qui ne portait pas ce nom, à cette époque), d'une étendue à peu près égale à celle qu'elle a aujourd'hui, était déjà constituée. Il faudrait le répéter à chaque page de ce résumé historique : le désir des Chinois d'étendre leur domination dans cette région a donné lieu à de perpétuels recommencements des mêmes tentatives.

Lorsque j'habitais la grande lamaserie de Koum Boum, à la limite des solitudes du Koukou-Nor, il était question d'établir des soldats chinois comme colons aux environs du grand Lac Bleu (Koukou-Nor). La fureur que ce projet suscitait chez les pasteurs tibétains était sans borne. « Qu'ils viennent ces Chinois ! » disaient-ils. « Qu'ils osent s'installer sur nos terres ! Nous nous

chargeons de les recevoir. » Et chacun de ces Barbares tenait son fusil prêt pour l'occasion. Cet essai de colonisation sur une grande échelle ne fut d'ailleurs pas tenté.

En l'an 4, les choses se passèrent autrement. Le Ching-Hai devint un lieu de déportation pour les criminels. Des milliers de ceux-ci furent établis sur les terres dont les Tibétains avaient été dépossédés.

Ce moyen de « pacification » échoua comme les précédents. Entre les années 34 et 36, les Tibétains attaquèrent les Chinois habitant les préfectures voisines des monts Nân. Des troupes durent être envoyées pour les défendre. Les Tibétains furent battus, mais ne se découragèrent pas.

L'année 77 fut marquée par un soulèvement des tribus habitant le Koukou-Nor ; il fut réprimé l'année suivante.

En 86, les Tibétains envahirent, de nouveau, le territoire chinois et s'avancèrent jusqu'à l'intérieur de la boucle du fleuve Jaune. Ils furent repoussés.

En 88, un gouverneur chinois résidait au Tsaïdam. L'un de ces fonctionnaires parvint à s'attacher quelques tribus tibétaines et se servit d'elles pour réprimer leurs compatriotes de Tsaïdam qui s'étaient révoltés. Vaincus, ceux-ci s'enfuirent vers la région où se trouve aujourd'hui Jakyendo, un gros bourg à l'extrémité du Ching-Hai.

À cette époque, les forces chinoises stationnées à demeure dans les solitudes herbeuses du Ching-Hai étaient beaucoup plus nombreuses qu'elles ne le sont actuellement. Les historiens parlent de 2 000 gendarmes cantonnés dans plusieurs fortins d'où ils parcouraient le pays. Pendant différents séjours prolongés dans cette région, je n'ai noté que quelques postes de soldats musulmans chinois situés à Jakyendo, à Nangchen, à Charakouto et à deux ou trois autres places. Les plus importants de ces postes ne comprenaient guère qu'une douzaine d'hommes, une vingtaine au plus. Ils ont pu être renforcés depuis mon passage, mais certainement pas

dans une large proportion. Au Sikang, il existe un détachement en résidence à Bathang et d'autres à Kanzé, au Dirgi, etc.

En 108, par un retour de fortune, les Tibétains, si souvent vaincus, battirent plusieurs fois les Chinois. Peu à peu, la guerre alla en s'aggravant.

En 111, les Tibétains, s'étant enhardis, descendaient à travers le Chensi le long de la rivière Wei, route habituelle des invasions. De là, ils se répandirent dans la direction du fleuve Jaune. Les Chinois les battirent sur la rive de celui-ci. Malgré cet échec, ils continuèrent leurs incursions et leurs razzias dans la vallée de la Wei. Un préfet chinois fut nommé en 115 avec mission de les soumettre et d'administrer la partie ouest de la vallée touchant aux sources de la rivière, c'est-à-dire une région située vers le nord-ouest de Tsinchow, au Kansou.

À peine arrivé à sa résidence, le préfet y fut bloqué par une dizaine de milliers de Tibétains. À ce sujet, les historiens chinois

racontent ce qui suit : comme les Tibétains approchaient des remparts de la ville, le préfet commanda à ses soldats de ne lancer que de « petites flèches » ayant une faible portée. Voyant que celles-ci ne les atteignaient point, les assaillants s'avancèrent plus près ; alors ordre fut donné aux troupes de tirer avec des arbalètes décochant de fortes flèches. Les Tibétains reculèrent, mais ne levèrent pas le blocus.

Le général-préfet – il se nommait Ou-Hou – imagina alors un stratagème. Il fit défiler ses troupes autour des remparts. Les soldats sortaient par l'une des portes de la ville, circulaient à l'extérieur, rentraient par une autre porte, changeaient rapidement de costumes, prenaient d'autres étendards et apparaissaient de nouveau. Les naïfs Barbares ne comprenant rien à cette file ininterrompue de soldats qu'ils voyaient passer s'imaginèrent qu'une forte armée occupait la place et se retirèrent. Ou-Hou dressa une embuscade sur la route qu'ils suivaient, en tua beaucoup et fit un grand

nombre de prisonniers. Il établit, ensuite, de petits postes fortifiés disséminés à travers le pays et, sous leur protection, les paysans chinois retournèrent cultiver leurs champs.

En 155, les tribus tibétaines, habitant la région où se trouve, aujourd'hui, Jakyendo, projetèrent de s'allier aux Huns pour entreprendre une expédition contre la Dzoungarie (Sinkiang moderne). Le général Tchang-Hoan, préfet de ce territoire, leur barra la route, les battit, empêcha leur jonction avec les Huns et les contraignit à se joindre à ses troupes pour attaquer ces derniers. Tchang-Hoan ayant été victorieux, les Tibétains qu'il avait enrôlés de force se soumirent à lui.

En 168, les Tibétains s'avancèrent, de nouveau, vers la boucle du fleuve Jaune. Le général Toan Koung leur infligea plusieurs défaites après lesquelles ils se retirèrent au Ching-Hai. L'année suivante, Toan Koung les poursuivit et les battit encore.

Il est dit que les fuyards s'étant engagés dans une vallée étroite, Toan Koung en fit

barrer les issues et garder les crêtes par ses soldats, puis un corps de troupe entra dans la vallée et massacra tous ceux qui s'y trouvaient. Les historiens ajoutent que pendant la durée de cette campagne, Toan Koung fit décapiter plus de 8 000 Tibétains et s'empara de plus de 400 000 têtes de bétail.

Comme je l'ai déjà mentionné, les Tibétains n'étaient pas seuls à harceler les Chinois à leur frontière occidentale, des Huns et des Mongols étaient de la partie. Sous leur pression, le Tarim et même la région des Nân Chan s'affranchirent complètement de la domination chinoise.

En 297, des Tibétains venant du nord-ouest descendirent la vallée de la Wei et arrivèrent devant Tch'ang nang, alors la capitale de l'empire et située sur l'emplacement actuel de Sian, capitale provinciale du Chensi.

Un officier nommé Tchéou-Tchéou, à la tête de 5 000 hommes, fut chargé de les repousser. Tout d'abord, il en massacra un grand nombre, puis, manquant de munitions

et ne recevant pas les renforts que son général lui avait promis, il ne put résister plus longtemps. Dans un dernier combat, Tchéou-Tchéou se fit bravement tuer à la tête de ses troupes. Tous ses soldats furent exterminés, tandis que le général qui l'avait trahi battait en retraite.

L'historien déclare que ce général, nommé Seuma Young, avait délibérément préparé la défaite de son subordonné pour se venger d'avoir été blâmé par lui à cause de ses mœurs dissolues.

En 298, les Chinois battirent les Tibétains en de nombreux engagements et, l'année suivante, ils capturèrent leur chef qui fut exécuté. La guerre cessa alors pendant quelque temps.

Malgré leurs défaites réitérées et les massacres qui, chaque fois, les avaient suivies, les Tibétains demeuraient indomptables. En 320, s'étant alliés à des tribus d'origine mongole, ils formèrent une armée de plus de 300 000 hommes et assiégèrent Tch'ang Nang. Ne se sentant pas

assez fort pour leur résister, le roi de Han, Liou-Yao, amnistia les révoltés et enrôla 200 000 d'entre eux parmi ses propres troupes. Il les établit ensuite dans le voisinage de la ville avec mission de la défendre en cas d'attaque. Ce qu'ils firent... durant un certain temps.

De même que les autres villes qui, à une époque ou à une autre, ont eu le rang de capitale de l'empire, Sian (Tch'iang nang) a été le théâtre de beaucoup de luttes et subit nombre de sièges, même dans les temps modernes.

En 1918, pendant la guerre civile entre les Nordistes et les Sudistes, me rendant de Pékin au Kansou, je me trouvais bloquée dans Sian assiégé.

J'ai décrit ailleurs une réunion de lettrés chez le gouverneur, pendant que la bataille faisait rage autour des remparts, et combien j'avais admiré le sang-froid des invités dégustant paisiblement leur tasse de thé en discutant de sujets philosophiques.

Ce gouverneur n'enrôla pas les assaillants parmi ses troupes comme l'avait fait son royal prédécesseur au IV^e siècle. Il s'avisa d'un autre stratagème. Il réussit à s'emparer du père du chef des troupes ennemies. Ce dernier était qualifié de « brigand » mais, à cette époque, les adversaires se gratifiaient réciproquement de ce titre et l'opinion flatteuse qu'ils concevaient les uns des autres se trouvaient maintes fois justifiée⁹.

Ce chef des assaillants s'appelait Godjé, du moins c'est ainsi que les étrangers prononçaient son nom. Tous, aussi, dénommaient le gouverneur : « Snow Tooth » (dent de neige) bien que, vraisemblablement, tel ne fût pas son nom en langue chinoise.

Or donc, « Dent-de-Neige » ayant saisi le père de Godjé fit savoir à celui-ci qu'il ferait décapiter le vieillard, à moins que lui, Godjé, ne se livrât.

⁹Dans un de ses livres, Pearl Buck a très joliment et véridiquement décrit ces seigneurs guerriers (war lords) tels qu'ils régnaient en Chine.

Tout « brigand » qu'il fût, peut-être Godjé était chinois, et, en cette qualité, il connaissait les obligations que le devoir filial impose. Il se livra et fut fusillé.

En Chine, lorsqu'un chef de bande disparaît, généralement ses hommes se dispersent. Il y a pour cela maintes raisons. La principale est que la paie des soldats dépend des fonds que leur chef possède ou qu'il a l'habileté de se procurer.

Godjé étant mort, Dent-de-Neige put, sans doute, respirer. Que fit-il du père de son ennemi ?... Je l'ignore. J'étais loin de Sian, au Ching-Hai, lorsque ces faits me furent rapportés.

L'on peut noter, en passant, que si les préceptes de la morale chinoise ordonnent au fils de se sacrifier pour sauver la vie de son père, ils mettent au-dessus de ce devoir celui du dévouement au pays ou au souverain. Les historiens ont rapporté d'assez nombreux cas dans lesquels le père ou la mère d'un général étant détenus comme otages et menacés de mort si leur fils ne cédait pas à l'ennemi,

celui-ci continua, néanmoins, la bataille. Parfois, les parents prisonniers, amenés en vue de leur fils, exhortaient eux-mêmes celui-ci à faire son devoir, sans tenir compte d'eux.

Que l'histoire nous montre souvent les Chinois sous un jour peu édifiant, c'est un fait. Quel peuple peut se vanter de n'avoir jamais donné que de nobles exemples ? Mais un autre fait, tout aussi évident, c'est que nous pouvons glaner, à travers les chroniques chinoises, maints traits de stoïque héroïsme, de haute sagesse et de touchant dévouement.

De 383 à 385, les divers barbares de l'Ouest, qui avaient été successivement établis sur le territoire chinois, profitèrent d'une guerre civile pour se soulever et mettre le pays à feu et à sang.

Après maintes péripéties, un général tibétain au service du roi de Ts'inn se révolta contre lui, se proclama roi et fonda le royaume tibétain Héou Ts'inn situé au cœur même de la Chine avec Tch'ang nang (Sian) pour capitale.

Il convient de ne pas oublier que le pays que nous appelons la Chine est loin d'avoir toujours été un État soumis à un gouvernement unique. En 220, la Chine comprenait trois royaumes distincts ; par la suite, on en compta sept, puis neuf et, finalement, deux seulement. Ces divers morcellements étaient séparés par des périodes d'unité relative. Enfin, celle-ci devint apparemment stable en 1260 sous la dynastie mongole. Inutile de dire que tous ces changements s'accomplissaient à la suite de guerres civiles. L'étude de l'histoire de la Chine est très propre à modifier l'opinion très répandue concernant le caractère essentiellement pacifique des Chinois. Il faut toutefois noter que la masse de la population ne prenait point part à ces guerres continuelles. Elle en pâtissait seulement. L'ambition ou les rancunes personnelles des princes régnants les déclenchaient et les combattants étaient des soldats mercenaires au service de ceux-ci.

La nécessité d'être brève me fera passer sur deux siècles de luttes à l'ouest de la Chine. Le fait marquant auquel j'arrive regarde les Tibétains. En 634, le roi Srong bstan Gampo, qui régnait à Lhasa, envoya des ambassadeurs en Chine.

À cette époque, le Tibet était presque encore terre inconnue pour les Chinois. Même de nos jours¹⁰ – à part Lhasa et les routes qui y conduisent – ils ne le connaissent guère. Les indigènes de beaucoup de régions tibétaines que j'ai traversées m'ont assurée que jamais des étrangers, soit blancs, soit chinois, n'ont été vus dans leur pays. L'on peut, tout au moins, inférer de cette déclaration que les voyageurs chinois doivent y avoir été très rares. De Blancs il ne pouvait pas être question.

Les ambassadeurs de Srong bstan Gampo durent être considérés par l'empereur Tai Tsoung comme de méprisables sauvages. Cependant, le souverain chinois n'ignorait

¹⁰Ce texte a été écrit en 1946, avant l'invasion du Tibet par les Chinois en 1950.

point que le « Barbare » régnant à Lhasa commandait à une armée de plus de 100 000 hommes. Ce fait lui conférait un certain droit au respect. Quand les ambassadeurs s'en retournèrent, Tai Tsoung les fit accompagner par un dignitaire chinois chargé d'ouvrir des relations diplomatiques avec Srong bstan Gampo.

En 641, ce dernier, devenu assez fort pour en imposer aux Chinois, demanda pour femme une princesse du sang impérial. Afin d'éviter un conflit, Tai Tsoung dut consentir à cette alliance, qui, vraisemblablement, offensait sa fierté. Il fit conduire la princesse Wén Tchén à Lhasa.

À la suite de ce mariage, Srong bstan Gampo envoya des jeunes Tibétains de familles nobles à la Grande École de Sian pour y étudier la littérature et les lois chinoises.

Tels sont les faits narrés par les historiens chinois. La sobriété de ce récit ne pouvait satisfaire les Tibétains. Leur imagination fertile, brodant amplement sur les

circonstances réelles du mariage de leur roi, en a fait le sujet d'un poème qui est devenu presque aussi célèbre, chez eux, que l'épopée de Guésar de Ling.

Dans ce poème, Wén Tchén est dénommée Poumo Gyatza (en orthographe tibétaine : *Bumo rgya bzah*), c'est-à-dire : *Poumo*, jeune fille ; *Gya*, Chine ; *tza*, princesse. À l'ambassadeur de Srong bstan Gampo est attribué le titre de ministre : *Lhunpo*. Son nom complet, en orthographe tibétaine, était : *Mgar rtsen gnia Womba*, mais il est généralement connu comme *Gara* ou *Lhunpo Gara*. *Gara* signifie un artisan en métaux : forgeron, serrurier ou orfèvre. Il ne s'ensuit pas que ce dignitaire ait été un ouvrier, pas plus que ne l'est en France un M. Serrurier ou en Angleterre un Mr. Smith.

D'après le poème tibétain, l'empereur répugnait grandement à accorder une princesse chinoise au roi d'un pays barbare, mais il craignait les conséquences d'un refus brutal. Il s'avisa donc de soumettre l'ambassadeur à un grand nombre d'épreuves

successives, lui promettant chaque fois que, s'il en sortait vainqueur, il pourrait emmener Wén-Tchén à Lhassa. Ce faisant, il espérait que Gara finirait par ne pas pouvoir accomplir ce qui lui était demandé et fournirait ainsi le prétexte d'un refus.

L'une de ces épreuves, qui reflète mieux les mœurs du Tibet que celles de la Chine, consistait à retrouver, sans aide, son logis à l'issue d'un banquet offert par l'empereur. Au Tibet, il va sans dire que les libations accompagnant un tel festin doivent laisser les jambes molles, l'esprit troublé, incapables de se diriger, ceux des convives qui ne gisent pas ivres morts dans la salle du banquet. C'était sur quoi l'empereur comptait.

Gara, dépeint comme un superbe gaillard, de très haute stature, avait vraisemblablement un estomac robuste et supportait l'alcool sans broncher. De plus, pour plus de sûreté, il avait attaché un fil à la porte de sa demeure et s'en était allé au palais en dévidant la bobine sur laquelle ce fil était enroulé. À la fin du repas, il n'eut qu'à

reprendre sa bobine et à suivre le fil conducteur qui le ramena chez lui. Une autre version ne parle pas de fil et le remplace par des marques que Gara aurait faites sur les murs le long de son chemin.

Une autre épreuve consistait à faire passer un fil à travers une grosse turquoise percée en zigzags. Gara attacha le fil à une fourmi et enduisit de miel l'extrémité de la turquoise opposée à celle par où il introduisit la bestiole. Celle-ci, attirée par l'odeur du miel, parcourut le chemin tortueux et émergea au-dehors, entraînant le fil avec elle.

Les épreuves se multiplièrent, mais, bien que Gara s'en tirât toujours à son avantage, l'empereur, manquant à sa parole, remettait chaque fois à plus tard le départ de la princesse. Enfin, Tai Tsoung proposa à l'ambassadeur une épreuve définitive. Il s'agissait de reconnaître Poumo Gyatza (Wén Tchén) parmi quelques centaines de jeunes filles qui sortiraient par différentes portes de la ville et de l'arrêter au passage.

Cette fois, Gara se crut perdu. Comment « reconnaîtrait-il » une jeune fille qu'il n'avait jamais vue et comment devinerait-il par quelle porte elle sortirait ?

Comme il se désolait, une servante de la princesse, qui se trouvait dans l'hôtellerie où il logeait, lui offrit de l'aider, moyennant une substantielle récompense. Gara lui donna de l'or et lui en promit encore davantage s'il réussissait.

« Il vous sera facile de reconnaître Poumo Gyatza d'après les indications que je vous donnerai », lui dit cette fille. « Mais je crains nos devins qui sont les plus habiles du monde entier. Ils découvriront que je vous ai fourni les informations d'après lesquelles vous vous êtes guidé et je serai mise à mort. Il nous faut employer un stratagème. »

Obéissant aux instructions que la servante lui donna, Gara se rendit dans un endroit isolé et y creusa un trou profond, dans la terre. La servante s'accroupit au fond de ce trou, tenant une conque à la main. De là, elle commanda à Gara de lui couvrir la tête avec

un panier puis de jeter des mottes d'herbe sur celui-ci et d'y planter des plumes. Alors, parlant du fond du trou, à travers la conque, elle décrivit à Gara la physionomie de Poumo Gyatza, la robe qu'elle porterait, les bijoux dont elle serait parée et elle lui désigna celle des portes de la ville par où elle sortirait.

Muni de ces renseignements, le jour fixé pour l'épreuve étant venu, Gara marcha droit à la porte qui lui avait été indiquée et dès que la princesse parut, il la prit par la main, la réclamant pour son roi : Srong bstan Gampo.

Force fut à l'empereur de céder. Cependant la curiosité le tenaillait. Comment Gara avait-il pu distinguer la princesse ? Quelqu'un du palais la lui avait-il indiquée ? Plein de confiance en ses devins, le souverain les convoqua et leur ordonna de découvrir la source d'où Gara tenait ses informations.

Les devins consultèrent leurs grimoires, se livrèrent à de nombreuses opérations magiques et finalement déclarèrent : « Gara tient ses informations d'un être qui vit sous la terre. Cet être a une tête en osier sur laquelle

– en guise de chevelure – poussent de l’herbe et des plumes. Il n’a ni yeux, ni nez, ni bouche et, de sa tête d’osier, sort une voix pareille au mugissement des conques. »

Si crédule qu’il pût être, l’empereur ne crut pas les devins : « Il n’existe pas d’être de ce genre », dit-il. « Vous êtes des ignares et vos livres divinatoires sont des ramassis de sottises. » Sur ce, il fit bâtonner les devins et ordonna de jeter leurs livres au feu.

Cependant, tandis qu’il retenait l’envoyé de Srong bstan Gampo, mettant sa finesse à l’épreuve, Tai Tsoung en était venu à admirer son intelligence. Il n’admirait pas moins sa robuste constitution et son imposante stature. Ainsi, le désir lui était venu de conserver Gara dans ses États afin qu’il y devienne le père d’une race vigoureuse. Il en résulta que, tandis que la princesse et son escorte partaient pour le Tibet, Gara fut retenu en Chine.

Ici, le poème décrit une autre suite d’aventures qui survinrent au ministre tibétain.

L'empereur commença par lui donner une centaine de jolies filles pour former un harem et promit d'y ajouter toute fille ou femme que Gara pourrait remarquer et désirer. Ce dernier qui avait deviné les intentions du souverain se garda bien de fournir aux Chinois des auxiliaires vaillants et intelligents, capables de devenir des adversaires dangereux pour les Tibétains. Les belles filles de son harem ne devinrent pas mères.

Lhumpo Gara désirait vivement échapper à la captivité dorée dans laquelle on le retenait. D'autre part, il gardait rancune à l'empereur pour les épreuves qu'il lui avait imposées et les manques de parole répétés qui avaient suivi celles-ci. Il souhaitait s'en venger.

Il se dit malade. Très alarmé, l'empereur lui envoya les meilleurs des médecins attachés à sa Cour. Leurs remèdes parurent inefficaces. Des doutes vinrent au souverain. Il fit mander un médecin encore plus renommé que les précédents et lui

commanda de s'assurer par lui-même si Gara était réellement malade.

Averti de sa visite, Gara plaça de la viande pourrie entre ses matelas. Quand le médecin s'approcha de lui, il fut à demi suffoqué par la puanteur que le faux malade paraissait exhaler et rapporta à l'empereur qu'un homme répandant une telle odeur de putréfaction devait être bien près de sa mort.

Ensuite, Gara s'enferma chez lui et un nouveau médecin ayant été envoyé pour lui tâter le pouls, il déclara qu'il ne le lui laisserait faire qu'à la mode tibétaine, c'est-à-dire en tenant l'extrémité d'un fil qu'il attacherait à son poignet¹¹. Ce fil passerait à travers un trou pratiqué dans la muraille, le docteur restant au-dehors. Cette condition fut acceptée. Alors, au lieu d'attacher le fil à son poignet, Gara l'attacha à la patte d'un poussin. Le médecin tenant l'autre bout du fil

¹¹Une pratique de ce genre est usitée, au Tibet, dans certains rites d'initiations mystiques. Elle tend à découvrir les tendances psychiques du candidat. Elle est plus communément employée pour communiquer le fluide engendré par un lama à des individus ou à des objets qu'il veut bénir ou à quoi il veut communiquer un pouvoir.

perçut les faibles vibrations que lui imprimait le petit animal.

« Le malade est complètement épuisé », rapporta-t-il à l'empereur.

« Sa force n'est pas plus grande que celle d'un poulet. »

De plus en plus navré, Tai-Tsoung fit demander à Gara s'il ne connaissait pas de remèdes capables de le guérir.

« J'en connais », répondit celui-ci, « mais je suis tibétain et les médicaments chinois ne conviennent pas à mon tempérament. Il me faut des remèdes pareils à ceux employés dans mon pays ».

Quels étaient ces remèdes ?

Le vindicatif Gara demanda alors que plusieurs grands coffres pareils à ceux dans lesquels on garde le grain fussent remplis avec de la cendre de soieries précieuses. L'on en brûla des milliers de pièces sans parvenir à remplir les coffres.

Ce furent ensuite d'autres objets de grand prix dont la destruction fut demandée. Puis,

Gara déclara que si les charbonniers réduisaient un grand arbre en braise, de telle façon qu'il demeurât tout entier, d'une seule pièce, de l'eau ayant coulé le long de celui-ci serait un médicament efficace.

Les charbonniers dépeuplèrent des forêts entières ; les arbres brûlés au degré voulu tombaient en morceaux.

Enfin, Gara dit que puisque aucun des remèdes qu'il avait demandés ne pouvait être obtenu, il ne lui restait qu'à implorer le secours des dieux. Mais il devait s'adresser aux déités de son pays et les apaiser comme elles le sont au Tibet. L'empereur le lui permit.

Gara réclama alors les éléments d'une grande offrande : de la viande, de la farine, du sel, du beurre, des spiritueux et diverses autres denrées. Tout lui fut donné en ample quantité. Il partit accompagné de serviteurs et de bêtes de somme portant les fardeaux et gagna le sommet d'une montagne située à plusieurs jours de marche de la résidence impériale. Là, tandis qu'il plantait des

drapeaux et semblait procéder aux préparatifs du rite, il jeta, à l'insu de ses compagnons, du sel dans l'eau-de-vie. Cela fait, il convia les Chinois à se régaler. Ceux-ci ne se firent point prier. Ils mangèrent copieusement et burent encore davantage. Le sel mêlé à l'alcool augmentait leur soif et, pour l'étancher, les rasades succédaient aux rasades. Il s'écoula peu de temps avant que tous fussent couchés sur le sol, ivres morts.

Gara en profita pour s'échapper, bien muni de vivres, et galoper sur la route du Tibet où il rejoignit la princesse dont différentes aventures avaient ralenti la progression.

Le poème est très long et les aventures du Poumo Gyatza sur la route de Lhassa sont nombreuses. Je me bornerai à narrer celle qui a trait aux moutons que la princesse amenait avec elle.

En ce temps-là, dit le poème, il n'y avait pas de moutons domestiques au Tibet. Poumo Gyatza voulut y introduire cet utile animal. Elle en amena donc trois en quittant la Chine. L'un était noir, l'autre blanc et le

troisième rouge. Malheureusement, au passage d'une rivière, le mouton rouge se noya. Voilà pourquoi, aujourd'hui, les Tibétains peuvent tisser des étoffes noires ou blanches avec de la laine naturelle, mais pour en obtenir de rouges, ils sont obligés de les teindre, ce qui n'aurait pas été nécessaire si le mouton rouge était parvenu sain et sauf à destination.

Comment ces trois animaux, dont on ne nous dit pas le sexe, de couleurs différentes et n'étant point pourvus de compagnons ou de compagnes de même espèce, auraient pu se reproduire sans se métisser, les Tibétains – qui croient à ce conte – ne se le demandent pas. Le sens critique est peu développé chez la majorité d'entre eux. Ne soyons pas trop sévères à leur égard. Nombre de gens, plus civilisés, partagent ce défaut.

Un fait, très probablement historique, est que Wén Tchén apporta au Tibet la statue du Jowo (prince) qui est vénérée dans le grand temple de Lhasa. Cette statue est censée représenter Siddhartha Gautama comme un

jeune prince avant qu'il eût embrassé la vie religieuse et fût devenu un Bouddha. Plus de mille lampes alimentées avec du beurre brûlent continuellement devant elle et, parmi cette illumination, les nombreux pèlerins venus de toutes les parties du Tibet défilent et multiplient les prosternations. Un jour, je fus parmi eux et je garde un amusant souvenir des incidents qui marquèrent ma visite¹².

Cependant, les Tibétains continuaient à accroître leurs armées. En 648, ils participèrent à une expédition chinoise dans l'Inde et envahirent le royaume de Magadha (Béhar actuel) où, dix siècles auparavant, le Bouddha avait longuement séjourné, prêchant sa doctrine.

En 663, les Tibétains battirent des tribus d'origine mongole qui étaient établies depuis plusieurs siècles autour du Koukou-Nor et s'y installèrent à leur place. Ils y sont restés depuis lors. Les Mongols, refoulés vers

¹²Voir le récit de cette visite dans : *Voyage d'une Parisienne à Lhassa*.

l'ouest, occupent toujours, en nombre restreint, la région de Tsaïdam.

Les Tibétains étaient sur le point d'atteindre l'apogée de leur grandeur militaire, dont les épisodes romancés en style mythologique constituent le cycle héroïque de Guésar de Ling.

En 670, ils s'emparèrent de tout l'ouest de la région comprise dans la province moderne de Sinkiang (ancienne Dzoungarie). Les villes de Kotan, Yarkand, Kachgar et Koutcha tombèrent en leur pouvoir. L'empereur Kao-Tsoug voulut les leur reprendre et envoya une armée contre eux. Les Tibétains rencontrèrent celle-ci comme elle s'avançait à travers les plateaux herbeux du Koukou-Nor et la défirent complètement. Quelques années plus tard (678), une autre expédition chinoise partit pour venger la défaite précédente. Les historiens disent qu'elle comptait près de 200 000 hommes. Les Tibétains la battirent aussi.

L'année 680 vit l'extension surprenante des conquêtes tibétaines. Ce peuple,

aujourd'hui infime, avait étendu sa domination de l'Himalaya à l'Altaï et du Pamir à ce qui forme maintenant la province du Chansi. Une nouvelle victoire des Tibétains sur les Chinois, en 689, fut suivie de leur défaite en 700. Celle-ci les amena à demander la paix en 702.

Un répit s'ensuivit. Il ne fut pas de longue durée. Les Tibétains se montraient irréductibles. Battus en 722, puis en 727, ils se portèrent dans une autre direction et envahirent la région des Nân Chan dont ils furent chassés peu après. En 729, les Chinois s'emparèrent d'une forteresse tibétaine située près de Sining, la capitale actuelle de la province de Ching-Hai. Une fois de plus, les Tibétains demandèrent la paix.

Pour sceller cette paix, l'empereur Huan Tsoung leur envoya une collection des livres classiques confucéistes. Un cadeau semblable avait déjà été offert au roi Srong bstan Gampo à l'occasion de son mariage avec la princesse Wén-Tchéen en 641.

De même que précédemment, les Tibétains désiraient simplement une trêve leur permettant de reprendre des forces et n'avaient nulle intention de renoncer à combattre les Chinois. En 741, ils reprirent la forteresse que ceux-ci leur avaient enlevée. Quelques années plus tard, ils se firent de nouveau battre près du grand lac Bleu (Koukou-Nor) et en 749, la même forteresse qu'ils avaient reconquise leur fut enlevée.

Les obstinés Tibétains allaient pourtant revenir à la charge. En 763, s'étant alliés à d'autres tribus barbares, ils formèrent une horde de plus de 200 000 hommes et, descendants la vallée de la Wei, arrivèrent devant Tch'ang nang (Sian). L'empereur, dont Tch'ang nang était la capitale, s'enfuit. Ses troupes n'avaient pas attendu son départ pour se débander. Les Tibétains et leurs alliés mirent la ville à sac et, avant de se retirer, ils l'incendièrent. Peu après, les tribus à qui les Tibétains s'étaient unis pour cette expédition se tournèrent contre eux et leur enlevèrent le riche butin qu'ils avaient emporté de Sian.

L'histoire se répète ainsi, avec une monotonie lassante pour le lecteur qui ne peut partager l'excitation que ces luttes entretenaient chez les adversaires.

Dans ce qui précède, nous n'avons rapporté que les menées des Tibétains parce qu'ils sont, actuellement, avec quelques Lolos et un très petit nombre de Mongols, les seuls habitants non chinois des provinces de Ching-Hai et de Sikang auxquelles ce livre est consacré. Mais, comme il a déjà été dit, tandis qu'ils tenaient tête aux Tibétains, les Chinois ne laissaient pas d'être harcelés, sur ces mêmes territoires, par d'autres hordes émergeant de la Sibérie, des steppes mongoles et des confins de la Dzoungarie : Turcs, Huns, Khirghiz et autres.

Les Tibétains eux-mêmes n'ont jamais formé une nation complètement homogène. À l'époque où Srong bstan Gampo envoya une ambassade en Chine (634), il existait plus de cent tribus tibétaines différentes. Celles-ci étaient loin de vivre toujours en bonne harmonie et les Chinois surent, plus

d'une fois, profiter de leurs désaccords pour les faire se battre à leur profit.

Tour à tour, les différents Barbares fondèrent des royaumes ou des principautés éphémères à l'ouest de la Chine propre. C'était, dans cette région, entre les frontières actuelles des provinces du Kan-sou et du Chansi, d'une part, un continuel mouvement de troupes qui se livraient des combats acharnés ou dont les généraux rivalisaient entre eux d'astuce et de ruses.

Des tribus tibétaines établies au Chansi, dans la boucle du fleuve Jaune, y fondèrent le royaume Hia. Les Tibétains demeurèrent en possession de ce territoire du VIII^e au XII^e siècle et se montrèrent, à maintes reprises, des voisins gênants.

La puissance guerrière des Tibétains déclina à partir de la fin du VIII^e siècle. Ils furent alors battus à plusieurs reprises par les Chinois. Les Arabes les attaquèrent dans le Pamir et, en 801, les Chinois les chassèrent du Szetchouan qu'ils avaient envahi. Cependant, vingt ans plus tard, ils

dominaient encore au Tarim. En 847, s'étant de nouveau avancés en Chine, ils furent refoulés, mais trois ans après cette défaite, ils se répandirent dans le Kansou et ne laissèrent que des ruines partout où ils étaient passés.

Le XI^e siècle vit aux prises les Tibétains des diverses tribus. En 1035, ceux du royaume de Hia et ceux du Tibet central, soumis au roi de Lhassa, se battirent dans les marais du Koukou-Nor (Tsaïdam : les boues herbeuses). Les gens de Lhassa furent vainqueurs mais les vaincus demeurèrent assez forts pour se tourner avec succès contre certaines tribus de Huns établies dans les environs du Lob-Nor et les en chasser. En 1040, ces mêmes Tibétains se signalèrent par des incursions en territoire chinois, opérant de profitables razzias. L'année suivante les vit encore une fois dans la vallée de la Wei, déjà tant de fois ravagée par eux. En 1043, menacés d'autre part, les Tibétains de Hia conclurent la paix avec les Chinois.

Vers 1065, les Chinois songèrent à former une armée à leur frontière du nord-ouest, pour se défendre contre ces Tibétains de Hia qui observaient mal la paix. Ils levèrent une milice forte de plus de 100 000 hommes. Les historiens rapportent que, pour empêcher les désertions, les soldats furent tatoués.

Durant la période de guerre civile entre les Nordistes et les Sudistes en 1918, les généraux adversaires auraient sans doute agi prudemment en imitant cet exemple. Leurs soldats cousaient simplement sur leur veste un morceau de coton blanc sur lequel était inscrit le nom de l'armée à laquelle ils appartenaient. Un coup de canif dans les fils qui attachaient cet insigne rendait le troupier anonyme. Il lui suffisait, lorsqu'il passait dans le camp ennemi, de recoudre un bout d'étoffe portant une autre inscription. La chose arrivait fréquemment. De nos jours, l'étiquette en coton blanc subsiste encore sur l'uniforme de beaucoup de guerriers chinois.

En 1082, les Tibétains de Hia attaquèrent un camp fortifié que le général chinois Su-Hi

avait établi sur leur frontière. Ils coupèrent la conduite d'eau qui alimentait le camp et l'assiégèrent. Une grande partie de ses défenseurs moururent de soif, leur général fut tué pendant l'assaut qui rendit les Tibétains maîtres de la place. Il nous est dit que 200 000 Chinois périrent dans les combats qui se livrèrent, à cette occasion, dans la région avoisinante.

S'enhardissant de plus en plus, en 1084, les Tibétains de Hia attaquèrent Lantchéou, la capitale actuelle du Kansou, mais les troupes de l'empereur les empêchèrent de s'emparer de la ville.

Les deux siècles suivants virent le déclin graduel, puis la fin du royaume tibétain établi dans la boucle du fleuve Jaune. En 1209, il est vassal des Mongols.

À cette époque, le plus étonnant des conquérants que le monde ait connu : Gengis Khan (1162-1227), parut sur la scène de nombreux combats. Il conquiert toutes les villes des Nân Chan : Suchow, Kanchow,

Liangchow. Puis, s'étant tourné vers les Tibétains Hia, il les extermina. Le pays fut jonché d'ossements humains, disent les historiens chinois.

L'ère des grandes guerres à la frontière occidentale était terminée, mais il s'en fallait que la paix y régnât. Les incursions des Tibétains du Tibet central dans la province de Szetchouan inquiétèrent les Chinois en 1377. Elles furent réprimées et la soumission des Tibétains habitant l'extrémité nord-ouest du Szetchouan s'ensuivit. Néanmoins, de nouvelles incursions sont signalées en 1591. L'on est fondé à croire que les chroniques ne mentionnent que celles qui eurent une réelle importance ; tout comme de nos jours, les minimas incidents de frontières devaient être nombreux.

Dans une autre direction, une invasion mongole eut lieu en 1590. Les envahisseurs venaient du Koukou-Nor où leurs tribus s'étaient de nouveau fortement établies à cette époque.

En 1700, les obstinés Chinois qui avaient reculé au pays des « Barbares » recommencèrent leurs essais de pénétration au sud-ouest et établirent leur autorité sur le pays de Nyarong. Celui-ci fait actuellement partie de la province de Sikang. On y exploite des sables aurifères et l'or qu'on en extrait est réputé comme étant de qualité supérieure. Dix-huit ans plus tard, les troupes chinoises, continuant leur marche, entrèrent plus avant dans le Tibet et s'y firent massacrer. Cependant, peu après, les Chinois prirent leur revanche. Leur armée conquît une large portion de la province tibétaine de Kham, traversa le pays des tribus Popas (habitants du pays de Po) et entra triomphalement à Lhassa. Aucun souvenir de cette invasion chinoise n'existe chez les Barbares Popas. J'ai pu le constater en suivant cette même route durant mon voyage pédestre du Yunnan à Lhassa.

Il en est de même de presque tous les événements historiques anciens : les Tibétains les ignorent complètement. Si, par

exemple, on leur parle du séjour des missionnaires catholiques à Lhassa de 1715 à 1740, du passage, dans cette ville, de l'Anglais Thomas Manning en 1811 et de celui des Français Hue et Gabet, en 1846, ils répondent que ce sont là des « histoires » ne correspondant à aucun fait réel et qui ont été « inventées » par les étrangers.

Sauf au Tibet central, qui en a été témoin, l'expédition britannique de 1904 est à peine connue ou même tout à fait ignorée d'un grand nombre de Tibétains et, parmi ceux qui s'en souviennent ou qui ont été informés par leurs aînés, le caractère de cette expédition a été complètement dénaturé. La populace croit, maintenant, que les Anglais sont venus rendre hommage au Dalai-Lama, solliciter sa protection et prendre ses ordres. Voilà ce que me disaient les bonnes gens de Lhassa quand, sous mes habits de pèlerine mendiante, je les interrogeais à ce sujet. Néanmoins, depuis lors les événements qui se produisent dans l'Inde y aidant, l'opinion

publique au Tibet s'est profondément modifiée.

Dans les forêts de Po, l'on affirmait énergiquement devant moi qu'aucun Chinois et, surtout, aucun Blanc n'avait jamais pénétré dans cette région. C'était vrai, tout au moins quant aux Blancs, pour l'endroit où je me trouvais, jusqu'à ce que je m'y fusse aventurée, et l'on peut imaginer le plaisir malicieux que je prenais à entendre ces déclarations faites devant moi.

L'entrée victorieuse des Chinois à Lhassa fut loin d'être suivie de la conquête du Tibet par ceux-ci. Tout au plus y établirent-ils une suzeraineté précaire et sans grands effets pratiques.

Vers 1729, les Mongols établis au Koukou-Nor attaquèrent les Chinois et furent battus par eux. Ceux-ci reprirent alors possession de ce territoire.

Il faut se rappeler que dès l'an 88 de notre ère les Chinois avaient étendu leur autorité à cette région et installé un préfet au Tsaïdam. Néanmoins, leur pouvoir dut y être vague et

peu effectif comme il l'est encore de nos jours.

Bien que les luttes entre Chinois et Tibétains, qui eurent lieu ensuite, au Tibet central, fourmillent d'incidents intéressants, je dois en omettre le récit comme étant en dehors de mon présent sujet. Passant sur une longue période, j'en viendrai donc aux combats qui furent livrés dans les temps modernes, sur le territoire des deux nouvelles provinces : Ching-Hai et Sikang.

Suivant de près l'entrée de l'expédition britannique à Lhassa (août 1904), des troubles éclatèrent au Tibet oriental. Des raisons assez futiles semblaient les avoir provoqués, leur cause réelle étant la perte du prestige que la Chine avait subie du fait de la victoire des Anglais. Une forte animosité contre leurs anciens suzerains était née chez les Tibétains. Ils reprochaient aux Chinois de ne pas les avoir défendus contre les envahisseurs britanniques. Par tout le Tibet l'on racontait que les troupes chinoises avaient regardé, inactives, l'écrasement des

Tibétains et que l'Amban (le représentant de la Chine à Lhassa) avait amicalement accueilli les officiers étrangers et banqueté avec eux.

Les Tibétains ont la rancune tenace. Vingt ans après ces événements, j'ai entendu exprimer les mêmes griefs avec un ressentiment aussi vif que si les faits avaient daté de la veille.

Quant aux « Barbares » de Kham, descendants des *Is*, ils ont toujours manifesté peu de sympathie pour leurs compatriotes officiels des provinces centrales de U et de Tsang¹³, mais ils n'aiment guère, non plus, les Chinois. Leur attitude me rappelle ce qu'un Alsacien me dit, un jour, à Strasbourg : « Nous haïssons les Allemands et nous n'aimons pas les Français. » En fait, les Khampas n'aiment rien de ce qui ressemble à un vasselage.

Or, donc, vers la fin de 1904, les Chinois, pour affirmer leurs droits sur la région de Bathang (Sikang), décidèrent de la coloniser.

¹³Province de U, capitale Lhassa ; province de Tsang, capitale Jigatzé.

Il est bon de ne pas oublier que de tels essais de colonisation ont débuté dix siècles avant Jésus-Christ et ont constamment échoué à cause de l'opposition des indigènes.

Les gens de Bathang ne se sentaient aucune inclination pour l'agriculture et ils n'entendaient pas que des étrangers vinssent s'y livrer sur leur territoire, empiétant sur les pâturages nécessaires à leurs troupeaux. Ils s'armèrent ; des escarmouches survinrent entre eux et les soldats chinois envoyés pour occuper le pays. Ceux-ci, n'étant pas en nombre suffisant, se retirèrent.

En 1905, de nouveaux troubles se produisirent dans la même région. Les Chinois furent défaits et massacrés tandis qu'ils battaient en retraite.

La même année, au cours d'un soulèvement des indigènes, dans la vallée du Haut Mékong (Yunnan), trois Français, missionnaires catholiques : MM. Soulié, Bourdonnec et Dubernard, furent tués. Ils avaient eu un prédécesseur en la personne de M. Durand, assassiné dans la même région

en 1865, et leur plus récent successeur est M. Nussbaum, tué en 1940 près de Pamé, sur la route qui longe la rive gauche du Mékong.

La question religieuse tient peu de place dans l'histoire de ces meurtres. Ils doivent, plutôt, être attribués au ressentiment causé par les tentatives de colonisation et la possession de terres par ces étrangers. Le zèle indiscret de certains d'entre eux était aussi de nature à exciter la colère des rustiques et brutaux Khampas. M. Durand se vantait de briser les statues des temples lamaïstes et d'en fabriquer des planches pour sa cuisine.

Toutefois, ce fut surtout comme grands propriétaires terriens et innovateurs troublant les coutumes locales que les missionnaires s'attirèrent l'animosité de la population.

Les mœurs de celle-ci ne sont, d'ailleurs, rien moins que douces. D'autres assassinats commis dans cette région eurent pour motif, soit le désir d'empêcher des étrangers de s'avancer dans le pays, soit de les punir d'y avoir pénétré. D'autres, encore, furent

simplement des actes de brigandage ayant le vol pour mobile. Chinois et Tibétains ne sont pas plus à l'abri de ceux-ci que les étrangers.

En 1911, deux voyageurs allemands, MM. Brunhuber et Smith, furent assassinés près de Changpa sur le bord de la Salouen. En février 1922, le docteur Shelton, directeur de la Mission médicale protestante américaine, à Bathang, fut tué tandis qu'il campait pendant la nuit. Le docteur Shelton avait eu l'imprudence de manifester l'intention de se rendre à Lhassa et la naïveté de croire, comme l'ont fait d'autres étrangers, qu'il pourrait y être autorisé par le gouvernement tibétain. On lui opposa un refus formel. Il s'y serait probablement résigné, mais les sauvageons du pays crurent plus sûr de le supprimer pour empêcher toute tentative de sa part d'atteindre son but. Qu'ils ajoutèrent le vol au meurtre va de soi.

En 1939, deux Norvégiens, MM. Alsen et Westborg, furent assaillis au nord de Bathang, alors qu'ils se dirigeaient vers Dergé. Ils essuyèrent des coups de feu qui,

heureusement, ne les blessèrent pas et sortirent saufs de l'aventure en rebroussant chemin, mais ils furent complètement dévalisés.

Moins heureux qu'eux fut M. Liotard, un Français, qui fut tué en 1940 au cours d'un voyage du Sikang au Ching-Hai.

En 1905, tandis que les indigènes s'agitaient dans la vallée du Mékong et dans le voisinage de Bathang, un autre soulèvement se produisit non loin de Tatsienlou, à Garta, où l'on exploite des sables aurifères. Les Tibétains molestèrent les Chinois chercheurs d'or et voulurent les expulser des placers. Des bagarres s'ensuivirent ; les Chinois eurent le dessous et furent contraints de se retirer. Cela fournit au préfet de Tatsienlou un prétexte pour envoyer des troupes dans le pays. La « campagne », qui ne ressemblait en rien aux grandes expéditions de jadis, dura deux ou trois semaines et les soldats s'en retournèrent, pillant partout sur leur passage.

Pendant ce temps, une autre expédition chinoise se dirigeait sur Bathang et y entraît après quelques combats insignifiants en cours de route.

Le commissaire Tchao Eul Fong suivait les troupes de près. Cet homme devait devenir une sorte de héros de légende au Tibet oriental. Les turbulents Khampas avaient trouvé leur maître. Ne le connaissant pas encore, ils tentèrent d'empêcher son progrès vers Bathang. Sans s'attarder à des explications, Tchao fit décapiter deux chefs indigènes et emprisonner d'autres récalcitrants.

À Bathang, le général Ma, qui y avait précédé Tchao, ne s'était pas montré moins énergique. Là aussi, des têtes étaient tombées et le monastère lamaïque avait été incendié.

Deux individus de cette trempe n'étaient point faits pour s'accorder ; des dissentiments s'élevèrent entre eux. Ma partit, emmenant une partie de ses troupes, Tchao, demeuré seul, continua les exécutions. En administrateur pratique, il

n'oublia pas de tirer avantage de la terreur éprouvée par les indigènes et établit des impôts dans toute la région.

L'écho de ce qui se passait à Bathang se propagea sur les bords du Haut Mékong (Yunnan). Les tribus qui s'étaient soulevées et formées en bandes se dispersèrent. De ce côté la révolte n'avait pas été directement dirigée contre les Chinois. Comme il vient d'être dit, l'hostilité des Tibétains visait principalement les étrangers qui avaient acquis des terres et installé sur celles-ci des groupes de convertis catholiques. Au contraire, à Bathang et dans le district de Tchag Teng, le mouvement était nettement antichinois.

Les lamas du monastère de Sampéling refusant de reconnaître l'autorité des fonctionnaires chinois, Tchao envoya quelques troupes pour les mater. N'étant pas en nombre suffisant pour vaincre leurs adversaires en terrain découvert, les lamas s'enfermèrent dans leur monastère. Depuis longtemps ils avaient prévu qu'ils pourraient

être attaqués et s'étaient préparés à soutenir un long siège en accumulant des provisions pour plusieurs années.

Les soldats de Tchao étaient moins bien pourvus ; les vivres et les munitions leur manquèrent promptement. Tenaillés par la faim, bon nombre d'entre eux se révoltèrent, exigeant d'être renvoyés chez eux. L'impitoyable Tchao fit exécuter les chefs de la révolte.

Enfin, les Chinois découvrirent les conduites qui amenaient l'eau à Sampéling et les coupèrent. Voyant qu'ils ne pourraient plus tenir, les assiégés dépêchèrent des émissaires aux lamaseries des environs pour demander de l'aide. Ils avaient espéré que leurs envoyés pourraient passer sans être aperçus par les Chinois, mais ceux-ci les découvrirent et s'emparèrent d'eux.

Quelques jours plus tard, un groupe de Chinois déguisés, simulant les renforts attendus, se présenta. Les lamas qui ignoraient la capture de leurs messagers furent dupes du stratagème. Ils ouvrirent une

porte de leur forteresse aux arrivants. Dès qu'ils s'y furent engagés, les soldats de Tchao se précipitèrent à leur suite. Le monastère fut fouillé, tous les lamas que l'on découvrit furent immédiatement massacrés. Leur abbé s'était suicidé. Avant de se retirer, les Chinois incendièrent Sampéling. Le siège avait duré six mois.

Tchao retourna ensuite au Szetchouan et une partie de ses troupes se débanda.

Tchao Eul Fong n'était pas seulement un général, il possédait de sérieuses qualités d'administrateur. C'est à lui qu'est dû l'établissement d'une ligne télégraphique entre Tatsienlou et Bathang. Il fit aussi construire de nouvelles routes et en améliora d'autres. Il ne manqua pas non plus de reprendre les plans séculaires de colonisation des territoires de l'Ouest ; des postes militaires, disséminés dans la région, devaient protéger les colons et les artisans que Tchao avait recrutés pour les établir au pays de Kham. Cette tentative échoua comme les précédentes.

Enfin, ce fut Tchao Eul Fong qui proposa la création de la province de Sikang qui n'a été officiellement constituée qu'une trentaine d'années plus tard, en 1939, pendant mon séjour à Tatsienlou.

À l'époque de Tchao Eul Fong, le Sikang projeté comprenait la ville de Chiamdo et le territoire de Taya. Tchao avait aussi établi les Chinois au Nyarong. Cela avait déjà été fait en 1700, mais sans succès définitif et le Nyarong était redevenu à peu près indépendant sous la lointaine suzeraineté du gouvernement de Lhasa.

Une querelle, vieille de plusieurs années, entre le prince du territoire de Dergé et son frère concourut aussi à agrandir le Sikang. Malgré des interventions réitérées des autorités chinoises, le frère du chef régnant ne cessait pas de harceler ce dernier, cherchant à le supplanter. Ne réussissant pas à obtenir la possession paisible de son petit État, le roitelet de Dergé l'offrit à Tchao qui le fit passer sous l'administration chinoise. Cette réunion fut peu durable. Depuis une

vingtaine d'années, j'ai vu le Dergé changer trois fois de maître, allant des Chinois aux gens de Lhassa et réciproquement. Actuellement, il fait partie de la province de Sikang. Mais ce Sikang moderne est loin d'avoir atteint les dimensions rêvées par l'ambitieux Tchao Eul Fong qui en traçait la frontière à Giamda, la capitale du Kongbou, relativement près de Lhassa.

Les rivalités entre les chefs militaires, indifférents ou même hostiles à leurs succès respectifs, empêchèrent la réalisation du projet de Tchao qui aurait eu des chances de réussir s'il avait été appuyé par une forte armée nationale.

En 1907, les puits salins de Yerkalo (appelé Yentchin par les Chinois) furent la cause de nouveaux combats dans la vallée du Haut Mékong¹⁴. Depuis longtemps, Chinois et Tibétains s'en disputaient la possession. Une vigoureuse attaque des troupes chinoises

¹⁴J'emploie toujours ici le terme Haut Mékong, parce que les rares voyageurs étrangers qui ont visité la région désignent ainsi cette partie du cours du fleuve très éloignée de son embouchure, mais il s'en faut que le Mékong y soit près de ses sources. Celles-ci se trouvent à une grande distance de là, au sud du Ching-Hai.

délogea les Tibétains de la région. Les indigènes des environs durent se soumettre, mais, quelques mois plus tard, ils revinrent en force et réoccupèrent le pays. L'histoire des puits, qui est aussi celle de la frontière sino-tibétaine à cet endroit, ne finit pas là. Ils furent successivement pris et perdus par les Chinois jusqu'à ce qu'en 1932 la ligne frontière fût encore une fois avancée au détriment de la Chine et les puits perdus pour elle. Au début de 1942, on prêtait au gouverneur du Sikang le projet de reconquérir Yerkalo. Le gouvernement de Lhassa, alarmé par ces rumeurs, concentra les troupes à la frontière pour s'opposer à une attaque, mais celle-ci n'eut pas lieu.

L'histoire des puits salins m'a conduite à négliger des événements plus importants, mais qui ne concernent pas directement les provinces de l'Ouest chinois.

En 1909, Tchao Eul Fong conduisit une expédition à Lhassa pour y établir le prestige de la Chine. Le résultat de celle-ci fut

lamentable ; les Chinois furent complètement défaits et expulsés du Tibet.

Le renversement de la dynastie mandchoue et le désarroi qui accompagna la révolution favorisèrent de nouveaux troubles à la frontière occidentale.

Le roitelet indigène de Tatsienlou se déclara indépendant. Pendant qu'il battait les environs pour enrôler des partisans, son frère fut décapité.

De leur côté, les soldats chinois de la garnison assassinèrent leur chef qui négligeait de payer leur solde. Peu après, comme châtiment, un bon nombre d'entre eux furent exécutés.

Plus loin, à l'ouest, les troupes chinoises, appelées ailleurs, ayant partiellement évacué le pays, les Tibétains reprirent les armes. Des massacres de Chinois : soldats et colons, s'ensuivirent, le préfet de Litang fui assassiné.

Ensuite, les Tibétains assiégèrent Bathang ; de nouvelles troupes envoyées contre eux les

battirent. D'autre part, les Chinois incendièrent la ville de Gartok et les lamaseries de Taya et de Chiamdo. Les haines s'exaspéraient de plus en plus.

En 1912, une expédition chinoise fut envoyée dans les régions troublées pour rétablir l'ordre et réinstaller dans leurs postes les fonctionnaires chinois que les Tibétains en avaient chassés. Le succès de l'expédition fut médiocre. Comme presque toujours, dans les temps modernes, les forces envoyées contre les « barbares » étaient insuffisantes. Où il aurait fallu une véritable armée, opéraient des détachements de 2 à 3 000 hommes ou de quelques centaines de soldats seulement.

Ceux-ci pillaient, à qui mieux mieux, partout où ils passaient et souvent, lorsqu'ils avaient amassé assez de butin, ils ne songeaient qu'à l'emporter, sans se soucier de poursuivre leur victoire.

Le désordre s'accrut ; les généraux chinois originaires de provinces différentes se

firent mutuellement la guerre au lieu de combattre les Tibétains. Les meurtres et les exécutions se succédaient, aggravant la situation.

En 1914, le général Ki destitua le commandant Tchén Pou-san, sous-préfet de Tinghiang, menaçant même de le faire fusiller, bien que Tchén eût une bonne réputation et fût aimé dans le pays. Le danger qu'il courait incita le sous-préfet à prendre le devant pour sauvegarder sa vie. Par ses ordres, Ki, avec sa famille et ceux qui le soutenaient, furent exécutés. Ensuite, rassemblant des partisans, Tchén marcha sur Tatsienlou et s'installa à quelques kilomètres de la ville, dans le palais d'été du roitelet de Giala.

Les soldats cantonnés à Tatsienlou offrirent peu de résistance. Après quelques heures de combat, les gens de Tchén entrèrent dans la ville et y pillèrent, comme d'usage.

Pendant ce temps, d'autres de ses partisans se pourvoyaient de butin en différentes

localités. Finalement, Tchén Pou-San, ayant été vaincu, fut pris et conduit, enchaîné, à Kiating où il fut exécuté. Plusieurs centaines de ses soldats furent décapités ou fusillés.

Tandis que les Chinois se battaient entre eux, les Tibétains se massaient du côté du Mékong. Il ne s'agissait plus, cette fois, des sauvages des tribus de Kham, mais des troupes de Lhassa pourvues d'armement d'origine européenne. En 1918, celles-ci reprirent Chiamdo.

Le consul anglais à Tatsienlou soutenait les Tibétains. Il allait – paraît-il – passer leurs troupes en revue à Chiamdo. C'était pourtant la Grande Guerre n° 1 ; les Chinois avaient pris le parti des Alliés et leur fournissaient des travailleurs. L'appui prêté à leurs adversaires était de nature à les étonner. Mais ce qui se passe dans les régions reculées de la vaste Chine est peu connu du grand nombre et, d'ailleurs, le grand nombre des Chinois n'entend rien aux intérêts du pays et, en fait, s'en soucie peu, même encore de nos

jours, bien qu'un éveil du sentiment national se dessine.

L'intervention du consul, M. Teichman, eut pour effet de faire modifier la frontière du Tibet, l'avancant fortement du côté de la Chine. Bref, celle-ci perdit tout le territoire que Tchao Eul Fong avait conquis dix ans auparavant.

Les victoires tibétaines de 1918 amenèrent-elles la paix ? Non pas. Les tribus tibétaines et les Chinois continuèrent à se battre autour de Bathang et dans la vallée du Haut Mékong.

En 1932, un Tibétain nommé Kézang Tséring, originaire de Bathang, fut chargé par le gouvernement chinois de rétablir l'ordre dans la région. Certains prétendent qu'il manqua d'habileté dans l'accomplissement de sa mission et qu'il exagéra les manifestations de son autorité. Le chef d'une grande lamaserie : Kong Kar lama, qu'il avait bravé, fit appel aux troupes de Lhassa cantonnées sur la rive droite du Mékong.

Celles-ci franchirent le fleuve et, attaqués par elles, les soldats de Kézang s'enfuirent.

Le lama qui avait appelé les gens de Lhassa ne tira guère de profit de leur intervention. Le gouvernement tibétain lui conféra un titre déguisant le vasselage auquel on le réduisait et s'adjugea les puits salins de Yerkalo situés dans la zone perdue par Kézang. De ce fait, la frontière se trouva encore une fois avancée au détriment de la Chine.

J'ai entendu Kézang Tséring raconter cette histoire de façon différente, mais le fait certain est qu'en 1945 les Tibétains étaient encore en possession des puits.

Après des séjours à Pékin et à Nankin, l'invasion japonaise étant venue, Kézang s'est retiré à Bathang où il est un gros propriétaire terrien.

Il y a quelques années, sa femme Lu Ma Djin fut chargée d'une mission diplomatique à Lhassa. Elle est probablement la seule femme de son pays qui ait rempli une fonction semblable, bien qu'à l'époque féodale des princesses tibétaines aient

gouverné leurs petits États, conduit des intrigues politiques et même soutenu des guerres.

La même année où les Chinois furent chassés de Yerkalo, ils reconquirent le pays de Dergé qui, depuis, est demeuré en leur possession. Possession précaire, comme celle des régions avoisinantes. Proclamer l'annexion, établir quelques fonctionnaires chinois investis nominalelement de l'autorité, n'a jamais eu pour effet d'amener les indigènes à accepter la subordination qu'on prétend leur imposer et les conflits restent fréquents. La plupart de ceux-ci naissent de causes banales et n'offrent guère d'intérêt. Celui que je vais relater mérite pourtant quelque attention à cause de l'élément romantique qui s'y trouve mêlé.

L'origine de la chaîne de circonstances qui amena l'incident dont je fus témoin en 1940 remonte à près de trente ans. À cette époque, l'armée que les Chinois avaient envoyée à Lhassa pour y affirmer leurs droits de suzerains fut complètement défaite et en 1912

le traditionnel représentant de la Chine au Tibet : l'Amban, dut quitter le pays.

Il s'en fallait toutefois que la rupture avec la Chine fût unanimement approuvée par la population du Tibet. Beaucoup voyaient avec regret l'influence britannique remplacer celle que, pour des siècles, la Chine y avait exercée sans importunité. Parmi les « pro-Chinois » se trouvait une personnalité éminente presque égale en rang et en dignité au Dalai-lama, le souverain du Tibet : c'était le Panchen Lama, Grand-lama du monastère de Tashilumpo à Jigatzé et chef, au moins nominalement, de la province de Tsang. Rappelant que la doctrine bouddhiste qu'il professait défend de tuer, il avait refusé de lever des troupes pour combattre contre les Chinois, ce que le Dalai lama ne lui avait jamais pardonné¹⁵.

Après la défaite des Chinois, le Dalai-lama accentua graduellement les manifestations de son ressentiment en exigeant de lourds

¹⁵Pour la clarté de ce qui suit, il me faut répéter ici quelques-unes des choses que j'ai déjà narrées dans *Voyage d'une Parisienne à Lhassa*.

impôts du Panchen Lama et de la noblesse de Tsang. Quand, eu 1916, je fus l'hôte du Panchen Lama et de sa mère, à Jigatzé, des intrigues politiques avaient déjà envenimé les relations entre les deux Grands-lamas.

Environ sept ans plus tard, le Panchen Lama fut invité de façon impérative à aller résider à Lhassa dans une maison spécialement bâtie pour lui. À tort ou à raison, il soupçonna qu'un attentat contre sa vie était projeté et il s'enfuit en Chine.

Pour couvrir sa fuite, il annonça que, désirant consacrer quelque temps à la méditation, il allait se renfermer dans ses appartements. C'est là une coutume très courante au Tibet ; personne ne s'étonna donc de ce que le lama demeurerait invisible.

Le médecin particulier du Panchen Lama, qui devait devenir mon voisin à Tatsienlou, était propriétaire d'une maison de campagne parmi les pâturages sur la route que le fugitif comptait suivre. Il s'y rendit et le lendemain, à la tombée du soir, le Panchen Lama quitta

secrètement son palais accompagné par six de ses amis. D'une traite ils gagnèrent l'habitation du médecin et, ne prenant que le temps de faire un repas sommaire et de changer de chevaux, le petit groupe, auquel le docteur s'était joint, continua sa course à travers les solitudes herbeuses.

Quelques jours plus tard, un détachement d'une centaine de soldats de Tsang rejoignit les fugitifs pour les protéger en cas d'attaque ; il ne s'en produisit point.

Pas mal de temps s'était passé avant que la fuite du Panchen Lama fût découverte ; lorsque le gouvernement de Lhassa envoya des troupes à sa poursuite pour l'arrêter, le lama était déjà loin ; il avait presque atteint la frontière chinoise.

Tels sont les faits réels tels qu'ils m'ont été racontés par plusieurs de ceux qui ont participé à la fuite du lama.

Cependant, les Tibétains, qui sont passionnément amateurs de prodiges, imaginèrent que leur vénéré lama avait accompli un miracle.

Il avait, disaient-ils, créé un fantôme absolument semblable à lui. Ce fantôme était vu à Jigatzé, se comportant dans le palais exactement comme le lama avait coutume de le faire. Cette forme illusoire s'évanouit lorsque le Panchen Lama fut en sûreté en Chine.

Je me trouvais au Tibet¹⁶, non loin du district de Kong-bou, me rendant à Lhassa, lorsque de vagues rumeurs m'apprirent que le Panchen lama avait quitté le Tibet. Néanmoins, des gens de Tsang que je rencontrai plus loin m'assurèrent que c'étaient là des racontars car les habitants de Jigatzé continuaient à y voir le lama.

Ils avaient vu le « fantôme » ou, plus vraisemblablement, un ami du Grand-lama qui en jouait le rôle.

Le gouvernement chinois fit grand accueil à l'éminent fugitif. En sa personne, que les Tibétains tiennent pour plus sacrée encore que celle du Dalaï-lama, il vit un instrument

¹⁶En 1923.

capable de lui servir à regagner son pouvoir sur le Tibet.

Cela aurait pu être, tout au moins jusqu'à un certain point, mais les Chinois manquèrent d'habileté. Ils ne surent pas coordonner leurs mouvements. Disons-le une fois encore : les Chinois ne « connaissent » ni le Tibet, ni la mentalité de ses habitants et, jusqu'à présent, ils n'ont guère fait d'efforts pour les connaître. C'est grandement regrettable pour eux, car cette ignorance leur est très désavantageuse.

L'exil du Panchen lama dura pendant environ quinze ans. Durant ce temps, le gouvernement chinois l'entretint somptueusement et, avec lui, une véritable armée de gens qui, peu à peu, étaient arrivés du Tibet pour se joindre à lui.

Comme résidence, on lui donna l'usage de l'immense Parc du Sud à Pékin. Celui-ci, qui faisait autrefois partie de la Cité impériale interdite, comprend de nombreux groupes d'habitations et de vastes lacs. Dans ce décor de contes de fées, le Grand-lama se

promenait en chaise à porteurs, ou bien il se rendait en ville dans une luxueuse automobile de couleur jaune d'or. Puis, à son retour, il écoutait le concert que lui donnait son orchestre privé dont tous les instruments à vent étaient en argent.

Cependant, cette vie de sybarite ne satisfaisait pas le Panchen Lama. L'homme, qui, à Jigatzé, m'avait paru être un paisible lettré, était devenu un politicien ambitieux. Il avait conçu l'idée – peut-être la lui avait-on suggérée – de reconquérir par la force la province de Tsang et d'en devenir non pas le chef nominal, comme par le passé, mais le véritable souverain, complètement indépendant du gouvernement de Lhassa.

À partir de ce moment, une sorte de « gouvernement du Panchen Lama à l'étranger » fut organisé. Il était représenté par des bureaux dans un bon nombre de localités chinoises ; les uns occupaient de vastes bâtiments, d'autres étaient modestement logés. Des fonds appartenant au Panchen Lama avaient servi à acquérir

certains des locaux, mais la plupart d'entre eux avaient été offerts par de riches fidèles ou prêtés par les autorités chinoises. D'un caractère bien authentiquement oriental, les fonctions de ces bureaux étaient complexes et vagues ; beaucoup de ceux mis à leur tête appartenaient à l'ancienne cour du Grand-lama et s'étaient exilés avec lui. Largement pourvus de fonds, car la munificence des fidèles de la Mongolie et celle du gouvernement chinois en entretenaient le flot, ces chefs des bureaux trafiquaient – nul Tibétain ne peut s'en abstenir –, il était entendu que les profits réalisés par eux seraient versés au Trésor du lama. L'argent amassé devait servir à acheter des armes et des munitions qui seraient envoyées à différents points de la frontière tibétaine pour être distribuées aux troupes qui précéderaient le lama à son retour et aplaniraient les voies pour lui. Faut-il dire que, d'après les coutumes particulièrement chères à l'Asie, une bonne partie des fonds reçus passa, non point dans les coffres du

Trésor, mais dans ceux des fonctionnaires qui les maniaient ?

Le 17 décembre 1933, le Dalaï-lama mourut. Il paraît qu'il était malade depuis un certain temps et que les gens de son entourage avaient caché son état de santé. D'après d'autres rumeurs, le grand devin officiel l'aurait empoisonné en lui donnant un médicament. Quoi qu'il en soit, de l'agitation se manifesta dans les sphères gouvernementales tibétaines. Certains furent emprisonnés, d'autres torturés ; on arracha les yeux à un favori du défunt lama. Ce dernier avait fait des études en Angleterre, il dut regretter de ne pas y être resté, mais on ne lui eût, sans doute, point permis.

Le moment paraissait favorable au succès du plan du Panchen Lama. La vénération que les Tibétains partagent entre leurs deux plus que divins lamas pouvait être reportée tout entière sur le seul Panchen Lama. Le régent et ses ministres auraient probablement éprouvé de grandes difficultés à combattre l'enthousiasme fanatique des Tibétains

accueillant le retour d'un « précieux protecteur » capable d'assurer la fertilité des champs, la multiplication des troupeaux et la prospérité générale de la population.

Pourquoi le Panchen Lama et ses partisans laissèrent-ils passer plusieurs années sans faire le pas décisif ?... Ce ne fut guère avant 1936 que le retour du lama commença à être sérieusement envisagé par son entourage. Tous croyaient à un succès certain et comptaient sur l'appui de troupes chinoises renforçant les quelques milliers de soldats du lama, pour triompher de toute opposition qui pourrait se manifester.

Malheureusement pour eux, tandis qu'ils tergiversaient, de graves événements s'étaient produits. L'agression des Japonais en juillet 1937 avait contraint les Chinois d'employer toutes leurs forces contre eux et de détourner leur attention du Tibet.

Une forte escorte – non pas une armée comme il l'avait espéré – fut donnée au Panchen Lama lorsqu'il se mit en route. Néanmoins, quoique leur nombre ne fût pas

considérable, le gouvernement de Lhassa s'opposa à l'entrée des soldats chinois au Tibet. Le lama fut informé qu'il serait accueilli avec le plus profond respect et laissé complètement libre de retourner au Tsang, mais que les troupes chinoises ne devaient pas franchir la frontière.

Peu avant, un convoi d'armes et de munitions que les gens du Panchen Lama avaient sottement aventuré au-delà de la frontière à destination de Tsang avait été saisi par les Tibétains de Lhassa.

L'on m'a rapporté que le Panchen Lama inclinait à accepter de se séparer de son escorte chinoise mais que les Chinois ne le lui permirent point. Il s'arrêta donc à Jakyendo, siège d'un avant-poste chinois à l'extrémité sud de la province de Ching-Hai, et s'y installa dans le pittoresque monastère qui domine la bourgade.

Je puis me l'imaginer là attendant – qui sait quoi ? –, regardant de ses fenêtres la route qui mène au centre du Tibet comme je l'avais longuement contemplée durant mon

séjour à Jakyendo, alors que je projetais mon voyage à Lhasa. Mais, moins fortuné que moi, le Panchen Lama ne devait plus revoir Lhasa, ni son palais de Jigatzé. Il mourut à Jakyendo en novembre 1937.

Privée de son chef, la bande des Tibétains exilés ne semblait plus propre à servir les desseins politiques de la Chine. Néanmoins, les hommes politiques chinois jugèrent peut-être sage de considérer l'avenir.

Pour tous, le Panchen Lama était mort, mais il ne l'était pas pour les Tibétains, car, comme le Dalaï-lama et les autres *tulkous* de moindre éminence, un Panchen *ne meurt pas*. Quittant un corps, il se réincarne dans un autre. Un enfant serait donc tenu pour être cette réincarnation et, comme tel, il jouirait de toutes les prérogatives de son prédécesseur et provoquerait le même enthousiasme parmi les Tibétains.

Si un tel enfant était adroitement dirigé, il pourrait devenir, entre-les mains des Chinois, un instrument aussi utile que le défunt, peut-être même plus utile que lui car

son jeune âge ne lui permettrait pas, de longtemps, d'intervenir dans les plans que l'on formerait autour de lui.

Que telle ait été leur pensée, ou qu'ils aient obéi à d'autres motifs, les Chinois continuèrent à verser les subsides à la smala du défunt lama.

Le corps de ce dernier fut emporté de Jakyendo à Kanzé, une ville du Sikang située plus avant en territoire chinois. Là, il fut préservé, assis les jambes croisées en posture de méditation, dans une caisse remplie de sel¹⁷. C'est un procédé amenant la dessiccation des chairs et propre à produire une momie ; les corps des hautes personnalités religieuses y sont souvent soumis. Le sel qui a absorbé les liquides provenant de la putréfaction des tissus est remplacé dès qu'il devient humide et est vendu aux fidèles qui le paient un grand prix et s'en servent comme médicament, particulièrement pour usage externe.

¹⁷Des faits ayant rapport à la « réincarnation » du Panchen Lama qui se produisirent à Kanzé sont racontés dans ce livre au chapitre VII.

Parmi les Tibétains dispersés dans les divers bureaux, des disputes survinrent. Les gros bonnets d'entre eux furent accusés d'accaparer la presque totalité des subsides versés par le gouvernement chinois et de laisser dans la misère le menu fretin des secrétaires, rédacteurs, soldats, domestiques et le personnel de la radiotélégraphie, car le lama avait son poste privé, receveur et émetteur.

La majorité de cette foule turbulente avait été reléguée à Kanzé où le corps de son Seigneur assis dans son bain de sel était entouré d'une illumination perpétuelle de centaines de lampes au beurre et récréé, matin et soir, par son orchestre aux instruments d'argent.

De hautes personnalités de l'ancienne cour du Panchen Lama s'étaient établies à Tatsienlou ou y faisaient des séjours fréquents ; j'avais ainsi renoué connaissance avec certains de ceux que j'avais connus autrefois à Jigatzé et, en m'entretenant avec eux, je notais la désorganisation croissante de

ce qui avait été pompeusement dénommé :
« Le gouvernement du Panchen Lama ».

Une « réincarnation » du défunt aurait pu redonner de la vie et de l'importance à ce « gouvernement » moribond. Un dignitaire lamaïste jovial et sceptique, comme le sont la plupart des dignitaires de toutes les Églises, conseilla aux chefs des « bureaux » de se hâter de trouver un successeur au défunt. N'importe quel petit garçon pouvait remplir ce rôle, il suffisait que – comme d'usage – ses parents fussent pauvres et d'humble condition sociale afin que, satisfaits avec une rente libérale, ils se tinssent à l'écart, et ne s'avisent point de se mêler des plans élaborés autour de leur fils.

Quant à pourvoir l'enfant des « signes » qui le désigneraient comme le Panchen Lama revenu dans ce monde, cela n'offrait pas de difficulté.

Pourquoi ce sage conseil ne fut-il pas immédiatement suivi ? Peut-être des rivalités en jeu y firent-elles obstacle : plusieurs des membres du « gouvernement » désiraient

pouvoir se glorifier d'avoir découvert leur ancien maître réincarné.

Ce fut à ce moment mal choisi, alors que les disputes et le désordre régnaient, que quelques fonctionnaires du défunt lama lancèrent ses troupes tibétaines dans une folle aventure.

À Kanzé, vivait Détchén Wangmo, une descendante de Gengis Khan et l'héritière du *gyalpo* (prince régnant) du pays, à qui elle avait succédé. Bien qu'elle eût été dépossédée par les Chinois d'une grande partie de ses biens et de son pouvoir, la princesse conservait encore certains droits sur le district de Kanzé et occupait le palais fortifié situé dans la vallée, en face de la ville.

Elle avait commencé à régner sous la tutelle de son oncle, qui, alors qu'elle était encore très jeune, lui avait fait épouser un prince de Dergé.

Quelque temps après ce mariage, le mari de Détchén Wangmo dut se rendre à Lhassa pour affaires. Il y fut retenu pendant plus

d'un an. Il paraît que sa femme supportait mal la solitude ; quand, en s'en retournant, le prince approcha de Dergé, il apprit que Détchén Wangmo lui avait donné un remplaçant en la personne d'un moine du clergé inférieur et qu'elle était enceinte. Les Tibétains sont peu portés à dramatiser les incidents de ce genre ; le mari de Détchén Wangmo se contenta de rentrer dans son petit État sans aller jusqu'à Kanzé et ne revit jamais son épouse infidèle.

L'ancien moine (*trapa*), promu au rang de prince consort¹⁸, se fit rapidement haïr du peuple à cause de ses façons despotiques et fut assassiné.

Le veuvage ne convenait pas à la princesse ; elle remarqua un Tibétain appartenant à une famille noble de Tsang et voulut l'épouser. Ce choix plaisait à ses sujets, mais pour des raisons politiques, il déplaisait au gouverneur chinois du Sikang dont elle dépendait. Il interdit le mariage.

¹⁸Il appartenait à l'une des sectes non réformées (bonnets rouges) qui permet le mariage aux membres du clergé.

À cette époque, les gens du défunt Panchen Lama étaient soupçonnés de vouloir établir un État semi-indépendant pour remplacer celui de Tsang abandonné par leur seigneur. Ce nouvel État devait être – à perpétuité – un fief appartenant aux futurs Panchen Lamas. Il comprendrait la partie du Sikang habitée par des Tibétains, les hautes terres du Ching-Hai et, probablement, une portion de territoire dans les environs de Dergé. La province de Tsang, que les fonctionnaires du « gouvernement en exil » ne doutaient pas de reconquérir, y serait jointe plus tard¹⁹.

Les Panchen Lamas sont des personnalités trop hautes pour s'occuper effectivement de la direction matérielle d'un pays. La régence de leur État serait donc confiée à la princesse Détchén Wangmo et à son époux ; leurs descendants l'exerceraient après leur mort.

¹⁹Si l'on regarde, sur une carte, les situations respectives de Jigatzé, au sud du Tibet, de Kanzé au Sikang et du Ching-Hai, l'idée de joindre des territoires si distants les uns des autres peut paraître fantastique. Mais le Tsang s'étend loin de Jigatzé, vers l'ouest, ayant de ce côté des frontières indéfinies, et l'on peut le considérer comme touchant, au nord-ouest, la frontière tout aussi mal définie du Ching-Hai. Le Ching-Hai et le Sikang sont limitrophes.

Le gouverneur du Sikang jugea que ce plan menaçait l'autorité chinoise, qu'il était de son devoir de fortifier parmi les Tibétains de la frontière occidentale. Aussi, malgré les requêtes réitérées qui lui furent adressées, il persista à interdire le mariage de la princesse avec un membre de la noblesse de Tsang.

Les pourparlers à cet effet traînèrent longtemps. Pour d'obscures raisons, Détchén Wangmo fut dépossédée des droits qu'elle gardait encore et expulsée de son palais à Kanzé. Peu après, les gens du défunt lama se décidèrent précipitamment à prendre les armes pour assurer par la force la réussite de leur projet.

Le gouverneur du Sikang releva le défi et envoya des troupes au-delà des cols qui dominent Tatsienlou.

Cela se passait au début de 1940. Les hauts cols de 4 000 mètres d'altitude étaient couverts d'une neige épaisse. Devant ma cabane, les soldats chinois défilaient, montant vers eux, pieds nus en des sandales de paille, trop légèrement vêtus. « Nous

allons tuer des sauvages » me criaient, au passage, quelques fanfarons. Beaucoup n'en eurent pas l'occasion et périrent gelés pendant les nuits glaciales ; les Tibétains en tuèrent aussi un bon nombre et se firent tuer en plus grand nombre encore.

Des défections affaiblirent les gens du Panchen Lama. Plusieurs tribus qui avaient promis leur concours ne bougèrent point. Le chef d'un monastère de la région de Bathang livra aux Chinois les délégués qui lui avaient été envoyés pour lui demander de commander à ses vassaux de joindre le parti du Panchen Lama.

Les incidents se multiplièrent. Un groupe de belligérants assiégés dans le château de la princesse et manquant d'eau fut obligé de se rendre.

Les soldats, chinois ou tibétains, se livraient au pillage avec un zèle égal.

Des Chinois réfugiés avec leur butin à l'un des étages supérieurs d'un temple dans une lamaserie y furent brûlés vivants et de toutes

les choses précieuses dont ils s'étaient emparés, il ne resta que des cendres.

Ici, se place un « miracle », car les miracles ne manquèrent point au cours de cette malheureuse aventure. Pendant la nuit, le feu prit au rez-de-chaussée du bâtiment bien que personne ne s'y trouvât, que les portes en fussent cadénassées et des sentinelles placées tout autour des murs. Avec une rapidité anormale les flammes gagnèrent les étages supérieurs et surprirent les Chinois endormis alors qu'il leur était devenu impossible de s'échapper.

S'appuyant sur l'impossibilité apparente d'avoir pu pénétrer dans le temple pour allumer l'incendie, les Tibétains conclurent qu'il était l'œuvre du Génie protecteur des biens du Panchen Lama qui avait puni les voleurs sacrilèges.

Ne demandons pas pourquoi ce Génie n'avait pas empêché les pillards de commettre leur méfait, ce serait une réflexion de mécréant ; les dévots de toutes les

religions montrent pareille ingénuité en ce qui concerne les miracles.

Alors, quelques hauts fonctionnaires spécialement envoyés par le gouvernement chinois se mirent en route pour Kanzé. Je les vis passer en chaises à porteurs couvertes de satin jaune sur le même chemin qu'avaient suivi les soldats s'en allant vers les neiges, les pieds nus en des sandales de paille.

Les Tibétains qui s'étaient emparés de Kanzé ont raconté que les envoyés leur avaient demandé d'évacuer la ville, leur promettant d'aplanir leur différend. Quel différend ?... Cela ne fut pas expliqué et les Tibétains prétendirent qu'ils avaient été victimes d'une ruse déloyale. Surpris par l'arrivée subite de troupes chinoises, abandonnés par ceux qui leur avaient promis leur aide, les gens du Panchen Lama prirent la fuite. Les Chinois entrant dans la ville saisirent le trésor du lama, la plus grande partie s'y trouvant entreposée. Ils s'emparèrent aussi des armes et des

munitions accumulées par ses partisans et des biens de ceux-ci.

La plupart de ces derniers n'avaient songé qu'à réinstaller le Panchen Lama au Tsang et ignoraient le projet se rapportant à la création d'un État indépendant au profit des futurs Panchen Lamas. Ce plan n'avait été élaboré et discuté qu'entre les hauts fonctionnaires du « gouvernement en exil ».

Quant à la masse de la bande des Tsangpas, elle n'avait vu dans cette équipée qu'une occasion de se battre et de piller gaiement en rétablissant Détchén Wangmo dans sa position de chef de tribu et, ce faisant, de prouver aux Chinois que les Tibétains entendent rester maîtres chez eux.

Pour éviter d'être emmenée prisonnière à Tatsienlou, Détchén Wangmo avait fui au Ching-Hai. Dans l'état des rapports entre les provinces cela équivalait à passer à l'étranger. Néanmoins, elle se réfugia plus tard à Lhasa.

Pendant que l'on parlementait et que l'on s'entre-tuait à Kanzé, les quelques membres importants du « gouvernement en exil » qui

étaient demeurés à Tatsienlou furent mis aux arrêts dans leurs demeures ; des sentinelles postées à leur porte s'opposant à l'entrée de visiteurs. La plus grande partie de leurs biens : immeubles, argent, armes, chevaux, bétail, etc., fut confisquée.

Quant au corps saturé de sel et desséché du Panchen Lama, il fut hâtivement emballé dans un sac de cuir, placé comme un vulgaire ballot sur une mule et de cette macabre et grotesque manière rapporté à Jakyendo où le lama avait expiré environ trois ans auparavant. Depuis lors, il a été transféré en grande pompe dans un superbe mausolée érigé comme celui de ses prédécesseurs, dans le grand monastère de Tashilumpo, près de Jigatzé.

La défaite et la ruine du « gouvernement en exil » furent complètes. D'après les Tibétains des signes néfastes les avaient présagées. Par exemple, des corbeaux s'étaient acharnés à mettre en pièces le drapeau du Panchen Lama qui flottait au-dessus de son « bureau » à Tatsienlou.

Du mouvement historique commencé en 1923 avec la fuite du Panchen Lama et continué en splendeur, en Chine, tout ce qui restait était quelques malheureux Tibétains qui s'accusaient mutuellement d'avoir conçu un projet insensé et causé la ruine et la mort de nombreux fidèles de leur Seigneur.

Quand les restes du lama furent transférés au Tibet, un grand nombre de ses gens saisirent cette occasion de retourner dans leur pays en accompagnant les funérailles.

Les plus compromis devant le gouvernement de Lhassa, pour avoir aidé la fuite du Panchen Lama, crurent sage de demeurer en Chine. Ils s'étaient tenus prudemment à l'écart de l'équipée de Kanzé et certains d'entre eux ont des emplois dans le ministère chinois des Affaires tibétaines et mongoles.

Mais l'histoire des rapports du Panchen Lama et du gouvernement chinois ne s'arrête pas nécessairement là. Comme il a été dit, les Panchen Lamas ne meurent pas. On verra

plus loin ²⁰ les incidents qui ont accompagné la recherche de la « réincarnation » du défunt.

Nous laisserons maintenant le Sikang où, après l'équipée des gens du Panchen Lama il ne s'est rien produit qui vaille vraiment la peine d'être noté et nous retournerons vers un autre point de la frontière sino-tibétaine.

Après avoir, comme nous l'avons vu, été jusqu'au XVII^e siècle le théâtre de violents combats et avoir tenu une place importante dans les chroniques chinoises, la région du Koukou-Nor a moins fait parler d'elle. Les hordes puissantes qui s'y assemblaient pour se jeter sur la Chine n'existent plus ou leurs descendants – en nombre restreint – ont été refoulés vers l'ouest. Le pays s'est singulièrement dépeuplé et, chez ses habitants, l'on ne rencontre pas l'activité belliqueuse dont les Khampas du Tibet oriental ont fait preuve pendant les trente dernières années.

²⁰Au chapitre VII.

Je n'aurai à signaler, comme postérieures à 1918, que plusieurs expéditions punitives, dont une très sérieuse, contre les tribus pillardes des Ngologs, et deux révoltes des Tibétains du district d'Amdo.

Des insurrections de Musulmans eurent aussi lieu, mais elles se produisirent au Kansou et, pour cela, sortent un peu du cadre de ce livre.

Une querelle entre les moines de la lamaserie de Labrang fut l'origine de la première révolte des Tibétains d'Amdo. Je l'ai racontée en détail dans un autre livre²¹ aussi me bornerai-je à en rappeler ici les faits principaux.

Le général musulman chinois Commissaire de Défense à la frontière²² avait ordonné aux lamas de réintégrer dans ses fonctions, un intendant nommé Tsondu qu'ils avaient

²¹*Au Pays des brigands gentilshommes.*

²²Depuis lors la province de Ching-Hai a été établie et le Commissaire à la frontière est devenu gouverneur du Ching-Hai. Sining, la ville où il résidait et qui se trouvait être une préfecture du Kansou, est devenue la capitale du Ching-Hai.

expulsé et de lui restituer ses biens dont ils s'étaient emparés.

Les autorités du monastère lui opposèrent un refus conçu en termes injurieux.

Le général Ma, l'oncle du présent gouverneur du Ching-Hai, envoya un détachement de ses troupes à Labrang pour intimor aux rebelles d'avoir à obéir. Les paysans, vassaux du monastère, attirèrent les soldats dans une embuscade et les massacrèrent. L'on m'a raconté que les féroces indigènes avaient ouvert le ventre de certains des Chinois et placé des pierres rougies au feu parmi les intestins.

Le châtiment ne tarda pas. Des troupes musulmanes furent dépêchées à Labrang avec ordre de ne montrer aucune pitié. Les Tibétains résistèrent bravement mais furent écrasés. La veille du jour où les soldats occupèrent Labrang, les insurgés se sauvèrent dans les montagnes. C'était en plein hiver. Environ 2 000 des fugitifs périrent gelés ou moururent de faim en errant parmi les hautes montagnes désertes.

Les lamas de Labrang qui avaient encouragé la population laïque à prendre les armes pour leur cause s'étaient gardés de combattre eux-mêmes. Ce fait leur sauva la vie, mais le palais du lama le plus compromis fut incendié et le monastère dut payer de fortes amendes.

Malgré la défaite des gens de Labrang, la lutte continua dans les régions voisines.

Amcho devint le centre de la résistance. Lorsque la plupart des paysans eurent été tués, les moines d'Amcho qui s'étaient battus avec eux se renfermèrent dans le temple principal de leur monastère d'où ils continuèrent à tirer sur les soldats qui les assiégeaient. Ceux-ci mirent le feu au bâtiment et quand il ne resta aux lamas aucune possibilité de se défendre ou de fuir, ils entonnèrent des chants religieux et se jetèrent dans les flammes du haut des étages supérieurs.

Il a été raconté qu'au début de l'incendie, les moines avaient hâtivement formé autour de leur abbé une barrière faite avec des

volumes des Écritures sacrées et des tableaux représentant les dieux protecteurs du Bouddhisme. Cette barrière, disait-on, avait empêché les flammes d'atteindre le lama.

On peut croire ce que l'on veut de cette histoire bizarre, mais un fait est certain, c'est que, tandis que ses moines périrent dans l'incendie, l'abbé parvint à s'enfuir sain et sauf des ruines fumantes encore gardées par des soldats. Il alla se réfugier parmi les tribus des Ngologs où je l'ai rencontré plus tard.

Pendant quelques années, le pays parut être pacifié, puis une querelle locale s'envenima de nouveau et prit les proportions d'une révolte. Les troupes musulmanes furent encore une fois chargées de mater les insurgés. La répression fut beaucoup plus terrible qu'elle ne l'avait été lors du précédent soulèvement et rappelait la férocité des anciennes guerres. Je n'étais pas au Ching-Hai à cette époque. Les gens du pays disent que des centaines de têtes furent suspendues en macabres guirlandes dans le village de

Labrang et que l'on y mangea de la chair humaine.

Lorsque la délimitation de la province de Ching-Hai a été effectuée, le monastère de Labrang et ses environs se sont trouvés inclus dans celle-ci. Auparavant, ce territoire, parce qu'il est habité par des Tibétains, relevait de la juridiction du Commissaire de Défense à la frontière qui faisait – en même temps – fonction d'Amban, c'est-à-dire de représentant de la Chine auprès des Tibétains.

La délimitation administrative différente du territoire ne changeait rien à la position des Tibétains ; le même général Ma, appelé dorénavant gouverneur du Ching-Hai au lieu d'Amban, restait leur chef. Cependant, à la suite des deux expéditions contre Labrang et de plusieurs autres incidents, la population d'Amdo et les Musulmans s'étaient mutuellement voué une haine si profonde que toute équité dans leurs rapports judiciaires paraissait impossible à espérer. Le gouvernement chinois décida donc que

Labrang formerait une enclave directement administrée par le gouverneur du Kansou devant qui tous les litiges devraient être portés.

Entre les deux expéditions en Amdo, une campagne eut lieu contre les Ngologs du Koukou-Nor. Ceux-ci partagent avec les Popas du Tibet central une grande et très méritée réputation d'audacieux brigands.

Leurs campements sont disséminés de la proximité des lacs Oring et Noring²³ et des sources du fleuve Jaune jusqu'au mont Amné Matchén, demeure de leur dieu, et au voisinage de la frontière du Sikang.

Les pillards Ngologs s'étaient si enhardis que les marchands n'osaient plus traverser le Koukou-Nor avec leurs caravanes en se rendant de la Chine à Lhassa. Bien qu'ils soient très dévots à leur manière et se montrent charitables envers les lamas et les autres pèlerins qui visitent leurs campements

²³Ce sont les noms mongols généralement inscrits sur les cartes – les Tibétains les nomment respectivement : Tso (lac) Kyara et Tso Nora.

quêtant leur nourriture, les Ngologs ne se gênaient pas pour s'approprier les bagages des riches dignitaires lamaïstes qui s'aventuraient dans leurs parages. Il leur arriva même de piller les convois transportant des marchandises appartenant au Dalaï-lama.

Le général musulman chef du pays se souciait probablement peu du manque de respect des Ngologs pour les biens du Dalaï-lama, mais il tenait à assurer, autant que possible, la sécurité des commerçants chinois et de leurs marchandises.

Il employa deux ans à préparer son expédition, construisant, à travers les solitudes, une route qui permettait les transports de vivres et de munitions par charrettes. De distance en distance, le long de cette route, il y eut des abris primitifs pour les soldats. Quelques fermes furent créées, on ensemença des terres et de l'orge poussa à 3 500 mètres d'altitude – un fait qui n'est d'ailleurs pas unique au Tibet. Les fermes furent pourvues de bétail et même de

volailles. Je les vis en y passant après la fin de l'expédition. Le ravitaillement des troupes était donc en grande partie assuré ; elles conquerraient le surplus.

Sur une moindre échelle, la campagne ressembla à celles de Gengis Khan. Je traversai le pays peu après l'écrasement des Ngologs ; les campements n'étaient plus que des monceaux de cendre. Un soldat qui avait pris part à l'expédition me dit : « Nous avons tué tout ce que nous avons vu vivant : jeunes, vieux, hommes et femmes, jusqu'aux chiens. Le bétail a été emmené comme butin. »

Il avait sauvé une petite fille trouvée seule parmi les cadavres des siens, devant une tente carbonisée ; il l'avait attachée devant lui, sur sa selle, comme un paquet et avait continué sa route. Lorsqu'il me raconta cela, l'enfant était chez lui avec sa femme. « J'ai un fils, me dit-il, il a sept ans ; quand il sera en âge de se marier, je lui donnerai la petite pour femme. »

Pendant longtemps, les Ngologs ont été gouvernés par une reine. Ses sujets la tenaient pour l'incarnation d'une déesse. La ligne de succession s'établissait de la façon suivante : la reine se mariait et, invariablement, elle n'avait qu'un seul enfant : une fille. Celle-ci régnait après sa mère, se mariait, donnait naissance à une fille et ainsi de suite, de génération en génération.

Il a été rapporté qu'au cours de leur expédition les Musulmans chinois s'étaient emparés de la reine et l'avaient liée sur un radeau qu'ils avaient poussé dans le courant rapide du fleuve Jaune. Était-ce vrai ? La reine avait-elle péri ? Les renseignements que l'on obtenait étaient contradictoires.

Ce que je sais, c'est que le général anglais George Pereira, après avoir été à Lhasa, revint en Birmanie puis au Yunnan, disant qu'il allait se rendre chez les Ngologs pour s'entretenir avec leur reine. Ce pouvait être avec la fille de celle qui s'était noyée. Le général ne put pas réaliser son projet – ou

accomplir sa mission – il tomba malade dans les environs de Kanzé (Sikang) et mourut dans cette ville. Son corps a été transporté à Tatsienlou et inhumé dans le misérable cimetière catholique qui se trouve à flanc de montagne sur la route des sources chaudes. Sa tombe y est fort délabrée.

Tout écrasés qu'ils eussent été, les Ngologs n'étaient point domptés, de nouveaux exploits de brigandage nécessitèrent d'autres expéditions punitives dans les années qui suivirent celle que je viens de mentionner.

Comme par le passé, les Tibétains ne sont pas les seuls éléments de trouble dans l'Ouest chinois.

Plus récemment, une sourde agitation s'est manifestée dans la lointaine province du Sinkiang, l'ancienne Dzoungarie, où le gouvernement chinois s'efforce de maintenir un semblant d'autorité.

Depuis longtemps, l'influence russe est forte dans cette province qui est directement

reliée au Turkestan et à la Sibérie par des routes praticables aux automobiles.

Pendant la guerre sino-japonaise, des troupes chinoises furent envoyées à Ti-Wa-Fou (Ouroumtsi), la capitale provinciale, et à d'autres endroits. Il fut officiellement déclaré qu'elles avaient pour mission de repousser les Russes qui s'étaient avancés en territoire chinois, mais des rumeurs couraient d'après lesquelles les meilleurs régiments de l'armée avaient été écartés des champs de bataille et cantonnés dans cette région éloignée pour y être gardés intacts, prêts à attaquer les communistes de Yénan dès la fin de la guerre avec le Japon. Les événements ont confirmé ces prévisions.

Les Russes établis au Sinkiang ont été expulsés pendant quelque temps mais y sont retournés en grand nombre.

Les indigènes de différentes tribus ont aussi repris leur héréditaire attitude hostile. Les escarmouches sont fréquentes. Il est difficile de dépeindre la situation de ces territoires de l'Extrême Ouest chinois, le

tableau change constamment, sous la moindre impulsion, comme en un kaléidoscope.

Pour concevoir une idée concernant l'avenir du vaste extrême-ouest de la Chine, le Tibet inclus, il nous faut attendre que les Grandes Puissances se soient mises d'accord – si elles y arrivent jamais – sur le rôle qu'elles entendent assigner à la Chine, en Asie.

Ce que nous pouvons prévoir c'est que, quelle que soit la place attribuée à la Chine parmi les nations, quelle que soit la place qu'elle pourra s'y faire par elle-même et quels que soient les changements politiques qui pourront s'opérer dans son immense territoire, ces choses n'affecteront que très lentement la masse de son énorme population.

Quant aux semi-barbares de l'Ouest, les indigènes de la frontière, les pasteurs des hautes terres, nous pouvons être certains que, d'ici longtemps, rien ne sera

sensiblement modifié dans leur mentalité
profonde.

CHAPITRE II

Ching-Hai

Immédiatement au-delà de la frontière de la Chine propre, à l'ouest du Szetchouan et au sud-ouest du Kansou, s'étend un immense territoire de haute altitude composé de larges vallées et de plateaux herbeux coupés par des chaînes de montagnes et parsemés d'une multitude de lacs. C'est le Ching-Hai.

L'aspect le plus caractéristique de cette fascinante région est son « vide ». En dehors de quelques pistes suivies par les commerçants trafiquant avec le Tibet central, un voyageur peut errer pendant des semaines, ou même pendant des mois, à travers ces hautes terres sans voir ni une maison ni un arbre, peut-être sans rencontrer un seul homme.

Les animaux eux-mêmes sont rares dans ces solitudes. Parfois, quelques antilopes, des

chèvres sauvages, un troupeau de *kyangs* ²⁴ ou un ours solitaire²⁵ sont entrevus. Plus rarement, de grands loups gris hurlent pendant la nuit ou bien des *yaks* ²⁶ sauvages se montrent au lointain.

Quelques panthères ou un léopard aventureux émergent aussi, de-temps en temps, des forêts vierges qui existent encore aux confins du Szetchouan et du Kansou et se hasardent au Ching-Hai, mais cette région dénuée d'arbres qui ne leur offre ni abris, ni suffisamment de proies, ne les attire guère.

Les seuls mammifères que l'on rencontre, nombreux, en certaines parties du pays sont des rongeurs dépourvus de queue, plus petits

²⁴Les *kyangs* sont des onagres (ânes sauvages) ; ils ont la taille d'une forte mule. Il en existe deux espèces : les uns de couleur beige uni avec le poil blanchâtre sous le ventre, les autres rayés comme les zèbres.

²⁵Il en existe de deux espèces : un ours brun appelé *tom* en tibétain et un autre de couleur jaune-crème appelé *démo*.

²⁶Le *yak* est le bœuf grognant à poil épais et très long. Des milliers de ceux-ci sont domestiqués et servent de bêtes de somme. Leurs femelles pourvoient les pasteurs de leurs principaux aliments : lait et ses dérivés : beurre, fromage, etc. Le *dong* (yak mâle sauvage) est un animal énorme et féroce. Quand des voyageurs réussissent, en cours de route, à tuer un yak sauvage, ils en boivent le sang tandis qu'il est encore chaud et emportent, comme provisions, autant de viande qu'ils peuvent en charger sur leurs bêtes.

que les marmottes. Ces animaux ont la curieuse habitude de se tenir immobiles, presque tout droit, à l'entrée de leurs terriers, les pattes de devant croisées sur leur poitrine et la tête levée, regardant le soleil. À cause de cette singulière posture, les Tibétains leur ont donné le sobriquet de *gomchén*, c'est-à-dire « grand méditatif », qui est le nom par lequel ils désignent leurs ermites adonnés à la vie contemplative.

Quant au ciel, il est généralement aussi vide que la terre, à l'exception de certains endroits près des lacs où les oies sauvages et d'autres oiseaux migrateurs s'arrêtent pour peu de temps lors de leur passage. Tébgyai, à l'extrémité occidentale du Koukou-Nor, est un de ces endroits ; l'on peut parfois y voir rassemblés dans les lagunes des milliers d'oiseaux d'espèces différentes, quelques-uns vêtus de brillants plumages.

Quant aux oiseaux sédentaires, ils sont peu nombreux. Les plus remarquables sont de gigantesques vautours ressemblant à ceux que l'on rencontre dans le Sahara. Lorsqu'ils

se tiennent debout, leur taille est celle d'un homme et leur apparence humaine, quand on les aperçoit de loin, joue de mauvais tours aux voyageurs. La sécurité est précaire dans les solitudes de l'Extrême-Ouest chinois et la vue d'un individu immobile qui paraît faire le guet y est inquiétante. Aussi, plus d'une fois me suis-je écartée de ma route ou de mon camp pour m'assurer des intentions d'un personnage suspect et cela, pour voir le pseudo-brigand ouvrir de larges ailes et s'envoler à mon approche.

Si la terre et le ciel sont généralement « vides » au Ching-Hai, les cours d'eau et les lacs y sont, par contre, très peuplés, car on y pêche peu. À part ceux d'entre eux qui sont habituellement en contact avec des Chinois ou avec des Hindous, les Tibétains ne mangent pas de poisson. Ils expliquent cette abstention en disant que la chair des poissons leur répugne parce que ceux-ci se nourrissent des cadavres qu'ils trouvent dans les rivières. Cette raison n'est guère valable pour le Ching-Hai, car les pasteurs qui l'habitent ne

jettent pas leurs morts dans les rivières mais les abandonnent sur les montagnes où ils sont dévorés par les vautours.

Des voyageurs qui ne partagent pas cette répugnance lapident les gros poissons dans les eaux peu profondes. Pendant les périodes de migration, ceux-ci circulent en troupes si denses qu'il est aisé de les atteindre.

Pendant l'hiver, des Chinois pêchent dans le Koukou-Nor en pratiquant des ouvertures dans la glace. La température très basse leur permet de colporter au loin les poissons qu'ils ont pris et qui, gelés, sont devenus aussi durs que du fer. Ils se conservent, ainsi raidis, jusqu'au printemps.

Le nom de Ching-Hai (verte mer) que porte la province est le nom chinois du grand lac Bleu. Toute la région qui l'environne jusqu'à une très grande distance est dénommée d'après lui Koukou-Nor (bleu lac) en langue mongole et Tso nionpo (lac bleu) en tibétain.

Je conserverai toujours ici pour le lac le nom de Koukou-Nor comme étant celui qui figure sur la plupart de nos cartes.

Bien qu'à proprement parler le Ching-Hai soit uniquement la région des hautes terres désertes, la province chinoise du Ching-Hai comprend un district peu étendu, mais assez peuplé du Kansou qui en a été administrativement séparé et rattaché aux solitudes voisines.

La ligne de démarcation entre les deux parties de la province est abrupte, tant en ce qui concerne leur aspect physique que leur population.

D'un côté, en plus de l'importante ville de Sining, capitale du Ching-Hai, nous rencontrons nombre de petites villes et de bourgades. Sous un vrai ciel d'Asie centrale, d'un azur lumineux, leurs maisons basses en pisé jaunâtre se détachent à peine sur la terre jaune des champs environnants.

« Le Ciel est bleu ; la Terre est jaune », enseignaient les anciens Chinois. Cette région, qui, déjà, annonce la proximité du

Gobi, offre une parfaite confirmation de leur vue.

Rompant à peine la monotonie de ces paysages unicolores, de hauts et minces peupliers croissent ci et là autour des habitations.

L'eau est rare et la poussière abondante.

De l'autre côté est le verdoyant pays « vide » de l'herbe et des lacs.

Dans la partie habitée, nous rencontrons des Chinois, fermiers, artisans ou marchands, et des Mahométans de haute stature au maintien grave et digne. Les pâturages sont occupés par des camps clairsemés de Tibétains ou de Mongols vivant parmi leurs troupeaux.

Les relations entre les deux groupes sont limitées aux transactions commerciales. Les habitants des maisons : Chinois ou Mahométans, méprisent les Barbares vivant sous la tente et ces derniers détestent les premiers.

La plupart des lacs du Ching-Hai sont salins, mais ceux-là seuls sont exploités dont l'eau donne le plus haut rendement. Le plus important à cet égard est le lac Shakah au sud-ouest du Koukou-Nor. Sa circonférence dépasse 100 kilomètres. Le sel qu'on en extrait, de couleur verdâtre, est très apprécié. L'extraction et la vente du sel sont monopoles de l'État en Chine.

Le Koukou-Nor est une splendide nappe d'eau de teinte bleuâtre située sur un vaste plateau à une altitude de 3 250 mètres ; sa circonférence est d'environ 2 220 kilomètres. Son eau est relativement peu salée ; les bestiaux la boivent à certains endroits où des apports d'eau douce s'y mêlent, les indigènes s'en servent, là aussi, pour des usages culinaires. J'ai souvent fait de même sans éprouver aucun inconvénient.

Le Koukou-Nor est, dit-on, alimenté par soixante-dix cours d'eau. Pour ma part, je n'en ai pas compté un si grand nombre, mais beaucoup de ceux-ci sont de simples

ruisseaux et, sauf pendant la saison des pluies, leur lit demeure à sec.

Le Koukou-Nor ne se déverse dans aucune rivière ; néanmoins, au lieu de s'élargir, il s'est considérablement rétréci, ainsi que le montrent les traces laissées par les rives qu'il a progressivement cessé de baigner. L'évaporation et une diminution de l'apport de ses tributaires peuvent avoir amené ce résultat. Certains prétendent que l'eau du lac fuit par une voie souterraine, mais cette assertion pourrait bien s'appuyer uniquement sur des légendes.

Cinq îles émergent de cette mer intérieure. La plus grande d'entre elles est un pic que l'on découvre, par temps clair, de la rive la plus proche, à une distance d'à peu près cinquante kilomètres. À cause de sa forme, cette île est dénommée : la « Montagne de la Mer ».

Quelques ermites ont élu cette pittoresque retraite pour y passer leur vie dans la méditation. En hiver, les pasteurs des tribus du voisinage traversent en traîneau le lac

profondément gelé et portent aux ermites leur provision annuelle de beurre, de thé, de farine d'orge grillée (*tsampa*) et de viande séchée, plus des vêtements en serge grossière ou en peau de mouton : larges houppelandes qui peuvent servir, alternativement, de robes pendant le jour et de couvertures pendant la nuit.

Toutefois, certains des anachorètes sont strictement végétariens et ne font pas usage de fourrure.

Quelques-uns des ermites soignent un petit troupeau de chèvres. Ils en boivent le lait mais, plus habituellement, ils le laissent cailler et le mangent en forme de *yaourt*. Les Tibétains dénomment ce lait caillé *cho* ; avec le beurre, la *tsampa* et le thé, il constitue l'article le plus important de l'alimentation des pasteurs du Tibet.

En dehors des visites qu'ils reçoivent durant l'hiver, les reclus de la « Montagne de la Mer » n'ont aucune communication avec le monde qui les entoure. Personne n'aborde à leur île après que la glace a fondu, car la

navigation est interdite sur les eaux sacrées du Koukou-Nor. Les indigènes disent que les génies qui vivent au fond du lac, dans des palais en or et en cristal, s'offenseraient si l'ombre de bateaux se projetait au-dessus de leurs demeures.

Il y a quelque vingt ans, les membres d'une expédition scientifique russe s'embarquèrent dans un canot pour aller visiter la « Montagne de la Mer ». Peu après leur départ, le vent s'éleva soudainement et les voyageurs furent assaillis par une de ces violentes tempêtes qui, parfois, balaient le lac, y soulevant les vagues furieuses. Ballottés par les rafales, ils demeurèrent pendant plusieurs heures en danger et eurent de grandes difficultés à regagner la rive... sans avoir mis le pied sur l'île des saints ermites.

Les pasteurs de la région ont conservé un vif souvenir de cette aventure et, le temps passant, elle a été pourvue de nombreux embellissements qui en ont fait une véritable légende.

Des pèlerins font, dévotement, le tour du Koukou-Nor, plantant des drapeaux et brûlant de l'encens à divers endroits sur ses rives. Ils jettent aussi dans le lac – en guise d'offrandes – de petites turquoises, des morceaux de corail ou de malachite, des pièces de monnaie et d'autres menus articles. À d'autres endroits, ils érigent des buissons de branches coupées auxquelles ils accrochent des touffes de laine ; cette pratique tend à attirer la bienveillance des génies locaux sur les troupeaux et à en assurer l'heureuse multiplication.

Le culte rendu au Koukou-Nor n'est pas exclusivement basé sur la croyance que des déités habitent dans ses profondeurs. Nous devons comprendre que le lac lui-même est considéré comme un être sacré.

Une telle idée étant peu familière aux Occidentaux, je profiterai de l'occasion que m'offre le Koukou-Nor pour me permettre une digression concernant le culte rendu à des objets naturels par les indigènes de

l'extrême-ouest de la Chine, du Tibet et de bien d'autres parties de l'Asie.

Dans l'antiquité, ce culte a été à peu près général. Partout, des arbres, des lacs, des montagnes, des sources, des rochers, etc., ont été tenus pour sacrés et vénérés comme tels. Nous rencontrons encore cette coutume chez de nombreux indigènes de l'Afrique et de l'Asie. Dans une région fort distante de celle qui m'occupe dans le présent livre, parmi les tribus habitant à la frontière de l'Assam – les « sauvages du Sud », comme les appellent les Tibétains les rocs animés tiennent une place importante dans les légendes et dans le culte. De là nous viennent des histoires de combats que des rocs se sont livrés et au cours desquels certains de ceux-ci ont été tués et d'autres blessés.

La question qui se pose est de déterminer à qui s'adressent les marques de respect que les dévots de ce culte donnent aux objets naturels. Croient-ils que ces rochers, arbres, lacs, montagnes, etc., sont les demeures de *déités* conçues de façon plus ou moins

anthropomorphique et est-ce à ces êtres que des hommages sont rendus, à peu près comme si des gens du peuple s'inclinaient devant la porte d'un souverain enfermé, invisible, derrière les murs de son palais ²⁷ ?

Ou bien, est-ce que ces arbres, ces rochers, ces montagnes, etc., sont considérés comme étant *eux-mêmes* des êtres animés ? Disons, immédiatement, que ces deux croyances coexistent chez les indigènes de l'extrême-ouest de la Chine et au Tibet.

La grande majorité des Chinois, des Tibétains, des Lolos et des aborigènes du Sud-Ouest : Lissous, Loutzés, etc., croient à l'existence de multitudes d'êtres de différentes natures : génies, fées ou démons qui habitent notre monde.

Les bonnes gens de ces pays n'ont point manqué d'attribuer à ces êtres des formes humaines ou animales et de les doter d'une tournure d'esprit analogue à la leur.

²⁷Les Japonais le faisaient à Tokyo, sur la place qui s'étend devant l'entrée du palais impérial.

Partout et toujours, les dieux ont été traités de cette manière, et quand ils leur ont épargné une forme matérielle, leurs adorateurs n'ont pu s'empêcher de les gratifier d'une mentalité et de passions semblables aux leurs.

Parmi les indigènes des régions confinant à la frontière ouest de la Chine, comme au Tibet propre, l'aspect anthropomorphique ou animal de certains dieux ou démons s'est plus ou moins atténué et nous en trouvons d'autres chez qui cet aspect fait complètement défaut.

C'est ainsi que nous entendons parler d'êtres bizarres dénués de solidité et de contours définis qui ressemblent à de la vapeur ou à de la brume. D'autres, au contraire, sont décrits comme consistant en matière solide, principalement des rocs, et des gens affirment avoir rencontré de ces monstres ambulants dans des endroits déserts.

Paysans et pasteurs acceptent, d'ordinaire, sans les discuter, les histoires de ce genre.

Pourtant, des gens à l'esprit plus délié – sans être beaucoup moins crédules – nous offrent quelques explications quant à la nature de ces êtres fantastiques.

Le nuage ou le rocher, disent-ils, peut être une apparition illusoire créée par un génie bon ou malveillant, mais expert en magie et capable de prendre n'importe quelle forme à son gré. Ou bien, elle peut être une créature engendrée par le magicien : un *tulpa*, qui reste sous le pouvoir de son créateur bien qu'étant, d'une certaine manière, distincte de lui. Ou bien encore, l'être singulier existe naturellement, en tant que personne réelle, et la forme qu'il montre est son véritable corps.

Avec les déités et les démons qui apparaissent sous la forme d'objets « inanimés » nous approchons des dieux-arbres, dieux-rochers, dieux-lacs, etc. Sans aucun doute, certains de ceux-ci sont l'objet d'un culte, non point en tant qu'abritant une personnalité différente d'eux, mais comme étant eux-mêmes des personnes vénérables. C'est le cas du Koukou-Nor.

La nature de ces « personnes-lacs », « personnes-rochers », etc., est conçue de différentes manières. Premièrement comme étant composée d'un esprit ou âme et d'un corps. L'objet matériel visible est leur corps qui est animé par un principe spirituel invisible. Mais cela ne signifie pas que l'objet matériel est « habité » par une entité différente de lui ; l'esprit et l'objet matériel sont deux parties essentielles et inséparables d'une même personne.

Cette dualité n'est pas attribuée à une autre classe d'êtres. Ceux-là sont de simples objets naturels, mais il ne s'ensuit pas qu'ils soient inanimés.

Le moindre des cailloux a un mode de vie qui lui est propre, disent les ermites tibétains. Chaque molécule (*doultén*) est un univers formé d'atomes (*doulta rab tcha méd*) ²⁸ et chaque atome est capable de sensation et même conscient à sa manière.

²⁸En orthographe tibétaine, respectivement rdul phran et relui phra rab chha med. Équivalent aux termes sanscrits *anou* et *paramanou*.

Ceux qui professent cette opinion admettent donc que les facultés de sensation, sentiment et une certaine volonté sont des propriétés inhérentes à la matière dont le dieu-roc, dieu-lac, etc., est fait : matière qui est ce dieu, vaut-il mieux dire, et ils ne voient pas qu'il y ait une nécessité absolue de lui attribuer un esprit ou une âme pour expliquer les manifestations de son activité.

Les recherches dans ce domaine sont difficiles. Nous rencontrons en Asie centrale, à l'ouest de la frontière chinoise, plusieurs couches de folklore, de superstitions et de croyances dont la plupart ont leurs racines dans une magie primitive. Mais, de même que le géologue constate que des bouleversements d'ordre physique ont produit de la confusion dans l'ordre de succession des différentes couches de l'écorce terrestre, de même aussi, la migration des tribus, les relations avec des peuples étrangers et d'autres circonstances ont produit un mélange d'idées qu'il est presque

impossible de classer exactement par ordre d'ancienneté et d'origine.

D'après les renseignements que nous obtenons des indigènes, ce qui incite l'objet naturel à l'action paraît être une sensation. Par exemple, il nous est dit de certaines montagnes et de certains lacs qu'ils ne peuvent pas souffrir le bruit. Siffler près de certains arbres ou de certains rochers leur est désagréable, ou bien c'est la fumée qui leur déplaît²⁹. Alors, tout comme il advient chez les hommes et chez les animaux, la colère succède à la sensation pénible et le dieu ou le démon, rocher, lac ou arbre, se venge de celui qui l'a offensé ou qui lui a causé de la douleur.

Est-il vraiment capable de volonté consciente ? Les naïfs indigènes ne s'avisent généralement pas d'en douter, bien qu'il se rencontre des exceptions. « C'est parce que les gens croient que tels de leurs actes se rapportant au dieu roc ou lac amèneront tels

²⁹Des observations d'un genre analogue ont été faites par le docteur J.-H. Hutton parmi les tribus Nagas habitant la région s'étendant entre l'Assam et le Tibet méridional.

effets précis que ces effets se produisent, ou qu'ils imaginent qu'ils se produisent », m'a déclaré un Khampa. Cet esprit fort était un charbonnier du Nyarong.

Ordinairement, le dieu-roc, lac, montagne, etc., réagit toujours de la même manière aux mêmes stimulations et n'est sensible qu'à un petit nombre de celles-ci, souvent même à une seule. Il semblerait que l'on puisse comparer ses réactions à des mouvements réflexes.

Un lac de montagne situé au Sikang s'irrite si l'on fait du bruit autour de lui. Sa réponse est, invariablement, une forte pluie. Un autre lac déclenche un ouragan de grêle si l'on y jette des pierres.

Ailleurs, des rochers ou des montagnes émettent un brouillard épais qui enveloppe ceux qui les ont offensés ou ont omis de leur témoigner leur respect. Les pêcheurs aveuglés par le brouillard errent alors au hasard parmi les montagnes et, parfois, tombent dans un précipice.

Les indigènes des districts montagneux croient volontiers qu'après leur mort des hommes ayant été particulièrement méchants peuvent renaître sous la forme de buissons épineux croissant le long des sentiers qui bordent des précipices. De là, ces buissons animés étendent soudainement leurs branches sous les pieds des passants, s'y agrippent et entraînent les malheureux dans l'abîme³⁰.

Un sexe est parfois attribué aux objets naturels auxquels un culte est rendu. Certains sont dits masculins et d'autres féminins.

Dans un bois, près de la frontière sud-ouest du Tibet, j'ai vu deux rochers que les

³⁰Je me demande comment Freud, Jung et d'autres psychologues auraient expliqué le rêve suivant que faisait fréquemment un enfant européen. Naturellement, le garçon n'avait jamais entendu raconter d'histoires concernant de méchants buissons animés. Cependant, en dormant, il se voyait marchant sur un sentier étroit qui longeait un précipice. Devant lui se tendaient des branches tordues ou des crochets en fils de fer qui, doués de mouvement, s'efforçaient de lui saisir les chevilles et de le faire tomber dans le précipice. Même à l'état de veille, il lui venait des hallucinations analogues. Le jeune garçon était déjà d'âge à comprendre qu'il n'y avait rien de réel dans ces rêves et dans ces visions subjectives et il le comprenait parfaitement ; néanmoins, elles le terrorisaient et il ne pouvait s'en défendre. Un bon nombre d'années s'écoula avant qu'il fût délivré de cette fantasmagorie.

indigènes appelaient le « père » et la « mère » ou le « mari » et la « femme ». Accentuant certaines de leurs formes naturelles, un sculpteur primitif les avait, il y a très longtemps, pourvus d'organes sexuels grotesques et démesurés.

D'après les rumeurs qui circulaient, au cours de nuits spéciales, les deux rochers entretenaient des relations amoureuses.

Le couple était considéré comme malveillant. Parfois, on lui apportait des offrandes ou bien un sorcier avide de pouvoirs occultes passait quelques semaines à ses pieds, pratiquant des rites secrets, espérant une « initiation », mais la plupart du temps, les démoniaques père et mère demeuraient seuls, vivant leur vie mystérieuse dans la forêt déserte.

Cette longue digression qui paraît nous avoir écartée du Koukou-Nor nous y ramène pourtant, car, ainsi qu'il a été dit, le Koukou-Nor lui-même est une déité.

Ainsi que ses frères et sœurs de la grande famille mythologique des objets naturels

ayant rang de « personne », le grand Lac Bleu a ses caprices et ses ressentiments.

Les pasteurs de la région racontent que son déplaisir est excité par les gens qui, soit à pied, soit à cheval, côtoient ses rives en état d'impureté mentale ou physique. Il faut entendre par cela des gens nourrissant de mauvaises pensées ou ayant contrevenu à certaines injonctions concernant les coutumes traditionnelles ou les rites religieux³¹.

Dans ce cas, il arrive parfois que le Koukou-Nor manifeste sa colère par des vagues qui s'enflent soudainement, balaient la rive et entraînent les coupables sous les eaux.

J'ai remarqué qu'à certains endroits la pente du sol sous l'eau est très brusque et très raide. Quiconque, n'étant pas un bon nageur, glisserait de la rive dans le lac à ces endroits risquerait fortement de se noyer.

³¹Comme exemples de souillures, particuliers au pays, je citerai le fait d'être entré dans la maison d'une femme qui a accouché depuis moins de trois jours, le fait de s'être mariés entre cousins, même à un degré éloigné. Il y en a beaucoup d'autres.

Le Koukou-Nor n'est pas le seul lac qui soit accusé de happer au passage les voyageurs qui lui déplaisent. Les mêmes contes sont répétés au sujet de beaucoup d'autres lacs situés dans différents endroits.

Un jour, tandis que je longuais le lac de Tangou, les porteurs qui me suivaient se mirent à crier : « Le lac court à notre poursuite... Il court... il va nous saisir ! » Une panique s'ensuivit. Pour moi, regardant en arrière, je ne vis que des vagues qu'un coup de vent subit enflait. Mais pour des gens croyant aux lacs qui « courent », ces vagues pouvaient en effet donner l'illusion de s'avancer dans notre direction et de s'enrouler en se retirant.

« De même qu'une couverture, ainsi la vague qui a saisi un homme s'enroule autour de lui, et, dans ses replis, l'entraîne au fond du lac. »

C'est ce que disent les conteurs d'histoires à leurs auditeurs tremblants.

De nombreuses légendes se rapportent au Koukou-Nor. D'après l'une d'elles, une eau sainte venant de Lhassa par un canal souterrain a rempli une dépression qui existait dans le plateau où le lac se trouve aujourd'hui. Selon une autre version, l'eau miraculeuse s'avança de façon visible comme celle d'une inondation. Elle menaçait de submerger le plateau tout entier lorsqu'un lama l'arrêta et la confina dans la partie basse du terrain. Une autre version encore rapporte qu'un cavalier entendit un grand bruit derrière lui et, en se retournant, vit les eaux se précipiter dans sa direction, mais le fait qu'il avait regardé le flot l'arrêta.

J'ai même entendu raconter que les eaux du Koukou-Nor sont, originellement, venues du lac Manasoravar, au pied de Kailas.

Une tradition plus intéressante mentionne une vallée qui occupait l'espace actuellement couvert par le lac. Dans cette vallée s'élevaient quelques collines ; elles sont devenues les îles qui émergent du Koukou-Nor. Les présentes rives de celui-ci étaient les

sommets des montagnes qui entouraient la vallée.

La vallée ensevelie n'a pas manqué de fournir un thème à nombre de contes. D'après l'un de ceux-ci, une source y existait. Lorsque les pasteurs des environs avaient puisé l'eau qui leur était nécessaire, ils plaçaient une pierre sur l'orifice d'où la source jaillissait et en arrêtaient le flot. Or, il advint qu'une jeune fille, par négligence ou par méchanceté, ne couvrit pas la bouche de la source après avoir rempli son baquet et l'eau continua à bouillonner, à monter, à déborder. Avec une rapidité miraculeuse, elle inonda bientôt toute la vallée. Trois mille hommes et un grand nombre de bestiaux furent noyés.

En ce temps-là, Padmasambhava, le grand magicien, résidait sur le sommet de la montagne sacrée, le Khang Tisé (le mont Kailas) au sud-ouest du Tibet. De là, il aperçut ce qui se passait et, afin d'éviter un plus grand désastre, il arracha une motte de terre du sommet du Kang Tisé et la jeta dans

la direction de la source qui continuait à couler, à l'autre extrémité du Tibet. La motte tomba sur l'ouverture de la source qu'elle boucha et le flot s'arrêta immédiatement.

Mais nous devons comprendre que rien n'est de taille ordinaire dans les gestes d'un Padmasambhava. La motte de terre était géante, c'est elle qui est la « Montagne de la Mer » au milieu du Koukou-Nor.

Il est aussi raconté que les habitants de la vallée submergée étaient des êtres malfaisants, plus semblables à des démons qu'à des hommes. C'est afin de délivrer le pays de leur activité nuisible que les dieux les exterminèrent.

Périrent-ils tous ?... Ce n'est pas certain, disent les pasteurs. Quelques-uns de ces monstres s'échappèrent. Après leur mort, ils sont nés de nouveau, dans la région du lac, et leur descendance démoniaque hante ses rives.

J'ai fait remarquer dans les « notes historiques » que, s'il faut s'en rapporter aux

chroniqueurs chinois, le Ching-Hai a été jadis plus peuplé qu'il ne l'est aujourd'hui et que ses habitants ne vivaient peut-être pas tous sous la tente, comme ils le font de nos jours.

Les indigènes montrent, ci et là, des monticules qu'ils disent être des restes de murs. Ils parlent aussi d'une sorte d'enceinte qui, d'après eux, existe dans la région de Tchang Nagtchouka. Elle est dite avoir été la muraille qui entourait le palais de Kourkar, le prince de Hor³² que Guésar combattit et vainquit.

D'après sa légende, l'ambitieux Kourkar voulut se bâtir un palais qui fût indestructible. Suivant les conseils qu'un magicien lui donna, il fit tremper les matériaux servant à sa construction dans un mélange de sang humain et de sang de divers animaux. Cette sorcellerie fut inefficace. Guésar détruisit le toit du palais après avoir tué Kourkar, mais il en laissa les murs debout afin que, lorsque l'histoire de ses exploits

³²Ce personnage, dont l'histoire véritable est complètement voilée par les légendes, peut avoir vécu vers le VII^e ou le VIII^e siècle dans la région de Hor Kanzé, au Sikang moderne.

serait écrite, ces murs témoignent de sa victoire³³.

Toujours d'après la légende, les sujets de Kourkar étaient si nombreux qu'il fut impossible de les tuer tous. Par son pouvoir magique, Guésar métamorphosa un certain nombre d'entre eux en insectes et les autres en différentes espèces d'herbes. Sous ces formes, ils continuèrent à vivre et à se multiplier.

Quand les descendants de ces ex-humains : insectes ou herbes, piquent ou frôlent la peau des voyageurs, ils causent des plaies ou de pénibles démangeaisons.

Le palais fantastique s'est écroulé depuis longtemps ; tout ce qui en resterait serait des vestiges de murs formant un enclos.

Les pasteurs racontent qu'une porte est attachée à cette muraille. Vers l'automne, celle-ci est ouverte par le vent. Alors les animaux sauvages : kyangs, antilopes et

³³Au sujet des guerres légendaires de Guésar de Ling, voir A. David-Néel, *la Vie surhumaine de Guésar de Ling* (Éditions Adyar), réédité par les Éditions du Rocher en 1978.

autres entrent dans l'enceinte et y demeurent à l'abri pendant l'hiver. Au printemps suivant, le vent ayant de nouveau ouvert la porte, les animaux sortent et s'en retournent à leurs différents pâturages.

Des marchands et des pèlerins font halte à cet endroit et une sorte de porte – s'il en existe une – pourrait avoir été placée par eux contre d'anciennes ruines pour constituer un abri. La description que les indigènes font des murs donne l'idée d'une vaste enceinte : peut-être entourait-elle la demeure d'un chef entouré de vassaux.

Gourong Tsang, un riche lama des environs de Kweité, sur la rive sud du fleuve Jaune, m'a parlé d'autres ruines qu'il avait vues au Ching-Hai. D'après lui, il s'agissait d'une agglomération de plusieurs maisons à demi ensevelies.

En été, lorsque l'herbe est abondante et que les bêtes peuvent se nourrir en paissant en cours de route, des Tibétains traversent le Ching-Hai, conduisant à Lhassa des troupes

de plusieurs centaines de chevaux et de mules. Les mules du Kansou, qui sont grandes et souvent fort belles, sont très demandées au Tibet et s'y vendent cher.

Les Tibétains prétendent qu'il est impossible d'obtenir, dans leur pays, le croisement qui produit ces mules. Les ânes sont rares et de toute petite taille ; les grands ânes du Kansou ne peuvent pas s'acclimater au Tibet, du moins les Tibétains l'affirment.

Jusque dans ces derniers temps, les chevaux et les mules amenés à Lhassa devaient être inspectés par un fonctionnaire des haras avant de pouvoir être offerts à la vente. Ce fonctionnaire avait le droit de choisir n'importe quelle bête qui lui semblait bonne pour les écuries du Dalaï-lama ou le service du gouvernement. Il en demandait le prix au propriétaire et marchandait avec lui, mais si ce dernier s'obstinait à maintenir le prix qu'il avait tout d'abord énoncé, il ne lui était plus permis, ensuite, de vendre l'animal à un prix inférieur.

On raconte à ce sujet que, un homme ayant amené de Chine une mule extrêmement belle, le Dalai-lama la vit par hasard et désira l'acheter. Il envoya le chef de ses écuries s'aboucher avec le maquignon. Celui-ci, misant sur le caprice du Dalai-lama qu'il croyait qu'on était disposé à satisfaire à tout prix, indiqua une somme extravagante. Le chef des écuries lui remontra vainement que jamais aucune mule n'avait été payée si cher, le vendeur resta intraitable. La chose ayant été rapportée au Dalai-lama, il renonça à sa fantaisie. Dès lors, il était interdit au maquignon de vendre sa mule, sauf au prix exorbitant qu'il avait demandé. Il ne le put naturellement pas et dut la ramener en Chine.

Cette histoire vieille peut-être de plusieurs siècles fait toujours rire les Tibétains. Il leur faut peu pour s'amuser, mais on se tromperait en croyant que leur gaieté s'alimente exclusivement de contes innocents et enfantins. Ils en ont de passablement caustiques, de passablement salés aussi.

À part l'animation que le passage des caravanes met pour très peu de temps sur les pistes qui touchent au Koukou-Nor, les environs du lac sont déserts pendant tout l'été, les pasteurs qui y campent émigrent avec leurs troupeaux vers de plus hauts pâturages. Leur exode est motivé par la nécessité de mener les bêtes à des endroits où l'herbe n'a pas encore été broutée au cours de l'année et de la laisser repousser dans la région plus proche du lac qui constitue des pâturages d'hiver. Mais gens et bêtes fuient aussi les nuages de moustiques qui infestent les rives du Koukou-Nor. Ces moustiques sont de petite taille ; je ne crois pas – sans pouvoir l'affirmer expressément – qu'ils donnent la malaria, mais leur piquêre cause une irritation extrêmement pénible.

Néanmoins, au Tsaïdam (les boues herbeuses) à l'ouest du Koukou-Nor, où les moustiques sont encore plus féroces, il existe des camps de pasteurs mongols qui vivent toute l'année avec leur bétail dans la zone infestée.

Une particularité du Ching-Hai est que, tandis que le sol est souvent sec dans les vallées et sur les plateaux, les moins élevés des marécages occupant une grande étendue existent au-dessus d'eux. Ceux-ci consistent en une multitude de toutes petites mares séparées les unes des autres par une étroite bordure d'herbe rase. Dans ces flaques croissent différentes plantes et, entre autres, une espèce d'algue comestible qui, frite dans du beurre et mangée avec du riz, est une friandise dont j'étais très gourmande pendant mes séjours au Koukou-Nor.

Ce que je trouvais moins agréable, c'était de marcher à travers ces marécages, sautant, pendant des kilomètres, du bord d'une mare à celui de la mare suivante. Chevaucher sur ce terrain était tout aussi fatigant bien que les indigènes ne paraissent pas s'en apercevoir. Que leur cheval trébuche et les éclabousse jusqu'à la tête les laisse complètement indifférents. Toutefois, les chevaux à demi sauvages et jamais ferrés du Koukou-Nor ont une grande sûreté de pied et glissent

rarement des bords gazonnés des petites mares parmi lesquelles ils trottent avec une agilité de chat.

On ne peut guère parler d'un véritable été dans les hautes terres du Ching-Hai entre 3 000 et 4 500 mètres d'altitude. À des jours ensoleillés succèdent brusquement des ouragans qui ensevelissent le pays sous une épaisse couche de neige.

Une nuit, alors que je campais sur les hauteurs, en juillet, je sortis d'un évanouissement, couchée dans ma tente, la face contre terre. Un poids très lourd sur mon dos m'empêchait de me relever. La tente s'était écroulée sur moi. Avec peine, je parvins à ramper sous la toile et à passer la tête au-dehors. Là, je me heurtai à une barrière de neige qui pouvait avoir 60 centimètres de hauteur.

Yongden dormait dans sa tente qui avait résisté au poids de la neige. Mes cris le réveillèrent et il vint m'arracher de l'enchevêtrement des piquets rompus et des bagages.

Il me dit plus tard qu'au premier coup d'œil qu'il avait jeté au-dehors il avait cru rêver. Le paysage, verdoyant la veille, était devenu polaire et ma tête sortant au ras du sol d'un monticule de neige, qui était ma tente effondrée, produisait un effet fantastique.

La majorité des indigènes du Ching-Hai vivent sous la tente, cependant certains d'entre eux ont adopté un genre de vie intermédiaire entre celui des pasteurs et celui des villageois. Ce sont les *Rong doks*, dénommés aussi *Dok yuls*.

Cette dénomination vient de deux mots tibétains : *rong* qui signifie vallée et *dok*³⁴ qui signifie solitude ; *yul* veut dire pays. Les *rongpas* sont des villageois sédentaires habitant les vallées et s'y livrant à l'agriculture, tandis que les *dokpas* sont les pasteurs vivant sous la tente dans les solitudes herbeuses, parmi les troupeaux.

Les *rongdoks* ont bâti des hameaux dans les vallées les moins élevées du pays et y

³⁴Orthographe tibétaine : *hbrog*.

résident pendant l'hiver. Ils cultivent des champs mais ils ont aussi du bétail et, en toutes saisons, quelques-uns d'entre eux campent dans les pâturages près des troupeaux.

Au printemps, lorsque les semailles sont terminées, toute la population du hameau émigre et reprend, dans les hautes terres, la vie de *dokpa*.

Quelques vieillards ou de jeunes enfants sont parfois laissés dans les petits villages pour garder les récoltes, mais, très souvent, ceux-ci sont entièrement désertés.

À l'époque de la moisson quelques-uns des *rongdoks* vont couper l'orge et la mettre à couvert ; cela fait, ils s'en retournent à leurs tentes jusqu'au début de l'hiver.

Quant aux véritables *dokpas*, ils ne paraissent pas avoir beaucoup progressé depuis le temps des *Is*³⁵ il y a quarante siècles. Si nous basons notre opinion sur les rapports des chroniques chinoises, il semble

35Concernant les *Is*, voir les notes historiques, chapitre premier.

même que les habitants de la région du Koukou-Nor ont, autrefois, atteint un degré de civilisation supérieur à celui auquel nous les trouvons aujourd'hui. Ont-ils rétrogradé, ou bien est-ce que les tribus les plus civilisées ont quitté le pays ou ont été exterminées pendant les guerres ?... Les historiens et les ethnographes peuvent étudier la question.

Parmi les *dokpas*, un petit nombre sont mongols. En plus de ceux, déjà mentionnés, qui vivent au Tsaïdam, d'autres campent tout au nord du Ching-Hai. Leurs campements diffèrent beaucoup, comme aspect, de ceux des Tibétains.

Leurs tentes se rapprochent davantage d'une « maison » que celles des *dokpas* tibétains qui ne sont – au plus – que des abris.

La tente mongole se compose d'une carcasse de cadres démontables en bois relativement mince. Cette charpente est de forme ronde ; de petite taille pour le menu peuple, elle atteint de très grandes dimensions pour les habitations des

dignitaires ecclésiastiques ou laïques et des riches commerçants. La carcasse ajourée est entièrement recouverte de tapis de feutre. Ici, encore, le nombre des tapis superposés, leur épaisseur et la qualité du feutre dépendent de la fortune du propriétaire de la tente. Généralement, le feutre n'est pas teint et sa couleur naturelle, blanc-gris – la graisse et la fumée aidant –, devient de plus en plus foncée avec le temps. Une ouverture est ménagée au sommet de la tente pour laisser échapper la fumée du foyer. Un morceau de feutre mobile attaché à l'ouverture permet de la clore à volonté. L'entrée, qui est unique, est fermée par une épaisse portière de feutre.

En Mongolie, les tentes des chefs et des Mongols opulents sont tapissées intérieurement avec des étoffes de soie couvertes de broderies ; des tableaux sur soie ou sur papier³⁶ comme ceux de la Chine et du Japon pendent aux murs et la tente est pourvue de beaux tapis, de nombreux

³⁶Les étrangers leur donnent généralement leur nom japonais *kakémono* ; les Tibétains les appellent *thangka*. Ce sont ces tableaux qui peuvent être enroulés sur un bâton.

coussins, de coffres et de tables basses. Les domestiques vivent dans une tente séparée qui sert aussi de cuisine. Il se peut aussi que plusieurs tentes entourent celle du maître s'il a une nombreuse famille et de nombreux serviteurs.

Les *dogpas* mongols du Ching-Hai ne vivent pas sur ce pied, mais leurs tentes bien closes, couvertes de feutre sont tout de même beaucoup plus confortables que celles des pasteurs tibétains.

Les tentes de ces derniers sont tout à fait primitives et ressemblent quelque peu à celles des nomades arabes du Sahara. Elles sont faites en une très grossière étoffe tissée avec des poils de yaks et comme les yaks sont noirs – en grande majorité – les tentes faites avec leur laine sont noires. Cette étoffe est tissée si lâchement que l'on voit à travers ; cependant elle garantit suffisamment de la pluie. Des piquets en nombre varié supportent la tente qui est mal tendue ; sa très large entrée est rarement close et ne peut l'être que très imparfaitement.

Les tentes sont généralement de grandes dimensions, chacune d'elles abrite toute une famille et les amis de celle-ci, qui, à l'occasion, lui rendent visite.

La disposition du « mobilier » est ordinairement la suivante :

Au milieu de la tente, un poêle de forme longue a été construit en terre. En des trous, sans couvercle, pratiqués dans le dessus du poêle, on enfonce légèrement les casseroles ou les marmites en nombre restreint : deux ou trois par ménage, et la grande théière. Le combustible consiste en bouse de vache qui a été séchée au soleil ; aucune autre espèce de combustible n'existe dans les pâturages du Ching-Hai. Il y a des mines de charbon au Kansou, peut-être en trouverait-on aussi au Ching-Hai si on en cherchait sérieusement.

Tout le Tibet, à l'exception des zones forestières : Tsawa Rong, Poyul, Kongbu et d'autres, dépend de la bouse des troupeaux pour le chauffage.

Des deux côtés du poêle sur les côtés de la tente, on voit des coffres en bois brut ou

peinturlurés de couleurs vives en une grossière imitation du style chinois. Ces coffres et des sacs en cuir contiennent les effets de la famille, des articles de commerce et des provisions : laine, beurre, fromage, peaux, *tsampa*, thé, etc. Des monceaux de laine ou de peaux peuvent, aussi, se trouver non renfermés.

Parmi cet encombrement, dans le peu d'espace qu'il laisse, les maîtres du logis, leurs serviteurs et leurs hôtes étendent, pour la nuit, des peaux de mouton sur lesquelles ils se couchent pour dormir ; d'autres peaux peuvent leur servir de couvertures, mais, le plus souvent, leur houppelande de fourrure en fait fonction.

De plus riches ont de véritables couvertures en laine grossière, généralement de couleur brune ou noire quelquefois ornées de rayures en rouge vif, bleu ou vert cru. Ces gros bourgeois des pâturages ont aussi des coussins en guise de matelas ; ceux-ci sont fortement bourrés avec de la laine pour être rendus très durs et sont couverts d'une grosse

serge sur laquelle des dessins, souvent une croix, sont imprimés en noir ou en rouge sur fond noir, bleu foncé, rouge ou blanc. Cette étoffe est appelée *tingma*. Des qualités supérieures de *tingma* existent en drap plus ou moins fin.

Il est à noter que la couche des Tibétains du petit peuple, qu'elle consiste en coussins, couvertures, peaux ou haillons étendus sur le sol ou sur le plancher, est toujours courte et ne permet pas au dormeur de s'allonger complètement sur elle. Dormir étendu dans toute sa longueur est le privilège des gens appartenant aux classes sociales supérieures ; les autres doivent dormir en chien de fusil, les genoux repliés touchant la poitrine ; faire autrement est considéré comme blâmable arrogance.

Un autel se trouve au fond de la tente. Des statuettes de différents Bouddhas symboliques ou du Bouddha historique, de saints lamas ou de déités y sont placées avec quelques livres religieux. Des *thangkas*³⁷

³⁷Voir note précédente.

représentant des sujets religieux peuvent être suspendus derrière l'autel ou à côté de lui.

Des lampes brûlant du beurre sont allumées sur l'autel à la nuit tombante, leur nombre et leur grandeur dépendent du degré de piété et d'aisance du propriétaire de la tente. Près des lampes sont différentes offrandes contenues dans des bols : eau claire, grain, fruits chez les citadins mais rarement chez les *dokpas* sauf, et très rarement, quelques dattes importées de très loin et aussi dures que du fer, ou des raisins secs. La plupart du temps, lampes et bols sont en cuivre, mais l'on en voit aussi en argent. Dans les monastères, chez les lamas et les laïques opulents, tous les ustensiles de l'autel sont souvent en argent et parmi eux il s'en trouve en or, mais pareil luxe n'est pas déployé parmi les *dokpas*.

Les livres que l'on trouve sur l'autel des *dokpas* sont peu nombreux ; l'on sait que les livres tibétains se composent de feuillets détachés qui sont parfois de très grande dimension. Pour les maintenir ensemble, les

feuilles sont d'abord enveloppées dans un morceau d'étoffe qui peut être en coton commun, en soie ou en très beau brocart ; ce « paquet » est ensuite placé entre deux planchettes et étroitement serré entre elles au moyen d'une lanière de cuir ou d'un galon épais. Les planchettes sont soit unies, soit sculptées ou peintes et dorées.

Parmi les Tibétains sans instruction, qu'ils soient pauvres ou riches, et, naturellement, parmi les pasteurs, les livres religieux servent surtout d'objets de culte. Il est rare qu'un pasteur sache lire et même s'il le savait il lui serait difficile de découvrir un sens dans les textes des Écritures sacrées.

La littérature religieuse des Tibétains comprend des traités philosophiques, des discours attribués au Bouddha ou à certains Bouddhistes éminents, des relations historiques, des collections de préceptes, des ouvrages concernant les rites magiques et les méthodes de méditation, les légendes des saints, des thaumaturges et des déités mystiques, etc. Le tout est écrit dans un

langage qui diffère passablement de la langue courante, surtout de celle que parlent les gens sans instruction.

Chaque propriétaire d'une tente appelle, de temps en temps, un moine du bas clergé (un *trapa*) qui lira l'un des livres que le pasteur conserve sur son autel familial, ou bien un autre ouvrage dont un lama aura recommandé la récitation et que le *trapa* se procurera.

Le lecteur peut être engagé pour une seule journée ou pour quelques jours suivant la longueur du texte à lire.

La « lecture » consiste en une psalmodie accompagnée par une clochette et un petit tambour tenu à la main. L'officiant est assis dans la tente ou près de celle-ci, en plein air. Ses repas lui sont servis aux moments voulus, le reste du temps il est laissé à sa besogne, nul ne faisant attention à lui ou se souciant le moins du monde de ce qu'il chantonne.

Le pasteur ne tient pas à savoir ce qui est dit dans le livre posé sur une table basse devant le lecteur, près d'un bol de thé.

Presque toujours il ignore que ce qui est écrit sur ces pages a un sens susceptible d'être compris. Il n'y voit qu'une succession de syllabes sonores, un chant propre à amener des effets qui n'ont rien de particulièrement religieux. La récitation de certains livres, croit-il, guérit les malades, celle d'autres livres rend fécondes les femelles des troupeaux ou assure une vente profitable de la laine et ainsi de suite.

D'ordinaire, le *trapa* lecteur n'est guère plus savant que ceux qui l'emploient. Au Tibet, savoir lire ne signifie pas exactement comprendre les mots que l'on lit, mais simplement connaître les lettres et pouvoir les assembler par syllabes.

Les pasteurs du Ching-Hai comme ceux de tout le Tibet sont vêtus d'une large houppelande en peau de mouton qu'ils portent avec le poil tourné à l'intérieur. Sous cette robe, les hommes ont un pantalon fait, aussi, en peau de mouton ou bien en une serge de laine grossière et non teinte. Cependant, pendant l'été, quelques-uns

rejettent le pantalon. Une ceinture enroulée plusieurs fois autour de la taille serre la robe qui est ouverte dans toute sa longueur, mais est largement croisée, le pan gauche recouvrant le pan droit. Pour travailler, ou dès que le temps se réchauffe, l'homme retire son bras de la manche droite du vêtement qui reste maintenu par la ceinture, mais laisse alors à nu la moitié du dos et la plus grande partie de la poitrine.

Les femmes des pasteurs portent, comme les hommes, une robe en peau de mouton. Cette robe est moins large que celle des hommes, mais beaucoup plus longue, tombant jusqu'aux pieds. Les femmes, de même que les hommes, n'ont point de linge ni d'autre vêtement sous la houppelande de fourrure et elles n'ont point de pantalon. Ce détail est sans inconvénient avec des robes aussi longues, aussi épaisses et aussi lourdes que celles des femmes-pasteurs.

À ce propos, mes lectrices s'amuseront sans doute, en apprenant qu'au Tibet le port d'un pantalon sous la robe est interdit aux

femmes. Il n'y a pas extrêmement longtemps que celles qui étaient surprises ayant ce vêtement sur elles étaient fouettées par l'autorité judiciaire. Peut-être une amende leur est-elle – maintenant – simplement infligée. Dans les parties du Tibet administrées par les Chinois, au Ching-Hai et au Sikang, chacun – les femmes incluses – est libre de s'habiller comme il le désire et nombre de Tibétaines dans les villes et dans les villages sont vêtues à la mode chinoise, avec pantalons, bien entendu, mais pantalons ne descendant pas au-dessous du genou et laissant voir la jambe par l'ouverture de la robe que la mode actuelle veut fendue très haut. De jolis bas sont, alors, un article de coquetterie.

Au Tibet propre, les dames de la bonne société ont, sous leur robe, un *méyog*, c'est-à-dire un large jupon cousu au milieu et formant une sorte de jupe culotte.

Les femmes des *dokpas* se débarrassent, comme les hommes, de la manche droite de leur houppelande fourrée lorsque celle-ci les

gêne pour travailler ou qu'elles ont trop chaud. La sensation de « trop chaud » vient rapidement aux pasteurs, hommes et femmes ; on les voit circuler la poitrine au vent par des températures bien au-dessous de zéro centigrade.

L'interdiction de porter un pantalon s'applique à tout le clergé en costume ecclésiastique. Elle est évidemment levée lorsque le moine voyage en habit laïque. En plus du pantalon, les manches sont aussi prohibées, les bras doivent rester nus jusqu'à l'épaule, sous la toge. Ceux qui contreviennent à ces règles s'exposent à être bâtonnés.

Malgré l'abondance des cours d'eau et des lacs, dans leur pays, les *dokpas* du Ching-Hai ne se baignent jamais. Ce n'est pas qu'ils craignent le froid, mais se laver est considéré par eux comme une pratique pernicieuse nuisant à la santé. Pis encore, avec la crasse dont elle débarrasse le baigneur, l'eau peut entraîner sa « bonne chance ». Celle-ci est

imaginée comme quelque chose de semi-matériel qui adhère à l'individu et qu'il faut bien se garder de détacher. Se laver peut appauvrir. De plus, se laver n'est pas viril ; il est honteux pour un mâle de le faire. Se passer un linge mouillé sur la figure, à l'occasion d'un jour de fête, n'est permis qu'aux femmes et encore celles qui le font sont-elles taxées de coquetterie.

En dehors des *dokpas*, les Tibétains des provinces chinoises de l'Ouest sont moins réfractaires aux soins de propreté. Ils ne vont pas très loin dans cette voie, mais les citadins se lavent tous les jours le visage et les mains, parfois aussi les pieds, à l'imitation des Chinois, et ils fréquentent volontiers les maisons de bains quand leurs moyens leur permettent cette dépense.

Il y a des sources chaudes au Ching-Hai et elles sont nombreuses au Sikang. Toutes sont très fréquentées par les Tibétains qui ne paraissent pas craindre d'y dissoudre leur « bonne chance ».

Les troupeaux du Ching-Hai ne peuvent certainement pas rivaliser comme importance numérique avec ceux qui existent en Amérique. Néanmoins, les pasteurs riches possèdent plusieurs milliers de moutons et de yaks et leurs chevaux se chiffrent par centaines.

Certains Tibétains, commerçants, fonctionnaires ou membres de la noblesse ou du clergé, sont aussi propriétaires de nombreux troupeaux. Leur bétail est confié aux soins de pasteurs dont la condition est approximativement celle des serfs à l'époque féodale.

Les bestiaux vivent toute l'année en plein air. À l'approche de l'hiver ils sont dirigés vers des endroits ensoleillés, des vallées abritées du vent et les pasteurs, leurs propriétaires, ou ceux qui sont commis à leur garde, plantent leurs tentes à proximité.

Les auteurs étrangers appellent généralement les *dokpas* des nomades. Le terme ne s'applique pas exactement à eux. En

fait, chaque tribu ne se meut que dans un territoire strictement délimité qui lui appartient, se transportant d'un endroit à un autre suivant les saisons. Presque toujours, dans ces voyages, chaque famille plante sa tente à la même place qu'elle avait occupée lors de ses précédents séjours et y retrouve les enclos bâtis par elle pour parquer les vaches laitières ou protéger les tentes contre le vent. Malheur aux *dokpas* qui laisseraient leurs troupeaux paître sur le territoire d'une autre tribu, des batailles féroces s'ensuivraient.

La haute altitude de la majeure partie du Ching-Hai n'est évidemment pas favorable à l'agriculture et celle-ci n'est guère compatible, non plus, avec l'élevage d'un nombreux bétail qui demande de vastes pâturages. Toutefois, ainsi que je l'ai mentionné, le grain semé à l'occasion d'une expédition militaire au Ching-Hai a poussé et, sans diminuer de façon sensible la superficie des pâturages, les *dokpas* pourraient – par quelques cultures – se

libérer partiellement de leur dépendance des trafiquants chinois pour leur provision d'orge. D'autre part, il ne serait pas impossible d'acclimater quelques légumes rustiques.

À Tatsienlou (2 600 mètres d'altitude) les tomates même mûrissent dans les endroits ensoleillés et la plupart de nos légumes et des légumes chinois sont abondants.

Il semble que des légumes constitueraient une agréable et saine diversion au régime monotone des pasteurs : lait caillé, thé beurré, farine d'orge grillée (*tsampa*), viande, très rarement et seulement aux jours de fête.

Mais insinuer aux *dokpas* qu'ils pourraient manger des légumes est considéré par eux comme une injure.

« L'herbe est nourriture pour les bêtes, disent-ils, nous, nous sommes des hommes. »

Pour eux, tout aliment végétal, à part quelques racines sauvages, est de l'herbe.

Les idées singulières des indigènes du Ching-Hai concernant le régime alimentaire

ont pour pendant leurs idées concernant les habitations. Évidemment, les tentes sont nécessaires aux pasteurs qui doivent se déplacer à la suite de leurs troupeaux, mais rien ne les empêcherait de bâtir des maisonnettes aux endroits où ils se rendent chaque année pour passer l'hiver.

Les *rongdoks* leur ont donné un exemple qu'ils pourraient suivre. La terre du pays se prête aux constructions en pisé. On en trouve – et on n'en trouve guère d'autres – dans tout l'ouest de la Chine et dans les quelques bourgades incluses dans le haut Ching-Hai à la lisière des pâturages : Jakyendo, Nangtchen Ga, etc. Le lama Kardan passait les hivers dans une grande habitation comprenant de nombreuses dépendances, située sur la rive même du Koukou-Nor. Tout était bâti en terre.

Mais le vrai *dopka* de pure race a horreur des maisons, un toit qui s'interpose entre le ciel et lui le terrifie. J'ai vu des groupes de ces sauvageons être soudainement saisis de panique et fuir affolés d'un bâtiment couvert

dans lequel on les avait persuadés d'entrer. De moins nerveux se trouvent simplement mal à l'aise sous un toit. Jusqu'à ces dernières années, les *dokpas* se rendant pour affaires dans les villages chinois refusaient obstinément d'entrer dans les auberges et dormaient en dehors du village ou dans la cour des habitations.

Ils se sont fortement apprivoisés depuis lors et ne manifestent plus la même crainte, quoique, à beaucoup d'entre eux, un local couvert semble encore déplaisant.

Leur aversion à l'égard des toits ne provenait d'aucune superstition. Tout simplement, les *dokpas* n'avaient pas confiance dans la solidité de ceux-ci et craignaient qu'ils ne s'écroulassent sur eux. En fait, cet accident arrivait parfois.

Il se produisit au monastère de Kansar dans le Ching-Hai, tandis que le lama en chef se trouvait au bain. L'infortuné était-il puni pour s'être lavé?... Il fut enseveli parmi l'enchevêtrement des poutres brisées et de la terre qui s'était éboulée avec elles, et mourut

peu après d'une pneumonie contractée dans son bain refroidi dont on ne put le retirer qu'après plusieurs heures de travail.

Les animaux appartenant aux pasteurs partagent leur aversion pour les endroits clos et couverts. Je ne parle pas du gros bétail, mais des chevaux de selle et des chiens. Il est parfois impossible de les amener à entrer dans une écurie ou dans une maison.

Un chien, qui me connaissait fort bien et que j'avais induit à me suivre dans ma chambre à l'auberge, ne put plus y tenir au bout de quelque temps et, comme je dormais et que la porte était fermée, il essaya de sortir par une ouverture qui existait dans le mur ; il y passa la tête et une partie de son corps, puis l'ouverture se trouva trop étroite et ne pouvant plus avancer ni reculer, il se mit à hurler désespérément ; je le tirai en arrière mais ne pus pas le rassurer. Il aurait recommencé sa tentative de fuite par le trou trop étroit si je ne lui avais pas ouvert la porte donnant sur la cour.

S'ils sont restés des « primitifs » à bien des égards, les indigènes du Ching-Hai n'en sont plus à se servir – comme au temps des *Is* – d'arcs et de flèches aux pointes de silex taillé. Ils ont même presque entièrement abandonné les fusils au canon d'une longueur démesurée, que le tireur devait appuyer sur une fourche constituée par des cornes de gazelle. Ces armes pittoresques dont les crosses étaient souvent ornées d'incrustations en argent, en or et en nacre ont été reléguées dans les trésors de famille des riches Khampas. Actuellement, les voyageurs : commerçants et autres, et même les simples pasteurs, possèdent des fusils modernes et sont souvent aussi adroits tireurs qu'ils sont bons cavaliers.

Pour retrouver les arcs et les flèches il faut aller à l'extrême-sud du Tibet près de la frontière de l'Inde où les chasseurs des petits États tibétains, le Bhoutan et le Sikkim, et ceux des tribus Mon et Lopas en font encore usage. Une raison économique tend à la perpétuation de ce genre d'armes : la poudre

coûte cher, il est quelquefois difficile à un paysan de s'en procurer. Les bambous dont on peut faire des flèches poussent partout et ne coûtent rien.

Bien que ces Tibétains du Sud connaissent la supériorité des armes à feu, ils n'ont pas perdu toute foi dans l'efficacité du tir à l'arc.

Un homme de cette région, qui savait que des troupes indiennes combattaient avec les Anglais pendant la guerre, me dit gravement :

« — Pourquoi ces Anglais n'appellent-ils pas des Bhoutanais à leur aide ? »

« — Que pourraient faire des Bhoutanais ? répondis-je, ce ne sont pas des soldats exercés, beaucoup d'entre eux ne savent peut-être pas tirer convenablement. »

« — Il est possible qu'ils ne sachent pas bien se servir d'un fusil, répliqua-t-il, mais avec un arc et des flèches ils sont terriblement adroits. »

« — Je le sais ; mais on ne fait plus la guerre avec des flèches, maintenant. »

Et je m'efforçai de lui décrire les merveilles de l'art militaire moderne. Il avait, d'ailleurs, vu des images de tanks, de gros canons et d'autres ; mais cela n'ébranlait pas sa confiance et il conclut d'un air entendu :

« — Ils ont des recettes secrètes pour empoisonner leurs flèches, et alors... » Et, ce disant, il hochait la tête de façon significative.

La majorité des indigènes du Ching-Hai et du Sikang sont plus éclairés en ce qui concerne les guerres modernes ; beaucoup ont vu des avions traversant le ciel. Ils savent parfaitement ce qu'est un bombardement, et certains ont vu dans Tchengtou, Tchoung King ou d'autres localités des provinces voisines du Sikang les ruines que les avions japonais y ont faites. Mais ils entretiennent de singulières illusions quant à leur valeur guerrière et ne se gênent pas pour dire que si les Japonais les avaient eus, eux Khampas, pour adversaires, au lieu des Chinois, ils auraient été annihilés en un tournemain.

Marchant vers le sud du Ching-Hai, après avoir quitté le voisinage du lac Bleu, l'on peut atteindre le Tossou-Nor. Celui-ci partage, avec quelques autres lacs, la réputation de receler un orchestre dans ses profondeurs. De ses eaux s'élèvent, à certains moments, de mystérieux sons musicaux, le « concert » peut durer assez longtemps et il cesse brusquement, sans cause apparente.

Un autre phénomène se produit dans les solitudes du Ching-Hai. Par temps calme, il arrive que l'on entende de la musique religieuse semblable à celle exécutée dans les monastères avec des *ragdong*, des *gyaling*³⁸ et des timbales. L'air qui est joué s'entend très distinctement quoique le son semble venir de loin. Cependant, il ne peut être question que les musiciens se trouvent dans un monastère car, souvent, il n'en existe aucun – pas même de ceux qui consistent en

³⁸Les *ragdong* sont d'énormes trompettes qui peuvent mesurer 3 ou 4 mètres de long. On en joue en laissant leur extrémité reposer par terre. Si les musiciens se déplacent, le tube du *ragdong* est supporté sur les épaules de plusieurs hommes marchant à la file. Le *gyaling* est une sorte de hautbois.

tentes – à une distance très considérable des endroits où la musique est entendue.

Quel jeu de l'eau ou de la glace des lacs ou du vent soufflant à travers de lointaines chaînes de montagnes cause cette singulière harmonie n'est pas expliqué. Les pasteurs croient qu'elle est l'écho de fêtes qui ont lieu parmi les génies, les fées et les autres habitants d'un monde très proche du nôtre mais qui, d'ordinaire, nous reste imperceptible.

J'admets que l'idée d'écouter des concerts donnés par des déités est agréable lorsque l'on campe au désert.

De semblables phénomènes sont allégués au sujet d'assez nombreux endroits. J'en ai connu un, dans les Himalayas, où un invisible joueur de flûte paraissait avoir élu domicile au pied d'un glacier.

Plus au sud encore, sont les lacs jumeaux Oring et Noring traversés par le fleuve Jaune. Celui-ci, encore près de ses sources, entre dans le lac Oring comme un ruisseau, en sort

pour pénétrer, après un très court trajet, dans le lac Noring et quand il émerge de ce dernier à l'extrémité opposée il a déjà pris l'aspect d'une rivière de quelque importance. Son cours se dirige alors vers l'Amné Matchén, une véritable montagne de contes de fées qui s'élève solitaire parmi d'immenses plateaux. Autour de sa tête coiffée de glaciers, des cônes noirs se dressent pareils à des sentinelles montant une garde perpétuelle. De fait, les Ngologs les tiennent pour les gardiens de la demeure de leur dieu tutélaire qui siège au sommet de la montagne.

L'on pourra se rappeler, ici, ce qui a été dit au sujet des dieux-montagnes, dieux-lacs, etc. Amné Matchén est non seulement la résidence d'un dieu mais il est dieu lui-même ou, pour être plus correcte, Amné Matchén est une déesse, car Ma Tchén signifie la Grande Mère.

Il existe des sables aurifères au pied de l'Amné Matchén. Ils sont principalement exploités par des Chinois qui obtiennent une

licence du gouverneur de Ching-Hai et lui paient une redevance.

Aucun étranger n'a, je crois, erré librement aussi longtemps que je l'ai fait dans cette partie du Tibet septentrional qui se trouve, maintenant, inclus dans les deux dernières-nées des provinces occidentales de la Chine : le Ching-Hai et le Sikang.

Il m'est arrivé de passer la plus grande partie d'un été parmi les tribus Ngologs voisines de celles de Setas chez qui l'infortuné M. Liotard devait trouver la mort.

Ils m'accueillirent respectueusement comme une « Jétsunma Naldjorma », une dame-lama, et pourvurent généreusement à tous mes besoins et à ceux de mes gens. Cependant, l'un d'eux faillit me tuer mais à cause d'une méprise comique.

Je m'étais attardée à regarder le lac Oring à la nuit tombante. Un Ngolog qui était resté à mon camp s'inquiéta en ne me voyant pas revenir. Il y a des ours et des loups dans cette région. Il prit son fusil et se mit à ma recherche. Les indigènes ne font pas trois pas

hors de leur tente sans être armés et ils ont de bonnes raisons pour cela.

Je vis, de loin, une grosse masse sombre s'avancer. Bon, pensai-je, voici un ours et comme il est rare d'en voir de très près, je voulus me cacher derrière un rocher pour laisser passer la bête et l'examiner sans être aperçue par elle. Tout doucement, presque en rampant, je me déplaçai.

Pan... une balle siffla contre moi.

Ce n'est pas un ours, c'est un chasseur. Je le compris dans la centième partie d'une seconde, je me redressai et criai dans la direction de l'homme les plus belles injures du répertoire tibétain... qui est copieux.

L'individu accourait. C'était mon Ngolog.

« — Je vous ai prise pour un ours », me dit-il.

« — Moi aussi, je vous ai pris pour un ours », lui répondis-je.

Nous avons ri tous les deux et sommes retournés au camp manger la soupe.

Si les indigènes du Ching-Hai se méfient de ceux qu'ils pourraient rencontrer sur leur chemin et, pour cette raison, ne se déplacent pas sans être armés, de leur côté, les voyageurs traversant leur pays se méfient également d'eux. Apercevoir au loin un groupe de cavaliers provoque le geste instinctif de glisser des cartouches dans son fusil, s'il n'est pas déjà chargé en vue de « ce qui pourrait advenir ».

Un individu cheminant solitaire est même susceptible de causer de l'inquiétude ; il peut être un éclaireur appartenant à une bande qui, à défaut du pillage d'une riche caravane, se contenterait de dévaliser de modestes voyageurs.

Si vous avez des raisons de craindre une attaque pendant la nuit et si vous êtes en nombre suffisant et bien armés, vous vous bornez à empiler les bagages au milieu du camp et à attacher les bêtes autour de ceux-ci ; puis, tandis que les uns dormiront, avec leur fusil à leur côté, les autres monteront la garde à tour de rôle.

Si vous n'êtes que quelques-uns, comme cela a toujours été mon cas, vous essaieriez de vous tirer d'affaire par ruse.

Peut-être ferez-vous semblant de vous apprêter à camper comme si vous ne soupçonniez rien et puis, la nuit venue, vous vous en irez rapidement et sans bruit dans une direction différente de celle que les brigands vous ont vu suivre la veille. Cela sera possible sur un plateau, mais dans une vallée étroite, il faudra trouver un autre moyen. Dans tous les cas, le plus important est de s'éloigner sans retard et de mettre le plus d'espace possible entre soi et les brigands dans le cours de la nuit. Si les malfaiteurs trouvent désert l'endroit où ils vous ont vu dresser vos tentes, ils ne s'obstineront probablement pas à vous poursuivre, vos bagages sont de trop minime valeur pour qu'ils se donnent grand-peine pour les posséder. Ils visent de meilleures proies.

Pourtant, s'ils vous poursuivent et vous rejoignent... Eh bien ! quiconque voyage en

Asie centrale doit être prêt à affronter des individus de cette espèce et à courir sa chance.

Je me suis souvent amusée, à part moi, en me rappelant les tours que j'ai joués à des chevaliers de grand chemin pendant mes pérégrinations.

J'étais surtout fière d'avoir, au Ching-Hai, dépisté une demi-douzaine de ces individus en retournant sur mes pas alors qu'ils me croyaient campant au loin dans la solitude et me suivaient pour voler mes bêtes pendant la nuit. Envoyant celles-ci un peu à l'écart avec deux de mes domestiques, je m'étais bornée à m'installer au bord de la piste sans tente et sans bagages, ma robe et celles des deux garçons restant avec moi étant retournées pour changer notre apparence. J'eus alors la joie de voir passer les voleurs dans la nuit très obscure et demander aux pauvres hères que nous paraissions être s'ils n'avaient pas vu passer des voyageurs dont les coquins donnaient une description qui était la nôtre. Naturellement, nous les avons vus, ils

marchaient rapidement ; ils devaient être loin... Et les chenapans dupés de courir après nous.

Hélas ! la fierté que je conservai de ce stratagème devait être humiliée par des marchands que je rencontrai à Tatsienlou et dont l'un me raconta l'exploit suivant :

« Nous débouchions d'une vallée, me dit-il, lorsque nous vîmes deux hommes qui rassemblaient leurs ballots. Ceux-ci étaient tombés lorsque les mules qui les portaient s'étaient effrayées et mises à galoper. Nous pouvions les voir sur le *thang* (plateau) poursuivies par deux cavaliers qui s'efforçaient de les ramener. Un tel accident est fréquent et, généralement, leur aide est demandée pour reprendre les bêtes qui se sont dispersées. Au contraire, ces hommes étaient étrangement silencieux et semblaient anormalement pressés. »

Mes compagnons et moi nous nous regardâmes, nous avons compris de quoi il s'agissait. Nous avons rencontré des

brigands qui venaient de piller des voyageurs. Ceux-ci devaient s'être enfuis, car on n'en apercevait aucune trace. Les bandits étaient quatre ; nous étions six et bien armés. Les vauriens nous avaient jugé trop forts pour oser nous attaquer et l'on pouvait aussi voir qu'ils avaient hâte d'emporter leur butin.

Tout en chevauchant, l'idée de jouer un bon tour à ces coquins me vint à l'esprit. Je la communiquai à mes amis et la plaisanterie parut amusante. Dès que nous fûmes hors de vue et qu'un ravin s'ouvrit sur le côté de la piste, nous y entrâmes et y cachâmes nos bêtes sans les décharger. L'un de nous devait rester avec elles pour les garder, les autres enlevèrent leurs robes longues et conservèrent seulement leur culotte et un gilet court³⁹. Ainsi vêtus ils ressemblaient pas mal aux soldats chinois musulmans de la frontière.

Alors tous les cinq, avec nos fusils en main, nous galopâmes, en retournant sur nos pas, vers l'endroit où nous avions vu les brigands.

³⁹C'est un truc courant mais qui réussit souvent.

Nous ne pouvions pas être certains de les y trouver encore, nous l'espérions seulement et c'est ce qui arriva.

Ils avaient rattrapé les mules qui s'étaient échappées, et achevaient de les charger.

Les paroles étaient inutiles ; nous fîmes feu immédiatement. C'était à la tombée de la nuit, notre apparence trompa les voleurs qui nous prirent pour une patrouille en tournée qui, peut-être, avait été informée de leur méfait par les voyageurs qu'ils avaient dépouillés ou, peut-être, par les autres voyageurs – nous-mêmes – qui étaient passés tandis qu'ils poursuivaient les mules débandées.

En un rien de temps ils sautèrent en selle et s'enfuirent à toute vitesse, abandonnant les trois mules qu'ils avaient attachées à des piquets pour les charger plus facilement.

Deux des nôtres calmèrent les bêtes que la fusillade effrayait de nouveau et les autres continuant à tirer firent mine de poursuivre les fugitifs de façon à les envoyer au loin.

La même nuit nous partîmes, emmenant les trois mules conquises avec leur charge. Mais au lieu de continuer dans la direction que nous suivions quand nous avions rencontré les brigands, nous retournâmes en arrière et ne rejoignîmes notre route que très loin de là, en passant par des chemins détournés.

« — Pourquoi cela ? » demandai-je.

« — C'est facile à comprendre. En venant, nous n'avions pas vu les gens qui avaient fui les brigands, donc ils étaient partis dans une autre direction et nous ne risquions pas de les rencontrer sur cette route-là. »

« — Vous ne vouliez pas les rencontrer ?
... »

Mon interlocuteur me regarda comme si j'avais dit quelque chose de très drôle.

« — Eh ! répliqua-t-il en riant. Trois mules et les ballots de marchandises qu'elles portaient, c'était la meilleure part de la plaisanterie. »

L'on peut trouver étonnant que des commerçants très aisés se fassent voleurs et considèrent la chose comme une excellente plaisanterie.

Cela mérite explication.

Le code moral des laïques au Kham, au Ching-Hai, au Poyul, dans les jungles du Loyul et généralement partout, de l'extrême-ouest de la Chine à l'Himalaya et au Pamir, est l'inverse de celui qui est enseigné – mais peu obéi – dans nos pays occidentaux. Dans ces régions, la honte n'est pas pour le voleur s'il est adroit et réussit ; elle est pour celui qui n'est pas capable de défendre son bien. C'est un code de guerre. Le général qui a saisi une ville ou un morceau de territoire à un pays voisin du sien est dit s'être « couvert de gloire ». Les vaincus peuvent le maudire, ils peuvent l'appeler un abominable scélérat, cependant la majorité d'entre eux ne regrette-t-elle pas que le conquérant ne soit pas un des leurs et que ce ne soit pas leur pays qui ait bénéficié de conquêtes faites aux dépens d'une autre nation ?... Et dans la vie

privée, ne voit-on pas acclamer ou tout au moins exempter de blâme trop sévère le succès obtenu même par des moyens injustes ?... Les indigènes encore barbares de l'Extrême-Ouest chinois manifestent seulement ces sentiments plus ouvertement et plus crûment ; c'est la seule différence.

Le désir du butin n'est certainement pas absent chez le brigand de Kham ou du Ching-Hai, mais l'attrait de la lutte et de la conquête est pour lui un puissant stimulant.

Le même objet, s'il l'avait gagné par son travail ou obtenu d'une autre façon honnête, ne lui procurerait pas une satisfaction égale à celle qu'il en tirera s'il s'en est emparé de haute lutte.

Dans une mesure atténuée, tous ses compatriotes qui ne pratiquent pas le sport pour hommes « au cœur puissant⁴⁰ » partagent ses sentiments.

⁴⁰*Nying Tob tchénpô* (cœur puissant) synonyme de braves. Le brigandage est volontiers considéré, dans ces régions, comme exploit héroïque.

Les manifestations de brigandage en grand style sont devenues rares dans les limites du Ching-Hai et du Sikang ou ne se produisent qu'aux extrémités de ces provinces. Des troupes chinoises sont cantonnées en trop d'endroits pour permettre les rassemblements de bandes nombreuses de cavaliers armés s'embusquant sur le passage des caravanes ou opérant des razzias dans les villages et les campements. Néanmoins, il ne manque pas d'hommes, dans la région, qui, à une époque ou à une autre, ont pris part à des expéditions de ce genre.

Les monastères, qui sont les objets les plus caractéristiques des paysages tibétains, ne manquent pas au Ching-Hai. À la limite des pâturages existent deux des plus célèbres lamaseries du Tibet : Koum Boum et Labrang Tachikyil.

Koum Boum (les cent mille images) est situé non loin de Sining, il a été bâti sur le lieu où naquit Tsong Khapa (1355 ou 1358).

Tsong Khapa est le fondateur de la secte des Gelougs pas (ceux qui ont des habitudes vertueuses) communément appelée les « bonnets jaunes », à cause de la couleur de la coiffure de ses moines. Les Gelougs pas, qui ont supplanté les autres et plus anciennes sectes lamaïstes (bonnets rouges et bonnets noirs), constituent aujourd'hui le clergé officiel. Le Dalai-lama et le Panchen Lama appartiennent à cette secte.

Koum Boum, son arbre miraculeux et tout ce qui se rapporte à ce monastère ont été décrits en détail dans un livre précédent⁴¹. Je n'y reviendrai donc pas ici.

Labrang Tachikyil a été mentionné dans les notes historiques à propos des insurrections dont il a été le théâtre. Tandis que Koum Boum est construit en style chinois, l'architecture du Labrang Tachikyil est purement tibétaine. Le monastère qui est très vaste est placé dans un site d'une beauté farouche avec un extraordinaire arrière-plan de gigantesques montagnes de roc noir.

⁴¹*Mystiques et magiciens du Tibet.*

Le fondateur de Labrang Tachikyil est Jame Yang Chéd pa (1648-1722). Il étudia au monastère de Drépung près de Lhassa et devint l'un des plus célèbres érudits philosophes. Des différences d'opinions qui se produisent entre lui et son ancien maître devenu âgé amènent Jame Yang Chéd pa à quitter Drépung pour retourner dans son pays natal, Amdo, où il fonda Labrang (le palais du lama) Tachikyil (centre de prospérité). Il est aussi dit qu'un prince mongol invita Jame Yang à s'établir en Amdo où il voulait le mettre à la tête d'un collège où la philosophie bouddhique serait enseignée. Les deux versions ne sont pas contradictoires. Après sa rupture avec son maître, Jame Yang peut avoir accepté l'invitation du prince mongol.

Labrang Tachikyil a une population d'environ trois mille moines. Ce nombre peut paraître élevé à des Occidentaux, mais il n'a rien de surprenant au Tibet où le monastère de Drépung est réputé comme abritant entre 10 et 11 000 moines.

Les autorités de Koum Boum donnent aussi comme variant entre 2 500 et 3 000 le nombre des religieux membres du monastère.

D'autres lamaseries importantes existent dans la partie du Kansou qui a été annexée au Ching-Hai. Parmi elles est celle de Ditzza qui offre cette particularité qu'à peu près la moitié de ses moines vivent en ermites dans des huttes disséminées à travers les montagnes voisines. Ils ne se rendent au monastère qu'à certains jours de l'année quand une assemblée générale a lieu et les Écritures sacrées sont récitées d'une manière rituelle.

Ces ermites (en tibétain : *ri teu pa*) se distinguent par leur toge qui est jaune, tandis que celle de la majorité du clergé est grenat foncé, de la même couleur que le costume.

Une autre grande lamaserie est celle de Sakyong située sur une montagne qui domine le cours du fleuve Jaune. Les pèlerins s'y rendent pour contempler un miracle. Le corps d'un des anciens Grand-lamas du

monastère, qui a été placé dans un superbe mausolée, émet une huile parfumée qui suinte à travers les murs du tombeau. Ce prodige se manifeste depuis un très grand nombre d'années. Son ancienneté et le fait que le corps du lama a été desséché dans le sel et momifié avant d'être enfermé dans le mausolée excluent l'idée que le liquide puisse être produit par la décomposition des chairs. Les moines de l'endroit peuvent naturellement être soupçonnés de fraude. Une inspection minutieuse du tombeau n'est point permise et le visiteur est laissé à ses conjectures.

L'on ne peut pas s'empêcher de remarquer combien la faculté d'imagination est limitée chez l'homme. De siècle en siècle, dans tous les pays, parmi toutes les races, nous rencontrons les mêmes rites, les mêmes dogmes, les mêmes histoires de saints et les mêmes miracles se répètent. Des corps de saints personnages, qui répandent une odeur agréable ou émettent un liquide parfumé,

sont fréquemment mentionnés dans la littérature catholique.

Il est rapporté que saint Dominique avait déjà été enterré pendant quelque temps lorsque ses admirateurs voulurent lui élever un mausolée en or à un autre endroit. Le cercueil fut exhumé et ouvert et il s'en échappa une « odeur céleste ». Après que sainte Catherine eut été enterrée, une huile parfumée suintait continuellement de ses os. De l'huile dégouttait du tombeau de sainte Élisabeth. Le corps de saint Thomas d'Aquin émettait une forte odeur agréable qui se répandait au loin. Dans un temps plus récent, le R.P. Marcel Bouix S.J. a raconté qu'une odeur suave, très particulière, émane encore de toutes les parties qui ont été détachées du corps de sainte Thérèse d'Avila et qui sont conservées comme reliques dans divers couvents de Carmélites. Cela, bien que sainte Thérèse soit morte en 1582.

Il ressort de ces faits que les moines lamaïstes de Sakyong ne peuvent pas se targuer d'être des innovateurs.

Même dans les pâturages, les monastères ne font pas défaut, mais là ils sont logés dans des tentes et dénommés *banag gon* (tente noire monastère) ou *dok gon*, ce qui est un pléonasme, car *dok* et *gon* veulent dire tous deux un « endroit solitaire ».

Gompa, « demeure dans la solitude », prend véritablement son sens complet dans le grand désert d'herbe. Le monastère est un camp isolé formé par des tentes pareilles à celles des pasteurs.

Une tente de grandes dimensions sert de lieu de réunion et de temple où les rites lamaïstes sont célébrés. Près de celle-ci, quelques tentes plus petites abritent les moines peu nombreux : une douzaine, ou moins. Certains de ceux-ci vivent seuls, d'autres partagent leur tente avec des disciples ou des confrères.

Ces moines des pâturages sont propriétaires de bétail et commercent avec le produit de leurs troupeaux, de même que leurs voisins laïques.

De plus, les pasteurs ne manquent pas de pourvoir leur clergé de nourriture et d'autres articles utiles et, quant à ceux des moines qui célèbrent des rites ou qui lisent les Écritures à la demande des *dokpas*, ils touchent des honoraires en argent ou en nature.

Bien qu'ils soient nominalement bouddhistes, les indigènes du Ching-Hai ont conservé une grande part de croyances et de pratiques chamanistes. Magiciens et sorciers jouent un rôle important parmi eux.

Un recensement officiel, très approximatif, de la population du Ching-Hai, y compris celle des territoires soustraits au Kansou pour lui être annexés, indique les chiffres suivants : Chinois 390 279, Musulmans 118 822, Tibétains 181 475, Mongols 113 835, plus un nombre de Mandchous, de Kasaks et de ceux désignés comme aborigènes bien que ce nom ne leur convienne pas. Il n'y a pas de véritables aborigènes au Ching-Hai, ceux que les fonctionnaires chinois dénomment ainsi sont d'origine mongole. L'on croit qu'ils sont venus dans la région du Koukou-Nor sous la

dynastie T'ang (618-905) conduits par un chef appelé Li. Ils sont divisés en treize clans. La plupart de ces Mongols vivent au nord du Ching-Hai, au Tsaïdam et à la frontière du Kansou. Leurs tentes différentes de celles des Tibétains ont été décrites plus haut.

Les chiffres indiqués quant au nombre des Mongols et des Tibétains du Ching-Hai sont loin d'être exacts. Aucun recensement correct des pasteurs n'est possible. Ils objectent fortement à être comptés « comme des bestiaux », disent-ils. Ils imaginent que quelque mauvais dessein – particulièrement celui de lever des impôts – est à la base de ce dénombrement et, par tous les moyens, ils s'efforcent d'y échapper ou de fausser les calculs des enquêteurs. L'ingéniosité que ces rustauds déploient à cet effet et les gorges chaudes qu'ils font aux dépens des fonctionnaires qu'ils dupent sont tout à fait amusantes.

Quelques Mandchous se rencontrent aussi au Ching-Hai. Ils descendent des soldats qui ont été cantonnés dans la région pendant le

règne de la dernière dynastie impériale (1644-1911). Un grand nombre de ces Mandchous ont été massacrés par la populace pendant la révolution qui a accompagné la chute de l'empire. Ceux qui demeurent ne se distinguent pas des Chinois.

Quant aux Mahométans, ils constituent un élément influent dans les provinces de l'Ouest et je leur consacrerai un chapitre spécial.

Sining, qui est devenue la capitale provinciale du Ching-Hai, est une ville importante située à une altitude de 2 300 mètres. Avant qu'elle fût incorporée au Ching-Hai, elle appartenait au Kansou et était le siège d'un préfet civil chinois et d'un général qui portait le titre de commissaire de Défense à la frontière et avait sous sa juridiction tous les Tibétains de la frontière. Ces deux fonctionnaires dépendaient nominalement du gouverneur du Kansou résidant à Lantchou⁴², la capitale de la province, une très grande et belle ville située

⁴²Écrit Lanchow sur la plupart des cartes.

sur le haut cours du fleuve Jaune. Depuis longtemps, le général commissaire s'était rendu, en fait, indépendant. Le prédécesseur du présent gouverneur du Ching-Hai, son oncle, avait coutume de dire : « J'entretiens des relations amicales avec le gouverneur de Lantchou ; mais je ne le reconnais pas comme mon chef. Il a ses troupes et j'ai les miennes... »

Le nombre de leurs soldats a toujours été l'argument final dans les querelles entre les gouverneurs chinois. On se tromperait en imaginant qu'il va, soudain, cesser d'en être ainsi. Quelques conférences et quelques traités ne peuvent transformer brusquement une mentalité et des usages millénaires. La Chine n'est pas *un* pays, elle est une *agglomération* de pays ; il ne s'ensuit pas que ceux-ci ne puissent pas vivre en paix et coopérer les uns avec les autres, mais nous ne devons pas mesurer les choses de l'immense Chine à l'échelle de la petite Europe.

Le commissaire de Défense à la frontière était un Mahométan et entretenait un corps

de troupes composé exclusivement de Musulmans. Beaucoup de ces soldats, comme un grand nombre de Mahométans de la région, avaient de lointains ascendants non chinois : Turcomans, Arabes, etc. Robustes, de haute taille, braves, disciplinés et ne fumant pas l'opium, ils étaient, du point de vue militaire, très supérieurs aux troupes chinoises des provinces voisines.

La nouvelle division administrative du Ching-Hai a fait du « commissaire » le gouverneur de la province. Comme tel, il conserve, naturellement, ses troupes musulmanes.

Le général Ma, le titulaire actuel de ce poste, est un homme énergique et entreprenant ; par ses ordres – et par le travail de ses administrés – Sining a été modernisé. De larges avenues ont été ouvertes à travers la ville, des arbres ont été plantés par dizaines de milliers le long de celles-ci et dans les alentours et l'éclairage électrique a été installé.

Une route praticable aux automobiles relie maintenant Sining à Kangting la capitale du Sikang et à Jakyendo le poste avancé chinois à l'extrémité sud du Ching-Hai. Cette route traverse dans toute leur longueur les hauts pâturages du Ching-Hai.

D'autres routes permettant la circulation des automobiles ont été construites dans différentes directions : l'une d'elles rejoint la longue artère par laquelle on peut aller, en auto, de Pékin à Moscou en traversant toute la Chine, le Sinkiang et le Turkestan.

Quand je dis : « On peut aller » il faut entendre : « Il serait possible d'aller », mais s'il est permis de le faire est une autre question. L'une des nombreuses et pernicieuses absurdités dans lesquelles les hommes se complaisent aujourd'hui est que, tandis qu'ils s'emploient à multiplier les voies de communication, ils s'ingénient, d'autre part, à entraver de plus en plus le passage d'un pays à un autre.

Sining est le centre d'un commerce très actif avec le Tibet et avec la Mongolie ; de

pittoresques caravanes y sont journellement rencontrées : yaks poilus chargés de marchandises tibétaines ou gigantesques chameaux venant de la Mongolie ou du Sinkiang à travers le Gobi.

Le gouvernement chinois fait de louables efforts pour répandre l'instruction au Ching-Hai.

On sait que ce n'est pas absolument une innovation. En 647, l'empereur, se conformant aux idées qui prévalaient alors, concernant l'éducation, avait fait don aux « Barbares de l'Ouest » d'un exemplaire des *Odes* et d'un exemplaire des *Annales* de Kong fou tze (Confucius). Le souverain espérait que l'étude de ces ouvrages amènerait les indigènes à se civiliser. Comme bien l'on pense, le résultat fut nul. En 730, un autre empereur offrit à ses turbulents voisins deux nouveaux exemplaires des mêmes ouvrages ; il n'eut pas davantage de succès.

La tentative qui se poursuit actuellement est conduite d'une façon plus réaliste et vise à répandre des connaissances pratiques.

Il existe au Ching-Hai une École normale et 25 écoles primaires pour les Mongols et les Tibétains. Le nombre des élèves est un peu supérieur à un millier.

Bien que les Mahométans soient moins nombreux dans la région que les Tibétains et les Mongols, le nombre de leurs enfants fréquentant les écoles est plus grand. Une école secondaire et 98 écoles primaires établies pour leur usage sont fréquentées par 5 976 élèves.

En dehors de ces écoles confessionnelles, le gouvernement provincial en maintient d'autres qui reçoivent des élèves sans distinction de race ou de religion. Leur nombre est donné comme suit : 655 écoles primaires, 2 écoles secondaires, 8 Écoles normales dont une spécialement réservée aux jeunes filles – les écoles sont généralement mixtes en Chine. Il existe aussi des écoles

professionnelles. Le nombre total de leurs élèves serait d'environ 30 000.

Il existait aussi 2 écoles supérieures comptant 300 étudiants. Comme elles étaient maintenues par des fonds particuliers : ceux de l'indemnité payée pour l'insurrection des Boxers et d'autres, il n'est pas certain qu'elles puissent subsister.

L'Association islamique du Ching-Hai, établie en 1929 par le gouverneur Ma-Pou-Fang, soutient aussi différentes écoles. Dans celles-ci, en plus des matières inscrites au programme officiel, obligatoire, des études, la langue arabe et le Coran sont enseignés.

De plus, encore, l'Association tibéto-mongole fondée en 1933 pour la diffusion de l'instruction a établi 13 écoles primaires à l'usage des enfants mongols ou tibétains. Une école supérieure spéciale reçoit, à Sining, les fils des chefs tibétains et mongols et des familles nobles de l'une et de l'autre nationalités. Le but des études est de former

un corps de fonctionnaires choisis parmi les étudiants.

Il y a quelques années, l'on avait aussi établi au Ching-Hai des écoles pour adultes. C'était à l'époque où un fort mouvement s'était produit en Chine pour l'instruction du peuple. Les méthodes employées par les promoteurs du mouvement étaient originales. Aux coins des rues fréquentées dans les villes, au croisement des routes, dans les campagnes, des tableaux noirs étaient dressés. Sur ceux-ci, des instituteurs d'écoles publiques écrivaient chaque jour trois mots. Ces instituteurs demeuraient pendant quelque temps auprès des tableaux pour expliquer à ceux qui s'arrêtaient devant eux la signification et l'usage des caractères chinois qu'ils avaient tracés.

Après quelques semaines ou quelques mois, ceux qui avaient assisté quotidiennement aux leçons savaient lire un certain nombre de caractères. S'ils s'en croyaient capables, ils pouvaient, alors, se

présenter à un examen et s'ils le passaient avec succès, un certificat leur était délivré.

Pour instruire les femmes des classes pauvres qui doivent travailler chez elles et n'ont guère de loisirs, les instituteurs s'efforçaient de convaincre leurs élèves qu'il était de leur devoir de répéter, chaque soir à leur mère et aux autres femmes de la famille, ce qu'ils avaient appris à l'école.

Cependant, bien que les progrès de l'instruction soient très marqués chez les Chinois, l'ignorance prévaut grandement parmi les indigènes de la frontière occidentale. Ce n'est pas qu'ils soient stupides et incapables d'apprendre, bien loin de là, mais la paresse, l'indifférence et la méfiance à l'égard des connaissances qui sont inculquées dans les écoles les retiennent croupissant dans l'ignorance et les superstitions.

CHAPITRE III

Sikang

Le Sikang, dont Tatsienlou est la capitale, est surnommé la « Province bébé » à cause de son peu d'étendue par comparaison avec les énormes provinces chinoises ses voisines : le Szetchouan ou le Yunnan et, aussi, parce qu'il est de naissance récente. En effet, bien que le territoire qu'il comprend ait été depuis longtemps, nominalement, territoire chinois, sa reconnaissance officielle comme province distincte n'a eu lieu qu'en 1939.

Le Sikang est une création administrative artificielle, tout comme le Ching-Hai. Pour le former, l'on a réuni des parties de pays dissemblables quant à leur aspect physique et aux races de leurs habitants.

Cette opération était nécessaire pour constituer un territoire dont l'étendue et la population fussent suffisantes pour mériter le

titre de province. Elle était aussi nécessaire pour assurer la dignité d'un gouverneur et satisfaire son ambition. Elle était surtout indispensable pour que ce gouverneur puisse trouver dans le fief qui lui était octroyé des sources de revenus cadrant avec ses besoins et ses désirs ; or les désirs des gouverneurs chinois, quant à l'acquisition des biens matériels, sont généralement d'ample envergure. Cette tendance leur est, d'ailleurs, commune avec bien d'autres qui ne sont pas chinois et il faut reconnaître que certains gouverneurs font parfois un généreux usage de leur fortune.

Ainsi, à la partie du pays tibétain de Kham conquis par les Chinois, deux districts détachés du Szetchouan ont été annexés. L'ensemble forme trois préfectures qui sont respectivement dénommées Yatchou, Kangtchou et Ningtchou.

Le chef-lieu de la préfecture de Yatchou est la ville du même nom que les Chinois ont récemment renommée Yaan. Les Chinois se plaisent énormément à changer le nom des

localités. Sur les cartes, on trouvera généralement Yatchou écrit avec l'orthographe anglaise Yatchow ; toutefois, la prononciation locale est Yadou.

Ce district, compris autrefois dans le Szetchouan, est en grande partie constitué par une plaine fertile située au pied des montagnes. La population est entièrement chinoise et, de toute façon, suit les coutumes chinoises.

Le Kangtchou, dont le chef-lieu est Tatsienlou (environ 2 600 mètres d'altitude), est un territoire tibétain conquis par les Chinois à différentes époques. Il consiste en de très hauts plateaux et de larges vallées dont l'altitude varie entre 3 000 et 4 500 mètres. De puissantes chaînes de montagnes entrecoupent le pays. L'un de leurs plus hauts sommets est Miniag Kongkar dont la hauteur dépasse 7 000 mètres⁴³.

Bien que la préfecture de Kangtchou comprenne de vastes espaces couverts de

4324 900 *feet*. D'après les alpinistes anglais qui, au cours de ces dernières années, en ont atteint le sommet.

pâturages naturels et à demi déserts, elle est plus densément peuplée que les hautes terres du Ching-Hai auxquelles elle touche. Un bon nombre de petites villes, de bourgs et de villages existent dans le Kangtchou, particulièrement sur la route des caravanes allant de Tatsienlou à Lhassa et aux abords de celle-ci. Les plus notables de ces localités sont Tao, Kanzé et Dawo sur la route de Lhassa ; Bathang, à l'extrémité opposée du Sikang, confinant au Yunnan, Litang, etc. Une mention spéciale doit être faite de Dergé (le *g* dur) dont les imprimeries jouissent d'une grande réputation au Tibet. Dans une de celles-ci s'impriment les deux recueils classiques des Écritures sacrées bouddhistes : le *Kahgyur* et le *Tengyur*⁴⁴ et aussi de très nombreux livres traitent de philosophie, de rituel, de magie, etc.

Certains de ces livres sont des traductions d'ouvrages sanscrits, d'autres des

⁴⁴En orthographe tibétaine, respectivement *bkah hgyur* et *bstan hgyur*. 1^{re} traduction (du sanscrit) des « paroles de commandement », discours attribués au Bouddha, etc. ; 2^e traduction (du sanscrit) des enseignements explicatifs, commentaires, ouvrages des philosophes bouddhistes, etc.

commentaires sur ceux-ci et d'autres encore sont l'œuvre originale des lettrés tibétains.

L'impression est faite au moyen de planches en bois qui ont été gravées à la main. Un des bâtiments de la lamaserie contient des milliers de ces clichés soigneusement classés. À part certains ouvrages qui sont fréquemment demandés, aucun livre n'est imprimé d'avance. Les clients peuvent choisir dans des catalogues ceux des livres qu'ils désirent. Le prix de ceux-ci est indiqué en regard du titre de chaque livre. Leur choix fait, les clients versent la somme indiquée et attendent la livraison de leur commande. L'imprimerie ne fonctionne pas pendant l'hiver ; les locaux où les moines imprimeurs travaillent ne sont point chauffés et l'encre y gèle.

Les livres imprimés à Dergé sont particulièrement estimés à cause de la netteté de l'impression, supérieure à celle des autres imprimeries du Tibet.

En plus du monastère où se trouve la grande imprimerie, il existe, dans son

voisinage, plusieurs autres lamaseries appartenant à différentes sectes lamaïstes.

Les orfèvres de Dergé jouissent d'un grand renom au Tibet ; il en est de même des artisans qui fabriquent des objets en cuivre ou en bronze : théières, bols, vases de différentes sortes et statuettes de déités. Les armuriers de Dergé sont également renommés et les sabres faits par eux se vendent à des prix élevés.

La valeur de leurs lames est considérablement augmentée par celle du fourreau et de la poignée du sabre. Certaines de ces dernières sont de belles pièces d'orfèvrerie et les fourreaux sont ornés de dessins en argent ou en or parmi lesquels des turquoises ou des boutons de corail sont enchâssés.

L'union du fertile district de Yatchou avec celui de Kangtchou ne suffisait pas encore à donner au Sikang l'importance nécessaire pour l'élever au rang de province dans l'immense Chine où tout est vaste. Par

conséquent, un autre morceau de territoire fut encore détaché du Szetchouan et adjoint au Sikang.

La région annexée s'appelait autrefois Kientchang et sa capitale Ningyüanfou. On trouvera ces noms sur les cartes, mais, bien que le nom officiel de la préfecture formée par ce pays soit Ningtchou, dérivé de Ningyüanfou, elle est maintenant généralement dénommée Sitchang et sa capitale, l'ex-Ningyüanfou, porte le même nom.

Le Kientchang-Sitchang est un intéressant pays qui pourrait aisément devenir prospère. Il comprend des vallées fertiles, si favorables à l'agriculture que, d'après un dicton local : « Il suffit de travailler pendant trois mois pour récolter de quoi se nourrir pendant trois ans. »

D'autre part, les prospecteurs rapportent qu'il existe au Sitchang des mines et spécialement des gisements de fer qui pourraient être exploités profitablement.

L'on distingue trois zones climatiques au Sitchang : chaude, dans les vallées basses, tempérée à mi-côte des montagnes et véritablement froide vers les sommets couverts de forêts des hautes chaînes de montagnes.

La population du Sitchang comprend diverses races : Chinois, Lolos et autres aborigènes et un petit nombre de Tibétains.

Les Chinois, cultivateurs ou marchands, habitent les vallées où se rencontrent des villes et de gros villages. Les Lolos vivent dans les montagnes.

Les Lolos se différencient nettement de leurs voisins chinois et tibétains par leur aspect physique. Ils sont grands et généralement maigres. D'ordinaire, les hommes portent sur leurs vêtements une sorte de large pèlerine, froncée autour du cou, qui se termine par une frange et tombe jusqu'à leurs pieds. Les femmes ont un jupon plissé et une espèce de casaquin.

Bien que le pays des Lolos soit territoire chinois, ceux-ci ont conservé une certaine

indépendance sous des chefs locaux de leur race. Cette ombre d'indépendance n'est pas sans offusquer le gouvernement du Sikang et à plusieurs reprises, lorsqu'il a jugé les Lolos audacieux, il a envoyé contre eux de petites expéditions punitives.

Les Lolos se divisent en deux classes sociales respectivement dénommées : les *Os noirs* et les *Os blancs*. Les *Os noirs* sont la noblesse, l'équivalent de ce qui, chez nous, s'appelait « sang bleu ». Les *Os noirs* sont peu nombreux, 90 pour 100 de la population sont *Os blancs*, c'est-à-dire plébéiens, et nul d'entre ces vilains n'est entièrement un homme libre.

Les plébéiens Lolos sont divisés en quatre classes, celles-ci correspondent au degré de liberté dont jouissent ses membres. Les individus les plus élevés dans la hiérarchie des *Os blancs* sont serfs de chefs *Os noirs*. Ceux qui occupent la plus basse place dans cette hiérarchie sont de véritables esclaves, pareil au bétail, que leur maître peut vendre ou échanger à son gré.

Il est douteux que, de nos jours, les maîtres puissent encore se permettre de vendre des adultes, mais ils ne considèrent point mal de vendre des enfants. L'on doit remarquer ici que, bien que la chose soit défendue par le nouveau code chinois, des enfants, surtout des filles, sont encore couramment vendus. Nombre de mes voisins, au Szetchouan, au Sikang et ailleurs, avaient de petites esclaves comme servantes. Seulement, comme la loi ne sanctionne plus l'esclavage, il arrive parfois que la fillette, prenant de l'âge et trouvant à gagner sa subsistance ailleurs, se sauve de chez ses patrons. Ceux-ci n'ont nul moyen « légal » de l'obliger à rentrer chez eux, ce qui ne veut pas dire qu'ils n'emploient pas parfois des moyens illégaux pour l'y contraindre. Mais les petites esclaves ont rarement assez d'intelligence et d'initiative pour se rendre libres sans risquer de mourir de faim. Lorsqu'elles parviennent à l'âge d'être mariées, leur maître, agissant aux lieu et place du père, peut les donner en mariage – ou en concubinage – et percevoir un paiement fait par l'époux.

Un fait curieux est que les Chinois qui, poussés par la misère, s'engagent comme domestiques chez des fermiers *Os noirs* tombent en esclavage. On peut penser que, comme aux fillettes dont je viens de parler, il leur reste la liberté de s'enfuir s'ils trouvent leur situation trop pénible. Mais cela n'est pas aisé parmi de farouches et hostiles montagnards qui ne manqueraient pas de saisir le fugitif s'il passait à leur portée et de le livrer à son maître pour être sévèrement châtié.

La plupart des Lolos sont chamanistes comme l'est le commun des Chinois. Ils révèrent différents dieux et des génies locaux. Ils craignent, aussi, les mauvais esprits, ainsi que le font un grand nombre de gens de tous pays. De plus, ils ont un culte secret, une sorte de vaudou dont le symbole est une pierre noire. Des marques de vénération sont données à cette pierre ; cependant, il faut comprendre qu'elle n'est pas – en elle-même – l'objet du culte qui lui est rendu, mais qu'elle tient la place d'un « pouvoir » ou d'un

« être ». Il existe un enseignement ésotérique à ce sujet et il est formellement interdit aux initiés de le communiquer à autrui.

Il est à noter que chez les indigènes de la région de Lifan, à l'ouest du Szetchouan, une pierre blanche joue un rôle analogue.

Sans parler des rocs plus ou moins déifiés que j'ai décrits dans un autre chapitre de ce livre, l'on peut remarquer que des pierres – soit tenues pour vénérables en elles-mêmes, soit symbolisant quelque être mystérieux, ou encore douées de certains pouvoirs – se rencontrent dans tous les pays. Dès avant le temps du prophète Mahomet, une pierre noire était l'objet d'un culte à La Mecque et les Musulmans continuent à la considérer comme sacrée. Les saligrams, des coquillages pétrifiés, sont recherchés par les dévots de Vichnou. En Europe, comme en Amérique, beaucoup de gens attribuent des influences diverses à différentes pierres précieuses, etc.

Comme la plupart des indigènes de l'extrême-occident de la Chine, les Lolos

s'adonnent volontiers au brigandage. Ma bonne étoile m'a heureusement préservée d'en souffrir et rien n'a troublé les bons rapports que j'ai eus avec des Lolos à différentes époques. Une seule mésaventure me survint, et la faute est entièrement mienne.

Je désirais aller de cette partie du Kienchang (Sitchang) qui est habitée par des tribus Lolos à une région située au sud de Mili, en territoire tibétain. Mon aversion innée pour les chemins battus m'avait portée à suivre un itinéraire de mon invention à travers les montagnes. En plus de mon inséparable compagnon de voyage et fils adoptif, le lama Yongden, j'avais avec moi deux muletiers. La cavalerie se composait d'une grande mule que je montais, du cheval de Yongden et de trois mules portant les bagages.

Notre seconde étape nous amena à la demeure d'un chef Lolo. Sa vaste maison, bâtie en pierre, dénotait une solide opulence locale. Nous fûmes bien accueillis et une

grande chambre nous fut assignée pour y passer la nuit. Une pierre noire placée sur une étagère dominait nos lits de camp.

Notre hôte parlait un peu tibétain et, ainsi, en un tibétain mêlé de chinois, Yongden et moi nous nous entretenîmes avec lui. Naturellement, il voulut d'abord savoir où nous allions et quand il l'eut appris, il nous indiqua minutieusement la route que nous devrions suivre pour atteindre un point sur la rive du Yalung où se trouvait un passeur avec un petit bateau ; les bêtes traverseraient à la nage. La route qu'il nous indiquait, disait le Lolo, était la seule bonne pour nous ; en dehors d'elle, il n'existait que d'étroits sentiers de montagnes, abrupts et enchevêtrés, difficiles à découvrir parmi les broussailles : une sorte de labyrinthe dans lequel nous nous égarerions inévitablement.

L'extrême précision avec laquelle notre hôte nous décrivait la route à suivre, son insistance pour que nous ne nous en écartions pas, m'inspira des soupçons. Après tout ce que j'avais entendu au sujet des

brigands Lolos, j'inclinai à croire que l'homme qui nous renseignait si bien méditait une embuscade et voulait nous envoyer à l'endroit précis où des gens apostés par lui nous dépouilleraient. Pourquoi il ne le faisait pas tandis que nous étions chez lui ? Pour la même raison qui porte les pasteurs tibétains des hauts alpages à ne pas voler les voyageurs près de leurs campements, afin que, si le fait est rapporté à un chef local, les plaignants ne puissent pas exactement désigner les coupables.

Donc, je remerciai le Lolo de ses bons avis et, le lendemain, après avoir suivi pendant quelques kilomètres la route qu'il nous avait indiquée, je commandai aux muletiers de se détourner et de prendre à travers la forêt à la recherche d'un autre sentier. Nous en trouvâmes un, nous en trouvâmes plusieurs, ils nous conduisirent à des cols, nous firent descendre dans des vallées. La boussole ne pouvait être d'aucun secours sur ce terrain coupé par les montagnes, qui, à tous moments, obligeaient nos bêtes à se

détourner de la direction vers laquelle nous désirions marcher. Ces forêts étaient entièrement désertes, nous ne rencontrions personne à qui nous aurions pu demander notre chemin. Les jours passaient. C'était la saison des pluies, nous étions transpercés par des averses diluviennes et pataugions dans une boue épaisse... nos vivres étaient presque épuisés...

Enfin, un soir, nous aperçûmes une hutte. Ses habitants paraissaient être des bûcherons. Je crus sage de ne pas leur poser de questions au sujet de leur profession. Ces gens nous permirent d'entrer chez eux. À l'intérieur de leur hutte, le sol de terre battue était presque aussi boueux que les sentiers à l'extérieur, à l'exception d'une large banquette surélevée qui entourait le foyer. Je voulus m'y coucher, mais un vieux grand-père en occupait déjà une partie et tout en demeurant étendu, il me poussa rudement du pied en grommelant avec colère.

Ces gens nous dirent que nous nous étions trompés de chemin. Nous devons retourner

sur nos pas et suivre un autre sentier. Personne ne se proposa pour nous servir de guide. Ainsi, le lendemain matin, nous continuâmes à errer de sentier en sentier. Nous étions véritablement dans un labyrinthe comme notre hôte nous en avait prévenus. Le digne homme ! Il nous avait voulu du bien en nous indiquant le bon chemin ; j'étais punie pour avoir douté de ses bonnes intentions. Qui sait si sa pierre-noire-fétiche ne l'avait pas déjà informé de ma mésaventure et s'il ne se gaussait pas de moi ? Nous mîmes douze jours avant de nous retrouver sur la vraie piste.

En marchant de cet endroit vers le nord-ouest, l'on atteint Mili. Mili est un minuscule État tibétain gouverné de féodale manière sous un contrôle chinois très relâché. Le chef de cet État est un lama-guerrier du genre des princes-évêques du moyen âge. Ses pareils ont flori autrefois au Japon, mais sur une tout autre échelle. Cependant, le clérical roitelet de Mili possède des esclaves et il n'hésite pas à réclamer comme sa propriété

ceux d'entre eux qui s'échappent. Le gouverneur du Sikang a mis une sourdine à l'arrogance de ce potentat d'opérette, mais il y a quelque vingt ans, les indigènes subissaient encore pleinement sa tyrannie. Vers cette époque, un de ses esclaves fugitifs gagna le Yunnan, s'y établit et se convertit au catholicisme. Des années s'écoulèrent, l'ancien esclave put croire que son maître l'avait oublié. Il n'en était rien. En voyageant, il eut l'imprudence de s'aventurer sur le territoire de Mili. Il y fut saisi et détenu pour redevenir esclave.

Le chef de la Mission dont il était membre – un prêtre français qui m'a raconté cette histoire – parvint à tirer son ouaille des griffes de l'homme de Mili, mais avec grande peine et après un considérable laps de temps.

Une forte opposition de la part des habitants du Kientchang accueillit la décision du gouvernement d'annexer leur district à la province de Sikang.

Les marchands et les fermiers cossus de la région ne voyaient aucun avantage à leur

union avec une province pauvre, aride, à moitié déserte, habitée par de barbares Khampas. Contribuer, au moyen d'impôts, aux dépenses qui étaient envisagées pour la mise en valeur de terres lointaines et la construction de routes sur lesquelles ils ne voyageraient jamais ne les tentait aucunement. Un semblant de satisfaction leur a été donné. Le Sitchang forme un district semi-distinct dont, au moment où j'écris, un général est l'administrateur. Celui-ci n'est pas un « gouverneur » et sa position vis-à-vis du gouverneur du Sikang est mal définie. Comme toutes les situations de ce genre, en Chine, elle est susceptible de se modifier suivant les circonstances et très fréquemment.

Tatsienlou, capitale du Sikang, est un ancien bourg tibétain devenu ville chinoise. Son véritable nom tibétain est Dartsédo, ce qui signifie le point de jonction des rivières Da et Dzé⁴⁵. Le Da est un fort torrent qui

⁴⁵ Bien que certains soutiennent qu'il s'agit d'une pierre : en tibétain *do*.

descend du col de Jeda ou Dzéda et bouillonne dans un lit rocheux en suivant la vallée étroite dans laquelle Tatsienlou est bâti. Le Dzé sort d'une autre vallée à l'extrémité la plus basse de la ville, près de la porte du nord. De là, les deux cours d'eau réunis forment une rivière assez large, au cours très rapide, qui se jette dans le Tatung, une dizaine de kilomètres plus loin.

Tatsienlou est le nom qui paraît sur la plupart de nos cartes, c'est pourquoi, bien que les Chinois aient officiellement renommé la ville Kangting, j'emploie le nom Tatsienlou dans le présent livre.

L'origine de Tatsienlou est, naturellement, le sujet d'une légende.

À cette époque, est-il dit, le pays de Miniag – un district situé à environ trois jours de marche de Tatsienlou – était divisé en trois cantons dont les chefs étaient les descendants de trois vassaux du roi Kourkar⁴⁶ de Hor. Or,

46(Au sujet de Kourkar voir aussi chap. II.) Kourkar, ou plutôt « Gourkar », signifie « Tente blanche ». Ce nom venait de ce que ce chef régnait sur des tribus mongoles qui habitaient des tentes blanches. D'après la tradition, il avait deux frères respectivement désignés comme Goumag =

un jour, ces trois chefs, étant à la chasse avec quelques compagnons, poursuivaient un cerf. La bête les mena au sommet d'une montagne comme la nuit venait. Ne pouvant continuer la chasse, les chefs décidèrent de dormir à l'endroit où ils se trouvaient.

Le lendemain en se réveillant à l'aurore, ils découvrirent les traces du cerf et continuèrent leur poursuite.

En progressant, ils atteignirent un point d'où ils aperçurent une étroite vallée profondément encaissée entre de hautes crêtes.

Dans la petite vallée, en dessous d'eux, les chasseurs distinguèrent un lama ermite. À ses pieds des chamois et des chèvres sauvages étaient couchés, semblant écouter ses paroles. Pleins d'admiration, les chasseurs

« Tente noire » et Goursér = « Tente jaune », leurs noms étant également empruntés à la couleur des tentes des tribus sur lesquelles ils régnaient. Ces chefs peuvent avoir vécu vers le VII^e siècle dans la région qui s'étend aux environs de Kanzé, au Sikang moderne. Les trois frères, mais principalement Kourkar, jouent un rôle important dans le poème épique national des Tibétains à cause des guerres prolongées que Guésar de Ling, le héros du poème, soutint contre Kourkar. (V. A. David-Néel : *La Vie surhumaine de Guésar de Ling* – Paris, éditions Adyar, réédité par les Éditions du Rocher en 1978, – Londres, en anglais, Rider).

s'approchèrent de l'ermite et sollicitèrent sa bénédiction.

Les roitelets de Miniag pensèrent alors qu'il serait bon pour eux de construire un palais à cet endroit sanctifié par la présence d'un saint anachorète. L'ermite approuva leur idée et une déesse qui habitait une montagne voisine apparut et joignit son approbation à celle du lama. Cette déesse était Lamo dzé (la belle déesse). De nos jours, il existe, près de Tatsienlou, une lamaserie qui porte le nom de Lamo dzé.

Le palais fut construit et, autour de lui, des maisons pour loger les ministres et les serviteurs des chefs. Des fermiers vinrent ensuite qui défrichèrent et cultivèrent les terrains environnants. Après ceux-ci vinrent des marchands et, ainsi, peu à peu, un village se forma.

Les ancêtres des fondateurs de Tatsienlou étaient, comme il vient d'être dit, natifs de Miniag et les traditions du pays attribuent à Miniag un passé glorieux.

Une tradition rapporte qu'à l'époque de Kourkar de Hor, trois chefs nobles, ses vassaux, régnaient sur les trois districts de Miniag comme le firent, plus tard, leurs descendants fondateurs de Tatsienlou. Ces chefs étaient frères et se nommaient respectivement : Tchitsi Tampa, Yutsi Tampa et Yitsi Tampa. Ces hommes ingénieux avaient inventé des véhicules volants. Ceux-ci avaient la forme d'un oiseau dont les ailes se déployaient ou se repliaient à volonté. Un homme assis dans ce véhicule pouvait le diriger dans n'importe quelle direction, le faire voler presque au ras du sol ou l'enlever très haut parmi les nuages. Ces « avions » étaient mus par le vent et certains d'entre eux transportaient jusqu'à vingt personnes.

Les chefs de Miniag avaient aussi inventé des armes à feu.

Alors, il advint que Guésar de Ling, après avoir défait Kourkar de Hor, fit une tournée d'inspection à travers les territoires devenus siens de par sa victoire. Il vint donc à Miniag.

Lui aussi possédait des bateaux volants ⁴⁷ et il arriva à Miniag dans un de ceux-ci. Du moins, la légende le dit, mais l'on peut se demander pourquoi Guésar avait besoin d'un char volant puisque son divin coursier Kyang Gueu Karkar était doué de la faculté de voler et que, monté sur lui, Guésar se transporta souvent par air d'un endroit à un autre au cours de ses extraordinaires expéditions. Mais la vraisemblance ne doit pas être exigée des légendes, leur incohérence même ajoute à leur charme.

Donc, Guésar vit, à Miniag, les avions à forme d'oiseau et, après réflexion, cet homme sage déclara que cette invention ne tendait pas au bien de l'humanité, et qu'au contraire beaucoup de mal pouvait résulter de leur usage. Il dit de même au sujet des armes à feu. Par conséquent, les gens de Miniag, ayant pleine confiance en la sagesse et la prévoyance de Guésar, précipitèrent leurs avions et leurs armes à feu dans un abîme

⁴⁷Bateaux du ciel, *nam du*, le nom que les Tibétains donnent aux avions.

ouvert dans les plus hauts glaciers de la féerique montagne : Miniag Kongkar.

Dans les temps modernes, le pays de Miniag a produit un bon nombre d'hommes distingués par leur érudition scolastique. Ses lamaseries abritent des lamas très lettrés. L'un d'eux, particulièrement intelligent, est Kangs Kar lama, qui appartient à la secte des Kahyud pas. Il compte d'assez nombreux disciples parmi les Chinois des hautes classes sociales. Certains de ceux-ci vont, de temps en temps, passer quelques mois dans son monastère pour étudier les doctrines philosophiques bouddhistes ou pour être guidés dans la pratique des méditations mystiques.

Tatsienlou était autrefois le siège des rois de Giala, une dynastie de princes féodaux tibétains comme il en existait autrefois un bon nombre de plus ou moins importants qui tous prenaient le titre de *gyalpo* (roi). Une imprudente révolte⁴⁸ amena la ruine de la famille des Giala que les Chinois

⁴⁸Voir chapitre premier.

dépossédèrent de ses biens et de tout pouvoir. Son dernier descendant devenu relativement pauvre habite une maison qui faisait autrefois partie du palais de ses ancêtres. Le palais et ses dépendances ont été récemment démolis et à leur place ont été construits des bâtiments de style occidental pour loger les bureaux du gouvernement provincial.

Le palais d'été des rois de Giala, situé sur un éperon de montagne à quelques kilomètres de la ville, a été brûlé pendant mon séjour à Tatsienlou. L'incendie fut, dit-on, causé par des bannières que le vent mit en contact avec des lampes allumées sur l'autel du temple et personne n'étant, à ce moment, dans le temple ni à proximité de celui-ci, le feu se propagea rapidement parmi les bâtiments dont la plupart étaient en bois. L'incendie dura vingt-quatre heures.

Malheureusement, quelques mois avant le désastre, le descendant des rois de Giala, craignant les bombardements japonais, avait transporté dans le palais d'été le trésor

accumulé par de nombreuses générations de ses ancêtres. Broderies anciennes, livres écrits en lettres d'or, mobilier et vases précieux, etc. Tout fut détruit par le feu ou volé par des individus qui se trouvaient dans la foule des curieux. À Tatsienlou, les voleurs ne manquent jamais d'être à l'œuvre dès qu'un incendie se déclare. Tandis que les uns récoltent un bon butin en faisant mine d'aider à sauver des objets de valeur, d'autres se rendent dans les quartiers dont les habitants sont partis pour aller voir l'incendie et fracturent les portes des maisons désertes, se servant à loisir de tout ce qu'ils y trouvent à leur convenance.

Les incendies sont fréquents à Tatsienlou ; durant près de cinq années que j'y ai vécues, j'en ai vu cinq qui chaque fois ont détruit toute une partie de la ville. Les petits incendies dans lesquels une ou deux maisons seulement sont brûlées ne se comptent pas.

Il n'y a ni pompiers ni véritable pompe à Tatsienlou. Chaque fois que le feu prend quelque part, une comédie burlesque se joue

autour d'une pompe-jouet actionnée à la main tandis que des seaux d'eau apportés de la rivière remplissent le premier rôle.

Des élèves des écoles ont été équipés avec des pantalons courts, des blouses noires et des chapeaux en bambou tressé doublés de fer-blanc découpé dans de vieux bidons à pétrole. Ces juvéniles pompiers sont armés de gaffes pareilles à celles des bateliers. Des moniteurs pourvus de sifflets au son strident dirigent diverses évolutions à bonne distance des bâtiments en flammes. Ensuite, lorsqu'il ne reste plus que des cendres fumantes, des garçons s'attellent à la pompe-jouet et la traînent jusqu'à la remise où elle est logée. Gaffe en main, les autres écoliers suivent en procession.

La gravité des acteurs pendant cette représentation burlesque est indescriptible.

La guerre sino-japonaise a conduit à Tatsienlou une foule de réfugiés qui, peu à peu, ont, ensuite, regagné leurs demeures en d'autres régions, mais la promotion de la ville

au rang de capitale provinciale l'a dotée d'un surplus de population plus stable en la personne de fonctionnaires amenant souvent avec eux une nombreuse parenté. Il est d'usage, en Chine, que toute la famille, jusqu'aux cousins les plus éloignés, ait part à toute bonne chance qui advient à l'un de ses membres : fortune, influence, pouvoir, etc. C'est là une forme de communisme familial que maudissent ceux qui en sont victimes, mais auquel d'archiséculaires coutumes ne leur permettent pas de se soustraire.

L'ancienne Tatsienlou datant de sa fondation n'existe plus. Un énorme glissement de terrain a modifié la configuration de la vallée et ouvert une large brèche dans la montagne à l'endroit où se trouvait la bourgade. Un chaos de rocs occupe maintenant son emplacement.

Les gens du pays sont peu précis quant à l'époque où cet éboulement géant s'est produit et quant à sa cause. Il s'agit, sans doute, d'une poche d'eau d'un volume considérable qui a crevé soudainement,

entraînant une partie de la montagne avec le torrent qu'elle formait. Certains parlent d'un lac qui s'est tout à coup déversé dans la vallée ; il en existe, en effet, plusieurs sur les montagnes voisines et l'un d'eux, dit-on, se trouvait sur un plateau nommé Pomo san qui domine la ville et a été rétréci par suite de l'éboulement.

Délogée de son ancien site, Tatsienlou s'est tassée dans la partie étroite de la vallée sur les deux rives du torrent Da. L'agglomération n'a rien de remarquable. Les rues ne sont – pour la plupart – que d'étroites allées bordées par des boutiques chinoises peu importantes. Une population chinoise très dense grouille dans les ruelles et les maisons exigües. À l'heure des repas on peut voir, comme partout ailleurs en Chine, les boutiquiers attablés dans leurs boutiques ouvertes sur le dehors, mangeant leur riz avec plusieurs ragoûts disposés dans des bols, chacun y puisant avec ses baguettes.

Peu après la promotion officielle de Tatsienlou au rang de capitale du Sikang,

entre 1942-1943, le gouvernement Liou Wan Wei fit entreprendre des travaux tendant à moderniser la ville et à l'aérer. Quelques rues furent élargies, un boulevard longea la rive droite du torrent. Comme il a déjà été dit, des bâtiments modernes furent construits pour les bureaux provinciaux. L'on bâtit aussi une habitation de belle apparence pour le gouverneur, un assez vaste hôtel pour les voyageurs et un cinéma. L'hôtel manqua de clients et, bientôt, des bureaux dépendant du gouvernement central y furent installés. Le cinéma fut réduit en cendres au cours d'un de ces incendies dont j'ai parlé.

Mais avant sa destruction, ce cinéma avait connu des jours glorieux. L'amour séculaire des Chinois pour les représentations théâtrales n'a pas été amoindri par la guerre. À Tchéngtou, théâtres et cinémas ont continué à faire *plus* que salle pleine pendant toute la durée des hostilités. Il était fréquent que des femmes s'évanouissent ou fussent blessées alors qu'elles étaient pressées dans

la foule qui luttait pour entrer dans le lieu du spectacle.

Tatsienlou, étant une petite ville, ne connaissait pas de pareilles cohues, les spectateurs étaient toutefois nombreux.

Les films de guerre truqués de façon naïve alternaient avec certains autres qui, à en juger par les affiches-réclames, devaient être hautement fantastiques.

Pendant près de deux mois une grande affiche demeura collée sur un panneau en bois placé sur le trottoir devant la porte du cinéma. Ce panneau, haut élevé sur des montants, était tourné de si astucieuse manière que l’affiche s’imposait aux regards de tous les passants.

Elle représentait une femme nue, debout, les pieds baignant dans un ruisseau au milieu d’une forêt. Un tigre couché près d’elle appuyait sa tête contre la cuisse de cette naïade et la regardait avec des yeux expressivement amoureux.

L'on me rapporta que certains R.P. missionnaires, que leurs affaires amenaient à passer devant le cinéma, condamnaient sévèrement la dame nue et son tigre. Peut-être avaient-ils discerné dans le groupe de troublantes émanations de « sex-appeal ». Les rustauds indigènes, moins sensibles, ne se sentaient point choqués, mais l'affiche faisait naître en eux des conceptions bizarres au sujet des femmes de l'Occident. J'entendis l'un d'eux disant calmement à un ami : « Ce sont là les coutumes des femmes étrangères. »

Complétant les embellissements de Tatsienlou, un nouveau quartier s'éleva, prolongeant la partie basse de la ville en aval du confluent des deux torrents. On aligna une longue rangée de maisons tout au bord de la rivière, sur sa rive droite, quelques-unes furent même imprudemment construites dans la partie de son lit qui est à sec pendant l'hiver. Ceux qui dressèrent les plans de ce quartier pensèrent qu'une petite digue suffirait pour en écarter les eaux pendant la

crue estivale. Il n'en fut rien. Le premier été qui suivit l'érection des bâtiments, la rivière gonflée par les pluies torrentielles balaya comme fétus les constructions auxquelles elle se heurta et inonda toutes celles qui se trouvaient sur la rive.

Les soldats de la garnison se hâtèrent d'établir un autre barrage qui détourna une partie du flot, mais les eaux contrariées dans leur cours se rejetèrent sur la rive gauche, emportant avec elles les champs cultivés qui s'y trouvaient. Un maraîcher, propriétaire d'un vaste terrain en plein rapport à cette saison, vit plus de la moitié de celui-ci s'en aller à vau-l'eau avec les légumes qui y poussaient. C'était la ruine pour lui et il ne pouvait espérer aucune indemnité.

Les propriétaires expropriés pour l'élargissement de certaines rues de la ville ne furent pas, non plus, indemnisés. Ce n'est guère l'habitude en Chine de les dédommager. Cependant, des boutiquiers bien achalandés virent leur maison disparaître entièrement. À un autre, que je

remarquai, il restait exactement l'espace nécessaire à placer une chaise adossée au mur de son voisin. Avec leurs boutiques disparaissaient, non seulement le petit capital que représentait une maison en bois, mais le gagne-pain des marchands qui vivaient de leur commerce. Pis encore, les propriétaires qui rebâtissaient les façades de leurs maisons diminuées furent fortement taxés pour couvrir les frais d'empierrement de la partie de la rue qui longeait leurs immeubles respectifs. On comprend que, dans ces conditions, l'embellissement de la ville devint, pour beaucoup, un sujet d'amertume plutôt que de réjouissance.

Les changements opérés à Tatsienlou n'en ont pas fait une belle ville et la capitale du Sikang ne ressemble guère à celle du Ching-Hai : l'importante Sining. C'est toujours une médiocre localité enserrée entre de très hautes montagnes, dans une étroite vallée, presque une gorge, qui jouit peu des rayons du soleil. Néanmoins, la ville est mieux ventilée qu'auparavant et le boulevard le long

de la rivière permet aux citadins une agréable promenade.

Dans les transformations effectuées, le côté sanitaire a malheureusement été négligé. On y pense rarement en Chine, dans l'Inde et dans la plupart des pays de l'Orient. Ne soyons pas trop sévères, il n'y a pas très longtemps que l'on s'en préoccupe chez nous et tout est encore loin d'y être parfait sous ce rapport.

Le torrent Da qui traverse Tatsienlou sert d'égout pour tous les usages. Sur sa rive gauche, où les maisons le bordent directement, les cabinets surplombent son lit dans toute la longueur de la ville. À l'époque des hautes eaux, quand le torrent dévale rapidement, l'inconvénient est minime, mais, en hiver quand les eaux basses laissent la moitié du lit à sec, une odeur infecte s'en élève.

Les Chinois y sont peu sensibles ; les latrines publiques de la ville empuantissent encore bien plus leur voisinage. Mais cela est peu de chose en comparaison de l'odeur que

dégage la plaine de Tchéngtou, la capitale du Szetchouan, où, à défaut de bétail pourvoyant du fumier, les champs sont fertilisés avec le contenu liquide des fosses d'aisance.

À Tatsienlou, les nombreuses caravanes de yaks, les chevaux et les mules fournissent une assez forte quantité de fumier qui pourrait être utilisé, mais les paysans en laissent perdre une grande quantité, préférant arroser les légumes avec le liquide malodorant qu'ils transportent aux champs dans des baquets suspendus aux bouts d'un bambou reposant sur une de leurs épaules.

Ce qui est plus étonnant, c'est que des étrangers adoptent cette coutume répugnante. Bien que des monceaux de bouse de yak existent à leur porte même, les missionnaires catholiques français s'en tiennent presque exclusivement à la façon chinoise. De grandes fosses maçonnées, sans écoulement et ouvertes, servent, chez eux, de latrines dont on puise le contenu pour le répandre dans les jardins. Celles-ci donnent parfois lieu à des accidents. À ma

connaissance, plusieurs infortunées poules et quelques porcelets sont tombés dans ces mares et s'y sont noyés.

Les missionnaires protestants anglo-américains ne pratiquent pas ce genre d'arrosage, mais leurs installations sanitaires laissent, aussi, à désirer. En cela, comme en beaucoup d'autres choses, les étrangers ne donnent pas de bons exemples aux indigènes.

Bien que Tatsienlou fût originairement une bourgade toute tibétaine, les Tibétains y sont maintenant moins nombreux que les Chinois.

Beaucoup d'entre les premiers sont des commerçants à la tête de comptoirs d'exportation et d'importation. Tandis que les boutiquiers et les artisans chinois s'entassent dans de petites maisons au centre de la ville, les Tibétains en habitent plutôt les extrémités. Ils y demeurent dans de vastes bâtiments divisés en plusieurs logis. Cela est une dérogation aux usages du Tibet où la majorité des gens vivent chacun dans sa propre maison.

Ces grandes habitations comprennent une vaste cour centrale où les yaks et les mules peuvent être parqués pendant la nuit. Dans les plus confortables de ces habitations, une autre grande cour dallée sert au déchargement des marchandises qui sont ensuite entreposées dans des magasins entourant la cour. Les chambres des locataires ouvrent le plus souvent sur une galerie au premier étage bien qu'il y ait parfois d'autres logements au rez-de-chaussée.

Les Tibétains exportent en Chine, via Tatsienlou, de la laine provenant des troupeaux des hauts pâturages du Tibet. Le même commerce se fait, et sur une plus grande échelle, à Sining, la capitale de la province voisine : Ching-Hai. Pendant la guerre, lorsque l'occupation japonaise bloquait les routes de la Birmanie, des caravanes venant de l'Inde et, ayant traversé le Tibet, arrivèrent à Tatsienlou, y apportant des articles hindous et européens de toutes espèces : calicot, étoffes de laine, casseroles

en aluminium, chapeaux d'homme, clous, aiguilles, etc. Une petite quantité seulement de ces articles restait à Tatsienlou, le reste continuait vers la Chine. Je dis la Chine, car bien que le Sikang soit officiellement une province chinoise, ses habitants continuent à s'y sentir au Tibet. À Tatsienlou, tout le monde dit couramment : la « route de Chine » pour désigner celle qui descend des montagnes vers le Szetchouan. L'on dit aussi « aller en Chine » quand on va vers les plaines szetchouanaises, mais, chose particulière, les gens disent « aller au Yunnan » et « la route du Yunnan », établissant ainsi une différence. L'on peut voir dans cette nuance un signe du caractère autonome des provinces chinoises.

La fin de la guerre en rétablissant des communications plus normales a, naturellement, diminué l'importance des arrivages d'articles venant de l'Inde à travers le Tibet. Elle n'y a pas mis fin car, de tout temps, des commerçants tibétains ont apporté à Tatsienlou des articles achetés à

Lhassa et qui provenaient de l'Inde ou de l'Europe.

Néanmoins, le véritable, le grand commerce qui se pratique à Tatsienlou et y fournit un gagne-pain à un bon nombre de ses habitants tibétains est le commerce du thé.

Depuis des siècles, c'est de Tatsienlou que partent les caravanes qui transportent le thé à Lhassa d'où celui-ci est distribué dans tout le Tibet.

Quelques mots au sujet de ce thé peuvent être intéressants. Le thé fourni aux Tibétains ne ressemble pas à celui que nous consommons en Europe. Il se présente sous la forme de briques très dures. Généralement celles-ci mesurent vingt à trente centimètres de long sur une moindre largeur, pour la première qualité de thé ; elles sont de grandeur double pour la seconde qualité. Les briques de la troisième qualité, la plus inférieure, sont encore plus grandes.

Le thé est du thé vert non grillé. Les feuilles seules composent la première qualité, mais un bon nombre de larges feuilles y est mêlé aux jeunes pousses. Une partie de bois des branches entre dans la composition de la seconde qualité et la qualité inférieure en comporte une très forte quantité, les buissons de thé ayant été coupés très bas.

Le thé est séché à l'air ou dans des endroits couverts et il est ensuite compressé à la machine pour former des briques. C'est à Yatchou (alias Yaan) que cette opération est faite après que le thé y a été apporté des provinces voisines. À Yatchou, les briques de thé sont placées dans de longs paniers en bambou et transportées ainsi à Tatsienlou. Jusqu'à présent, le transport s'est effectué à dos d'homme, mais l'on peut prévoir que, bientôt, la route carrossable nouvellement construite s'étant suffisamment tassée pour être continuellement praticable, des camions automobiles remplaceront les porteurs. Ceux-ci devront trouver un autre gagne-pain ; cela ne se fera pas sans peine ni sans

amener beaucoup de misère. Il n'y a pas d'industrie au Sikang et les coolies porteurs ne connaissent aucun métier.

À Tatsienlou, un triage est opéré. Le thé allant à Litang, à Bathang et à d'autres localités relativement peu éloignées de Tatsienlou y est transporté dans les paniers où il se trouve.

Quant au thé destiné au Tibet central, il est retiré des paniers et les briques, au nombre de quatre ou six, suivant leur taille, sont réempaquetées dans des peaux de yak fraîches. Les paquets sont cousus très serrés. En séchant, les peaux se rétrécissent et constituent un emballage aussi dur que du bois et parfaitement imperméable. Deux de ces volumineux colis contenant chacun six grandes briques forment la charge d'un yak, chaque colis étant assujetti sur un des flancs de l'animal. Et, ainsi, cheminant pendant plusieurs mois au pas lent des gros bœufs poilus, les caravaniers portent aux bonnes gens du « Pays des Neiges » l'élément principal de leur boisson nationale.

Je dis l'élément principal car, au thé lui-même, les Tibétains ajoutent d'autres ingrédients.

Voici la recette :

Le thé, c'est-à-dire celui qui est fourni en briques au Tibet et en Mongolie, est bouilli pendant un assez long temps. Le liquide est ensuite versé dans une baratte ; on y ajoute du sel, du beurre et un peu de soude, celle-ci donne au thé une couleur rosée agréable. Le tout est vigoureusement baratté, puis passé à travers une passoire en bambou afin qu'aucune feuille de thé ne demeure dans le liquide. Celui-ci est alors versé dans de grandes théières qui sont posées sur de la cendre chaude ou bien tenues près du feu afin que le thé qui s'est refroidi pendant le barattage se réchauffe doucement sans arriver au point d'ébullition. Les Tibétains préfèrent boire leur thé tiède, un goût que je ne partage pas.

Et parce que mon goût à ce sujet diffère du leur, j'ai dû, maintes fois, me faire violence pour ne pas enfreindre l'étiquette alors que je

me trouvais chez des hôtes de marque. L'excellent thé au beurre – j'en suis très friande – était servi fumant et, parfois, après une chevauchée à l'air vif, j'avais grand désir de me réchauffer, mais les convenances exigeaient que j'imité mes hôtes. Ceux-ci laissaient le breuvage se refroidir dans leurs tasses jusqu'au moment où des serviteurs venaient, portant cérémonieusement les théières géantes haut levées au niveau de leur épaule pour remplir à nouveau nos tasses dont nous allions seulement alors boire la moitié. Le thé était souvent devenu presque froid et celui qu'on nous versait tout fumant allait avoir le même sort.

Certains étrangers croient que les Tibétains mettent de la farine d'orge préalablement grillée (*tsampa*) dans le thé. C'est là une erreur. Le thé, comme boisson, est préparé ainsi que je viens de le décrire, mais un aliment solide peut être obtenu avec du thé et de la *tsampa*. Pour cela, un petit peu de thé est versé dans un bol, puis de la farine y est ajoutée en quantité assez grande pour former

un monceau qui dépasse fortement les bords du bol. Il s'agit, ensuite, d'introduire habilement l'index de la main droite au milieu du tas de farine et de tourner doucement celle-ci *sans rien répandre hors du bol*. L'index est alors rejoint par le majeur et les deux doigts ensemble tournent la *tsampa*. Au fur et à mesure que celle-ci devient plus humide et plus adhérente, les autres doigts entrent en jeu et finalement une pâte sèche est malaxée par la main tout entière (par une seule main) pour former une boulette allongée qui est mangée en guise de pain avec de la viande ou d'autres mets. Les plus pauvres la mangent seule, ce qui équivaut à manger du pain sec chez nous. Les gourmets ont des raffinements. Bien que le thé soit déjà beurré, ils ajoutent un morceau de beurre dans la *tsampa* avant de la pétrir. D'autres y joignent du fromage en poudre ou du sucre. Le lama Yongden, dont je dévoile la gourmandise, mêle *tsampa*, beurre, fromage et sucre. Quant à moi, j'exclus le fromage et souvent aussi le sucre, me contentant de beurre malaxé dans la farine, sans thé. Mais

le régal, c'est la *tsampa* dans de la crème, la crème épaisse qui flotte sur le lait très riche des *dis*, les femelles des *yaks* ; ou bien encore la *tsampa* dans le lait caillé, le yaourt qui est un aliment favori des Tibétains.

L'empaquetage des briques de thé dans du cuir occupe un bon nombre d'hommes pendant la période d'exportation. Un plus grand nombre encore de femmes gagnent un salaire très rémunérateur en transportant les colis de thé à travers la ville, du lieu de leur arrivage ou de leur réempaquetage dans les différents entrepôts d'où ils partiront avec les caravanes.

Ces femmes appartiennent à une association exclusivement féminine dont les membres jouissent du monopole de ce transport. Si le travail est profitable, il est aussi très dur. Chaque femme porte un fardeau souvent égal à la charge d'un *yak*. Évidemment, les porteuses ne vont pas loin et elles se reposent fréquemment en chemin, mais comme elles effectuent une dizaine de voyages, ou davantage, dans le cours de la

journée, il s'ensuit qu'elles ont tout de même couvert pas mal de terrain.

Beaucoup d'entre elles sont vraiment jolies et coquettement habillées. Elles se parent de nombreux bijoux : lourds bracelets en argent, reliquaires ornés de turquoises ou de corail, formant un pendant de collier, multiples bagues. Elles sont gaies, hardies et robustes, bavardent, plaisantent et rient continuellement entre elles. Leur vitalité exubérante contraste vivement avec les manières timides et effacées de la plupart des Chinoises provinciales.

Je crois bon de dire « provinciales », car les Chinoises modernes sont très délurées dans les grandes villes. Toutefois, il y a chez les Tibétaines du peuple, au pays de Kham, une note de rustique, joviale brutalité tout à fait particulière et loin d'être déplaisante.

En retenant notre attention, les péripéties de la guerre en Extrême-Orient nous ont caché l'immense travail pacifique auquel les Chinois se sont livrés pour la transformation

de leur pays. Des milliers de kilomètres de route ont été construits par eux au cours de la guerre avec le Japon. La main-d'œuvre militaire étrangère a été employée en certains cas, comme en celui de la route de Lédo allant de l'Assam (Inde) au Yunnan, mais la majeure partie des routes ont été construites avec de la main-d'œuvre exclusivement chinoise, travaillant selon des plans dressés par des ingénieurs chinois. La route de Birmanie, jumelle de celle de Lédo, en est un exemple et, avec elle, d'autres routes qui n'ont point fait parler d'elles mais traversent des régions montagneuses seulement parcourues, jusqu'à présent, par de rares explorateurs, des pèlerins ou d'aventureux marchands au prix de difficultés ou de souffrances considérables.

Lorsque Tatsienlou est devenu une capitale provinciale et que la mise en valeur des territoires frontières de l'Ouest a été projetée, une fois de plus, le gouvernement chinois a jugé, avec raison, que les anciennes routes

conduisant du Szetchouan *via* Yatchou au Tibet oriental étaient insuffisantes.

Il en existait deux, même trois, allant de Yatchou à Tatsienlou. Deux d'entre elles étaient quotidiennement parcourues par des voyageurs et servaient au transport des marchandises. Le pays qu'elles traversaient est très accidenté et les montagnes très rapprochées les unes des autres n'y laissent, entre elles, que d'étroites vallées emplies, en partie, par des torrents. La route « longue » grimpait le long de pentes très raides et la route « courte » en escaladait de plus raides encore. La troisième route, peu fréquentée, était décidément du genre « casse-cou » en certaines saisons.

C'est par la route « courte » que je gagnai Tatsienlou. Il va sans dire qu'aucun véhicule à roues ne pouvait être employé sur ces routes. On y voyageait en chaise à porteurs ou à cheval et les marchandises étaient transportées à dos d'homme ou sur des mules.

Au lieu de charger les colis sur leur dos, les porteurs chinois préfèrent souvent les attacher aux deux bouts d'un bâton en bambou qui repose en équilibre sur leur épaule. Lorsqu'il s'agit d'un fardeau plus lourd, celui-ci est attaché au milieu d'un long bâton en bambou et chaque extrémité de celui-ci est appuyée sur l'épaule d'un homme, l'un des porteurs marchant derrière l'autre.

La construction d'une route pouvant être parcourue par des véhicules automobiles fut commencée en 1939. Elle fut presque achevée durant l'été de 1940 et inaugurée officiellement. Deux petites autos atteignirent Tatsienlou. Elles ne l'avaient point fait par leurs propres moyens, des coolies les avaient poussées et portées en plusieurs endroits. Néanmoins, elles étaient arrivées et la population conçut bon espoir. Hélas ! sa joie fut de courte durée. Les ponts en bois que l'on avait jetés sur les torrents se trouvèrent être trop peu solides pour supporter le poids de camions quelque peu lourdement chargés, ils s'effondrèrent ; même des véhicules vides

tombèrent dans les rivières. Puis, des éboulements survinrent aux endroits où la route côtoyait le flanc à pic des montagnes, les pluies emportèrent d'autres parties de celle-ci. Des réparations et quelques améliorations furent tentées sans succès et, finalement, il fut décidé d'abandonner tout le travail fait et de procéder à l'étude d'un autre tracé.

Les persévérants Chinois se mirent encore à l'œuvre et la nouvelle route fut déclarée terminée en 1942. Deux petites autos apparurent encore une fois à Tatsienlou.

Elles arrivèrent après la tombée de la nuit, leurs phares allumés. La foule massée à l'entrée de la ville bloquait le chemin. Ceux qui s'efforçaient de persuader les badauds de s'écarter en leur disant qu'il était dangereux de rester sur le chemin des voitures se firent injurier et quelque peu rudoyer. De quoi se mêlaient-ils ? disaient les indigènes. Quel danger y avait-il ? Les autos pouvaient très bien *voir avec leurs propres yeux* où elles devaient aller. Beaucoup de ces nigauds

croyaient que les phares brillants étaient de véritables yeux.

La route devint alors praticable pour des véhicules légers mais de plus lourds ne purent la parcourir qu'en 1943. Alors, même, des accidents se produisirent : le terrain céda sous certains camions qui tombèrent dans les rivières ; il y eut des blessés et même des morts parmi les voyageurs. La populace exagéra le nombre de ceux-ci et le bruit courut que voyager dans les véhicules qu'une compagnie avait mis en service était risquer sa vie. Les porteurs de chaises devaient aider à propager ces bavardages et continuaient à pratiquer leur profitable métier.

Il était intéressant de noter, en passant, la marche ascendante du coût des transports en Chine.

En 1939, je payai *huit* dollars chinois pour une chaise avec deux porteurs, depuis Yatchou au pied des montagnes, jusqu'à Tatsienlou. En 1943, pour le même voyage dans la direction opposée, c'est-à-dire en descendant vers la plaine et par une route

n'offrant aucune difficulté – j'empruntai la route carrossable qui était alors construite – je dus payer *mille* dollars chinois.

En 1945, la chaise avec deux porteurs, de Yatchou à Tatsienlou, se payait *vingt mille* dollars chinois et les prix ont continué à s'élever.

Cette énorme différence dans les salaires ne paraît ni dans l'habillement ni dans le régime des coolies.

Ils sont guenilleux comme par le passé ; ils mangent peut-être un peu mieux en cours de route et fument plus d'opium dans les fumeries infestées de vermine des villages qu'ils traversent, c'est tout ce qu'ils ont gagné. Le chômage les laisse sans ressources. La cherté excessive du riz, des étoffes pour habillement et de toutes choses en général, est à peine compensée par le surplus de salaire qu'ils touchent. En somme, leur situation matérielle demeure ce qu'elle a toujours été.

Voyageant lentement, en chaise, j'ai pu examiner à loisir la route carrossable de Yatchou à Tatsienlou. Elle traverse plusieurs chaînes de montagnes et atteint une altitude de plus de 3 000 mètres au col de Ehr Tog Chan. La différence est minime avec Tatsienlou situé à 2 600 mètres, mais la route plonge dans des vallées basses et doit remonter de nouveau pour gagner le col. Celui-ci n'est d'ailleurs pas le seul qu'elle rencontre. Tenant compte des difficultés qui ont dû être surmontées, la route peut être estimée vraiment bonne.

Ce fait dément l'opinion souvent exprimée que les Chinois sont incapables de rien faire s'ils ne sont pas guidés par des étrangers, car, comme je l'ai déjà dit, la route est entièrement l'œuvre des Chinois.

De l'autre côté de Tatsienlou, des routes aussi ont été construites. Une d'elles suit l'ancienne piste des caravanes et franchit le col de Dza. Elle continue ensuite en terrain ouvert et atteint, loin de là, Jakyendo, à la frontière du Tibet « extérieur », c'est-à-dire

du territoire gouverné par Lhassa qui échappe au contrôle chinois. Avant d'arriver à Jakyendo, cette route se divise en deux branches, et tandis qu'une de celles-ci se dirige vers Jakyendo, l'autre conduit à Sining⁴⁹, la capitale de la province de Ching-Hai. Elle traverse les vastes solitudes herbeuses du Tibet septentrional incluses dans la province de Ching-Hai et côtoie le grand « Lac Bleu », le Koukou-Nor.

De Jakyendo, la route devrait normalement conduire à Lhassa tandis que, de Lhassa, elle rejoindrait l'Inde après avoir traversé le massif de l'Himalaya dans le petit État du Sikkim.

D'autre part, vers le nord, la route partant de Sining devrait continuer vers Ourga et la Sibérie. Ainsi pourrait-on se rendre, en auto, de l'extrémité méridionale de l'Inde sur l'océan Indien, à l'océan glacial Arctique, soit des environs de l'Équateur jusqu'au cercle polaire. Mais il faut compter avec la stupidité des hommes et, en attendant qu'elle soit

⁴⁹Voir chap. II

vaincue, elle semble actuellement s'affirmer plus puissante que jamais.

Les Tibétains ne manquent pas de s'opposer à la construction de la route au-delà de la frontière chinoise (frontière du Tibet intérieur administré par la Chine). Leurs conseillers étrangers encouragent probablement cette opposition. Elle finira par être écartée, la route se construira... mais quand ?

Si les ingénieurs chinois méritent des louanges pour la construction de routes à travers de vastes régions prodigieusement accidentées, nous ne devons pas oublier ce que ces routes ont coûté aux humbles travailleurs qui les ont taillées à travers monts et forêts. Les rapports officiels à ce sujet nous reportent aux temps anciens où la Grande Muraille de Chine fut bâtie.

L'histoire d'une autre grande route faisant communiquer le Szetchouan avec le Sitchang nous en fournit un exemple. Cette route est dénommée : la Grande route de Lo-Si, parce

qu'elle part de Lochan (nouveau nom donné à la ville de Kiating) et conduit au Sitchang. J'emprunte les détails suivants à un compte rendu officiel :

« Avant d'être officiellement ouverte à la circulation, la Grande Route, longue de 525 kilomètres, Kiating-Sitchang, avait déjà pris figure de légende. Les détails complets relatifs à sa construction demeurent encore le secret des solitudes montagneuses. Un jour, l'histoire de ce chef-d'œuvre de l'art de l'ingénieur constituera un record de multiples sacrifices et de luttes continuelles contre la Nature. Ainsi que quelqu'un revenant d'une tournée d'inspection l'a dit : « La terre est, là, trempée par la sueur et le sang de 100 000 travailleurs... qui, à l'aide d'outils primitifs ont ouvert un chemin dans une des plus inaccessibles régions montagneuses de la Chine. » La différence entre le point le plus bas et le point le plus haut de la route de Lo-Si est de 2 400 mètres. C'est le plus grand écart de niveau qui existe sur les routes de

toute la Chine. La plus haute altitude atteinte par la route est 2 835 mètres.

Il nous est facile de deviner que les paysans chinois ne manifestèrent guère d'enthousiasme pour affronter la fatigue et les risques que la construction de la route comportait pour eux. En fait, les travailleurs furent enrôlés de force – le labeur forcé existe encore en Chine. Le rapport officiel mentionne que 100 000 hommes et femmes furent recrutés dans des régions dont, jusque-là, les indigènes n'avaient jamais été embrigadés de cette manière.

Les rapports confessent que ces recrutements donnèrent lieu à de l'agitation parmi les gens du pays, mais que les fonctionnaires chargés de l'opération ne permirent pas à la révolte de se développer et la matèrent avant qu'elle pût se manifester par des actes de violence.

Par quels moyens l'agitation des montagnards réduits en esclavage a été arrêtée, cela ne nous est point dit, mais nous

sommes informés que 2 000 travailleurs perdirent la vie au cours de la construction. Ce nombre doit se rapporter à ceux qui moururent sur la route elle-même, de mort violente par accident ou de maladie soudaine. Quant aux blessés, à ceux qui contractèrent des maladies et qui retournèrent dans leurs villages pour y mourir, nul n'en saura jamais le nombre.

Je ne m'aventurerai pas à dénier que la construction de routes à travers la Chine et l'Asie centrale est un progrès. Cependant, je suis heureuse de m'être promenée entre Ceylan et la Mongolie en un temps où n'existaient que de pittoresques, étroits sentiers, quand le voyageur devait aussi, parfois, chercher son chemin à travers des solitudes sans routes marquées. Parcourir les pays à cette époque avait une saveur, un charme ensorcelant qui ne se retrouvera sur aucune route pour automobiles.

En dehors de toute question de goût personnel à cet égard, je ne puis pas me lasser de signaler avec insistance le côté

absurde de ce développement intensif des voies de communication alors que tous les pays s'emploient avec une égale énergie à entraver ou à prohiber la circulation des hommes de par la terre.

La malignité grotesque dont les divers gouvernements font preuve à cet égard éclairera-t-elle les nigauds qui croient à une « Union des Nations » ?... C'est infiniment peu probable.

Des efforts louables ont été faits par les autorités chinoises pour répandre l'instruction dans la province de Sikang. Voici, à ce sujet, quelques chiffres empruntés aux rapports officiels :

« Le gouvernement provincial a établi l'Académie Woumin à Kangting (Tatsienlou) afin de doter le Sikang d'une institution d'enseignement supérieur. De cette académie dépendent 16 écoles comprenant des écoles moyennes, des écoles normales et des écoles professionnelles comptant, en tout, 2 029 élèves. En plus, 61 écoles primaires

comptant 68 917 élèves ; 411 écoles gratuites avec un programme d'études durant pendant une année qui enseignent à 17 917 élèves. Puis, encore 34 instituts pour l'éducation civique du peuple, 6 bibliothèques régionales et deux corps de personnel enseignant qui circulent dans la province.

« Le Sikang possède également plusieurs écoles spéciales pour les tribus non chinoises de la frontière.

« À Kangting (Tatsienlou), l'École normale prépare des professeurs pour les localités de la frontière. Il existe 6 écoles primaires provinciales dans ces localités.

« En plus de leur éducation, les élèves reçoivent gratuitement la nourriture, le logement et les livres classiques. Une prime mensuelle est allouée aux parents qui envoient leurs enfants à l'école. »

Ce programme dénote les plus louables intentions et je suis certaine que ceux qui l'ont rédigé en étaient animés. Mais il y a quelquefois loin d'un plan à sa réalisation. Les promoteurs de celui-ci n'ont pas reçu

toute l'aide qu'ils auraient dû avoir. Les conditions matérielles, l'accroissement prodigieux du coût de la vie leur ont aussi créé des obstacles.

Néanmoins, quelque bon travail a été fait et l'on peut s'attendre à ce que du meilleur encore soit effectué dans l'avenir. Le plus important est d'éveiller parmi les populations des frontières le désir de faire instruire leurs enfants.

Les écoles primaires de Tatsienlou sont fréquentées par un nombre important d'enfants ; il en est de même de l'école du degré moyen. Les deux Écoles normales : l'École normale provinciale et celle qui dépendait du gouvernement central, comptaient aussi un bon nombre d'élèves. L'une d'elles fut fermée pendant mon séjour à Tatsienlou ; la raison en était, disait-on, que, le coût de la vie ayant considérablement augmenté, les dépenses à faire pour la nourriture des élèves ne pouvaient plus être supportées. Mais c'étaient là racontars populaires ; en fait, rien ne justifiait

l'existence de deux Écoles normales à Tatsienlou. Toutes les écoles reçoivent des garçons et des filles.

Bien que déjà satisfaisant, le nombre d'élèves fréquentant les écoles des divers degrés ne paraît pas atteindre les chiffres indiqués ci-dessus, d'après les rapports officiels, mais tout fait prévoir qu'il l'atteindra et, très probablement, le dépassera dans un avenir prochain.

La grande majorité des garçons et des filles qui fréquentent les écoles sont chinois. Les Tibétains du peuple n'ont pas encore pris l'habitude de faire instruire leurs enfants. Ceux des gens riches reçoivent des leçons particulières d'un moine, dans un monastère ou d'un précepteur laïque qui se rend à leur domicile ou qui y est logé. Parfois, une classe est ainsi constituée qui réunit les enfants de plusieurs familles et souvent, aussi, ceux des serviteurs de ces familles. Sauf des cas spéciaux, l'enseignement donné par ce maître est tout à fait élémentaire et les élèves mettent très longtemps pour apprendre la

moindre des choses. Ce n'est pas qu'ils soient dénués d'intelligence, la faute en est aux méthodes absurdes employées par ceux qui entreprennent leur instruction.

Longtemps avant mon arrivée à Tatsienlou, une mission protestante avait ouvert une petite école ; elle était fermée quand je m'établis dans sa localité. La raison de sa fermeture m'a été expliquée comme suit :

Un édit fut promulgué par le gouvernement chinois, il enjoignait aux directeurs des écoles d'assembler chaque matin leurs élèves pour leur faire saluer le drapeau chinois et le portrait de Sun Yat Sen, « Père de la République ».

Le missionnaire qui dirigeait l'école n'approuvait pas cette cérémonie et, plutôt que d'avoir à la faire célébrer, il ferma son école.

Les prêtres catholiques français montrèrent plus de bon sens et se soumirent à la loi.

Pendant quelque temps j'habitai une maison voisine de leur école. De ma fenêtre, je voyais, chaque matin, leurs élèves, réunis dans la cour, chanter l'hymne national chinois en tenant le poing droit levé, tandis que l'on haussait le drapeau chinois au haut d'un mât. Le soir, à leur départ de l'école, la même cérémonie avait lieu pour descendre le drapeau.

Je trouve noble et émouvant cette sorte de culte laïque rendu à la patrie symbolisée par les couleurs, très propre aussi à faire pénétrer dans l'esprit des jeunes gens le sentiment de la solidarité civique. Il me paraîtrait souhaitable qu'il fût adopté en France avec les modifications convenant à notre pays.

Le poing fermé et levé est une forme de salut d'origine communiste, je crois. Le geste n'est pas gracieux. Les Chinois l'ont adopté et il n'est point du tout, chez eux, exclusivement employé par les communistes.

Le salut à la romaine instauré par Mussolini avait, au contraire, une belle allure, il est dommage qu'il soit maintenant

apparenté au fascisme. On pourrait peut-être le réhabiliter.

L'école de la mission française catholique était une école « enregistrée », c'est-à-dire qu'elle était agréée par les autorités chinoises et obligée de conformer son enseignement aux programmes d'études dressés par le gouvernement chinois. L'école pouvait présenter des candidats aux examens officiels ; les professeurs étaient des Chinois laïques et les élèves n'étaient pas absolument tenus d'être catholiques.

Les effets de la guerre sino-japonaise et de la guerre mondiale se firent sentir jusqu'à Tatsienlou. Le coût de toutes choses s'éleva considérablement et, en ce qui concerne la mission, bien qu'elle reçût quelques subsides d'Amérique, sa situation financière fut diminuée. D'autre part, le gouvernement provincial développait le côté accessoire de l'éducation. Un corps de « scouts » fut institué, des excursions collectives comprenant des repas en plein air furent organisées.

En tant qu'école « enregistrée », celle de la mission dut imiter ce qui se faisait dans les écoles officielles, donc, fournir un équipement de scout à ses élèves et les munir de vivres pour aller s'ébattre dans les montagnes. D'autres obligations incombèrent encore aux missionnaires et les professeurs, pressés par la cherté du coût de la vie, demandèrent de substantielles augmentations de salaire.

La mission ne put pas – me dit-on – supporter ces dépenses ; l'école fut fermée et ses locaux qui appartenaient aux missionnaires furent loués profitablement à une banque que la rumeur publique désignait, à tort ou à raison, comme se livrant au commerce de l'opium.

Dans l'enclos de la cathédrale, les missionnaires avaient une autre petite école, celle-ci dénommée « école de doctrine ». On appelle ainsi des écoles qui sont supposées n'enseigner que la doctrine religieuse particulière à la confession, quelle qu'elle soit, à laquelle la mission appartient.

Toutefois, en ce qui concerne celle de la cathédrale, à Tatsienlou, les missionnaires disaient qu'on y enseignait aussi les mêmes sujets que dans les écoles provinciales. Il s'agissait probablement d'un enseignement primaire. Les élèves étaient peu nombreux et fils de parents catholiques.

Ces « écoles de doctrine » ne sont pas soumises à l'inspection des autorités chinoises et leurs élèves ne peuvent pas se présenter aux examens officiels. Il en résulte qu'ils ne peuvent pas non plus poser leur candidature pour des emplois dans le personnel du gouvernement, et, pour cette raison, les parents ne sont généralement pas enclins à y envoyer leurs fils.

En plus, la mission entretenait un séminaire. Les élèves y étaient pensionnaires et, en principe, étaient destinés à la prêtrise. Toutefois, une minorité seulement de ces garçons entraient dans le clergé. Souvent, les parents qui avaient saisi l'occasion de placer leurs fils dans un établissement où ils étaient nourris et vêtus gratuitement et recevaient

une certaine éducation les en retiraient dès que ceux-ci pouvaient être pourvus d'un emploi rémunérateur, pour lequel des diplômes officiels n'étaient point exigés.

Malgré tout, les Chinois perdirent le goût d'envoyer leurs enfants au séminaire. Le nombre des élèves diminua jusqu'à ce qu'il ne restât plus que trois garçons solitaires dans le vaste local du séminaire. Celui-ci fut alors fermé avec l'espoir d'une brillante résurrection dans l'avenir.

Quant aux filles, j'ai dit que l'enseignement leur est donné tout comme aux garçons dans les écoles officielles.

En dehors de celles-ci, les missionnaires protestants inculquent des notions élémentaires de lecture, d'écriture et d'arithmétique à quelques fillettes. Ils leur apprennent, aussi, des ouvrages de main qui puissent leur être utiles dans leur vie de femmes mariées : tricot, couture, confection de vêtements chinois. Les leçons sont données en chinois, mais les enfants

apprennent le tibétain avec un professeur indigène.

Les religieuses chinoises dépendant de la mission française ont une petite école primaire au centre de Tatsienlou.

Un pensionnat pour orphelines ou enfants « données » existe à l'autre bout de la ville, il est dirigé par des religieuses étrangères et contigu à leur couvent.

Un mot concernant les enfants « données » peut être intéressant. Cette « donation » ou « abandon » perpétue une antique coutume chinoise, celle qui permettait aux parents de vendre ou de donner leurs enfants gratuitement, selon leur bon plaisir. Les enfants vendus ou donnés devenaient, en fait, des esclaves.

Les orphelinats des missions ne contiennent, en général, qu'une minorité de véritables orphelines. Certaines des fillettes sont des enfants abandonnées à l'âge de quelques mois ou de quelques jours. Dans les grandes villes, il arrive que des femmes accouchant de filles illégitimes ou étant

poussées par une extrême pauvreté, vont déposer leur bébé à la porte d'une mission où elles savent qu'il sera recueilli. Il est exceptionnel que des garçons soient abandonnés et les abandons sont, au total, beaucoup moins nombreux que les missionnaires se plaisent à le dire. Les Chinois ne sont pas irréprochables en toutes choses mais il ne faut pas les dépeindre comme des monstres ayant, habituellement, des mœurs abominables. Les histoires de bébés jetés à la voirie que l'on trouve sur des tas de fumier ou dans les égouts sont de purs contes. Des cas d'infanticide peuvent exister, on en constate dans tous les pays, mais il est faux de prétendre qu'ils sont normaux en Chine.

La plupart des fillettes vivant dans les orphelinats catholiques français sont des enfants « données », c'est-à-dire que leurs parents les y ont amenées et, pour obtenir leur admission, ont signé une formule par laquelle ils renoncent à leurs droits sur l'enfant et transmettent ceux-ci à la mission.

La valeur de cet acte, qui pouvait être réelle sous l'ancien régime chinois, ne l'est plus guère ou est même tout à fait nulle aujourd'hui.

Les missionnaires comptent, pourtant, que cette « donation » peut empêcher des parents « païens » de reprendre leurs filles qui ont été baptisées et de les emmener dans un milieu non catholique. Ils essaient probablement, aussi, en s'assurant la propriété des fillettes de parer à la perte qu'ils éprouveraient si on les leur enlevait à l'âge où elles peuvent fournir un travail utile et repayer, de cette façon, les dépenses qui ont été faites pour leur entretien pendant leur enfance. C'est là un calcul humain qui n'a, en soi, rien de malhonnête s'il se borne à la récupération des débours faits pour le bien des pensionnaires. La somme des profits effectués par ce moyen ne dépasse-t-elle pas celle des débours ?... Il ne m'appartient pas d'examiner ce sujet.

Ce que l'on peut dire, sans crainte d'errer, c'est que le calcul ne s'inspire pas de la vraie

charité chrétienne. Les comptes de doit et avoir sont étrangers à l'Évangile.

À Tatsienlou où l'orphelinat est situé à la campagne, dans un grand jardin, la plupart des enfants sont en parfaite santé. On ne peut pas toujours en dire autant des fillettes étroitement enfermées dans certains couvents des grandes villes où elles manquent d'air et d'exercice. À Tatsienlou, la majorité des pupilles de la mission, accoutumées dès leur petite enfance à une vie monotone et terne, ne se sentaient pas malheureuses.

Certaines d'entre elles filaient, d'autres tricotaient, quelques-unes tissaient ou cultivaient le jardin potager et toutes faisaient, à l'occasion, office de manœuvre maçon lorsque l'on construisait un nouveau bâtiment ou réparait l'un des anciens.

Les plus jolies et les plus robustes échappaient en grande partie à ces corvées. Celles-là constituaient le stock d'où l'on tirait des épouses pour les Chinois convertis qui désiraient se marier.

Autrefois, la mission, représentant les parents, recevait du marié le prix d'achat habituel. Cela ne se faisait plus à Tatsienlou ; les épouses y étaient « gratuites » et la mission leur donnait un petit trousseau. Ces particularités auraient dû attirer nombre de candidats pauvres qui reculaient devant les dépenses que nécessite un mariage, en Chine. Pourtant, peu de jeunes filles se mariaient, non point que l'envie leur en manquât, mais faute de prétendant.

En passant, on peut noter que les anciennes coutumes chinoises prévalent encore, dans les missions catholiques, en ce qui concerne le mariage de leurs pupilles. Celles-ci ne sont cependant pas données à un homme qu'elles n'ont *jamais* vu. Les choses se passent généralement de la façon suivante :

La jeune fille que les missionnaires estiment convenir au candidat époux est interrogée. Désire-t-elle se marier ?... L'alternative est de devenir religieuse. Le célibat, la sortie de l'orphelinat autrement

que par le mariage ou la prise de voile ne paraît pas concevable aux missionnaires catholiques. De fait, les jeunes filles élevées par eux, strictement séparées du monde, ne sont pas préparées à se faire une place parmi leurs compatriotes en exerçant un métier qui assure leur subsistance. L'éducation qui leur est donnée fait d'elles des créatures passives, complètement dénuées d'initiative.

La fille à qui le couvent répugne répond à la religieuse qui l'interroge qu'elle veut se marier. Alors, à un jour donné, on la conduit au parloir où elle trouve le prétendant. Elle peut l'examiner pendant un bout de temps ; s'enhardira-t-elle assez pour oser lui parler ? ... ce n'est pas certain.

À l'issue de cette entrevue, un missionnaire demande séparément à chacun des jeunes gens si le fiancé ou la fiancée qu'on leur destine leur plaît. Généralement, ils acceptent avec indifférence le choix fait pour eux.

Une date est alors fixée pour le mariage qui se fait sans cérémonie – il en était, du moins,

ainsi au Sikang. Un de ces mariages célébré à six heures du matin dans la cathédrale vide m'a laissé une pénible impression.

Je sais fort bien que, dans la plupart des pays, les mœurs ont jadis patronné ce genre de mariage, la fille étant supposée disposée à se prêter passivement aux relations sexuelles avec n'importe quel homme à qui elle était donnée. Il est possible que nombre de jeunes Chinoises demeurent encore à ce degré d'indifférence sous-bestiale. Je dis sous-bestiale car des chiennes et des juments que j'ai eues savaient fort bien marquer leur préférence pour certains mâles et repousser les autres à coups de dents et à coups de pieds.

Des étrangers qui se posent en civilisateurs ne devraient point se conformer à des errements désuets qui offensent la morale.

Il advient plus d'une fois que les mariages arrangés par les missionnaires ne sont pas heureux. J'en ai vu des exemples lamentables.

Parmi les plus avenantes et les plus robustes pupilles des missions, certaines par goût spontané, par crainte d'un travail trop dur dans la maison familiale où un mari les emmènerait, ou encore, y étant incitées par les religieuses, se décident à demeurer au couvent. D'autres adoptent une carrière intermédiaire entre le mariage et la profession religieuse. Elles « se font vierges », suivant l'expression pittoresque des missionnaires. Les « vierges » sont des filles qui renouvellent, chaque année, un vœu de célibat ; leur emploi est celui d'institutrices dans les postes de mission existant dans les villages. Elles enseignent à des petites filles un rudiment de connaissances primaires et, surtout, le catéchisme et des prières.

Les « vierges » peuvent cesser de l'être à l'expiration de chacune de leurs périodes annuelles de célibat et même, m'a-t-on dit, si au cours d'une de ces périodes elles souhaitent se marier, elles peuvent être relevées de leur vœu.

Ces institutrices, dont quelques-unes ne sont plus jeunes, paraissent très satisfaites de la semi-indépendance et du petit confort dont elles jouissent dans les paroisses villageoises.

C'est avec regret qu'après avoir dépeint les mieux partagées d'entre les pupilles de l'orphelinat je dois en mentionner d'autres, malades ou infirmes, qui n'étaient ni mariables, ni acceptables comme vierges-institutrices ou comme religieuses. La vie de ces infortunées était sombre et leur avenir paraissait devoir l'être encore plus.

J'ai spécialement observé deux d'entre elles pendant plusieurs années et, souvent, j'ai souhaité qu'une mort subite et douce les libérât de leur esclavage.

Chose bizarre, toutes deux étaient paralysées de la même manière, leur bras droit était inerte ; de surcroît, la plus jeune boitait. L'aînée, qui à part son infirmité était véritablement jolie, demeurait presque toujours taciturne, le regard fixe, semblant absorbée dans ses pensées. Les religieuses la

disaient faible d'esprit, peut-être s'affligeait-elle, simplement, de son état misérable.

L'emploi de portefaix avait été assigné à ces filles. Une hotte sur le dos et munies d'une pioche ou d'une pelle, elles grimpaient les pentes des montagnes qui entourent le couvent pour charger du sable ou des pierres. Parvenir, avec une seule main, à jeter les matériaux dans leur hotte par-dessus leur épaule constituait un tour d'acrobatie. Lorsque celui-ci devenait impossible quand il s'agissait de lourdes pierres, d'autres fillettes emplissaient la hotte, chargeant leurs compagnes infirmes comme l'on charge les bêtes de somme. Toutes les fillettes, je l'ai dit, faisaient, à l'occasion, ce métier de manœuvre, mais les deux paralysées y étaient quotidiennement astreintes.

Lorsque du fumier animal était requis pour le mélanger au contenu des latrines que l'on répandait dans les jardins, les deux compagnes d'infortune, racloir en main, hotte au dos allaient nettoyer des étables et rapportaient leur lourde charge du produit

visqueux et malodorant, effectuant de multiples voyages des étables au couvent.

D'autres fois elles transportaient des pommes de terre ou des navets ou d'autres choses et cela, sans trêve ; du matin au soir on les voyait cheminer ahanant, courbées sous le poids de leur fardeau.

Évidemment, de bons vêtements se seraient abîmés, tandis que les fillettes se livraient à ce genre de travail. Poussant ce raisonnement à l'extrême, leurs tutrices les laissaient circuler en haillons, pis encore, il leur arrivait d'être pieds nus en hiver (température de 10 degrés centigrades sous zéro). Cela n'était pas fréquent, généralement elles s'enveloppaient les pieds avec des chiffons comme le font les mendiants chinois. Mais il est de trop que le fait ait pu se produire.

Que penser de femmes qui infligent pareil traitement à des malheureuses enfants incapables de se défendre ou de s'échapper ? Devons-nous voir dans leur conduite la

manifestation d'une perversité invétérée ?... Point du tout. Ces femmes ont simplement cultivé inconsciemment une dureté de cœur particulière qui les empêche de s'émouvoir à la vue de la souffrance.

Des gens qui nourrissent l'opinion pernicieuse que la souffrance est utile et bienfaisante, qu'elle est « notre meilleure amie », comme me le disait une des religieuses, sont des membres dangereux dans n'importe quel groupement social. Prêts à endurer la souffrance, trouvant même de la jouissance à se l'infliger, ces déments sont également toujours prêts à l'infliger à autrui.

Hâtons-nous de nous tourner vers un sujet plus agréable.

Celui-ci nous est fourni par les corps de scouts, garçons et filles. Les enfants se sont mis à ce jeu avec le plus grand sérieux. Les tout-petits de cinq à neuf ans montrent par leur attitude qu'ils croient accomplir une tâche d'une importance extrême. Je les regardais défiler pendant la guerre sino-

japonaise. En marchant, ils chantaient à pleine voix des chants patriotiques et guerriers. Sans aucun doute, ils pensaient que si des envahisseurs étrangers paraissaient sur la route, devant eux, ils les mettraient en pièces jusqu'au dernier. Ils étaient charmants à voir, vêtus d'uniformes militaires kaki, coiffés de képis la plupart du temps trop grands pour leurs petites têtes.

La vivacité des fillettes était surtout remarquable par son contraste avec la démarche gauche et timide des jeunes filles de l'ancienne Chine et encore de celles de beaucoup de villages.

Tout cela peut être puéril et il ne faut pas exagérer l'importance des résultats que les initiatives de ce genre peuvent produire. Néanmoins, on peut discerner en elles la promesse d'un rajeunissement de la très ancienne Chine.

Quelques faibles qu'aient pu être jusqu'à présent les effets de l'activité déployée par le gouvernement chinois pour répandre l'instruction parmi les indigènes de la

frontière occidentale, elle ne peut manquer de porter des fruits. Que les promoteurs de ce mouvement aient patience ; accordons-leur du temps. La patience est la plus nécessaire des vertus en Asie.

En dehors de celles qui regardent l'instruction publique, l'administration provinciale du Sikang poursuit d'autres entreprises. Des prospecteurs parcourent le pays à la recherche de minéraux ; de nouveaux procédés doivent être appliqués au lavage des sables aurifères que l'on rencontre dans presque toutes les régions de la frontière occidentale, mais dont le rendement en or est faible.

Un bureau forestier a été établi, il doit entreprendre le reboisement des montagnes qui ont été entièrement dénudées par les charbonniers.

La tâche n'est pas facile. En dépit des nouveaux règlements, charbonniers et bûcherons continuent à détruire les forêts qui existent encore, montant de plus en plus haut

vers les cimes, à mesure qu'ils abattent les arbres. Une femme du pays me dit qu'il y a quarante ans la vallée voisine de Tatsienlou et les montagnes environnantes étaient entièrement boisées ; aujourd'hui, il est difficile d'y trouver un arbre.

Il faut dire qu'un grand nombre de Tibétains de la région – en majorité des femmes – gagnent leur vie comme bûcherons, rapportant chaque soir sur leur dos un lourd faix de bois qui sera vendu très profitablement le lendemain, au marché. Les charbonniers aussi sont tibétains, ils arrivent parfois de loin, du Nyarong ou d'autres endroits reculés, à quatre ou cinq jours de marche de Tatsienlou. Le charbon contenu dans des paniers est chargé sur des yaks qui voyagent en caravane. Il n'existe point de mines de houille dans la région de Tatsienlou et l'hiver y est dur, aussi, le charbon de bois, comme le bois, y est-il très demandé. À des gens qui vivent de leur métier de bûcheron ou de charbonnier et qui n'en connaissent aucun

autre, il est difficile de faire observer les nouvelles lois prohibant l'abattage des arbres.

Un essai de plantation le long des routes se poursuivait pendant mon séjour au Sikang. La besogne devait être faite par des soldats. Ces garçons manquant d'expérience et ne prenant aucun intérêt à leur tâche ne désiraient que d'en terminer avec elle le plus promptement possible. Ils enfonçaient au hasard dans la terre, parmi des tas de cailloux ou dans le lit des ruisseaux, de jeunes plants plus ou moins desséchés, certains tout à fait morts ou dépourvus de racines. Un bon nombre de ceux-ci furent volés par les paysans ou par des voyageurs campant à proximité et ayant besoin de feu pour faire bouillir leur thé. Les mêmes soldats qui les avaient plantés dans la journée les arrachaient aussi, quelquefois, à la nuit tombée. Le bois constituait un butin de valeur.

Les autorités du Sikang ont aussi élaboré un programme économique. Un département particulier doit étudier les moyens de

développer l'agriculture et l'élevage. Diverses questions telles que l'irrigation de certains districts, les transports et la vente des produits agricoles, l'établissement d'industries sur des bases coopératives sont également de son ressort.

Des crédits ont été accordés à de petites fabriques de papier et d'ustensiles en fer ; l'industrie du cuir, la fabrication d'étoffes, de couvertures et de tapis sont, aussi, encouragées.

Jusqu'à présent, les Chinois sont à peu près seuls à réclamer les avantages offerts par l'administration. De même qu'en ce qui concerne la fréquentation des écoles, les indigènes restent en grande partie indifférents, parfois même hostiles à ces innovations. Mais leurs promoteurs sont hommes à les réitérer.

Les tentatives concernant l'élevage et la laiterie rencontrèrent un plus sérieux échec. Une ferme fut établie à Taining, sur les hauts plateaux. Le directeur nommé par les

autorités était un homme capable, ayant fait des études techniques en France ; malheureusement, il ne connaissait ni le pays où on l'envoyait, ni les races d'animaux qui y prospèrent. De plus, il ne savait pas le tibétain et les Chinois qu'on lui adjoignit comme personnel ne le savaient pas non plus. Ces derniers qui auraient pu être d'utiles employés de bureau dans une ville chinoise n'étaient nullement préparés à jouer le rôle de cow-boys à plus de 3 000 mètres d'altitude. Ils souffraient terriblement du froid et les longues cornes pointues des vaches indigènes – les *zomos* et les *dis*⁵⁰ – les effrayaient.

Les robustes géants pasteurs Khampas, qu'ils avaient engagés comme domestiques, riaient de ces frêles Chinois, perdus dans ce climat âpre, qui demeuraient inactifs, serrés les uns contre les autres autour d'un brasero dans les cabanes qui leur servaient d'habitations. Ayant constaté leur

⁵⁰Les *zomos* sont originellement des métis de taureau à poil ras et de *dis*, yak femelle. Les *zos* (mâles) et les *zomos* (femelles) se reproduisent aussi entre eux.

impuissance, ils les trompèrent et les volèrent.

Les vaches, mal soignées ou qui désapprouvaient les expériences de régime et d'autres natures faites sur elles par leurs nouveaux propriétaires, cessèrent de donner du lait ; quelques-unes moururent. Le beurre que la ferme modèle devait expédier en quantité en diverses localités n'y apparut que comme quelques petites mottes et à longs intervalles.

Dans ces tristes circonstances, le directeur de la ferme conçut une idée et s'en vint me la communiquer.

Le lait manquait chez lui, et, sans lait, on n'y pouvait point faire de beurre. Cependant, les autorités qui avaient établi la laiterie exigeaient la production de beurre.

Lait et beurre étaient abondants chez les pasteurs des hauts plateaux. Il ne pouvait être question de transporter du lait à la ferme pour l'y baratter, il se serait gâté en cours de route, mais lui, le directeur, avait lu quelque part qu'en fondant du beurre et en barattant

le liquide on pouvait obtenir de nouveau du beurre « frais ». Je doutai fort de la réussite du procédé ; néanmoins, on en fit l'expérience non pas à Taining, mais ailleurs, dans la vallée. Le beurre obtenu de cette manière est fortement salé, fort gentiment emballé dans du papier ciré et vendu sous le nom de « beurre pasteurisé ». Les Tibétains qui en ont goûté le déclarent nauséabond ; mon jugement sera moins sévère : il a le goût du beurre fondu et nullement celui du beurre frais ; c'est tout.

Les essais d'élevage n'eurent pas plus de succès que celui de la laiterie.

Quelques animaux de races étrangères : taureaux, béliers, étalons et même verrats furent importés pour améliorer les troupeaux indigènes.

Un jour, sur la route, je rencontrai un de ces taureaux ; il était déjà d'une belle taille, mais jeune, car les importateurs estimaient que des bêtes jeunes s'acclimateraient plus aisément. Celui-ci effectuait le long voyage des plaines aux hauts plateaux dans une

charrette traînée par des hommes attelés avec des cordes. Il ne paraissait nullement effrayé ; debout, il regardait d'un air digne et vaguement condescendant les humains qui se fatiguaient à son profit. Le groupe me fit penser aux temps anciens où les hommes révéraient des animaux-dieux. Dans un autre décor, celui-ci eût pu être un Bœuf Apis.

Les taureaux importés supportèrent mal la haute altitude des pâturages tibétains et le vent glacé qui les balaie ; la nature ne les avait pas vêtus en vue d'un tel climat.

Les massives épouses, couvertes d'une épaisse fourrure et coiffées de cornes énormes, qu'on leur destinait, leur firent peur. De leur côté, les *dis* et les *zomos* considéraient avec un étonnement dénué de sympathie ces étrangers misérablement habillés.

Les pauvres taureaux, tremblant de froid, beuglaient désespérément. Encore une chose qui surprenait les dames bovines. Quelle langue parlaient ces nouveaux venus ?...

Nos bestiaux beuglent, mais les *yaks* et les *zos* grognent. Toute conversation était impossible. On dut ramener les taureaux importés vers des régions plus chaudes.

Les pasteurs des hauts plateaux triomphèrent. D'un air entendu, ils disaient à tout venant : « Les Chinois croient-ils que nous ignorons l'existence de bœufs tels que ceux qu'ils nous ont amenés ? Nous savons qu'il en existe dans les plaines basses et nous savons, aussi, qu'ils ne peuvent pas vivre chez nous. »

Les étalons n'eurent guère plus de succès.

Le programme qui avait été dressé prévoyait, dans une période de cinq années, l'élevage de 3 400 chevaux destinés aux haras, de 950 poneys pour l'armée et de 850 mules. La précision de ces nombres est merveilleuse. Hélas ! une station d'élevage si fortement peuplée est restée le rêve de quelques bureaucrates.

Comme je viens de le dire, les indigènes ne goûtent guère toutes les innovations dont on veut doter leur pays.

La plupart d'entre eux sont parfaitement satisfaits de leur condition et redoutent tout ce qui est de nature à déranger leurs coutumes ancestrales. Les pasteurs sont d'obstinés adversaires de l'extension des cultures qui réduirait l'étendue des pâturages. L'exploitation de mines, croient-ils, dessécherait la sève nourricière contenue dans la terre ; il s'ensuivrait que l'herbe ne croîtrait plus et, par conséquent, que le bétail, ne trouvant plus de quoi se nourrir, périrait.

Ils regardent avec méfiance les animaux de race étrangère que l'on importe, craignant que le mélange de sang étranger ne contamine leur bétail ou, même, que la seule proximité de ceux-ci ne mette en danger la santé de leurs troupeaux et, finalement, n'amène leur destruction.

Jusqu'à présent, disent-ils, personne ne s'est mêlé des accouplements de leurs vaches

ou de leurs juments, le faire est antinaturel et les Chinois qui patronnent ces interventions doivent nourrir des desseins diaboliques.

« Qui peut savoir », me dit – avec le plus grand sérieux – un de ces primitifs enfants des grandes solitudes, « si après avoir forcé nos vaches et nos juments d'accepter ces mâles venus des plaines, ces maudits Chinois ne nous enverront pas des hommes étrangers pour que nous leur livrions nos femmes ? »

Devons-nous être étonnés si, se heurtant à des individus d'une tournure d'esprit aussi baroque, les tentatives faites par les Chinois pour éduquer les indigènes de leur frontière occidentale ont, jusqu'ici, remporté peu de succès ?

Ils n'en ont que plus de mérite à poursuivre leurs efforts et les gouverneurs du Sikang et du Ching-Hai sont à féliciter pour avoir le courage de reprendre encore une fois cette tâche ingrate.

CHAPITRE IV

Quand j'arrivai à Tatsienlou, je trouvai la ville envahie par une foule de réfugiés, je passai quelques jours comme hôte des missionnaires écossais de la « China Inland Mission », puis un ermitage me fut offert sur un petit plateau porté sur un éperon de montagne qui dominait la ville. Je devais cette offre à un éminent bonze chinois. Taï Hsou Fa sse (Taï Hsou, docteur de la loi) avec qui j'avais été précédemment en relation.

Taï Hsou est une personnalité éminente dans le monde politico-religieux chinois. Il est natif du Chékiang comme Chiang Kai shek dont il est l'ami. Il a fait le tour du monde et séjourné dans la plupart des capitales, notamment à Paris, où il a, pendant quelque temps, été en pourparlers avec des orientalistes, en vue de fonder un institut

d'études de la philosophie bouddhiste chinoise⁵¹.

Un de ses disciples, un Chinois entré dans le clergé tibétain, habitait sur le plateau qui se nommait Pomo San et était maître de disposer des logis qui y avaient été construits.

J'ai eu l'occasion, en des livres précédents, de mentionner la coutume des religieux tibétains de se retirer dans des maisonnettes appelées *tsam khangs* pour s'y livrer à la méditation pendant un temps plus ou moins long. Quelques-unes de celles-ci existaient à Pomo San, disséminées dans les environs d'un petit monastère lamaïste.

Celle que l'on m'offrait répondait exactement aux règles établies pour ce genre d'habitations : elle était exclusivement une demeure à l'usage d'un unique occupant : un reclus. Bâtie en pierre avec des murs épais, elle comprenait deux chambres de la dimension des cabines de bateaux. Dans la moins exigüe des deux, une banquette en bois, encasée entre le mur et une cloison de

⁵¹Depuis que ceci a été écrit Taï Hsou est mort en avril 1947.

planches, servait de lit pendant la nuit, de siège pendant la journée et accentuait l'aspect « cabine » de la cellule. Une table étroite était placée devant cette banquette. Quelques étagères pour placer des livres et un petit autel dont le bas formait une armoire complétaient l'ameublement. Sur l'autel trônait une statuette de Tsong Khapa, le fondateur de la secte Gelougaspa. Quand je dis « autel », cela signifie simplement une étagère élevée propre à y asseoir respectueusement l'érudit réformateur ; il ne s'ensuit pas qu'il fût vénéré à la façon des saints de l'Église catholique à qui l'on adresse des prières. Nul lamaïste n'attend que des faveurs lui soient conférées par les défunts lamas, si éminents qu'ils aient pu être par leur savoir, leur sagesse ou leur sainteté.

La chambrette, chichement éclairée par une petite fenêtre carrée, communiquait avec la pièce voisine servant de cuisine. L'habitant de l'ermitage était supposé s'y enfermer et pourvoir lui-même à ses besoins, ou peut-être, un disciple-serviteur viendrait une fois

chaque jour préparer son repas. À ce moment, le reclus fermerait la porte existant entre les deux chambres et le serviteur s'en irait, son travail fait, laissant, de nouveau, son maître seul.

Devant l'unique entrée de ce logis s'étendait une cour dont les dimensions minuscules s'apparentaient aux siennes. Elle était entièrement clôturée par un mur suffisamment élevé pour que le reclus qui y viendrait prendre l'air ne pût pas être vu du dehors et que lui-même ne pût voir que le ciel et les crêtes de quelques hautes chaînes de montagnes lointaines.

Cette habitation me plut au premier coup d'œil. Certes elle n'avait par l'allure « héroïque » de la caverne où j'avais passé près de trois années à 3 900 mètres d'altitude sur les dernières pentes septentrionales de l'Himalaya, à la lisière des grands plateaux tibétains. L'altitude était inférieure de 1 000 mètres environ, et le décor ne s'ornait pas de glaciers ; la population d'une ville grouillant au pied de Pomo San remplaçait

l'immensité des solitudes ; néanmoins, en faisant violence à mon tempérament d'anachorète ultra-radical, je pouvais m'en contenter.

À quelque distance de là, Yongden fut logé dans un autre ermitage. Un ermitage de style moins sévère, car une très large fenêtre en éclairait la pièce principale plus grande que ma chambre et permettait la vue au-dehors, non seulement sur le paysage de montagnes mais sur une pelouse qui s'étendait au-delà du portique donnant accès au plateau. Ce portique occupait le sommet du sentier pierreux et très raide qui descendait en zigzaguant jusqu'à la vallée. Cinq ou six hommes au plus le grimpaient chaque jour pour apporter des provisions aux lamas et des bûcherons revenant des montagnes voisines traversaient parfois la pelouse, mais généralement ils empruntaient d'autres sentiers. Si Yongden n'était pas aussi strictement claustré que moi, sa large fenêtre ne lui procurait pourtant pas l'occasion de distractions nombreuses. Mais il ne vivait pas

seul ; notre domestique habitait avec lui et couchait dans une soupenne sous le toit, au-dessus de la seconde pièce du logis qui, comme chez moi, servait de cuisine. Le domestique y préparait nos repas qu'il m'apportait ou que, de temps en temps, j'allais prendre avec Yongden.

De ma cuisine j'avais fait une « salle de bains » en y plaçant un baquet en bois. Certainement, jamais depuis que l'ermitage avait été construit, sa cuisine n'avait servi à cet usage, car les anachorètes tibétains pas plus que les *dokpas* ne tiennent les bains en estime. Ce n'est pas qu'ils partagent la superstition de ces rustauds et s'imaginent que l'eau emportera leur « bonne chance » avec leur crasse, mais ils jugent que le temps passé à se dévêtir, se laver et se revêtir est du temps perdu.

Nous lisons à ce sujet dans la biographie de l'ermite poète Milarespa que, ayant donné des instructions religieuses à une jeune fille, il y ajouta ce conseil : « Maintenant, il ne faudra plus vous laver. » Cela s'explique si on

se souvient de ce que j'ai dit en parlant des *dokpas* : se laver, pour une femme, est signe de coquetterie.

Tant que l'été dura je portai souvent mon baquet dans ma cour bien close pour y prendre mon bain, suivi d'un bain de soleil.

C'est à un de ces moments qu'une tragédie se déclencha.

Je me rôtais au soleil, aussi peu vêtue que possible, lorsque l'on frappa à la porte massive qui fermait ma cour. Ce n'était pas l'heure où l'on m'apportait mon repas, je crus que quelqu'un se trompait, devant se rendre ailleurs et s'en irait si on ne lui répondait pas, mais l'on continua à frapper avec insistance et quelqu'un cria : « Ouvrez, ouvrez. » Je ne répondis pas encore. Un dialogue suivit en chinois, entre deux hommes, puis celui qui avait crié « ouvrez » en tibétain répéta de nouveau sa demande. Cette fois, je répondis en colère.

« — C'est ici un *tshams khang* : on n'y doit pas entrer... Je me lave... je n'ouvrirai pas. »

L'homme cria encore une fois « ouvrez » et, n'obtenant pas de réponse, s'en alla en grommelant avec son compagnon.

Le lendemain, j'eus l'explication de cette tentative d'intrusion.

La guerre sino-japonaise avait déterminé, en Chine, une épidémie de ce qu'un médecin de mes amis appelait « l'espionnite ». Au lieu de chercher les espions parmi eux, où ils ne manquaient pas, les Chinois soupçonnaient tous les étrangers et les plus innocentes actions de ceux-ci étaient tenues pour comporter des significations importantes et dangereuses.

Pourquoi m'avisais-je de choisir pour demeure un endroit écarté, au lieu de vivre parmi la foule ?... Les enquêteurs ne se demandaient pas s'il y avait des logements disponibles dans la ville et ne remarquaient pas, non plus, qu'il n'y avait absolument rien à espionner sur mon plateau désert tandis que – bien que j'en doute – on aurait peut-être pu le faire dans la ville.

Mon voisin le plus proche, qui paraissait avoir été stylé par la police, vint me dire, d'un air méchant, que je devais m'abstenir de regarder le paysage dans mes jumelles comme je le faisais quelquefois pour voir des animaux sauvages courant sur les montagnes ou des files de bûcheronnes descendant les pentes leur faix sur le dos.

J'écrivais aussi pendant une grande partie de la journée. Les porteurs d'eau et d'autres entrant chez moi avaient vu ma table couverte de papiers. Bien suspect cela aussi...

Le bonhomme ajouta qu'il aurait à répondre de *tout le mal* que je ferais et il paraissait craindre fortement que mes méfaits ne soient nombreux et terribles.

Des policiers montèrent aussi de Tatsienlou pour interroger Yongden.

Pour en finir, j'écrivis au consul de France à Chengtu.

Je saisis l'occasion qui m'est offerte par mon récit pour payer le témoignage de respect qu'elle mérite à la mémoire du

docteur Georges Béchamp qui remplissait, à ce moment, les fonctions de consul de France. C'était un homme d'une grande droiture et d'une haute intégrité morale. Après la conclusion du honteux armistice et l'avènement du gouvernement Pétain, il fut de ceux qui ne désespérèrent pas de la France malgré son effondrement.

À cette époque, le général de Gaulle personnifiait la Résistance, le docteur Béchamp se rallia à lui et abandonnant tout ce qu'il possédait à Chengtu, et dont la valeur était importante, il alla représenter la France combattante à Hong Kong.

Les Japonais vinrent, le docteur Béchamp ne se sentit plus en sûreté. Mal conseillé, certains m'ont dit qu'il avait été délibérément trahi. Il s'embarqua pour Fort Bayard (Kwanchowwan), une petite enclave qui, alors, était concession française. Il croyait pouvoir passer facilement de là en Chine. La police *française*, à qui il avait été dénoncé, ne lui laissa pas le temps d'atterrir et l'arrêta sur

le bateau. Conduit à Hanoi, il y fut condamné à quinze ans de prison.

Le docteur Béchamp était peu robuste, il ne résista pas au régime qui lui était imposé. Je tiens d'un officier qui fut son compagnon de cellule qu'on lui refusa tous soins, tous médicaments bien que ses compagnons eussent fait la grève de la faim pour tenter de fléchir ses persécuteurs. Rien n'y fit. Le docteur Béchamp mourut sur ce qui avait été pour lui le champ d'honneur.

Combien d'histoires analogues pourraient être racontées ! Mon livre n'a aucune visée politique et je suis loin de la France au moment où je l'écris ; cependant, je ne puis m'empêcher de demander : « Justice a-t-elle été suffisamment faite chez nous ? Le peuple de France a-t-il su exiger qu'elle soit intégralement faite, non en paroles seulement, mais en actes tangibles ?... »

Le docteur était doué du genre d'habileté politique prisée en Chine, il s'était depuis longtemps fait des amis de plusieurs hautes personnalités chinoises et, entre autres, du

gouverneur de la province du Sikang. Il informa ce dernier qui donna des ordres très stricts à mon sujet. Des excuses me furent faites et un banquet offert en mon honneur.

Je ne gardai rancune à personne. Les Chinois savent être agaçants à souhait, mais qui ne l'est pas à l'occasion ? et, au demeurant, ils sont charmants.

Je restai donc dans mon ermitage et aux visites déplaisantes que j'avais subies en succédèrent d'autres, les unes simplement agréables et d'autres liées à des événements divers, souvent intéressants.

Je ne menais pas strictement la vie d'un reclus. Je n'étais point venue à Pomo San dans cette intention et mes journées de retraite étaient coupées par des courses à travers les montagnes ou par des conversations avec mon domestique qui me rapportait ce qui se disait et se passait dans la ville, en dessous de nous.

Un jour, il arriva avec une histoire singulière.

Les Chinois racontaient que deux hommes sauvages avaient été amenés à Tatsienlou par un officier ; ces hommes sauvages ne savaient point parler et étaient tout à fait farouches. J'aurais beaucoup désiré les voir, malheureusement, quand mon domestique m'informa de la chose, on les avait déjà emmenés depuis plusieurs jours.

Je me demandai d'abord si ces hommes étaient de grands singes, mais certaines informations que j'obtins par la suite me portèrent à croire qu'il s'agissait d'aborigènes incivilisés, comme il en existe encore un petit nombre dans les montagnes du Yunnan. Ils savaient certainement parler, mais ni les Chinois, ni les Tibétains ne comprenaient leur langage.

Leur passage au Sikang fit revivre quantité de contes concernant les *Migueuds*⁵². Certains de ces contes ont une base réelle et peuvent se rapporter, non seulement aux aborigènes du Yunnan, mais aussi à d'autres indigènes habitant les montagnes couvertes

⁵²Orthographe tibétaine : *mi rgod*.

de forêts de la frontière du Tibet, de l'Assam et de l'Himalaya.

D'autres contes sont de pure fantaisie, ou bien, comme le dirait un occultiste taoïste chinois ou un de ses collègues tibétains ou Lolos, ils peuvent relater des rencontres fortuites avec des êtres appartenant à un autre monde que le nôtre.

Les montagnards de l'Himalaya parlent beaucoup des Migueuds qui, disent-ils, habitent les forêts vierges et ne se hasardent que très rarement dans les endroits découverts.

Voici une histoire qui m'a été racontée :

Une femme gardait le bétail sur la montagne et comme elle devait y passer tout l'été, elle s'était établie dans une caverne. Là, un soir, tandis qu'elle faisait bouillir son thé, elle aperçut deux énormes pieds poilus qui se balançaient au-dessus d'elle. Un géant devait être assis sur le rocher qui surplombait la caverne et laissait ses pieds pendre dans le vide. La femme était terrifiée mais n'osait pas fuir, car les pieds de l'individu s'agitaient au-

dessus de l'entrée de la caverne ; au bout d'un moment, l'un des pieds désigna une grosse épine qui était plantée dans l'autre. Comme ce geste se répétait, la femme comprit que le Migueud désirait qu'elle extirpe l'épine. En tremblant, elle le fit. Les pieds alors se retirèrent et elle entendit le bruit de pas très lourds qui s'éloignaient à travers la forêt.

Quelques jours plus tard, la carcasse d'un sanglier fut jetée du haut du rocher, devant l'entrée de la caverne et plusieurs fois par la suite le Migueud prouva sa gratitude par des cadeaux analogues. Ce qui semble prouver – si le fait est vrai – que le Migueud était bel et bien un homme primitif connaissant l'existence d'humains plus adroits que lui puisqu'il attendait de la gardienne de bétail qu'elle extirpe, peut-être avec la pointe de son couteau, l'épine profondément plantée dans la chair que, lui-même, ne parvenait pas à enlever. Les témoignages de sa reconnaissance dénotent aussi une mentalité humaine.

Les Lolos du Sikang racontent également des histoires concernant des « hommes sauvages » qu'ils entrevoient par hasard dans les forêts. Certains m'ont dit que ces « hommes sauvages » fabriquent, pour leur usage, des instruments en pierre, notamment des haches avec lesquelles ils coupent des branches d'arbres. Mais ce sont peut-être là de simples contes, bien qu'il existe certainement dans toutes les régions que j'ai nommées de petites tribus d'indigènes demeurées à un degré très bas d'évolution.

Quelque temps après le passage des « hommes sauvages », un autre événement « extraordinaire » se produisit à Tatsienlou.

Un haut fonctionnaire chinois, en voyage, s'était arrêté dans une auberge locale. Plusieurs serviteurs et une très belle femme l'accompagnaient. Mon domestique avait vu celle-ci faisant des achats dans les magasins, escortée par des soldats.

Ici se place le prodige. Cette belle femme n'était telle que depuis très peu de temps, avant cela elle était une renarde.

L'animal, racontait-on, avait été offert au fonctionnaire par un Grand-lama qui lui avait dit : « Je vous donne un Renard Bouddha. »

La renarde s'était dépouillée de sa peau ou, selon une autre version, on la lui avait enlevée par un procédé magique et, merveille ! l'animal s'était soudainement transformé en une jeune beauté. Quant à la peau abandonnée par lui, le fonctionnaire la gardait soigneusement hors de portée de la femme car, si elle parvenait à s'en saisir, elle redeviendrait immédiatement une renarde.

Cette curieuse histoire circulait par toute la ville et la foule s'amassait sur le passage de la femme-renarde pour la regarder.

Or il advint que le fonctionnaire en question, ayant appris que je séjournais à Pomo San, y monta pour me rendre visite, accompagné d'un magistrat de la ville.

Après que nous eûmes bavardé pendant quelque temps, je m'aventurai à dire :

« — Il paraît qu'un Grand-lama vous a fait cadeau d'un renard ? »

« — Ce n'est pas un lama, c'est un colonel qui me l'a donné », rectifia mon visiteur. « C'est une charmante petite bête et tellement rusée... je l'emporte chez moi. »

Il me paraissait difficile de lui raconter l'histoire de la métamorphose qui faisait tant de bruit, mais je pensai qu'après tout elle l'amuserait sans doute.

« — Savez-vous, continuai-je, que les gens racontent que votre renard s'est transformé en une jolie femme ? »

Mon interlocuteur sourit avec quelque embarras.

« — Le renard est toujours un renard, répondit-il. Il n'est pas devenu une femme. »

Lorsque mes visiteurs prirent congé, le magistrat laissa le propriétaire du renard marcher à quelques pas devant nous et murmura à mon oreille :

« — Il emmène un renard et une jolie et rusée concubine, c'est elle la renarde. »

Un autre conte fut colporté dans mon voisinage à la suite de la prétendue métamorphose du renard. Les faits étaient de date récente, prétendaient les bonnes gens, mais l'histoire paraissait être le remaniement d'un ancien conte ou d'un fragment de conte qui avait été dénaturé pour y introduire les chasseurs étrangers.

Voici ce qui était rapporté :

Deux étrangers blancs chassaient dans les environs de Lutingkiao (une petite ville au sud de Tatsienlou). Ils poursuivaient un renard et quand ils atteignirent son terrier, au lieu d'un renard, ils virent une très vieille femme couchée parmi les buissons. Celle-ci leur dit :

« Ma peau est infiniment précieuse, mais il vous est impossible de me tuer. Vos vies sont en mon pouvoir. »

Les chasseurs se prosternèrent alors devant elle et s'en allèrent.

Les histoires concernant les renards sont innombrables en Chine et au Japon où ces

animaux sont tenus pour être d'adroits et puissant sorciers.

Le thème de leur métamorphose en un être humain est très courant. Quant à la peau qu'ils quittent avec faculté de la reprendre pour redevenir des renards, elle a son pendant en maintes histoires hindoues où des déesses deviennent les épouses de rois ou de simples artisans qui doivent alors cacher soigneusement un diadème, une écharpe, ou tout autre vêtement appartenant à leur céleste compagne, parce que, dès qu'elle en reprendrait possession, il lui serait possible de redevenir déesse et de s'échapper.

L'hiver vint amenant de fortes chutes de neige. Il ne me déplaisait pas de demeurer dans mon ermitage enfoui parmi toute cette blancheur, mais les sentiments de mon domestique ne correspondaient pas aux miens. Descendre par les raidillons successifs qui conduisaient dans la vallée pour aller chercher des provisions lui paraissait une corvée désagréable et il se gelait dans la soupente où il couchait. D'autre part, bien

que nul ne parût plus me soupçonner d'intentions malveillantes, ceux qui ne connaissaient pas mon amour excessif de la solitude pouvaient pourtant s'étonner de mon obstination à demeurer dans un endroit si peu confortable.

Bref, à regret, je me décidai à quitter Pomo San.

Il se trouva qu'une vieille baraque en bois fut libre en dehors de la porte du sud de Tatsienlou sur le bord de la route qui, abandonnant les vallées du Sikang, se dirige vers le col de Jéda, c'est-à-dire la route de Lhassa. Ainsi, sans l'avoir le moins du monde projeté, j'étais revenue près de mes anciennes traces. Vingt ans auparavant, au soir d'une journée brumeuse, émergeant de forêts vierges au sommet du col de Dungrung (4 613 mètres), j'avais pour la première fois jeté les yeux sur cette route, plus loin vers l'ouest, près de Tao.

C'était au cours d'une période de détresse. Je savais que j'avais été reconnue comme étrangère, que mes mouvements étaient épiés

et que je ne pourrais pas atteindre Lhassa qui avait été mon but depuis que j'avais quitté, très loin de là, le Gobi et le Kansou et traversé une grande partie de la Chine.

Ma volonté d'entrer dans la sainte Cité interdite demeurerait inflexible ; j'y arriverais, mais quand et comment ?... Je ne pouvais point prévoir que, trois ans plus tard, mes vœux les plus ambitieux seraient accomplis et dépassés lorsque j'entrerais à Lhassa, y étant allée à travers des régions qu'aucun étranger n'avait jamais parcourues.

Maintenant, ces jours de défaite et ces jours de triomphe étaient choses du passé et je pouvais regarder calmement la route qui s'allongeait devant moi. La fascinante Cité à laquelle elle menait n'avait plus de mystère pour moi.

La cabane que j'occupais était voisine d'un vaste cimetière qui s'étendait sur plusieurs kilomètres à flanc de montagne ; cette circonstance et d'autres, qui vont être

mentionnées, me faisaient ironiquement qualifier mon voisinage de « réjouissant ».

Nous aurons lieu de réviser en plus d'un point les notions que nous avons dérivées de la littérature ancienne concernant les mœurs chinoises. Il s'en faut qu'elles s'appliquent à la Chine moderne et, très probablement, elles ne se sont jamais entièrement appliquées à toutes les parties de la vaste Chine. Ainsi, le culte des morts si éloquemment et fortement enjoint par les vieux moralistes est peu accentué au Sikang. L'on n'y voit point, dispersés parmi les champs, ces cimetières familiaux consistant en monticules hauts ou bas, de forme arrondie, entourés d'arbres qui sont l'un des traits caractéristiques des paysages chinois.

Les Chinois de Tatsienlou n'enterrent pas leurs morts, ou ne le font que très exceptionnellement.

Généralement, ils se contentent de déposer le cercueil dans un creux de 20 à 40 centimètres de profondeur qu'ils ont taillé dans le sol, ou bien ils le placent sous un

rocher ou dans une dépression naturelle du terrain. Des pierres sont empilées autour de lui, quelques-unes sont mises sur son couvercle et parfois, une très légère couche de terre est jetée sur le tout.

Un peu plus tôt ou un peu plus tard, la pluie délaie la terre et le vent éparpille les pierres, le cercueil est alors à nu ; en peu de temps ses planches se disjoignent, pourrissent et le corps en putréfaction ou le squelette apparaît.

Heureusement, d'énormes vautours sont toujours aux aguets dans les replis des montagnes et les chiens les aident à nettoyer le terrain. Grâce à ces animaux utiles, les épidémies sont évitées. Cependant, les vautours n'avalent pas les os et les chiens ne peuvent pas les briser tous, il s'ensuit qu'entre les rochers et les buissons, à deux pas de ma cabane, des étudiants en médecine ou en anthropologie auraient pu recueillir une ample collection d'échantillons anatomiques.

Mais on allait voir mieux encore. Des éboulements se produisirent le long des pentes raides sur lesquelles les sépultures primitives se trouvaient étagées. Alors, mêlés avec la terre et les pierres, crânes, tibias, omoplates, squelettes entiers ou en fragments, parties de cadavres à tous les degrés de dessiccation et de décomposition dégringolèrent en avalanche macabre. Pendant des semaines, les sentiers au pied de la montagne furent encombrés de ces débris. Les passants ne paraissaient pas s'en émouvoir ; néanmoins, les autorités locales finirent par penser qu'un nettoyage s'imposait.

Des femmes furent engagées pour y procéder. Elles ramassèrent les plus notables des tristes restes et les entassèrent dans des hottes. Ainsi chargées, par groupes de trois ou de quatre, elles traversèrent la ville dans toute sa longueur, en suivant la rue principale, sans ébranler le moins du monde l'imperturbable indifférence des boutiquiers et de la foule qui les voyaient passer.

À une distance d'environ trois kilomètres de l'extrémité de Tatsienlou, vers l'est, existe sur une hauteur un puits naturel très profond dans lequel sont précipités les corps des vagabonds qui meurent dans la localité et ceux des misérables dont les familles n'ont pas les moyens d'acheter un cercueil et de payer les frais de funérailles convenables. C'est dans ce puits que les femmes allèrent déverser leurs hottes.

Il m'est arrivé de rencontrer dans les montagnes du Szetchouan des cercueils posés dans les champs ou sur le bord des chemins, mais ces rencontres étaient exceptionnelles. Au Sikang elles étaient, au contraire, communes. Toutefois, ce mode rudimentaire de sépulture n'y a pas toujours été pratiqué car l'on y voit, de-ci, de-là, de très anciennes tombes isolées, ou des groupes de tombes consistant en de petites tours solidement construites ou en des tertres ceinturés de murs épais et bas que le temps a couverts de tapis de gazon et de fleurettes sauvages.

Il est d'ailleurs probable qu'avant la pénétration chinoise au Kham les indigènes incinéraient les morts comme le font les Tibétains et n'élevaient que très rarement un monument pour conserver leurs cendres.

Quelques tombes modernes affectent la forme d'un dôme et ressemblent à de gros champignons émergeant du sol. Mais elles sont peu nombreuses et les gens de Tatsienlou et des environs, même s'ils sont riches, se contentent d'abandonner les cercueils de la façon que j'ai décrite.

Ce fait est d'autant plus étonnant que les familles dépensent des sommes considérables en cortèges, rites religieux, aumônes et banquets qui sont supposés assurer le bien-être du défunt dans un autre monde et, comme résultat plus certain, flattant la vanité de leur parenté.

Les objets les plus en vue dans les funérailles sont les bannières. Celles-ci consistent en de longues bandes d'étoffe ou de papier attachées à des gaules et varient quant à leur qualité ; il en existe en beau satin

couvert de broderies, en satin uni, en calicot, en mousseline et, comme il vient d'être dit : en papier. Sur la plupart d'entre elles sont peintes des inscriptions rappelant les titres honorifiques qui ont été conférés au défunt ou louant en termes hyperboliques ses vertus et ses bonnes œuvres.

Les amis du mort envoient ces bannières à la maison mortuaire ; elles jouent le rôle des fleurs que nous y faisons porter, mais après avoir figuré dans le convoi funèbre, elles sont retournées chez les parents du défunt.

Faute d'amis en fournissant un nombre suffisant, la famille en deuil en fait confectionner à ses frais pour contribuer au bel aspect du cortège. Et si elle ne peut décidément pas effectuer pareille dépense et, pourtant, ne veut point « perdre la face », elle s'adresse à un entrepreneur de pompes funèbres qui lui en louera et les reprendra à l'issue de la cérémonie. Il tient toujours en stock, peintes sur soie ou sur papier, une collection d'inscriptions louangeuses assez, vagues pour s'appliquer à tous.

En dépit de ce déploiement de « faste » et à cause même de lui, les funérailles des richards de Tatsienlou n'étaient rien moins qu'imprécises et suggéraient plutôt l'idée d'un piteux carnaval.

La coutume était de faire appel aux mendiants errant dans les rues⁵³ pour porter le cercueil, le petit autel sur lequel reposait la tablette habitée par l'esprit du mort, ou, dans une note plus moderne, son portrait, et, enfin, les bannières. Guenilleux, pouilleux, sales à défier toute description, estropiés, aveugles conduits par d'autres misérables, ils défilaient pêle-mêle. Pour marcher plus aisément et éviter qu'elles ne flottent, les porteurs de bannières en retenaient l'étoffe contre la gaule, froissant dans leurs doigts crasseux les beaux satins et les mousselines claires tandis que les gaules, rarement tenues verticalement, s'enchevêtraient, s'entrechoquaient, raclant les murailles dans les ruelles, simulant une sorte de combat au-dessus de la troupe des gueux en marche.

⁵³À Tatsienlou, ils sont syndiqués.

Venaient ensuite les musiciens : un double orchestre dans les grandes funérailles. Les Chinois taoïstes avec des cymbales et les Lamaïstes avec des *gyalings*, des *ragdongs* de petite taille⁵⁴ ; tous deux avec des tambours.

Un nombre plus ou moins grand de moines du bas clergé lamaïstes et des moinillons novices de neuf à quinze ans, portant des étendards, figuraient aussi dans le cortège. Ils n'étaient guère mieux vêtus que les mendiants qui les précédaient et, quant à la crasse, ils n'avaient rien à leur envier. Les musiciens taoïstes, des laïques, étaient généralement proprement vêtus.

Le cercueil, toujours très massif, en Chine, sauf pour les derniers des pauvres, était couvert d'un drap. En satin rouge richement brodé dans les funérailles somptueuses, il devenait, en descendant l'échelle de l'opulence, une courtepoincte de genre

⁵⁴*Ragdong*, une sorte de trompette thébaine. Les plus petites mesurent encore 2 mètres de long. *Gyaling*, une espèce de hautbois.

européen, une couverture de laine rouge, un simple morceau de calicot.

Souvent un coq était attaché sur le cercueil, il était supposé écarter les mauvais esprits du chemin que le mort suivait. L'animal n'était point sacrifié ; son rôle terminé, on le rendait à son propriétaire.

Presque toujours, deux cordes entourées d'une étoffe blanche étaient attachées au cercueil comme si elles étaient destinées à le tirer. Entre elles, en tenant une dans chaque main, marchaient les plus proches parents mâles du défunt ou de la défunte. Derrière le cercueil venaient les parents plus éloignés, les amis et la foule de ceux qui, en se joignant au convoi, remplissaient un simple devoir de politesse.

Si l'enterrement était celui d'un homme, les hommes suivaient d'abord le cercueil. S'il s'agissait d'une femme, les femmes venaient en tête et les hommes après elles.

Avant le départ du cortège, ceux qui allaient en faire partie recevaient généralement, soit une fleur en papier blanc

pour épingler sur leur vêtement, soit un morceau de coton blanc pour enrouler autour de leur coiffure. Cela comme signe de deuil. Les proches parents s'habillaient entièrement en blanc et l'étiquette prescrivait que leurs vêtements ne devaient pas avoir d'ourlet. Bien entendu, seuls les gens aisés se conformaient à ces lois vestimentaires du grand deuil, mais la perspective d'acquérir gratis un ou deux mètres de coton blanc incitait pas mal de gens à se joindre aux convois funèbres. Le prix des étoffes était devenu très élevé.

Arrivé à l'extrémité de la ville, le cortège s'arrêtait. Leur corvée terminée, les musiciens faisaient tous ensemble un grand tapage avec leurs instruments. Le fracas durait pendant quelques minutes, puis les musiciens et la foule s'en retournaient pêle-mêle avec les porteurs de bannières qui allaient rapporter celles-ci à la maison mortuaire où ils recevaient à manger et une aumône.

Pendant ce temps, l'on dépouillait le cercueil du drap qui le couvrait et les symboliques cordes d'attelage. Les femmes pleuraient et se lamentaient bruyamment, les unes sincèrement, les autres parce que la coutume l'exige. Elles avaient déjà accompagné le convoi de leurs gémissements et de leurs cris, mais gardaient le paroxysme pour la démonstration finale.

Ces cris, ces hurlements mêlés au tintamarre discordant des hautbois et des trompettes thébaines des Lamaïstes rivalisant avec les cymbales des Taoïstes privaient ces funérailles de la dignité grave inhérente à la mort. Par contraste, elles me remettaient en mémoire un convoi funèbre que j'ai vu défiler à Kyoto. C'était celui d'un haut fonctionnaire, ses quatre fils marchaient dans le cortège, vêtus de robes de chanvre, chaussés de souliers de paille. Ils avançaient lentement, pareils à des automates droits, la physionomie impassible, les yeux secs, fixes, n'arrêtant le regard sur rien. L'attitude du plus jeune, qui pouvait avoir neuf ou dix ans,

était aussi rigide que celle de ses aînés. Ces jeunes gens avaient probablement aimé leur père et leur douleur pouvait être profonde, mais le code de bienséance à l'observation duquel ils avaient été dressés prohibe toute manifestation extérieure des sentiments intimes. Combien impressionnant était ce convoi cheminant en complet silence et le maintien stoïque des fils du défunt !

Le tumulte ayant brusquement cessé, le mort, accompagné seulement par un ou deux parents mâles et parfois seul avec les porteurs, continuait sa route parmi les montagnes solitaires jusqu'au lieu de son ultime repos. Ultime... pas toujours, un accident du genre de celui que j'ai décrit ou d'une autre nature pouvait l'en tirer et vautours et chiens errants demeuraient toujours aux aguets.

Tous les convois funèbres ne s'accompagnaient évidemment pas du déploiement de « faste » que je viens de rapporter. Il en était de très humbles, sans bannières et sans musiciens, sans clergé,

faute d'avoir pu le payer, car en Chine et au Tibet, comme chez nous, les rites ne sont pas célébrés gratuitement. Ces pauvres enterrements étaient, à mon avis, plus dignes et plus touchants que les autres.

Les funérailles des Tibétains qui n'avaient pas adopté les coutumes chinoises étaient généralement simples et avaient lieu de grand matin.

Au lieu d'être couché dans un cercueil, le mort assis, les jambes croisées, les mains jointes et solidement ligoté dans cette position puis recouvert de robes et d'écharpes, était placé dans une chaise à porteurs et transporté dans un endroit solitaire sur les montagnes où un bûcher avait été préparé. Là, tandis que des lamas récitaient des textes sacrés, le corps était incinéré.

Les Musulmans aussi avaient des enterrements très simples, la plupart du temps sans cercueil comme le veut leur religion, le corps simplement enveloppé d'une natte.

Les Chinois ne se pressent pas d'enterrer leurs morts. Une fois ceux-ci enfermés dans leur épais cercueil, ils peuvent y demeurer pendant des semaines, voire même des mois. Seuls les pauvres, les gens du bas peuple procèdent à des inhumations rapides. Plus la famille est riche, plus élevée est la classe sociale à laquelle elle appartient et plus l'enterrement est retardé.

Cet ancien usage tend à se modifier à Tatsienlou, terre tibétaine, où les Chinois sont des nouveaux venus, il n'existe pas, pour le suivre encore, de ces anciennes familles qui vont de pair avec la noblesse. Les nobles du pays sont des Tibétains, en général très appauvris et retombés, pour cette raison, parmi le peuple ou la petite bourgeoisie. Pourtant, il arrive qu'une famille de riches marchands se donne le luxe de funérailles très retardées, invitant des moines lamaïstes ou des prêtres taoïstes, souvent tous les deux, à psalmodier des textes religieux autour du cercueil pendant un certain nombre de jours.

Une de celles-ci, dont je connaissais particulièrement plusieurs membres, provoqua l'admiration générale par la façon dont furent conduites les funérailles de son chef.

Un cortège du genre de ceux que j'ai décrits fit le tour de la ville puis le cercueil encore escorté par des bannières et des musiciens fut amené sur la montagne en vue de Tatsienlou. Le défunt marchand possédait là un terrain entouré de murs sur lequel une maisonnette avait jadis existé. Dans cet enclos, un abri avait été érigé et en face de celui-ci deux tentes étaient dressées.

Le cercueil fut déposé sous l'abri et des moines d'une lamaserie des environs s'installèrent dans les tentes. Ils devaient y demeurer pendant un mois, abondamment pourvus de vivres qui leur étaient apportés chaque jour. Leur besogne consistait à célébrer trois offices quotidiens : l'un à l'aube, l'autre au milieu de la journée et le troisième au crépuscule. Ils étaient libres de passer le reste du temps à leur gré, à

condition qu'un d'entre eux reste toujours de garde auprès du cercueil. Pour cette garde, les moines s'étaient adjoint un chien de forte taille, car le but de celle-ci n'était pas précisément d'empêcher le mort ou son fantôme de s'échapper, mais de prévenir le vol de l'or et des objets précieux renfermés dans le cercueil avec le corps.

Le respect des morts ou la terreur qu'ils inspiraient avaient été décidément surmontés chez nombre de vauriens du Sikang. Ces esprits forts de mauvais aloi ne se faisaient point scrupule d'ouvrir les cercueils et d'en enlever ce qui y avait été déposé, allant même jusqu'à dévêtir les cadavres s'ils portaient de bons effets.

L'on peut, évidemment, soutenir qu'il est absurde et même répréhensible d'ensevelir de l'or ou des objets de valeur avec des cadavres et de vêtir ceux-ci d'habits coûteux dont ils n'ont que faire, tandis qu'il existe nombre de miséreux affamés et demi-nus ; mais c'est là un point de vue qui n'avait guère cours dans la Chine antique.

Quant aux « offices » que les moines lamaïstes célébraient auprès du cercueil, un mot d'explication à leur sujet peut venir à propos.

La masse des Tibétains, clergé et laïques, n'est rien moins que fidèle à l'authentique doctrine bouddhiste. Les uns et les autres ont repris – ou ne s'en sont jamais débarrassés – l'idée hindoue d'un « esprit » qui transmigre de vie en vie. Le rôle des moines prêtant leurs bons offices à un défunt est celui de *guides*. Pendant une période qui est généralement dite être de quarante-neuf jours, l'esprit erre dans un monde intermédiaire entre celui qu'il vient de quitter et celui vers lequel l'entraîne la force des actions physiques ou mentales qu'il a commises. Évidemment, cette force est le facteur dominant qui déterminera les conditions de sa renaissance, mais elle n'a rien d'absolument fatal et des modifications peuvent y être introduites par *celui qui sait*, c'est-à-dire l'initié à qui est connue la topographie de ce monde intermédiaire (le Bardo).

À celui-là, il est possible de s'écarter un peu de la route dans laquelle il est « poussé ». Des chemins de traverse se présentent, des embranchements conduisant à d'autres lieux que celui auquel il aboutirait s'il continuait son progrès sur la route où il se trouve. Il y a des efforts à faire pour changer de direction, il y a de la clairvoyance à déployer pour éviter d'être dupe de diverses fantasmagories.

Ce que le défunt ordinaire n'est pas capable de faire, le texte lu par l'officiant le lui suggère, il lui décrit le monde où il vient de pénétrer et lui dicte la conduite à y tenir pour contrebalancer, autant qu'il est possible, les mauvais effets qu'il a préparés par des actes mauvais pendant le cours de ses existences précédentes et particulièrement au cours de celle qui vient de finir.

Si, faute d'inhumation convenable, les dépouilles des défunts, même opulents, sont exposées à de macabres aventures, il en advient souvent encore plus promptement à celle des pauvres hères.

Un jour, je remarquai un cercueil que deux hommes transportaient hors de l'hôpital catholique. Je m'arrêtai à une petite distance pour voir où on irait le déposer. À quelques pas de la porte par où les porteurs étaient sortis, le fond du cercueil se disjoignit en partie et le corps tomba sur le sol. C'était celui d'une vieille femme très maigre ; la robe de coton en guenilles qui la couvrait témoignait de son indigence.

Cet accident qui peut paraître étrange à des Occidentaux s'explique facilement. Les clous en fer sont toujours coûteux et les menuisiers s'en dispensent en se servant de chevilles en bois. Même celles-ci sont employées en nombre insuffisant lorsque l'artisan fabrique un article à bon marché. Le cercueil des pauvres entre dans cette catégorie.

Les porteurs exclamèrent ce qui pouvait être des jurons ; puis je les vis saisir une grosse pierre pour servir de marteau et s'efforcer d'enfoncer de nouveau les chevilles dans les trous pratiqués pour les recevoir.

Pendant ce temps, le corps de la vieille pauvre resta étendu où il était tombé. Alors, leur travail fini, un des porteurs saisit la morte par un bras et la traîna dans la poussière, l'espace de quelques pas, jusqu'à l'endroit où le cercueil avait été porté pour le raccommoder. Là, tous deux soulevèrent le corps et le renfoncèrent dans le cercueil dont le couvercle n'était pas cloué.

Ils n'iront pas pendant dix minutes avant que le fond tombe de nouveau, pensai-je. Les hommes durent avoir la même idée, car ils se contentèrent de placer leur fardeau sur le sol contre le mur du jardin de l'hôpital.

Et alors... Je devrais peut-être m'abstenir de relater ce détail choquant et répugnant, mais il confirme fortement ce que j'ai dit de la disparition du respect des morts en Chine, je ne l'omettrai donc pas.

Un des deux hommes s'attarda le dos tourné au sentier, en face du cercueil, demeurant immobile, il paraissait considérer celui-ci. Ces gens venant de l'hôpital catholique sont chrétiens, me dis-je ; cet

homme prie. Mais une seconde plus tard, je m'aperçus de mon erreur : l'homme avait uriné.

Des femmes transportant des hottes pleines d'ossements humains à travers une ville, des cercueils dégringolant avec leur contenu le long des pentes des montagnes sont des spectacles bien capables de nous étonner, mais les bonnes gens de l'Ouest chinois, comme ceux de bien d'autres régions de la vaste Chine, sont accoutumés à contempler la mort et elle ne les émeut guère.

Il n'était pas rare, à Tatsienlou, de rencontrer un cadavre gisant contre un mur dans une rue fréquentée par de nombreux passants. Il était plus commun encore d'en voir le long des routes à la campagne. L'un d'eux me parut particulièrement pitoyable. Le mort était couché dans un maigre buisson tout à fait au bord du chemin. Peut-être se rendait-il quelque part, avait-il voulu s'abriter un peu pour dormir et la mort l'avait-elle pris pendant son sommeil ? Ou bien s'étant senti las d'une lassitude

singulièrement pesante, avait-il compris qu'il serait incapable d'aller plus loin sur la route... d'aller plus loin dans la vie. Alors, avec une indifférence bien chinoise, il avait étendu son corps affaibli hors du chemin des passants et était resté tranquille jusqu'à ce que l'inconscience ait mis un terme à sa misère.

Au temps où l'on effectuait de longs voyages à pied, dans nos pays, il devait arriver et même assez souvent que des voyageurs meurent sur les grandes routes.

La chose est assez fréquente en Orient et les morts ne sont pas tous de pauvres hères. Le Bouddha est mort ainsi au cours d'un voyage qu'il effectuait avec quelques-uns de ses disciples et, en me rendant du Szetchouan au Sikang, j'ai été témoin d'une mort presque subite qui ne paraissait pas être due à la misère.

Je traversais le Ta shan lin ; sur le chemin très raide qui montait vers un col, un Chinois s'en allait tout seul portant une boîte qui, s'étant entrouverte, laissait apercevoir des outils de menuisier. Le temps était mauvais,

froid, avec de soudaines rafales de pluie et de grêle. Les porteurs de ma chaise éprouvaient de la difficulté à garder leur équilibre ; pour les soulager, je continuai ma route à pied derrière le menuisier. Il ne montrait aucun signe de fatigue et avançait lentement mais d'un pas ferme.

L'ouragan s'abattit sur nous comme nous atteignions le sommet du col, le toit de ma chaise à porteurs fut arraché et jeté au loin. Je descendis le sentier en courant jusqu'à ce que j'aie rencontré deux huttes de paille. Celles-ci ne procuraient pas grand abri, car leurs toits ruisselaient, mais il me fallait attendre mes porteurs restés en arrière.

J'étais là depuis environ une demi-heure lorsqu'une commotion se produisit. Des gens sortaient de la hutte voisine de celle où je me trouvais et venaient parler au maître de cette dernière. Celui-ci, avec des gestes énergiques et criant très fort, refusait ce qu'on lui demandait. Je compris que « quelque chose » devait être mis « quelque part » et que les

propriétaires des cabanes ne voulaient ni l'un ni l'autre garder la « chose ».

Finalement, j'appris que la « chose » était le corps du menuisier que j'avais vu sur la route et qui venait de mourir subitement. Il devait être arrivé un peu après moi, je ne l'avais pas vu venir. Peut-être le vent glacial avait-il causé une congestion qui l'avait tué.

Cela se passait au cœur des montagnes et il s'agissait vraisemblablement d'un accident. Je sus plus tard qu'ayant fini un travail à l'extrémité de la province l'artisan rentrait chez lui.

En dépit du cimetière qui touchait à ma demeure, des exhibitions macabres qu'il présentait, des funérailles défilant devant ma porte et des exécutions capitales qui avaient lieu à deux pas de là, le qualificatif de « réjouissant » que j'appliquais, en plaisantant, à mon voisinage se justifiait parfois sans ironie.

Cela survint, surtout lorsque les avions japonais rôdant autour des frontières du

Sikang y causèrent des alarmes. Une sirène avait été installée au milieu de la ville, mais sa voix trop faible n'en atteignait pas les extrémités. Pour remédier à cet inconvénient, un système de signaux avait été établi. De petits drapeaux étaient haussés en divers endroits et des agents de la police parcouraient la ville en tenant des drapeaux à la main. Un drapeau jaune signifiait : les avions avancent vers le Sikang ; un rouge : ils sont entrés dans la province ; un noir : ils arrivent sur nous.

Bientôt les habitants de Tatsienlou cessèrent de quitter leurs logis à la vue du drapeau jaune ou aux premiers meuglements de la sirène. On les voyait et on les entendait trop souvent et les avions ne se montraient point. Les drapeaux rouges amenaient le commencement de l'exode vers la campagne, et les noirs avec les halètements de la sirène déterminaient la fuite rapide – relativement rapide, ce n'était pas la panique : Chinois et Khampas ne sont guère émotionnables.

C'est dans ces moments que mon cimetière prenait un aspect nouveau, inattendu et rien moins que mélancolique. Aucun abri souterrain n'avait été préparé pour les citadins. En terrain découvert, ils s'offraient comme des cibles faciles aux mitrailleuses des avions qui les auraient fauchés par centaines en un tournemain ; ils ne paraissaient ni s'en douter, ni s'en soucier. Ce qu'ils cherchaient à éviter, c'était de se trouver dans la conflagration de leur petite ville aux maisons de bois étroitement enserrées dans une gorge. Deux ou trois bombes incendiaires eussent suffi à en faire un brasier.

Chacun portant ce qu'il avait de plus précieux se dirigeait donc vers la campagne la plus proche de sa demeure. Pour les habitants des quartiers du Sud, la « campagne » était le vaste cimetière.

Ils s'y installaient par groupes entre les tombes ou s'asseyaient sur les tertres gazonnés des plus anciennes de celles-ci, bavardant, riant et paraissant jouir

agréablement de ces moments de récréation en plein air.

Les alertes se multipliant et retenant les gens longtemps hors de la ville dont on fermait, alors, les portes, les fuyards commencèrent à se munir de provisions et à faire dînette sur les tombes, ce que voyant les ingénieux marchands chinois apparurent, qui apportant des fruits, qui des biscuits et des caramels, qui des cigarettes. Et ce fut, ensuite, un restaurateur transportant sa cuisine ambulante qui servit des soupes aux nouilles et des saucisses fumantes. Un autre encore débita de l'eau-de-vie indigène, celle, terriblement forte, qui répand une odeur pareille à celle de notre alcool à brûler. Les bonnes gens qui n'avaient jamais eu l'air très effrayé devinrent, de ce fait, tout à fait gais.

Une après-midi, l'évêque emporta sur lui des hosties consacrées qu'il avait enlevées de la chapelle de la Mission. Son pardessus insuffisamment boutonné laissait voir une écharpe blanc et or qui étonna ceux qui l'aperçurent. Curieux et désœuvrés, ils

cherchèrent, dans la foule, des Chinois chrétiens et les interrogèrent. L'une ou l'autre de ces bonnes simples gens dut leur répondre quelque chose dans le genre de : « il a emporté notre Dieu », car un gros marchand du pays émit cette réflexion : « Au lieu d'être protégé par son Dieu, c'est donc lui qui doit le protéger. » Mais cela était dit sans raillerie maligne, bonnement. On devinait que le brave Chinois pensait tout simplement : ces dieux des étrangers sont bizarres et qu'il ne songeait nullement à critiquer leur caractère et leurs coutumes. C'étaient des « étrangers » ; la logique chinoise ne pouvait pas s'appliquer à eux.

Les avions japonais ne vinrent d'ailleurs jamais au Sikang, bien que Lantchéou, au Kansou et Sining la capitale du Ching-Hai reçurent leur visite et, des « alertes » passées au cimetière de la Porte du Sud, je garde un amusant souvenir.

Je devais, un peu plus tard, en connaître de nouveau⁵⁵ d'autres, nocturnes et sinistres

⁵⁵Voir le livre précédent : *Sous des nuées d'orage*.

celles-là. Les Japonais revenaient sur Tchéngtou où j'étais retournée. Les hôtes de la Résidence française et des amis de ceux-ci qui les rejoignaient se dispersaient par groupes dans le vaste jardin, le silence était absolu, l'obscurité complète, les malfaisants oiseaux de nuit passaient au-dessus de nos têtes, puis on entendait, venant de plus ou moins loin, le bruit des explosions, parfois l'on percevait le rougeoiement des incendies... Mais si nous n'étions point gais comme les gens de Tatsienlou, une indifférence pareille à la leur ne tarda pas à nous envelopper. Les « alarmes » ne me faisaient plus sortir de ma chambre et je m'y rendormais profondément si les sirènes, à voix puissantes, celles-là, m'avaient réveillée.

CHAPITRE V

Je voudrais me hâter de passer à des sujets moins sombres ; ceux-ci ne manqueront point et viendront à leur place, mais ce livre n'est pas une œuvre de fantaisie, c'est un tableau de faits vécus que je m'efforce de peindre exactement.

Si la sécurité est précaire au Ching-Hai, elle n'est pas davantage assurée au Sikang. Les assassinats sont fréquents sur les routes. Dans Tatsienlou même, il n'est pas prudent de sortir tard dans la soirée, car l'on court le risque d'être dévalisé.

Des bandes opèrent pendant la nuit. Il arrive que des hommes armés s'introduisent dans une maison et, revolver en main, somment les maîtres du logis de leur livrer leur argent, leurs bijoux ou des marchandises. Sans attendre la nuit, un ou deux individus entrent parfois dans une boutique et exigent péremptoirement l'argent

de la caisse. Des gens endormis ont la désagréable surprise de voir un voleur descendre dans leur chambre par un trou qu'il a pratiqué dans le toit, et ramasser ce qui lui convient. Rarement celui qui se voit voler ose se jeter sur le voleur ou appeler à l'aide. Le malfaiteur est presque toujours armé et, dans tous les cas, il a des amis qui, s'il était capturé, le feraient payer cher à ceux qui en seraient la cause. La crainte d'être tué induit donc le malheureux qu'on vole à feindre le sommeil même si – le fait s'est produit – le voleur pousse l'impudence jusqu'à allumer une lampe ou à presser le bouton de l'éclairage électrique pour choisir ce qui lui plaît en pleine lumière.

Les citadins accusent les soldats de la garnison de ces méfaits. Ils ont peut-être raison en partie, pas entièrement, car il ne manque pas de larrons chinois ou tibétains dans la région. Toutefois, les soldats sont des mercenaires, certains d'entre eux ont été enrôlés de force ; ils sont peu payés et nourris assez pauvrement, ainsi, sans être

foncièrement de mauvais gars, ils peuvent céder à la tentation de se procurer de « l'argent de poche ». Puis encore, jusqu'à présent, la ligne de démarcation a toujours été mince, en Chine, entre soldat et bandit ; le même individu peut la franchir de temps en temps et se trouver, temporairement, tantôt en deçà tantôt au-delà d'elle.

Le fait suivant servira d'exemple :

Je chevauchais lentement par un sentier de montagne lorsque des hommes émergeant des buissons se plantèrent devant moi, barrant le passage. Toutes questions étaient inutiles, la situation était claire.

« — Combien vous semblerait-il raisonnable d'accepter comme cadeau ? » dis-je, employant, bien qu'elle soit passablement démodée, l'ancienne phraséologie polie en usage dans ces occasions. J'étais disposée à marchander avec les voleurs, s'ils voulaient bien s'y prêter. Mais, avant qu'on m'ait répondu, un autre homme sortit d'un ravin, me regarda et, d'un

geste, commanda à ses compagnons de s'écarter.

Il me sourit ; je lui souris.

« — Vous ne me reconnaissez pas ? » me dit-il.

« — Je ne vous ai jamais vu. »

« — Voyons, voyons, je vous ai escortée ; j'étais soldat, alors. »

Et, joyusement, il me donna un tas de détails regardant des localités et des circonstances particulières, si bien que je ne pus douter de sa véracité.

« — Vous avez été très généreuse... » conclut-il, avec un nouveau sourire engageant.

« — Et je devine que vous attendez que je me montre encore généreuse », répliquai-je.

Le drôle m'amusait.

« — Eh ! eh ! Je suis heureux de vous avoir revue. »

« — Moi de même. Est-ce que ceci ferait l'affaire ? »

Je montrai de l'argent que je sortis de ma sacoche. La somme était médiocre, mais le chenapan daigna s'en contenter.

« — C'est bien. Merci. »

« — Au revoir », dis-je, après qu'il eut pris l'argent.

« — Au revoir et bon voyage. Nous nous reverrons peut-être encore. »

« — Vous m'escorterez peut-être de nouveau, un jour ou l'autre. »

« — C'est possible », répondit-il tout à fait sérieusement. « Je puis redevenir soldat. »

Tout humour n'a pas entièrement disparu du banditisme sino-tibétain quoique les chevaliers de grand chemin de l'Ouest chinois tendent à se montrer de moins en moins « joviaux ».

Les vrais brigands khampas ne descendent guère au-dessous de Tatsienlou ; plus bas, le champ est laissé à l'activité des Chinois.

La région entre Mowkong et Tatsienlou et celle du Kientchang (aujourd'hui nommé Sichang) qui offraient peu de sécurité lors de

mes voyages précédents⁵⁶ présentent encore plus de risques actuellement. Sur n'importe quelle route ou sentier, entre le Szetchouan et le Sikang, le voyageur peut inopinément se trouver en présence d'une bande d'individus armés possédant même des fusils automatiques, qui arrêteront les porteurs de ses bagages et choisiront dans ceux-ci ce qui leur paraîtra convenable. Ils pourront même déshabiller le voyageur pour s'approprier ses vêtements, sa montre, ses bijoux et, naturellement, son argent. Cela fait, ils s'en iront paisiblement, sans aucune hâte.

Pendant qu'ils étaient occupés, des passants ont pu survenir, ceci ne les a aucunement inquiétés. Ils savent que personne n'interviendra. Chacun détournera la tête et accélérera le pas pour s'éloigner. Seuls, des soldats, s'ils sont en nombre suffisant, pourront attaquer les voleurs, en supposant qu'ils n'aient pas d'« intérêts commerciaux » liés avec les leurs.

⁵⁶Voir : *Au pays des brigands gentilshommes*.

Ces brigands ont leur « intelligence service ». Ils sont généralement bien informés concernant les mouvements des voyageurs. Ils connaissent ceux qui emportent de l'opium ou de la poudre d'or venant des placers et savent ce que contiennent les caisses et les ballots que les coolies transportent.

Comme on vient de le voir, une rencontre avec des individus de ce genre n'est pas nécessairement tragique, il en est où l'élément comique domine. Comique, dis-je, pas tout à fait pour les victimes.

Une bande de ces voleurs embusqués près de la route laissa passer un médecin missionnaire américain qui se rendait dans une localité du Sikang. Celui-ci précédait ses bagages – transportés à dos d'homme – qui progressaient lentement à quelques kilomètres derrière lui, il ne se douta pas du danger qu'ils couraient. Dès que les coolies qui en étaient chargés arrivèrent, les voleurs sortirent de leur cachette et leur intimèrent l'ordre de poser leurs fardeaux à terre. Tout

avait été bien prévu, des hommes se trouvaient prêts qui s'emparèrent des colis et les emportèrent hors de vue en un rien de temps. Deux infirmières chinoises, voyageant en chaises à porteurs, accompagnaient le convoi. Les voleurs les arrêtaient et dépouillèrent l'une des deux femmes de son manteau, de sa robe et de quelques vêtements de dessous. Quant à l'autre, nul ne sait comment il leur vint l'idée qu'elle était la concubine du médecin américain et, à ce titre, ils l'épargnèrent. La pauvre fille terrifiée se donna garde de protester, elle était prête à confesser n'importe quel genre de péché pour sauver ses habits et la montre-bracelet cachée sous sa manche.

Une autre aventure arriva à un prêtre français. Il fut complètement dévalisé et abandonné nu sur une piste dans une région à demi déserte. En s'en allant, les malfaiteurs laissèrent choir une bottine du paquet qu'ils emportaient. Ce fut tout ce qui resta au voyageur qui dut continuer sa route dans le simple appareil d'Adam avant sa faute.

Il arrive, également, qu'une bande de brigands encercle un village à l'improviste, choisissant souvent un jour de marché où les fermiers des alentours sont rassemblés, et les paysans sans défense n'ont qu'à se laisser piller de bonne grâce, par crainte du pire.

Lorsque aucune « besogne » n'est en vue, les brigands descendent volontiers de leurs postes de garde et vont s'installer pendant quelques heures dans les villages, mangeant et buvant aux dépens de la population qui les connaît et n'ose pas les dénoncer.

Une pauvre femme passant sur la route dans le voisinage du Ta Shan lin vit un groupe de ces messieurs bien habillés debout à quelque distance de là tandis que d'autres qui descendaient la pente de la montagne et se rendaient à une auberge leur criaient : « Venez donc ! Allons manger, il en est temps... Nous avons faim. »

La femme ne portait rien qui pût tenter les voleurs, elle continua son chemin plutôt amusée par cette rencontre.

Depuis des siècles, les « sociétés » ont abondé en Chine. Il est peu de Chinois qui ne soient membres d'une société ou d'une autre et les buts de ces associations sont des plus variés. Il va sans dire que les voleurs ont aussi leurs sociétés et très puissantes celles-là. Tandis que certaines d'entre elles unissent des individus des plus basses classes sociales, d'autres recrutent leurs associés parmi des citoyens « respectables » et aisés de la haute bourgeoisie. Le vol, la contrebande, les trafics illicites peuvent être pour ces derniers un moyen d'amasser des fonds pour des fins d'ordre politique, mais les motifs moins nobles ne manquent pas toujours.

Il m'est arrivé de voir à l'œuvre une de ces sociétés du genre vulgaire.

Pendant la nuit, des malfaiteurs s'introduisirent dans l'institut français de bactériologie à Tchéngtou au Szetchouan. Les chiens de garde aboyèrent furieusement et les domestiques se réveillèrent. Une poursuite mouvementée eut lieu ; les voleurs, armés de longues gaules qui leur avaient servi à

escalader les murs, couraient çà et là dans l'enclos qui était vaste. Enfin, les domestiques réussirent à en capturer deux, les lièrent à des arbres et les fustigèrent d'importance, puis ils les laissèrent attachés et sous bonne garde jusqu'au matin.

Alors un quidam au maintien assuré se présenta :

« — Pourquoi vos domestiques se sont-ils permis de battre ces hommes ? » demanda-t-il d'un ton arrogant au directeur de l'institut, « vous n'aviez qu'à me faire appeler. Je sais comment régler de telles affaires. Qu'on délie ces gens : je vais les emmener avec moi ».

« — Quelque chose a-t-il été volé chez vous ?... Non ?... Oh ! un pardessus... Je m'en occuperai. Je m'en tiens responsable. Il n'y a pas besoin de s'agiter davantage pour pareille bagatelle. »

Le directeur était un vieux résident très familiarisé avec les coutumes locales. Il savait que les voleurs appartenaient à une société organisée qui levait des taxes parmi les habitants comme assurance contre le vol. Il

était fort improbable que la police voulût intervenir, peut-être ses agents appartenaient-ils à l'association, peut-être redoutaient-ils des représailles s'ils s'attaquaient à elle. Les deux raisons pouvaient se combiner pour produire leur passivité.

L'élément comique dans cette farce fut la découverte que le hautain représentant des Hauts Pouvoirs de la société était le beau-frère du vidangeur de l'institut.

Même du point de vue « légal », rosser un voleur pris en flagrant délit, armé, et tentant de blesser ceux qui le saisissent peut être considéré comme coupable.

Un prêtre français habitant Lensi, au Sikang, s'apercevait de la disparition continuelle de sacs de riz. Il soupçonnait ses domestiques et le leur dit. Ceux-ci, forts de leur innocence, voulurent en donner la preuve ; ils firent le guet pendant la nuit et surprirent un voleur au moment où il allait passer un sac à un complice. Ils sautèrent sur

lui et commencèrent à le battre. Attiré par le vacarme qu'ils faisaient, le missionnaire accourut ; alors, le vaurien tirant un couteau de dessous sa robe essaya de le frapper. Il ne réussit, heureusement, qu'à déchirer sa robe mais un domestique qui s'était interposé fut légèrement blessé.

Le voleur fut remis entre les mains de la police.

Conclusion : les domestiques du missionnaire furent condamnés à 500 dollars chinois d'amende pour voies de fait. C'était le missionnaire qui paierait – bien entendu. On n'avait pas osé le mettre en cause directement, mais c'était bien lui qu'on visait.

Les « sociétés » florissent naturellement dans l'extrême-ouest de la Chine comme dans les autres parties du pays.

À Tatsienlou, les mendiants guenilleux, hommes et femmes, qui errent dans les rues sont syndiqués et leur activité est régie par des règles très strictes. Il en est de même des contributions qu'ils ont à payer à leurs chefs.

La très légère protection que ceux-ci leur accordent n'est pas un don gratuit.

Une sorte de mystérieuse Mafia, une « *mano negra* » opère aussi au Sikang où elle est populairement dénommée *Fidji*.

Des bruits circulent concernant ses chefs, des messieurs et des dames vivant confortablement et avec décorum, sans qu'ils paraissent engagés dans le commerce ou remplir aucun emploi. Le trafic, en grand, de l'opium occupe peut-être les plus importants d'entre eux, mais les rangs inférieurs comprennent des voleurs de grands chemins ou de plus humbles voleurs tout court.

Un jour, une dame élégante et de bonnes manières, que j'avais remarquée à cause de sa mise originale, me fut désignée comme étant la femme d'un important chef des Fidjis. Elle causa un instant avec moi et me donna l'impression d'avoir reçu une éducation distinguée. Quant aux relations de son mari avec les Fidjis, évidemment, je ne sais que ce qu'il était – peut-être à tort – raconté dans la ville.

D'autres gens sans occupations apparentes, des marchands, des fonctionnaires, tous plus ou moins riches, étaient aussi désignés par la rumeur publique comme appartenant à l'association. Y avait-il exagération dans ces dires ? Je n'oserais pas me prononcer.

Un matin, le corps d'un homme fut trouvé étendu en travers du chemin presque devant ma porte. L'homme avait été tué à coups de bâton et dépouillé de sa robe fourrée, de ses bottes, de son chapeau et d'une partie de ses vêtements de dessous. Il n'avait plus aucun argent sur lui.

Peu à peu, les bavardages des voisins révélèrent que le malheureux avait été abandonné par les assassins alors qu'il vivait encore et qu'on l'avait entendu gémir pendant la nuit, répétant : « J'ai froid, j'ai froid. »

Nul n'avait osé intervenir tandis qu'il appelait à l'aide quand il avait été assailli et ses agresseurs partis, nul n'avait non plus osé ouvrir sa porte et recueillir le moribond. Les

gens disaient que les coupables étaient des soldats et ils craignaient des représailles s'ils s'intéressaient à leur victime. Celle-ci était un Tibétain aisé qui s'était imprudemment attardé en route après la nuit tombée, alors qu'il portait une forte somme d'argent. Des misérables, bien informés de ce détail, s'étaient embusqués sur son chemin, ne lui laissant pas le temps d'entrer dans la ville.

Le corps demeura gisant sur la route pendant deux jours, soi-disant pour faciliter des « investigations ». Aucun des assassins ne fut découvert ou, du moins, ne fut arrêté.

Une autre fois, ce fut le propriétaire d'une briqueterie peu éloignée de chez moi qui fut assassiné sur le pont qui traversait un torrent en face des fours de son établissement. Le crime devait avoir été commis tard dans la soirée, quand le briquetier rentrait chez lui. Des passants découvrirent le corps le matin.

Un jour encore, ma servante se précipita dans ma chambre, criant que le cadavre

d'une femme gisait près du Dza. C'était tout à côté de chez moi, j'allai voir.

En effet, le corps d'une femme encore jeune était étendu entre les rochers et les buissons sur le talus qui, de la route, descendait jusqu'au bord du torrent. Les corbeaux lui avaient déjà dévoré les yeux et un côté de sa figure était tuméfié et rouge comme si elle avait été martelée.

Je ne lis pas de romans policiers et ne me reconnais aucune aptitude à jouer le rôle de détective amateur, pourtant, j'inclinai à croire que le crime ne devait pas avoir été commis à l'endroit où le corps se trouvait. Ni les buissons, ni l'herbe n'avaient été foulés, comme cela serait arrivé pendant une lutte même de très courte durée. Les vêtements de la victime n'étaient ni déchirés ni froissés, et elle reposait étendue comme si elle s'était couchée pour dormir. Les nombreux morts que l'on rencontrait en ville et dans les environs pouvaient donner à penser que la mort de cette femme pouvait, aussi, avoir été naturelle, ou qu'ayant absorbé de l'opium,

comme les désespérés chinois sont portés à le faire, elle s'était cachée là pour mourir. Mais la face tuméfiée racontait une autre histoire.

La femme avait peut-être été déposée à cette place après sa mort, mais pourquoi les assassins ne l'avaient-ils pas jetée dans le torrent ? Les eaux étaient hautes et le courant très rapide en cette saison. En moins d'une demi-heure le cadavre aurait été emporté dans une large rivière où se jette le Dza et, de là, entraîné au loin.

Il aurait, dès lors, été difficile de tracer les criminels. Au fait, ils ne le furent pas non plus, ayant laissé leur victime où je la vis.

Dans la soirée, on transféra le corps sur la route où on l'abandonna pendant la nuit et une partie de la journée suivante. Ensuite, on le mit en bière et celle-ci fut placée contre le mur d'un petit temple, presque en face de ma porte. Au bout de quelques jours, l'on se décida à l'inhumer : à la mode du pays, bien entendu, comme je l'ai décrite ci-dessus. Toutefois, ceux qui s'étaient permis de le faire n'en avaient probablement pas le droit.

La police leur enjoignit de rapporter le cercueil où ils l'avaient pris.

Les autorités estimaient que l'exposition de ce cercueil provoquerait la curiosité des passants et qu'ainsi des informations pourraient être recueillies concernant l'identité de la femme assassinée. C'était là une singulière illusion. Personne ne s'étonna ; on voyait trop de cercueils à nu dans le voisinage pour remarquer spécialement celui-là. Il fallut se décider à l'enlever définitivement et celle qu'il contenait demeura inconnue.

Quelques mois plus tard, une autre femme inconnue fut tuée à l'autre bout de la ville. Les assassins laissèrent son corps dans une ruelle qui descendait vers le torrent. Ils ne furent pas découverts.

Une nomenclature plus complète des nombreux crimes qui ont été commis dans l'espace de quelques années dans mon voisinage plus ou moins proche serait fastidieuse, je l'omettrai.

Je désire seulement en relater encore un, non point pour les circonstances qui l'ont accompagné, mais pour l'extraordinaire manifestation de piété filiale qu'il détermina.

Tandis que je séjournais à Tchéngtou, un soir, un domestique vint me dire qu'on avait arrêté deux assassins qui transportaient, dans des paniers, les restes de leur victime qu'ils avaient dépecée.

La chose était bizarre. Les deux paniers contenant les macabres débris étaient déposés dans mon voisinage, j'allai les voir. Il s'agissait véritablement de fragments d'un corps humain, mais ils étaient desséchés, durcis et de la couleur rouge foncé de nos jambons fumés. La tête, surtout, ressemblait à une tête en bois peint.

Il y avait là quatre petits paniers de ceux dans lesquels les coolies chinois transportent de menues marchandises ; un panier étant suspendu à chaque bout d'un long bambou flexible que l'homme supporte sur son épaule.

Les deux inculpés se trouvaient en ce moment entre les mains de la police et y exhibaient les preuves de leur indéniable innocence.

Les deux hommes étaient l'un le fils et l'autre le neveu du défunt. Ce dernier avait été assassiné sur une route au Sikang et sa famille qui résidait très loin de là, au Chensi, en avait été prévenue.

C'étaient de pauvres paysans très attachés aux anciennes coutumes qui veulent que les morts reposent dans leur village natal. Mus par la piété filiale, le fils et le neveu de la victime avaient donc effectué un long voyage pour aller chercher ses restes et les ramener dans son pays pour y être enterrés auprès des siens.

Payer des porteurs pour transporter un cercueil pendant deux mois ou plus que le trajet à parcourir demandait était hors de question pour de si pauvres gens ; faire les frais d'un cercueil était même impossible.

Alors, comment emporter le cadavre et comment empêcher, au moins partiellement,

sa décomposition ?... Les deux campagnards avaient résolu la difficulté en coupant le corps en morceaux et en laissant ceux-ci macérer dans le sel. Puis ils avaient sollicité du gouverneur de la province un sauf-conduit attestant que, loin d'être des criminels, ils accomplissaient un devoir filial qui les rendait dignes d'éloges. Ayant exhibé celui-ci, ils furent laissés libres et, le lendemain, ils se remirent en route, chacun d'eux portant deux paniers qui se balançaient aux bouts d'un bambou.

Ce singulier événement m'en remit un autre en mémoire qui datait de quelques mois.

Un affreux gredin avait imaginé d'introduire de l'opium en contrebande en plaçant celui-ci dans le ventre d'un tout jeune enfant qu'il avait tué et « vidé ». Il portait l'enfant dans ses bras et prétendait qu'il était malade. Cependant, des gens furent intrigués par l'immobilité du pauvre petit et l'odieux criminel fut arrêté puis exécuté.

Les crimes passionnels n'existent pas au Tibet. Les gens attachent peu d'importance aux rapports sexuels. La polygamie et la polyandrie, qui toutes deux sont pratiquées et légales, émoussent certainement aussi le sentiment de propriété, source de ces crimes dans nos pays.

Dans l'espace de plusieurs années, un seul drame de ce genre eut lieu à Tatsienlou et ses héros étaient chinois.

L'histoire était banale.

Un fonctionnaire chinois s'absenta pendant assez longtemps. Quand il revint il trouva sa femme cohabitant avec un amant. Quelle fut la première réaction du mari, je ne l'ai pas appris, mais ce qui est certain, c'est qu'un peu plus tard il dit à l'épouse infidèle qu'il allait la conduire dans sa famille et, en cours de route, il la jeta dans la rivière.

Une autre femme fut jetée dans la même rivière : celle que forment les torrents Dzé et Dza en se joignant à l'extrémité de Tatsienlou.

Ce crime ne mériterait pas d'être relaté n'était la façon curieuse dont l'assassin se dénonça lui-même.

Celui-ci était un ami de la victime et de son mari. Un soir où la femme était au cinéma parée de ses bijoux, il alla l'y trouver et lui dit que son mari revenant avec des marchandises était tombé malade dans une auberge non loin de Tatsienlou. Il lui était impossible de bouger et avec lui se trouvait le représentant d'un commerçant à qui il devait solder le prix de divers achats importants. Il avait été convenu qu'il le ferait à son arrivée chez lui, mais la maladie l'empêchait de rentrer tout de suite et le représentant du marchand ne voulait pas s'attarder. Il demandait donc à sa femme de prendre une forte somme avec elle et de venir le retrouver en toute hâte. La femme connaissait si bien celui qui lui parlait qu'elle ne se méfia de rien, d'autant plus qu'elle attendait, en effet, le retour de son mari amenant des marchandises.

Elle rentra chez elle, prit de l'argent et se mit en route dans la nuit avec le criminel qui l'assassina, la dépouilla et jeta son corps dans la rivière.

Puis le misérable continua sa route, se dirigeant vers le Szetchouan. Amplement muni d'argent, il fit bonne chère dans les auberges de tous les villages qu'il traversait et, surtout, il but copieusement.

Après quelques jours de marche, il rencontra dans l'auberge où il s'était arrêté le mari de sa victime. Les deux amis fêtèrent leur rencontre en buvant et, comme le marchand parlait de sa femme qu'il allait revoir, l'autre lui dit : « Tu ne la retrouveras plus à Tatsienlou, je l'ai tuée. » Le marchand crut à une plaisanterie grossière, mais l'assassin complètement ivre insista tant que le mari conçut quelques doutes et dans tous les cas résolut de les éclaircir. « Tu vas revenir avec moi à Tatsienlou, dit-il à l'ivrogne, nous verrons là si ma femme est vivante ou non. »

Les récits qui couraient la ville étaient, comme toujours, confus. Comment le marchand réussit-il à emmener l'assassin à Tatsienlou, l'y aida-t-on ou ce dernier, l'esprit dérangé, le suivit-il de bon gré ? Je n'en sais rien, mais il arriva à Tatsienlou, fut convaincu du crime et exécuté. Son exécution fut, aussi, bizarre. Le criminel avait eu de nombreux amis et ceux-ci voulurent lui épargner les affres du supplice. Ils le gorgèrent de spiritueux tant qu'il fut conduit absolument ivre au lieu de l'exécution et qu'on lui coupa la tête sans qu'il se fût douté de ce qui lui arrivait.

L'aperçu succinct que je viens de donner concernant la criminalité dans les régions de l'Extrême-Occident chinois ne doit pas porter le lecteur à imaginer que la population y vit dans la terreur. Que non pas ; elle accepte l'insécurité ambiante avec une insouciance égale à celle des habitants de Paris, de Londres ou de New York, autant et plus menacés qu'eux. Toutefois, le petit tableau que j'ai esquissé vient confirmer les preuves

nombreuses fournies par des époques et des pays divers du peu d'effet des châtiments comme moyen de prévenir les crimes.

Un bon nombre de criminels échappent à la justice au Sikang et au Ching-Hai, mais tous ne lui échappent point et malheur à ceux qui sont pris.

Bien que la torture ait été officiellement abolie en Chine, elle est toujours pratiquée dans les provinces reculées et, naturellement, dans celles de la frontière occidentale.

Ainsi, un homme ou une femme, les deux mains et les deux pieds liés ensemble, peut être suspendu à une barre. Soulevé par ses extrémités, le milieu du corps ploie et s'affaisse : des pierres sont alors placées sur la poitrine et sur le ventre du supplicié et, quelquefois, pour augmenter le poids, une grosse pierre ou plusieurs pierres sont attachées à son dos. Ce traitement distend les poignets et les chevilles et, souvent, les brise.

Une aggravation de cette torture consiste à placer, sous le malheureux, une boîte à pétrole dans laquelle on en a laissé une

certaine quantité auquel on met le feu. Les flammes lèchent le dos de la victime suspendue au-dessus d'elles et le rôtissent peu à peu.

Infliger des brûlures avec du pétrole enflammé paraît être un sport favori des bourreaux chinois. Souvent, c'est sur la poitrine que le feu est appliqué.

Une chose horrible advint à Tatsienlou. Une femme enceinte fut suspendue à la barre et chargée de pierres, tandis qu'elle était dans cette position, elle accoucha. L'enfant était mort et, selon la loi chinoise, sa mort libérait sa mère de la peine capitale qu'elle avait encourue car, dit cette loi, deux morts ne peuvent être exigées pour punir un seul meurtre.

La femme qui avait été torturée se trouvait donc acquittée et libre, mais ce qui suivit vaut la peine d'être relaté comme trait de mœurs singulier.

Cette femme avait tué sa mère. À l'unanimité, les gens de la ville déclaraient que, cédant à une avarice sordide, la vieille

mère avait, pendant des années, maltraité sa fille au-delà de tout ce que l'on peut imaginer. Finalement, cette dernière, affolée, l'avait tuée. Elle en avait été punie comme il vient d'être dit.

Mais, alors qu'elle n'avait plus de châtiment à craindre, son père s'éleva contre elle. Il supplia le magistrat de la faire mettre à mort. Celui-ci l'éconduisit, la loi avait absous la coupable, mais le vieillard insista. Il alla, jour après jour, s'agenouiller à la porte du juge, pleurant, vociférant, demandant à être mis à mort si sa fille était épargnée, car, disait-il, il ne pouvait pas souffrir de la savoir vivante.

Ces scènes dramatiques se prolongèrent pendant longtemps. À la fin, le magistrat, obsédé ou cédant à des raisons qu'il était seul à connaître, ordonna de décapiter la criminelle.

Pourquoi elle n'avait pas fui quand son père avait commencé à demander sa mort paraît singulier, mais il nous est difficile à nous, gens d'une autre race, de comprendre

les idées que nourrissent de pauvres cerveaux tels que celui de cette malheureuse.

Une légende s'est déjà formée autour d'elle. Les lamaïstes ont conservé la croyance hindoue en la pluralité des existences. Après notre mort, pensent-ils, nous renaissons de nouveau en de bonnes ou de mauvaises conditions, selon la nature des actions physiques et mentales que nous avons accomplies. Cependant, en certains cas, la renaissance peut être retardée et l'esprit (littéralement, en tibétain : le sentiment conscient) du défunt, ou peut-être son « double⁵⁷ », erre sans être capable de se dissoudre et de se réincarner comme un nouvel individu.

Ainsi, le fantôme de cette femme est dit hanter le lieu où elle a été décapitée. Nombre de gens affirment l'y avoir vu marchant de-ci, de-là, sans but, au crépuscule. Un soir, ma plus jeune servante se précipita hors

⁵⁷Un double éthéré qui survit à la dissolution du corps matériel, comme le croyaient les Égyptiens, mais qui n'est pas immortel. Des idées analogues ont cours parmi les Chinois.

d'haleine dans ma cour et s'y affaissa presque évanouie.

Le soleil était déjà couché ; revenant de faire des achats, elle avait vu la morte assise sur un roc près de la route à la lisière de l'endroit où l'on abat les animaux pour la boucherie et où les exécutions ont lieu. Elle-même y avait été décapitée. La jeune fille avait bien connu cette femme ; elle affirmait qu'elle l'avait pratiquement reconnue et avait remarqué qu'elle pleurait.

Naturellement, toutes les voisines prirent son récit pour une nouvelle preuve de l'existence de l'infortuné « esprit ».

La torture n'est pas seulement infligée comme châtiment mais aussi pour amener la confession des crimes et la dénonciation des complices.

L'on m'a dit, à ce sujet, que le public n'est pas admis dans l'endroit où la torture est appliquée dans ce dernier dessein et cela pour éviter que le supplicié, succombant à la souffrance, ne désigne, au hasard, l'un ou

l'autre des assistants dans l'espoir de faire cesser ses tourments. Je ne sais pas si cette règle est toujours suivie.

La bastonnade est donnée avec de très longues et lourdes gaules de la dimension d'une poutrelle. Les premiers coups enlèvent la peau, elle est réduite en pulpe si la bastonnade est prolongée.

Au monastère de Koum-Boum, au Ching-Hai, où les méthodes judiciaires de l'ancienne Chine sont courantes, j'ai soigné un moine qui avait été bâtonné pour vol.

Ses amis ne m'appelèrent que plusieurs jours après qu'il avait été torturé ; dans l'intervalle, ils s'étaient contentés d'appliquer de la boue sur ses plaies. Quand j'arrivai, celles-ci étaient horribles ; les os se voyaient à nu derrière les deux cuisses, l'endroit où les coups sont appliqués, l'homme étant étendu la face contre terre. Dans la boue des « pansements » diluée par une forte suppuration, une colonie de vers grouillait. J'ai rarement vu un spectacle plus répugnant. Néanmoins, de simples lavages antiseptiques

eurent raison de l'infection et le malheureux moine se rétablit assez promptement. Quand il fut capable de marcher, il me rendit visite ; comme voleur il était expulsé du monastère et voulait, avant son départ, me remercier des soins que je lui avais donnés.

À cette occasion, un de ses amis commentant le châtiment qu'il avait subi, me dit avec une sorte de fierté : « La justice est rigoureuse dans notre monastère. »

En vérité, elle l'était !

Un rapprochement s'impose à moi entre le cas de ce vaurien dont les moines lamaïstes avaient si cruellement déchiré la peau, et celui d'un autre moine en un autre pays. Celui-là n'était certes pas un vaurien ; c'était un grand mystique doublé d'un grand poète. Son crime était de rappeler à l'autorité de la règle originelle de leur ordre ses frères tombés dans le relâchement. Cet homme, qui visait haut, selon ses lumières, les irritait par un détail puéril : il voulait qu'ils marchent pieds nus et eux tenaient à leurs chaussures.

Enfermé dans une étroite et sombre cellule, étouffante pendant l'été torride de l'Espagne, l'infortuné saint homme était cruellement fustigé chaque jour ; et ses vêtements de laine rude se collaient à ses plaies saignantes. Le pays et l'époque (XVI^e siècle) ne connaissaient pas les soins antiseptiques et, d'ailleurs, nul ne s'offrait à alléger ses souffrances.

Celles-ci ne prirent fin que le jour où il parvint à s'échapper et à fuir.

Il s'appelait Jean de la Croix, l'Église de Rome l'a canonisé ; a-t-elle honni ses bourreaux ?...

Un chenapan que j'employais parfois à des travaux de jardinage dans mon enclos eut moins de chance que le moine voleur de Koum-Boum.

C'était un joli gars à la taille élancée, la physionomie avenante, les manières polies et agréables, mais un voleur incorrigible.

Il suivait volontiers les convois de marchandises avec l'air innocent de

quelqu'un qui se rend dans la même direction. Alors, tandis que les muletiers ou les conducteurs de yaks bavardaient ensemble sans faire attention à lui, il s'appropriait n'importe quoi sur lequel il pouvait mettre la main. Tout lui était bon, un bout de courroie pendant d'une selle ou d'un sac, une couverture jetée sur des ballots et mal attachée, ou même seulement un morceau de celle-ci coupé adroitement avec un couteau bien tranchant. À la tombée du soir, il s'aventurait parfois à percer un trou dans un sac et récoltait, ainsi, une livre ou deux de farine ou de grain.

Ni la santé, ni la force ne lui manquaient, il aurait pu travailler et gagner largement sa vie, mais il préférait l'existence oisive et libre d'un médiocre maraudeur. Il en fut cruellement puni.

Convaincu de vol, il fut conduit devant les soldats qui souvent font office de juges pour les délits de peu d'importance. Le malheureux fut féroce**ment** battu. D'après les témoins, un de ses yeux sortit de son orbite :

attaché ensuite à la barre, il en tomba et se fractura le crâne. Ainsi, il mourut bien que sa mauvaise action ne fût point passible de la peine capitale et qu'il n'y eût pas été condamné par un jugement légal.

Une femme – une véritable beauté – subit un sort analogue. Elle appartenait à une famille respectable de la noblesse tibétaine. Son mari l'avait abandonnée, elle avait perdu sa fortune et demandait à l'opium l'oubli de sa misère. La drogue est devenue très coûteuse en Chine ; faute d'argent, pour s'en procurer, la femme se mit à voler. Souvent elle était surprise et battue par les maîtres des maisons où elle s'introduisait. Un jour, ma servante l'attrapa comme elle sortait de ma cuisine emportant une casserole en aluminium ; je dus m'interposer pour empêcher qu'elle ne fût corrigée trop rudement. La dernière fois que je la vis, la malheureuse était en haillons et sa beauté qui subsistait avait un caractère tragique. J'appris, ensuite, qu'ayant une fois de plus été prise en flagrant délit les soldats l'avaient

jetée dans la rivière, sans aucune forme de jugement.

Une autre jolie femme que j'ai connue eut, aussi, une fin dramatique terminant un pathétique roman d'amour.

Pendant la « Longue Marche », la retraite historique de l'armée communiste chinoise à travers la Chine, alors que les troupes traversaient le Sikang et le Ching-Hai en 1935, cette femme leur avait prêté assistance. Pour cette raison elle avait été plusieurs fois emprisonnée à Kanzé, mais avait toujours réussi à s'évader.

Le pouvoir judiciaire est si peu coordonné, dans cette région frontière, que bien que Tatsienlou ne soit pas très distant de Kanzé, la femme y vivait libre et sans être inquiétée. Elle aurait dû y rester, mais elle était passionnément amoureuse d'un commerçant qui habitait Kanzé et l'amour domina en elle la prudence. Elle retourna de nouveau à Kanzé pour voir son amant et y fut encore arrêtée. Cette fois, elle ne put pas s'échapper.

Les hommes qui, sans en avoir aucun droit, s'étaient constitués ses juges décidèrent qu'on lui amputerait une jambe. La pauvre femme, encore jeune et jolie, ne put supporter l'idée d'être mutilée et déclara qu'elle préférerait mourir. Ses persécuteurs la prirent immédiatement au mot et lui enfoncèrent un couteau dans le cœur.

Les petits délits, tels que ne pas balayer la rue devant sa porte ou d'autres d'aussi minime importance, sont punis par des coups appliqués avec une latte sur la paume de la main. Les soldats de Tatsienlou sont prompts à infliger ce châtiment selon leur caprice et sans aucun jugement régulier.

Frapper avec une latte dans la paume de la main est aussi une punition en usage dans toutes les écoles du Tibet.

Quant aux pasteurs campant au Sikang ou au Ching-Hai, ils ont des façons à eux de faire observer des lois non écrites. Cependant, il leur arrive fréquemment de prendre pour arbitres de leurs querelles des soldats en

ournée qui, d'aventure, passent près de leurs tentes. La sentence consiste invariablement en une amende dont les soldats promus juges s'approprient la plus grosse part. Ce fait, sans cesse répété, devrait induire les pasteurs à s'abstenir de faire appel à ces juges d'occasion, mais il n'en est rien et ils continuent à se laisser duper.

Les Tibétains ont la passion des procès ; on les trouve toujours en train de procéder contre quelqu'un ou d'être poursuivis eux-mêmes devant la justice, quelle que soit cette justice et quels que soient les pseudo-juges qui la rendent.

Une exécution à Tatsienlou est un spectacle grossièrement théâtral qui a lieu en dehors de la ville mais juste contre ses dernières maisons. Par exception, pendant mon séjour, quelques soldats furent fusillés sur une petite place au centre de la ville ; ils avaient commis des vols dans des boutiques.

Ceux qui doivent être décapités sont généralement amenés sur la route de Chine.

Près de ma cabine, les condamnés étaient tués avec une arme à feu. On va comprendre pourquoi je ne dis pas « fusillés » ; ce terme évoque, pour nous, l'idée d'un peloton armé de fusils ; or, rien de semblable n'existait.

Les condamnés à mort étaient conduits à travers la ville pour une dernière promenade, les mains liées derrière le dos, un policeman les soutenant de chaque côté, sous le bras. Parfois, une pancarte était attachée sur le dos du malheureux ; elle était montée sur un bambou, comme un petit drapeau, et le motif de la condamnation y était inscrit. Des soldats en armes accompagnaient le cortège derrière lequel venait un officier à cheval.

J'ai souvent remarqué l'absence, en tête du cortège, de ces lattes rouges qui, autrefois, étaient toujours portées devant les condamnés à mort, ou figuraient en d'autres occasions, comme symboles de la loi et de l'autorité.

Les Chinois paraissaient prendre grand intérêt à voir tuer des hommes ; cette curiosité malsaine se rencontre, d'ailleurs,

dans bien d'autres pays. Chaque fois qu'une exécution était annoncée la foule se précipitait précédant le lugubre cortège, chacun désireux de s'assurer une place d'où la scène pouvait être bien vue.

Foule, soldats et condamnés défilaient devant ma porte.

Trois de ces derniers qu'il m'arriva de voir passer avaient assassiné toute une famille de paysans : douze personnes, hommes, femmes et enfants.

On peut penser que de tels criminels ne méritent aucune pitié. Cependant, sauf peut-être en temps de guerre où elle peut devenir nécessaire, je suis absolument adversaire de la peine de mort. Si un misérable commet le crime de tuer, nous ne devons pas l'imiter.

Il y a, dans la peine de mort, telle que nous l'appliquons, un élément de sadisme propre à encourager les mauvais instincts. Le but visé n'est pas tant d'éliminer un individu dangereux pour ses semblables que d'assouvir une vengeance en la décorant du titre de châtiment.

Plus d'une fois l'on peut lire dans les journaux des informations du genre de celle-ci : « Il a fallu surseoir à l'exécution de X... à cause de son état de santé. » En d'autres termes, X... est trop malade pour être tué. Le comble est que cet X... qui allait peut-être mourir et débarrasser, ainsi, la société de son indésirable personne, on le soignera, on lui rendra la santé, ou tout au moins, assez de santé pour qu'il puisse bien se sentir mourir.

Il y a dans ces façons de faire quelque chose de diabolique, la joie que prend un tortionnaire à savourer les affres de sa victime. Quoi d'étonnant que lorsque de pareils sentiments demeurent ancrés dans le cœur des hommes, ils fassent irruption en des temps de guerre ou en des occasions analogues et donnent lieu aux horreurs qui ont été commises en Allemagne et ailleurs.

Dans mon livre *le Bouddhisme, ses doctrines et ses méthodes* il existe un passage où j'exprime mon aversion pour la peine de mort dans des termes à peu près semblables à ceux que je viens d'employer. Ce livre,

comme la plupart de ceux que j'ai écrits, a été traduit en plusieurs langues. Or, lorsqu'il s'est agi de la traduction allemande, l'éditeur m'a demandé la permission d'omettre le passage relatif à la peine de mort parce que, disait-il, « il choquerait trop les sentiments du public ».

Je crains fort que les Allemands ne soient pas les seuls à défendre la peine de mort.

Est-ce à dire qu'il faille conserver au sein de la société des individus décidément et irrémédiablement dangereux ? Non, certes ; l'internement à vie est suffisant pour les tenir écartés. Il reste encore, sur la terre, assez d'endroits déserts et peu agréables pour les y parquer et leur laisser le soin d'y faire pousser leur maigre subsistance.

J'éprouvais toujours un choc pénible en voyant les visages contractés et la marche chancelante des victimes que l'on entraînait rapidement à l'endroit même où les bêtes étaient abattues pour la boucherie. Là, les condamnés étaient tués d'un coup de pistolet

tiré à bout portant parfois dans la nuque, parfois au cœur. Leurs corps étaient ensuite laissés gisant parmi les cornes, les sabots et les monceaux d'excréments des animaux sacrifiés et dépecés les jours précédents ou quelques heures plus tôt.

Parfois, la mort du criminel n'était pas instantanée, le soldat, qui, moyennant une prime, faisait l'office de bourreau, avait mal visé.

Un jour, des gens remarquèrent qu'un des hommes étendus sur le sol remuait. Le spectacle de cette agonie n'émut nullement la foule, quelques badauds coururent rejoindre le peloton qui s'éloignait, criant aux soldats : « L'un d'eux n'est pas mort ! » L'officier tourna bride accompagné par un de ses hommes qui acheva l'agonisant.

Cela se passait au commencement de l'après-midi. Les corps demeurèrent où ils étaient tombés et sans être couverts, pendant la nuit suivante, toute la journée et la nuit du lendemain. Alors seulement, ils furent mis dans des cercueils et emportés.

Un autre jour, trois hommes encore furent exécutés à cette même place. Cette fois, des cercueils avaient été apportés avant l'arrivée des condamnés ; dès que ceux-ci furent morts, l'on plaça ces cercueils retournés, le fond en l'air, sur les corps gisant à la place où ils étaient tombés. Les choses demeurèrent dans cet état pendant deux jours.

La raison pour laquelle les Chinois laissent ainsi en vue les cadavres de suppliciés est qu'ils pensent inspirer à ceux qui les voient une crainte capable de les détourner de commettre de mauvaises actions. Un bien vain espoir ; qu'est-ce que deux ou trois morts étendus sur le sol ?... N'en voit-on pas des centaines, voire même des milliers sur les champs de bataille ? Ce spectacle a-t-il jamais amené les peuples à renoncer à la guerre ?...

Je ne sais quel crime ces trois avaient commis. J'entendis seulement l'un d'eux dire, comme il passait devant moi : « Je l'attends dans l'autre monde ; je me vengerai ! » Ces paroles se référaient à celui qui l'avait dénoncé amenant son arrestation et la

condamnation qui l'avait suivie. Les bonnes gens qui les avaient entendues auguraient mal de leur suite pour le dénonciateur. Une telle menace de la part d'un homme qui va mourir ne manque jamais de s'accomplir, disaient-ils. Le dénonciateur mourra certainement.

En fait, on me raconta, un peu plus tard, que ce dernier avait trouvé la mort dans un accident. Celui-ci s'était produit trop loin de chez moi pour que je puisse éclaircir si la victime, ayant l'esprit troublé par le lugubre rendez-vous qui lui avait été donné, avait elle-même provoqué « l'accident » ou si des amis du mort y avaient contribué.

Une troisième exécution eut lieu non pas à l'emplacement habituel, mais à quelques pas de là, sur la route même. Deux hommes furent tués. L'un d'eux mourut instantanément. Le soldat qui devait tuer le second eut la fantaisie de tirer dans la bouche de sa victime. Il ne réussit qu'à lui faire une plaie et à lui casser des dents. Le malheureux,

qui demeurait parfaitement conscient, demanda de l'eau.

Que pouvait-il penser ?... Obéissait-il au désir de prolonger sa vie, ne fût-ce que de quelques minutes ?... Il savait parfaitement qu'il n'avait aucune chance de la sauver.

On lui apporta de l'eau. Il eut assez de force pour boire. Alors, son bourreau lui tira un autre coup de pistolet dans la bouche et il mourut.

Ces deux hommes faisaient partie d'une bande qui dépouillait les paysans de la façon suivante :

L'un des bandits entrait dans une ferme et, prétendant être un déserteur, il demandait soit un asile, soit à changer son uniforme contre des habits civils afin de pouvoir fuir. Tandis qu'il demeurait seul pendant un moment, ou qu'il n'était pas observé, il cachait vivement dans un coin de la chambre ou sous un meuble un paquet d'opium ou des cartouches. Les paysans chinois ne balaient que rarement, surtout dans les coins, de sorte

que le temps passait sans qu'ils découvrent les articles illicites déposés chez eux. Alors, un beau jour, des soldats en uniforme apparaissaient ; c'étaient d'autres membres de la bande. Ils annonçaient d'un ton sévère qu'ils étaient chargés de perquisitionner afin de découvrir l'opium ou les cartouches que les paysans cachaient. Le fermier, fort de son innocence, jurait qu'il n'en existait pas chez lui, mais il était bientôt confondu par la découverte de ce que son visiteur y avait apporté.

Les bandits déclaraient alors qu'ils allaient conduire le fermier et toute sa famille dans la prison de la ville où ils attendraient le moment de comparaître devant le magistrat.

Les malheureux paysans devenaient fous de terreur ; des preuves irrécusables témoignaient contre eux, ils étaient passibles du plus dur châtement, peut-être de la peine de mort. À genoux devant les brigands, ils les suppliaient de ne pas les emmener devant les juges. Après une longue discussion, les soldats paraissaient s'adoucir et proposaient

un arrangement. Ils garderaient le secret concernant leur découverte et, en retour, le fermier signerait un papier par lequel il reconnaîtrait devoir à un compère qu'on nommait une somme indiquée. Des témoins se porteraient garants de sa signature ou de sa déclaration orale si le pauvre homme n'avait pas de cachet⁵⁸.

Dès lors, le martyre du fermier commençait. La plupart du temps il ne possédait pas la somme due lorsque l'échéance venait et un supplément de paiement était exigé pour le retard qu'il mettait à s'acquitter. D'autres prétextes étaient aussi mis en avant pour augmenter la crainte du débiteur et lui soutirer plus d'argent. Ainsi, de mois en mois, il lui fallait vendre du bétail ou du terrain pour satisfaire les impitoyables gredins qui le tenaient entre leurs griffes.

⁵⁸La signature donnée en inscrivant son nom est peu en usage en Chine. Elle n'est pas acceptée dans les banques chinoises, et généralement pas à la poste non plus. Chaque Chinois possède un sceau particulier qu'il applique sur les reçus et autres papiers et qui constitue sa signature.

Un autre truc pratiqué par ces vauriens était de déposer, dans une ferme, des marchandises dont la vente était prohibée, surtout de l'opium. Cela se faisait avec le consentement du fermier à qui l'on promettait une part dans le profit qui adviendrait de la vente.

Lorsqu'un certain temps s'était écoulé, le fermier était informé, en grand secret, par un soi-disant ami, que des perquisitions allaient avoir lieu dans la région.

Le dépositaire des articles illicites se hâtait donc, soit de les détruire, soit de les cacher quelque part dans les champs. À son insu, ses mouvements étaient épiés et s'il décidait de cacher le dépôt, d'autres affiliés l'enlevaient.

Alors, arrivait le « propriétaire » des marchandises qui venait les réclamer. Celles-ci ne pouvaient pas lui être restituées et le chantage commençait d'une façon analogue à celle décrite ci-dessus. Pour éviter d'être amené devant un magistrat, le pauvre benêt signait toutes les promesses qu'on lui demandait.

Plusieurs fermiers du Sikang avaient été entièrement ruinés de cette façon.

Cependant, bien que quelques-uns de ces bandits aient été exécutés, il en restait un nombre suffisant en liberté pour continuer leurs manœuvres.

Tandis qu'on laisse en vue les corps des condamnés qui ont été fusillés, l'on suspend les têtes de ceux qui ont été décapités. Le but est le même : inspirer de la crainte à de potentiels criminels.

Il y a environ vingt ans, voyageant dans la province de Honan, je vis pour la première fois des grappes de têtes pendues par les cheveux, aux branches des arbres, le long des routes. À cette époque de guerre civile les brigands se montraient hardis et les exécutions étaient fréquentes.

À Tatsienlou, les têtes sont attachées contre un mur, à l'entrée de la ville. Maintenant que les Chinois portent les cheveux courts, il n'est plus possible de suspendre leurs têtes par leur natte, une corde est donc passée, à cet effet, sous le menton. L'aspect de la lugubre

exhibition est beaucoup plus répugnant. Elle n'émeut, d'ailleurs, point les placides Chinois et je dois dire que l'émotion que son idée peut provoquer ne surgit nullement quand on la contemple en réalité.

Autrefois, les autorités chinoises fournissaient une escorte aux voyageurs qui traversaient les régions hantées par des brigands. Je déclinais toujours ce privilège si le voyage devait être long, car le montant des gratifications que j'aurais dû donner à mes gardes du corps aurait fortement dépassé la valeur des modestes bagages dont j'aurais pu être dépouillée.

Du reste, si les bandits étaient nombreux, l'escorte ne manquait jamais de fuir à toute vitesse.

Les soldats chinois jouissaient alors de beaucoup de liberté, particulièrement en dehors des grandes routes et dans les districts de la frontière. Le nombre des hommes qui devaient escorter un voyageur et la distance jusqu'où ils devaient

l'accompagner n'étaient jamais strictement fixés.

Un jour, mes muletiers insistèrent pour avoir une escorte pendant la traversée d'une partie montagneuse d'un pays qui est maintenant inclus dans le Sikang. Je cédai à leur requête et prévins un chef militaire résidant dans un village que je désirais être escortée.

Il m'envoya six soldats et nous partîmes. Nous étions en route depuis deux heures à peine lorsque mon escorte m'abandonna ; je vis les garçons escalader rapidement le flanc de la montagne et disparaître parmi les buissons.

Bon, pensais-je, ces coquins se sentent fatigués et ne se soucient pas de me suivre plus loin. Ou, pire, ils sont allés prévenir des voleurs de leurs amis qu'une voyageuse va passer. Aucune de ces suppositions n'était exacte.

Un peu plus tard, à un tournant du sentier, je vis les individus qui m'avaient quittée redescendre de la montagne en courant

accompagnés par une autre demi-douzaine de soldats qui renforcèrent mon escorte.

La même comédie se répéta à chaque poste que nous rencontrâmes sur notre route durant la journée. Lorsque j'arrivai à l'endroit où je devais passer la nuit, environ trente guerriers s'alignèrent dans la cour, me regardant d'un air interrogatif. Combien allais-je leur donner ? se demandaient-ils... Je ne pouvais pas les décevoir.

Mais aussitôt qu'ils furent partis pour leur caserne qui, heureusement, était située assez loin de la bourgade, je commandai aux muletiers de se tenir prêts à repartir le lendemain, longtemps avant le lever du jour, de façon à éviter une nouvelle escorte ; la rapidité avec laquelle celle-ci s'accroissait me faisait craindre d'être bientôt entourée d'une petite armée à ma solde. Nous partîmes donc dans la nuit, un dernier quartier de lune éclairant notre fuite.

Néanmoins, à cette époque, une escorte n'était pas toujours désagréable. À l'occasion, elle se montrait vraiment utile, non point

comme protection contre les brigands, mais en des circonstances plus journalières.

Quelques-uns des soldats devançaient le voyageur et voyaient à ce que la meilleure chambre, dans la meilleure auberge du lieu, fût balayée et tenue prête pour son arrivée. Quand il n'existait pas d'auberge dans la localité ou quand celle-ci était trop misérable, les soldats persuadaient le propriétaire de la plus belle maison en vue de céder sa chambre la plus confortable à l'étranger de passage et quand le propriétaire rechignait, ils le contraignaient par la force à se montrer hospitalier.

Des vivres étaient aussi obtenus facilement par l'intermédiaire de l'escorte. En somme, de très nombreux menus avantages résultaient de l'activité de celle-ci.

Inutile de dire qu'escorter était aussi pour les soldats une occasion bienvenue de festoyer aux frais des villageois tout le long de la route et même d'amasser quelque butin.

Ce temps « joyeux » n'est plus. Les soldats qui m'escortaient au Sikang devaient se

contenter des repas copieux que je leur faisais servir trois fois par jour et d'une généreuse gratification quand ils me quittaient.

Ce peu les contentait ; c'étaient de jeunes gars joviaux qui ne m'étaient d'aucune utilité, je ne les voyais que dans les auberges où je m'arrêtais. Pendant la journée, ils marchaient au gré de leur caprice loin devant moi ou loin en arrière. Jamais en vue de ma chaise à porteurs.

Excepté dans quelques territoires écartés, habités par des indigènes non chinois, les soldats ont presque entièrement perdu leur ancien prestige et leur pouvoir. Aubergistes, paysans et petits boutiquiers se sont débarrassés de leur timidité séculaire et ne se gênent plus pour réclamer un paiement ou pour tenir leurs portes closes s'il ne leur convient pas de les ouvrir. Du point de vue de l'équité, qui est le point de vue juste, il y a là un progrès indéniable. Les anciennes coutumes étaient blâmables. Toutefois, je n'ai pas remarqué que le bien-être matériel des

basses classes chinoises ait été sensiblement amélioré par cette élévation de la moralité.

CHAPITRE VI

Quelles sont les idées qui prévalent, dans les provinces frontières de l'Ouest, concernant la moralité ? Il y a peu à dire à ce sujet. Au Sikang, au Ching-Hai et dans les régions voisines, la masse de la population est trop encline à l'apathie et à l'esprit trop lourd pour être capable de vertus sublimes ou de vices puissants.

Les tragédies minimales qui se produisent ont généralement pour base l'intérêt, la rapacité ou des conflits familiaux, souvent ces divers motifs enchevêtrés.

Voyons-en quelques exemples.

La fille d'un marchand riche avait été mariée au fils unique d'une veuve également fort aisée. Dès que les réjouissances nuptiales – banquets répétés pendant plusieurs jours – furent terminées, la belle-mère intima à sa bru l'ordre de vaquer à tous les travaux

domestiques de la maison qui était spacieuse. La jeune femme protesta, disant que, chez ses parents, des servantes étaient employées à ces besognes ; la belle-mère ne voulut rien entendre. Elle ne se souciait pas, disait-elle, de payer des gages à une servante quand elle avait, chez elle, une femme qui pouvait travailler gratuitement.

Le mari était un vaurien, un joueur, un noceur qui ne rentrait jamais chez lui que vers deux ou trois heures du matin. Sa mère qui l'idolâtrait se levait pour lui ouvrir la porte et lui servir, selon ses désirs, à boire ou à manger. Elle déclara que, dorénavant, ce devoir incombait à la jeune mariée et que celle-ci devait tenir un souper prêt et chaud pour le servir à son mari à son retour pendant la nuit. La nouvelle épousée refusa nettement. Le temps n'est plus où les belles-mères chinoises pouvaient compter sur l'absolue soumission des brus qu'elles martyrisaient. La vieille avare ne s'en rendait pas compte.

Alors, un jour, des cris et des gémissements partant de sa maison ameutèrent les voisins. Avec l'aide de quelques parentes, la vieille femme avait attaché sa belle-fille à l'un des piliers d'une galerie entourant la cour afin que son fils puisse plus aisément la fustiger. Ce qu'il avait fait avec vigueur.

Le lendemain, un grand gaillard robuste, le père de la victime, accompagné par une troupe d'amis hommes et femmes, assiégeait la maison où la mariée était séquestrée. La belle-mère craignant de voir enfoncer sa porte sortit pour parlementer. Cela porta la querelle dans la rue et des flots d'injures remplirent l'air d'un bruit infernal.

Voisins et même simples passants, hâtivement mis au courant de ce dont il s'agissait, ou sans en rien connaître, prirent parti les uns pour la belle-mère, les autres pour le père vengeur et joignirent leurs vociférations au chœur des principaux acteurs. Quand ils furent suffisamment excités, les hommes échangèrent des coups de poing et les femmes s'entre-égratignèrent.

Le mari avait prudemment fui par une porte donnant sur les champs.

Finalement, l'épouse maltraitée fut emmenée par son père.

La restitution de l'argent payé par le marié aux parents de sa femme ⁵⁹ et, d'autre part, celle des objets mobiliers et autres apportés par la jeune épouse donna encore lieu à de longues et bruyantes discussions, puis le calme revint. J'appris plus tard que l'infortunée mariée avait tenté sa chance avec un autre partenaire.

Le temps est aussi passé, en Chine, du mariage indissoluble et du veuvage perpétuel. Les divorces ne sont point rares, même dans les hautes classes sociales, et un grand nombre de veuves, jeunes ou d'âge moyen se remarient.

Cependant, pour quelques-unes, les tribulations résultant d'unions mal assorties

⁵⁹La coutume est qu'une somme soit payée par le mari aux parents de la fille qu'il épouse. Cela à titre de compensation pour les dépenses que les parents ont faites pour élever celle-ci.

finissent encore tragiquement comme dans l'ancien temps.

Une autre jeune fille appartenant à une famille riche fut mariée à un jeune homme de situation sociale équivalente. Sa belle-mère ne la maltraitait pas physiquement, mais elle ne cessait de la gronder et de lui faire des reproches à tort et à travers.

La jeune femme avait vainement supplié ses parents de la reprendre chez eux et d'obtenir un divorce. Ceux-ci étaient attachés aux vieilles idées concernant l'indissolubilité du mariage. « Elle avait été donnée à la famille de son mari », lui répondaient-ils, « elle lui appartenait et ne pouvait pas s'en séparer ».

La mariée, qui n'avait pas encore vingt ans, s'empoisonna en prenant une forte dose d'opium.

Alors, des sentiments rapaces s'éveillèrent chez ses parents. Ils avaient refusé d'écouter les supplications de leur pauvre fille, mais dès qu'elle fut morte, ils se mirent à clamer que la famille de son mari avait causé sa

mort, c'est-à-dire que, par leur conduite envers elle, la belle-mère et d'autres l'avaient amenée à se suicider. Cela, suivant l'ancienne législation chinoise, équivalait à commettre le meurtre soi-même.

Ils exigeaient que les beaux-parents de la défunte supportassent les frais des funérailles les plus coûteux auxquelles participerait le clergé de toutes les lamaseries de la ville et des environs. Pour eux-mêmes, ils réclamaient une très forte indemnité comme compensation pour la perte de leur fille.

La famille du mari porta la cause devant le tribunal local ; celui-ci se prononça contre elle et la condamna à payer tout ce qui lui était demandé.

Comme exemple de moralité particulière, je citerai un couple dont la conduite contribuait passablement à l'amusement de ses voisins.

Le mari était un domestique employé à des travaux divers en dehors de la maison de son maître. La femme... eh bien ! la femme, qui était jolie, pratiquait une sorte de commerce

dont les bénéfices lui permettaient de nourrir, de vêtir et de subvenir en général, aux besoins de son époux dont le salaire était minime.

Dans la hutte où elle vivait, elle accueillait des marchands riches qui séjournèrent pendant quelque temps dans la ville pour leurs affaires. Quand un visiteur se présentait si, par hasard, le mari se trouvait là, il était vite envoyé acheter de l'eau-de-vie. Il savait ce que l'on attendait de lui et ne manquait pas de flâner en cours de route. À son retour, tous trois buvaient joyeusement ensemble.

Il advenait même que certains commerçants tibétains appréciaient tant l'hospitalité de la dame qu'ils prenaient logement comme pensionnaires dans l'unique chambre de la hutte, et y demeuraient pendant plusieurs semaines, quelquefois pendant plusieurs mois.

Une fois, à l'époque du nouvel an sino-tibétain, le domestique parada dans une belle robe de drap fin, les doigts ornés de plusieurs bagues en or. Cette mise somptueuse cadrerait

mal avec la pauvreté bien connue de l'individu. Une enquête faite par les curieux révéla que robe et bagues lui avaient été prêtées par l'actuel amant en chef de son épouse. Il devrait les restituer à leur propriétaire lorsque ce dernier n'aurait plus besoin de la dame.

Ce couple amusant était chrétien, c'est-à-dire qu'il fréquentait la Mission, ce qui ne répond pas à ses sentiments intimes. Les missionnaires ne peuvent guère éplucher trop minutieusement la conduite de leurs ouailles, la mentalité de celles-ci ne correspond pas à la leur et sa lecture leur est impossible.

La conduite de ces époux qui nous paraît scandaleuse – bien qu'on puisse en trouver l'équivalent dans nos pays – n'est pas jugée aussi sévèrement par les rustiques indigènes de la frontière. Ceux-ci se contentaient de se moquer du mari complaisant. Quant à la femme, elle ne cherchait pas à dissimuler son trafic, elle se montrait plutôt fière de son rôle de pourvoyeur et support de famille.

La moralité des Tibétains, en ce qui concerne les questions sexuelles, diffère de la nôtre en plus d'un point. La pratique de la polyandrie légale – une femme mariée à plusieurs frères – incline les Tibétains à considérer avec indulgence la polyandrie illégale, quand les comaris ne sont point frères.

Et l'indulgence s'étendant plus loin encore, la simple prostitution, bien qu'elle soit blâmée, ne l'est pas avec autant de dureté que dans nos pays.

Il en est de même dans une grande partie de l'Asie. La plupart des Asiatiques pensent que les rapports sexuels sont un acte normal qui n'a rien de répréhensible en soi et que les femmes qui n'ont pas promis fidélité à un époux légitime⁶⁰ ne sont point coupables en ayant des amants.

⁶⁰Légitime, au Tibet, ne signifie pas toujours que le mariage a été officiellement célébré, qu'un contrat a été dressé. Les unions libres sont tout autant respectées. Elles sont souvent préférées par les veuves qui convolent en secondes noces et par les membres du clergé, dans les sectes où le mariage leur est permis.

Les crimes passionnels sont extrêmement rares parmi les indigènes des provinces frontières de l'Ouest, autant dire qu'il ne s'en commet point. Les sentiments d'orgueil offensé ou de frustration que suscite l'infidélité d'une épouse ou d'une maîtresse que l'on considère comme sa propriété sont très atténués chez les Tibétains. Généralement, si le mari s'offusque de la conduite de sa femme, il s'en sépare paisiblement.

La liberté sexuelle dont jouissent, plus ou moins, bon nombre de Tibétaines des basses classes sociales a pour effet qu'il n'existe pas de prostituées professionnelles parmi elles. Par contre, il ne manque pas de prostituées chinoises dans les villes des provinces de la frontière à Sining et à Tatsienlou.

Dans cette dernière localité, l'une d'elles avait acquis une sorte de prééminence parmi ses pareilles. Elle était fille d'un fonctionnaire respectable ; sa mère, devenue veuve et manquant de ressources suffisantes, avait commencé à faire commerce de ses charmes,

sa fille l'avait imitée. Son appartement était très achalandé ; en plus de sa mère, encore demandée, elle patronnait quelques femmes de moindre importance qui l'escortaient quand elle sortait.

Elle s'habillait avec élégance, suivant le code local de la mode, et se donnait de grands airs, ce qui lui faisait décerner en riant, par un Chinois parlant l'anglais, le titre archaïque de « courtisane ».

Ses nombreux clients se pressaient, disait-on, dans son salon d'attente et y passaient le temps en jouant gros jeu au Mah jong⁶¹. L'on racontait aussi que la « courtisane » recevait successivement jusqu'à dix visiteurs et même un plus grand nombre dans le cours d'une soirée. Les femmes de son entourage lui remontraient fréquemment qu'elle mettait ainsi sa santé en danger, mais elle les rabrouait avec colère.

Enfin, après une orgie, elle fut emmenée d'urgence à l'hôpital et y mourut deux jours plus tard.

⁶¹Le jeu favori des Chinois où beaucoup se ruinent.

Quelques prêtresses de Vénus, du genre de cette femme, existent dans la région frontière, mais leur fortune et leur luxe demeurent mesquins et elles ne peuvent pas rivaliser avec leurs collègues des grandes cités chinoises. Il n'y a point place pour l'élégance et le raffinement dans les régions de l'Ouest, encore si proches de la barbarie.

Bien que les femmes de mœurs légères ne manquassent point à Tatsienlou, quelqu'un parmi les édiles s'avisa que, puisque la ville était promue au rang de capitale, il convenait qu'elle égalât en tout les autres capitales provinciales et fût dotée, comme elles, d'un lupanar.

Ainsi, l'on annonça donc un jour qu'une vingtaine de femmes étaient arrivées chaperonnées par une « mère ». Mère est le titre euphémique donné aux tenancières de maisons publiques.

Il fut décidé que ces femmes demeureraient cloîtrées dans une habitation située à l'extrémité de la ville, au bout du nouveau

quartier. Très probablement, elles n'avaient pas été informées d'avance de cette clause particulière. Elles protestèrent qu'elles n'entendaient pas être emprisonnées, administrèrent de formidables raclées à leur « mère » et, finalement, elles apparurent dans la ville allant faire des emplettes dans les boutiques, ici et là.

De singulières histoires circulaient au sujet d'incidents comiques dont l'hôtellerie du quartier neuf était le théâtre. Les gros marchands tibétains et même certains pasteurs des hautes terres qui séjournaient temporairement à Tatsienlou furent piqués de curiosité et s'aventurèrent dans l'ancre du péché ; des rixes s'ensuivirent. Il arrivait aussi que ces vigoureux géants, après avoir regardé toutes les femmes d'un œil critique, déclaraient abruptement qu'elles ne leur plaisaient point et tranquillement marchaient hors de la maison.

Il m'arriva d'entendre, de la bouche même d'un de ces barbares, le récit de sa visite au

mauvais lieu officiel. Tout ingénument il raconta :

« La patronne de la maison me fit, d'abord, payer vingt dollars (dollars chinois). Puis elle m'examina de la tête aux pieds pendant un instant et me poussa dans une chambre. Au bout de quelques minutes, une femme entra dans la chambre, elle n'était ni jolie, ni très jeune. Je la regardai comme la « mère » m'avait regardé et je lui dis : « Je ne te veux pas. Que pensent-ils donc, ici, de m'envoyer une vieille sorcière comme toi ! » Là-dessus, la femme se mit à crier et à m'injurier. Je la poussai de côté et m'en allai directement trouver la « mère ». « Rendez-moi mon argent immédiatement, lui dis-je, je ne veux rien avoir à faire avec cette laide femelle, ma femme est bien plus jolie qu'elle. »

« Et comme je criais fort et que je lui montrais mes poings, la mère me rendit mon argent », conclut triomphalement l'homme des pâturages, fier de son habileté et de sa vigueur.

Les femmes qui avaient été importées disparurent aussi soudainement qu'elles étaient arrivées, du moins elles cessèrent de circuler par groupes à travers la ville. Avaient-elles été renvoyées ou étaient-elles parties de leur plein gré ? Je ne sais. Quelques-unes s'étaient établies comme concubines de citadins aisés.

La tentative d'établir la prostitution réglementée avait échoué, mais il s'en fallait que la prostitution libre n'existât pas. Au contraire, le nombre augmentait des femmes qui, sans en faire métier, y avaient recours lorsque le besoin les y poussait.

L'ouvrage ne manquait pas dans la région mais consistait principalement en des travaux durs de bûcheron, de manoeuvre terrassier sur les routes en construction et d'autres analogues. Les Tibétaines, qui sont généralement aussi fortes que les hommes, gagnaient de bons salaires comme coolies et l'on en trouvait bien rarement une parmi les prostituées de bas étage. Ces dernières étaient des Chinoises souvent débilitées par

l'usage de l'opium et qui, même en bonne santé, ne pouvaient rivaliser avec les robustes Tibétaines pour les travaux exigeant de la force.

On se tromperait en imaginant ces Tibétaines du peuple sous l'aspect de déplaisantes viragos. J'ai déjà dit, en parlant des porteuses de thé, que la plupart d'entre elles sont véritablement jolies. Elles sont coquettes aussi et pratiquent de rustiques traitements de beauté. L'un d'eux consiste à enlever le duvet superflu qui pousse sur la figure. L'opération se fait avec une ficelle et de la façon suivante :

L'opératrice tient un bout de la ficelle entre ses dents et en enroule plusieurs fois le milieu autour de quatre doigts de la main gauche, laissant le pouce libre. La corde est tournée de façon à former une boucle et cette boucle est étroitement appliquée sur la figure de la patiente de façon à pincer la peau. Alors, imprimant un mouvement de va-et-vient à la ficelle en tirant son autre bout tenu dans la main droite de l'opératrice, le duvet

est saisi entre la boucle et arraché. Il est nécessaire que la ficelle soit très sèche et à cet effet, elle est souvent frottée dans de la chaux ou dans du sable.

Les crèmes, les rouges, le noir pour ombrer les yeux se vendent dans les boutiques de Tatsienlou, on en trouve même dans celles des villages. Le « noir » n'est employé que par les Chinoises, mais le « rouge » trouve nombre d'acheteuses parmi les Tibétaines. Des joues rosées ont depuis bien longtemps été admirées au Tibet. Alors que le contact du pays avec la « civilisation » était moins étroit, les filles gardaient soigneusement la feuille de papier rouge⁶² qui se trouve toujours dans les paquets de thé. Il suffit de mouiller légèrement ce papier pour qu'il déteigne ; c'était là un article de maquillage primitif. La coquette humectait avec sa salive un bout de papier et le passait sur ses joues. Les filles pauvres ont toujours recours à ce procédé, les

⁶²Le rouge est, en Chine, la couleur de la joie, de la bonne chance. Un petit morceau de papier rouge est toujours placé sur les cadeaux de friandises que l'on offre et, par extension, on le trouve sur les briques de thé, les paquets de biscuits, etc.

autres achètent les produits manufacturés par les parfumeurs et je dois dire qu'elles s'en servent adroitement.

Un côté intéressant de la moralité au Sikang est la façon dont le devoir filial y est compris, ou plutôt, la façon dont il est transgressé.

Depuis très longtemps, il nous a été dit que la Chine est, par excellence, le pays de la piété filiale et de nombreux exemples d'extraordinaire dévouement et de témoignages de respect exagérés nous ont été rapportés. Ces descriptions étaient-elles purement fantaisistes ? Je n'en sais rien. La piété filiale poussée à l'exagération a, certainement, existé en Chine et elle y existe toujours, bien que l'amour et le respect des parents n'aient peut-être pas été aussi habituels que nous étions portés à le croire ou bien qu'ils aient consisté plutôt en manifestations extérieures qu'en sentiments profonds.

Quoi qu'il en ait pu être dans le passé et qu'il puisse en être actuellement en d'autres parties de la Chine, le manque de piété filiale est évident parmi la populace de la frontière occidentale.

Nous pouvons y voir nombre de vieilles femmes employées comme servantes par leurs filles mariées. La grand-mère prend soin des enfants, fait la cuisine et la lessive, balaie, va puiser l'eau au puits public ou à une rivière, dans un baquet en forme de hotte qu'elle porte sur son dos. Quand sa fille invite des amis pour un repas, la mère sert à table et n'est pas admise à s'asseoir avec les invités. Certaines filles battent même leur vieille mère.

Les fils se conduisent généralement mieux, bien qu'il n'en manque point qui exploitent l'amour maternel pour vivre oisifs, réclamant de l'argent pour boire avec des amis et jouer au Mah jong ou aux dés. Il arrive aussi qu'étant mariés ils cèdent à leur femme qui exige l'expulsion de la vieille mère bien que,

parfois, celle-ci soit la propriétaire légale de la maison.

Je ne dis pas que ces mœurs soient générales. Heureusement non, mais les cas du genre de ceux que j'ai cités ne sont pas extrêmement rares.

Soit parce qu'ils sont animés par des sentiments plus humains que ceux des véritables indigènes, soit à cause de leur nature plus indifférente et plus indolente, les Chinois d'une classe sociale analogue manifestent rarement une pareille dureté.

Les indigènes de Tatsienlou et des districts voisins ont, aussi, de curieuses coutumes concernant les héritages.

Par exemple, on voit toute la fortune de gens riches devenir, à leur mort, la propriété de leur fille aînée qui est mariée et, cela, bien qu'elle ait des frères.

La plupart du temps, ceux-ci ont été placés tout jeunes dans un monastère pour devenir moines. Alors, il advient assez, souvent que quand les garçons ont atteint l'âge d'homme,

ils ne se sentent aucun désir de mener la vie d'un membre pauvre du bas clergé. Ils veulent faire du commerce ou obtenir un emploi dans un bureau quelconque. Mais ils ne possèdent absolument rien ; comment pourraient-ils subsister en attendant d'avoir trouvé de l'occupation ou d'avoir appris un métier ? Certains risquent l'aventure et l'on peut en voir qui errent en haillons tandis que leur sœur vit confortablement dans la maison qui fut celle de leur père.

Plus bizarre encore, si l'héritière meurt sans laisser d'enfants, toute la fortune devient la propriété de son mari. Si celui-ci se remarie et que des enfants naissent de sa seconde union, ce seront eux, qui n'ont aucun lien de parenté avec les propriétaires originaux des biens, qui en hériteront à leur tour, laissant les héritiers légitimes dépossédés.

C'est là une coutume locale, rien de pareil n'existe au Tibet. Ce que l'on y voit, c'est l'adoption d'un gendre par des parents qui n'ont qu'une fille unique. Dans ce cas, les

enfants de ce couple hériteront des biens suivant la loi tibétaine, c'est-à-dire que les filles hériteront des biens appartenant à leur mère et les fils de ceux de leur père, mais non pas divisés en parts égales. Il n'existe pas de loi fixe à ce sujet et une grande latitude est laissée à la volonté des parents.

CHAPITRE VII

Des coutumes barbares et des bandits pittoresques ne sont pas les seuls côtés curieux de l'Extrême-Occident chinois. Depuis des siècles, le pays de Kham qui y touche a été le foyer de la magie, de la sorcellerie en même temps que celui des plus remarquables intellectuels tibétains. Une partie seulement du Kham a été annexée à la Chine, mais du territoire resté purement tibétain et, par-delà celui-ci, du Tibet propre, l'écume de la mer profonde de l'occultisme déborde dans le Sikang et le Ching-Hai. Les Lolos et certains aborigènes du Yunnan y apportent aussi leur contribution.

De temps en temps, différant de ces charlatans guenilleux, quelques intéressants *ngagspas* (initiés aux formules magiques), quelques *bonpos* sectateurs de la religion prébouddhiste du Tibet⁶³ ou d'érudits lamas

⁶³Étroitement apparentée au Taoïsme ou peut-être identique à lui.

appartenant à l'une ou à l'autre des sectes des bonnets rouges traversent le Sikang au cours d'un voyage. Il est rare qu'ils s'arrêtent longtemps à Tatsienlou. Le clergé local qui professe la doctrine des bonnets jaunes⁶⁴ – religion d'État au Tibet – ne regarde pas ces dissidents d'un œil favorable.

Pendant des années j'ai recherché à travers le Tibet ces indépendants existant en marge du lamaïsme officiel afin de recueillir, par leur intermédiaire, des fragments d'anciennes pratiques et de connaissances oubliées. Par conséquent ceux qui passèrent dans mon voisinage ne manquèrent pas d'attirer mon attention. Je réussis à m'entretenir avec quelques vrais penseurs mais la masse des autres n'étaient guère remarquables que par leurs excentricités.

L'un d'eux était surnommé le *Doubtob*, c'est-à-dire le « thaumaturge », littéralement « celui qui a réussi », sous-entendu : a réussi

⁶⁴De leur vrai nom les *Gelougpsas* (ceux qui ont des coutumes vertueuses) ; le terme familier de *chasér* (bonnet jaune) vient de la couleur de leur coiffure. Les porteurs de bonnets rouges appartiennent à différentes sectes.

à posséder des pouvoirs magiques. C'était un homme à l'allure campagnarde qui paraissait jouir de la faculté d'ubiquité, car on le rencontrait à tous moments, de tous côtés.

Les boutiquiers chinois le tenaient pour un fou, néanmoins des sentiments superstitieux demeurant au fond de leur esprit les portaient à satisfaire beaucoup de fantaisies du *Doubtob*, comme lorsqu'il choisissait dans leur étalage quelques articles qui n'étaient pas d'un prix trop élevé et les emportait, sans, bien entendu, les payer. Cependant, le *Doubtob* se contentait généralement de commander à manger dans les restaurants ou dans les maisons privées où il faisait soudainement irruption.

« Apportez-moi de la soupe ! Apportez-moi du riz ! Donnez-moi de la viande ! Versez-moi du thé ! Versez-moi de l'eau-de-vie ! », criait-il d'un ton impératif, et les bonnes gens s'empressaient de le satisfaire.

En attendant d'être servi, le *Doubtob* s'amusait à inspecter les objets qui se trouvaient dans la chambre et son examen se

terminait souvent par leur destruction. Je l'ai vu saisir des tasses de porcelaine fine rangées sur une étagère et les jeter par la fenêtre dans la cour. D'autres fois, il écrasait sous ses pieds les soucoupes d'argent ou de vermeil, des tasses tibétaines ou leurs jolis couvercles en forme de pagode. Ou bien il arrachait les pages de livres rares et les déchirait en menus morceaux. Tandis qu'il se livrait à ces fantaisies, il remuait continuellement, allant d'un côté ou de l'autre et gesticulant.

Quand les aliments qu'il avait demandés lui étaient apportés, souvent il ne faisait qu'y goûter, jetait le reste par terre ou le donnait à l'un de ceux qui se trouvait près de lui. Celui à qui cette « faveur » échéait n'osait pas refuser le riz ou les nouilles que le *Doubtob* avait malaxés avec ses mains jamais lavées. Beaucoup s'imaginaient que les manger leur porterait bonne chance.

La plupart des Tibétains croient qu'une influence salubre est attachée aux restes d'aliments laissés par de saintes personnes ou par de Grands-lamas. Le riz qui demeure

sur le plat⁶⁵ du Dalai-lama ou du Panchen Lama après leur repas est mêlé avec une grande quantité d'autre riz bouilli, des portions minuscules de ce mélange sont distribuées aux pèlerins. Il est possible que pas un des grains qui constituent la part d'un des pèlerins ne se soit trouvé sur le plat du Grand-lama mais les bonnes gens imaginent que le contact avec les grains « authentiques » a suffi pour conférer aux autres une vertu spéciale. Beaucoup de pèlerins mangent seulement deux ou trois grains de leur portion quand ils la reçoivent et emportent précieusement le reste. De retour chez eux, ils mélangent de nouveau cette petite quantité avec une chaudronnée d'autre riz et le produit de ce second mélange est attribué à leurs amis et à leurs voisins. Ceux-ci gardent soigneusement leur part, la considérant comme un médicament très efficace pour guérir des maladies graves.

⁶⁵Je dis plat et non assiette parce que le riz est placé devant ces personnages dans un grand plat en argent, parfois en or. C'est une mode empruntée à l'Inde. Lorsque les Tibétains mangent en style chinois, le riz est servi dans des bols.

Ainsi s'expliquait que certains mangeaient les restes du *Doubtob*, mais cet individu ne paraissait pas digne d'être tenu en si haute estime.

Quand un vêtement lui était donné, il ne le portait que pendant quelques heures, puis le donnait à n'importe qui il rencontrait par hasard. La plupart du temps, même en plein hiver, il n'avait sur lui qu'une seule robe en coton gris, fendue des deux côtés, selon la mode chinoise, aussi haut que les genoux. Mais, tandis que les Chinois portent des pantalons, le *Doubtob* n'en avait point, de sorte que lorsque le vent soufflait et retroussait sa robe, le bonhomme apparaissait nu jusqu'à la ceinture. Qu'il ne souffrît pas du froid par le gel n'avait rien qui pût étonner les Tibétains. Tous savent que des ermites de leur pays vivent nus parmi les neiges sur les hautes montagnes.

J'en ai connu quelques-uns. Ils pratiquent un entraînement destiné à produire la chaleur interne nécessaire pour lutter victorieusement avec la basse température

environnante. J'ai expérimenté le procédé et l'ai décrit succinctement dans mes livres précédents⁶⁶.

Le *Doubtob* n'avait point de domicile fixe. Il couchait dans les maisons dont les maîtres l'accueillaient amicalement ou bien il passait des semaines dans une caverne, sur une pente de montagne. Parfois, ce logis était trop exigü pour l'abriter tout entier et une partie de son corps demeurait au-dehors exposé à la pluie et à la neige. Il pouvait rester ainsi, jour et nuit pendant longtemps, sans manger, sans bouger.

Il devait avoir environ quarante-cinq ans, ses cheveux grisonnaient mais il paraissait bien portant et robuste. Quelques prédictions faites par lui le mirent en conflit avec d'autres prophètes locaux. Leurs contestations dans lesquelles les gens de la ville prirent parti furent extrêmement amusantes.

⁶⁶*Mystiques et Magiciens du Tibet* (Plon) et *Initiations lamaïques* (Adyar).

J'observai cet individu étrange pendant près de deux ans. Il avait certainement l'esprit dérangé mais il était fort loin d'être complètement fou. Une grande partie de feinte et de ruse entraînait dans sa conduite excentrique, elle était pour lui un moyen de vivre libre sans travailler. Quelque dure que puisse nous paraître cette façon de vivre, un robuste montagnard tibétain de la classe pauvre pouvait y trouver du charme. Il disparut soudain de la région de Tatsienlou, peut-être la bienveillance de ses protecteurs se lassait-elle et était-il allé chercher ailleurs un nouveau champ d'activité.

Le dérangement mental n'est pas tenu par les Tibétains pour une marque de sainteté. Au contraire, les déments, vrais ou simulateurs, qui sont vénérés comme des saints, sont nombreux dans l'Inde. Leur esprit, est-il dit, est en continuelle communion avec Dieu et, pour cette raison, tout ce qui se rapporte à notre monde, comme les règles de conduite ordinaires, cesse d'être perçu par eux.

On peut entendre certains de ces « saints hommes » marmotter des mots incompréhensibles entrecoupés de gémissements comme le font les idiots, tandis que la salive coule de leur bouche. D'autres tombent dans des crises épileptiques puis se mettent soudainement à chanter à tue-tête, à gesticuler et à danser. Les Vaichnavas s'entraînent à ces états de surexcitation ; certaines sectes musulmanes et les Nègres de l'Afrique le font aussi. Les Chrétiens eux-mêmes ne sont pas entièrement à l'abri de ces aberrations. Certains d'entre eux le démontrèrent à Tatsienlou dans le même temps où le *Doubtob* en amusait les habitants par ses excentricités.

La guerre sino-japonaise avait amené une foule de réfugiés à Tatsienlou, les logements y étaient introuvables. Faute de mieux, quelques étrangers s'établirent dans une mesure située assez loin de la ville. Tous les jours, du matin jusqu'à midi, on les entendait vociférer, hurler et pleurer à grand bruit. Les

planches disjointes de leur baraque permettaient de voir dans l'intérieur de celle-ci et les indigènes attirés par le tapage ne manquèrent pas d'aller épier ce qui s'y passait. Ils virent les étrangers (des Blancs) se jeter violemment par terre et se rouler sur le plancher tandis que les pleurs et les cris allaient leur train.

C'était là leur façon de prier.

Un autre spécimen bizarre de la race des Khampas se promenait aussi dans la région : un homme âgé, devin (*Mopa*) de profession. Il portait toujours avec lui une longue canne de la dimension d'un alpenstock, surmonté d'un trident d'où pendait un flot de rubans de différentes couleurs. Il ne mendiait jamais, ses vêtements étaient propres et il paraissait, sinon riche, du moins fort loin d'être dans la misère. La clientèle qui avait recours à ses lumières divinatoires devait le rémunérer suffisamment pour qu'il puisse subvenir à ses modestes besoins. Néanmoins, il dut, comme le *Doubtob*, éprouver une diminution de son prestige et les désagréables effets matériels

qui en découlèrent. Je le retrouvai, un jour, installé comme gardien dans une petite ferme isolée. Il était demeuré courtois et d'un commerce agréable comme je l'avais toujours connu et semblait ne manquer de rien.

Il n'existe guère de moine lamaïste, qu'il appartienne au bas clergé ou soit un dignitaire ecclésiastique, qui ne fasse, à l'occasion, office de devin pour obliger ceux qui sollicitent une prédiction ou un avis concernant la conduite à tenir pour amener un résultat favorable dans telle ou telle occasion.

Pendant notre voyage pédestre, vers Lhassa, le lama Yongden était très demandé comme « oracle ». La chose s'est répétée pendant mon nouveau séjour au pays de Kham où certains de ceux qui me connaissaient comme dame-lama me priaient, aussi, de leur dévoiler le secret de leur avenir. Mais le service attendu d'un *Mopa* ne se borne pas à cette information ; il lui faut, en plus, éclairer son client sur les moyens propres à prévenir les événements

qui lui seraient néfastes, à s'en garder ou à en amoindrir les conséquences. Les Tibétains sont déterministes, mais croient que les mélanges des causes déterminantes sont en nombre presque infini, en sorte que l'adjonction de nouveaux éléments à une combinaison de causes déjà formées peut en modifier les effets.

Quoi qu'il en puisse être, j'ai la vanité de croire que mes prédictions et mes avis valaient autant que ceux des professionnels de l'art divinatoire.

De tels « professionnels » existent et certains d'entre eux qui jouissent de la réputation de ne jamais errer dans leurs prédictions ont acquis une fortune considérable.

L'un de ceux-ci qui habitait le Sikang était Soong lama, un homme d'âge moyen qui occupe une situation quelque peu analogue à celle d'oracle officiel et est consulté par les hautes autorités chinoises de la province.

Un bon nombre de ses prédictions s'étant accomplies, son prestige était grand mais il

déclina rapidement à la suite d'une prédiction sensationnelle qui ne se réalisa point.

Le lama avait annoncé que dans le délai d'un mois les Japonais bombarderaient Tatsienlou. La chose était plausible. Sining, la capitale du Ching-Hai, avait reçu la visite des avions ennemis et Tchéngtou avait été laissé en grande partie en ruine après plusieurs bombardements.

Cependant le mois s'écoula, d'autres le suivirent, il y eut de nombreuses alertes, mais pas un avion n'apparut réellement au-dessus de la ville. La guerre s'est terminée sans qu'il en soit jamais venu.

Le lama dénia avoir prédit un bombardement et protesta que seules de fausses rumeurs s'étaient répandues à ce sujet, mais un grand nombre de gens continuèrent à affirmer que la prédiction avait été faite devant témoins. Cela souleva de violentes discussions entre les partisans du lama et les railleurs.

Alors, advint un de ces grands incendies fréquents à Tatsienlou, dont il a déjà été parlé.

Cette fois, le feu gagna la maison de Soong lama. Celui-ci, imitant un geste qui est souvent relaté dans les histoires des saints et des magiciens tibétains, déploya sa toge monastique devant les flammes qui s'avançaient et la jeta toute large étendue sur celles-ci en prononçant des paroles magiques. Mais, hélas ! tandis que, dans les histoires, les flammes sont immédiatement éteintes par l'insigne sacré de l'Ordre religieux, elles s'élevèrent au contraire plus hautes, consumant la toge de drap fin de l'opulent devin.

La fuite seule lui restait après cette humiliante défaite. Sa demeure touchait au flanc de la montagne, et vers la montagne fut hâtivement transporté tout ce qui put être enlevé de la maison en feu.

Malheureusement, une saute de vent poussa les flammes de ce côté ; c'était l'hiver, les pentes de la montagne étaient couvertes

de buissons desséchés qui prirent feu et tout ce qui avait été sauvé et déposé parmi eux fut brûlé.

Dans cet événement très ordinaire, la populace vit un miracle. Le feu, racontaient les gens de la ville, s'était comporté comme un être intelligent, suivant les coffres et les ballots que les domestiques emportaient. Le lama, s'en étant rendu compte, avait commandé que tout fût empilé dans un abri qu'il avait fait creuser pour servir de refuge en cas de bombardement. Alors, prodige ! les flammes s'étaient ramassées ensemble formant une boule de feu et cette boule, traversant l'air, était tombée juste dans l'ouverture de l'abri souterrain, réduisant en cendres tout ce qui s'y trouvait.

Et pourquoi ?... Tous les peuples ont un désir foncier de justice bien qu'ils laissent facilement l'injustice triompher. La destruction des biens du lama était la punition de son avarice car, quoiqu'il fût riche, il ne cessait pas d'accumuler encore

plus de biens et ne secourait pas les nécessiteux.

La maison fut entièrement brûlée ; trois hommes qui ne purent s'en échapper moururent dans les flammes ainsi que plusieurs chevaux attachés dans l'écurie.

Les railleurs trouvèrent là une nouvelle occasion de se gausser de l'infortuné devin. Comment n'avait-il pas prévu l'incendie et pris des mesures en conséquence ? disaient-ils.

Quelquefois, des profondeurs des forêts du Kham ou des replis des montagnes désertes émerge un *yoguin*⁶⁷ un ermite ou un autre membre de la tribu nombreuse des mystiques asiatiques qui s'établit temporairement au Sikang.

Ces hommes ne se montrent pas dans la capitale ni même dans les villages. Ils élisent comme domicile une caverne ou une hutte située très au-dessus des vallées habitées.

⁶⁷*Yoguin* est le nom hindou très connu, c'est pourquoi je le conserve. Les Tibétains emploient le terme *maldjorpa* (*nrnal byor pas*) qui signifie : celui qui a atteint la sérénité.

Certains d'entre eux vivent solitaires, d'autres sont accompagnés de disciples qui les servent.

Des bûcherons ou des enfants allant cueillir des fruits ou des légumes sauvages les découvrent et le bruit se répand qu'un « saint homme » réside à tel ou tel endroit. Alors, des visiteurs escaladent les pentes raides portant des cadeaux de provisions et d'argent, sollicitant, en retour, la bénédiction du *yoguin*, ses conseils, des prédictions.

Un de ces *yoguins* ambulants refusait obstinément de recevoir de l'argent, ce qui est rare dans le pays. Quand des pièces de monnaie ou des billets de banque étaient placés devant lui comme offrande, il les lançait au loin. Cela ayant été su, des mendiants sans vergogne se cachèrent dans le voisinage de la caverne où il habitait et passèrent leur temps à chercher l'argent tombé dans l'herbe ou entre les buissons.

Un autre « saint homme » s'établit sur un petit plateau faisant face, par-delà la vallée, à

celui sur lequel j'avais habité dans un ermitage.

Mon confrère anachorète devait jouir de quelque célébrité car il recevait de nombreux dons et se trouvait ainsi dans l'aisance, propriétaire d'une trentaine de chevaux et de mules. Lui aussi, à l'occasion, lisait dans l'avenir, mais sa clairvoyance devait parfois s'obscurcir car, sans qu'il l'ait prévu, des voleurs s'emparèrent de ses bêtes pendant la nuit et les emmenèrent. Ce *yoguin* n'avait point atteint l'admirable état d'inébranlable sereine indifférence auquel certains ermites tibétains sont parvenus. Sa rage fut sans borne, il expédia des gens dans différentes directions à la recherche des voleurs, il requit le concours de la police. Ce fut peine perdue, les mules et les chevaux ne furent point retrouvés.

Dégoûté du pays après cette aventure, le « saint homme » s'en alla.

Un jour j'eus la visite d'un Bön qui occupait une situation distinguée parmi le clergé de sa

religion. Les Böns, je l'ai déjà dit, sont les adeptes de l'ancienne religion du Tibet, une sorte de chamanisme. Les Chinois les assimilent aux Taoïstes et leur opinion est en partie fondée. Plus vraisemblablement encore, les Böns et les Taoïstes sont deux branches issues d'une source commune. Toutes deux comprennent deux degrés : culte des génies et sorcellerie au degré populaire, mysticisme et philosophie au degré supérieur.

De nos jours l'on rencontre deux sectes de Böns au Tibet et dans les provinces chinoises de l'Extrême-Ouest, ce sont les Böns blancs et les Böns noirs.

Les Böns blancs ont adopté une grande part de doctrines, de rituels et de règles monastiques appartenant au Lamaïsme tandis que, de leur côté, les Lamaïstes ont emprunté aux Böns de nombreuses croyances et pratiques d'un caractère nettement étranger au Bouddhisme.

Les Böns noirs sont demeurés plus fidèles au chamanisme primitif de leurs ancêtres.

Toutefois, l'on trouve parmi eux des penseurs intéressants dont les théories se rapprochent de celles des très anciens mystiques chinois.

Mon visiteur était un Bön blanc ; il était habillé comme un lama mais portait une coiffure particulière de laquelle pendait une frange qui tombait devant les yeux.

Les *yoguis* tibétains, qui pratiquent la « contemplation du soleil » regardant celui-ci fixement pendant des heures, s'abritent avec une sorte de visièrè faite de poils d'ours. La frange du chapeau de ce Bön paraissait devoir servir au même but. Mais pourquoi se voilait-il ainsi les yeux en dehors du temps qu'il consacrait à ses pratiques mystiques ?...

Malicieusement, je pensai que le chapeau à frange avait pour objet de désigner le bonhomme comme un *yoguin* contemplateur du soleil, c'est-à-dire un individu supérieur au commun du clergé et de lui procurer, de ce fait, certains profits en argent ou en nature. Je me trompais peut-être ; il ne manque pas de gens qui aiment porter un costume

excentrique, simplement pour le plaisir d'être différents des autres.

Selon mon habitude, je posai des questions à mon visiteur. Entre autres choses, il me dit :

« — Tous les êtres — les hommes compris — qui existent actuellement sont nés de la terre. Ils n'ont pas émergé de la terre avec les formes que nous leur voyons aujourd'hui. Les choses se sont passées comme ceci : d'infiniment petites particules se sont dégagées de la terre ; elles étaient animées d'un mouvement excessivement rapide, graduellement, elles s'agglomérèrent de différentes manières et formèrent toutes les plantes et tous les animaux. Mais le temps qui s'écoula pendant que cette formation s'opérait est si long qu'il est au-dessus de tout chiffre que notre esprit puisse concevoir. »

« — Et la terre elle-même, demandai-je, quelle est son origine ? »

Le Bön répondit : « La terre a aussi été formée par l'agglomération d'infiniment petites particules qui tournoyaient avec

rapidité, mais cela arriva longtemps, très longtemps avant la formation des êtres vivants et la période de formation de la terre fut aussi beaucoup plus longue. »

Je sais que les lettrés tibétains n'admettent point qu'il existe des choses dénuées de vie, j'aventurai donc une autre question.

« — Vous dites : « la formation des êtres vivants ». Croyez-vous donc que les particules génératrices n'étaient pas « vivantes » ?

« — Naturellement, elles étaient vivantes, déclara le Bön. Tout ce qui existe est vivant. La mort et des choses mortes ou qui n'ont jamais été vivantes n'existent point, mais vous autres étrangers, vous n'êtes pas capables de comprendre cela. »

Les Orientaux ont, en général, une très médiocre idée de notre intelligence.

Ce que le Bön me relatait était une esquisse sommaire et déformée d'une théorie atomique qui a eu cours dans l'Inde vers le V^e siècle avant notre ère et, de là, est passée

au Tibet où, semble-t-il, elle a rencontré une autre théorie atomique née dans le centre ou le nord de l'Asie, peut-être en Chine. Mon visiteur y mêlait d'anciennes croyances des Böns.

Un autre jour, j'entendis un grand bruit sur la route. Un homme sonnait du *kangling*, la trompette faite d'un fémur, et tambourinait avec le petit tambour tenu à la main dont se servent spécialement ceux des ascètes des sectes tantriques qui hantent les cimetières. Le rythme du tambourinage et de la sonnerie indiquait clairement que celui qui nous régalaient de ce concert était un *pseudo-naldjorpa*⁶⁸. Je dis *pseudo*, car les *naldjorpas* authentiques ne jouent pas de leurs instruments sur les grandes routes mais seulement dans des endroits très solitaires et pendant la nuit.

Je sortis pour voir l'individu et pour causer avec lui.

⁶⁸Voir note précédente.

Sans attendre longtemps, il me déclara qu'il était un envoyé du Laka-lama, un important lama, chef d'un monastère situé près de Bathang, à l'extrémité nord-ouest du Sikang. Il prétendait que ce lama lui avait confié la mission de transmettre ses ordres, ses réprimandes, ses prédictions, etc., à la population du Kham. Conséquemment, lui, l'envoyé du lama, voyageait à travers le pays, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, suivant celle qui lui paraissait convenir à sa tâche du moment.

« — Vous voyez », me dit-il, « je suis un intrépide ascète capable d'appeler les démons les plus terribles et de les contraindre d'obéir à mes ordres. Mais quand je vins ici, il y a deux ans, je me suis présenté comme un chef vêtu de riches habits laïques et accompagné par plusieurs serviteurs, nous tous montés sur de beaux chevaux.

« Toutes ces formes sont, néanmoins, illusoires. Elles sont produites par le pouvoir magique du lama et par le mien qui s'unit au sien. Je pourrais disparaître en ce moment

même et, à ma place, vous verriez un autre homme : un général chinois ou un mendiant en guenilles, n'importe qui je voudrais. Les formes ne sont qu'une fantasmagorie. »

J'ai véritablement connu quelques anachorètes qui pouvaient créer des formes illusoires – ou vous donner l'impression de les voir et même de les toucher. J'ai vu de tels hommes disparaître tandis que je parlais avec eux et un autre personnage occuper soudainement la place où ils étaient. Et l'on rapporte que certains de ces magiciens peuvent, à volonté, montrer plusieurs exemplaires d'eux-mêmes, absolument identiques, qui existent simultanément et accomplissent des actions différentes. Mais, encore une fois, ceux qui sont capables de ces exploits ne tambourinent pas sur les routes et ne se vantent pas de leur pouvoir. Je ne croyais nullement aux capacités supranormales du *pseudo-yoguin*.

« — Oh ! » lui dis-je, « je serais ravie de vous voir, juste en ce moment, prendre la forme d'un chef richement vêtu montant un

beau cheval et accompagné par des serviteurs, tel que vous vous êtes montré ici, il y a deux ans ».

« — Je le pourrais », répliqua froidement l'effronté vagabond, « mais cela dérangerait le programme de ma présente mission. Je dois donc m'abstenir ».

Naturellement, j'attendais une réponse de ce genre ; cependant, j'invitai le charlatan à entrer dans ma cour pour y prendre un repas. Il le fit avec empressement, les Tibétains sont toujours disposés à manger.

En plus d'un fémur-trompette, un petit tambour et un long bâton d'où pendaient des morceaux de soie de diverses couleurs, des perles de verre, des coquillages et de petits miroirs, le soi-disant ascète portait aussi un crâne humain, ce qui est un autre signe distinctif des *naldjorpas* des sectes tantriques. Seulement, tandis que pour les *yoguins* authentiques de ces sectes le crâne, généralement doublé d'argent, sert de coupe au cours de certains rites et n'est pas employé autrement, les charlatans qui singent ces

ascètes se vantent de ne faire usage que de ce macabre récipient (toujours non doublé dans le cas de ces pauvres hères) pour contenir leur boisson et leur nourriture.

Bien au courant de cette particularité, je me gardai donc de faire donner une assiette à mon hôte. Je me permis seulement de remarquer qu'une sorte d'indescriptible et malodorant cambouis demeurerait attaché au crâne-bol et j'offris de le faire laver avant qu'on y versât des aliments.

Sur ce, le vagabond s'emporta et avec un air indigné il déclara que tout ce qui touchait ce crâne était instantanément purifié par son contact. Je n'insistai pas et ma servante versa sur le résidu puant un mélange de tout ce qui restait de notre dernier repas.

Avec une rapidité surprenante, l'homme avala le contenu grassex du crâne qui fut rempli de nouveau puis vidé encore plusieurs fois. Rien ne demeurerait dans nos casseroles mais la servante ne s'en embarrassa pas. Elle n'avait pas encore lavé la vaisselle. En hâte, elle échauda casseroles, plats et assiettes et

dans cette eau trouble elle jeta une poignée de *tsampa*. Ce « bouillon » fut encore avalé par l'insatiable *yoguin*. Ensuite, du thé beurré à la mode tibétaine lui fut servi.

Tandis qu'il jouissait de mon hospitalité, le bonhomme bavardait. Ce Diogène de Kham se montrait un critique âpre et sarcastique du clergé du pays, des lamas faisaient leur cour aux hauts fonctionnaires chinois pour en obtenir des titres et des subsides. Il raillait leurs façons de tirer de l'argent des dévots pour la célébration de cérémonies religieuses. Si celles-ci, disait-il, peuvent être réellement utiles aux vivants ou aux morts, ils doivent les célébrer mus par des sentiments de bienveillance envers autrui ; si de l'argent est nécessaire pour les amener à le faire il s'ensuit que les pauvres sont privés de leur bénéfice et qu'un pécheur riche – ou, s'il est mort, un pécheur assisté par sa famille opulente – pourra se trouver mieux dans un autre monde qu'un homme moins coupable que lui, qui n'aura pas pu payer l'aide d'un

lama. Honte ! honte ! clamait-il, à ces moines trafiqueurs !

Mon hôte vorace était amusant, toutefois je ne jugeai pas utile de l'informer que le Tibet n'est pas le seul pays du monde où le commerce qu'il critiquait est pratiqué et que celui-ci est universel et aussi vieux que l'humanité.

Ma servante fut très impressionnée par les déclamations du personnage, bien qu'elle n'en comprît pas le sens et une idée singulière germa dans sa cervelle.

Elle était boudeuse et sujette à des crises de mauvaise humeur qui la prenaient sans raison apparente. Elle se rendait compte de son état et l'attribuait à l'influence de démons qui, de temps en temps, la dominaient. Pareille croyance est commune parmi les Tibétains et les Chinois. En conséquence, elle désirait que les mauvais esprits soient expulsés et empêchés de venir encore l'habiter dans l'avenir. Et voici que, soudainement, elle s'était imaginée que le gueux loquace qu'elle avait régala de lavure

pourrait opérer efficacement comme exorciste.

Le pouvait-il vraiment ?... Elle lui posa la question et il répondit avec assurance qu'il en était capable.

Il commanda à la fille de s'agenouiller dans la cour, devant la porte de la cuisine et pendant longtemps il gesticula au-dessus de sa tête en marmottant à voix basse. Puis tout à coup, vociférant de toute la force de ses poumons, il saisit son bâton décoré de rubans et d'articles divers et administra à sa victime agenouillée une raclée formidable et prolongée. Les larmes coulaient sur le visage de la malheureuse et elle avait grand-peine à retenir ses cris de douleur. Quand il eut terminé son exercice, l'exorciste paraissait exténué et la fille pouvait difficilement se tenir debout.

« — Maintenant, déclara le tortionnaire, les démons ont été sévèrement châtiés, ils n'oseront plus revenir vous tourmenter. »

Ma servante le remercia et sachant bien qu'un exorcisme n'est pas effectué

gratuitement, elle mit quelque argent dans la main de celui qui condamnait si énergiquement le trafic des moines ses collègues. À sa décharge, je puis dire qu'il n'avait pas sollicité ce don et pouvait l'accepter comme un témoignage volontaire de reconnaissance.

Le lendemain la stupide fille ne pouvait pas bouger. « Il me semble que tous mes os sont rompus », me dit-elle. Cet exorciste était véritablement puissant.

Néanmoins, il n'avait pas été suffisamment puissant pour guérir ma servante de ses accès de bouderie et de mauvaise humeur qui continuèrent comme par le passé.

Ensuite, apparut un Taoïste chinois. Son titre à l'attention publique était qu'il se nourrissait exclusivement de la pierre calcaire qui sert à faire la chaux. Les gens lui en apportaient ou bien il allait lui-même en chercher aux carrières. Il écrasait les pierres et en mangeait la poudre ; je le lui ai vu faire devant moi.

Il faut entendre qu'avec les pierres servant à ses repas les admirateurs de l'homme « minéralivore » lui apportaient aussi de l'argent.

J'appris plus tard que cet individu était allé s'établir dans une autre partie de la province et avait changé son régime alimentaire. Il se nourrissait alors de bougies de fabrication étrangère.

Le prix de ces dernières était devenu extraordinairement élevé après la rupture des communications avec la Birmanie, aucune autre voie n'existant pour acheminer les produits étrangers vers la Chine. Je soupçonnai que le rusé coquin amassait une quantité de bougies offertes, comme les pierres l'avaient été, par de crédules bonnes gens, et qu'il irait un jour les vendre ailleurs, encaissant un joli bénéfice. Mais dans ce cas, encore, peut-être m'abandonnai-je à des jugements téméraires.

Quand je préparai à Jakyendo – au sud du Ching-Hai – ma traduction du poème épique

national des Tibétains concernant les prouesses de Guésar de Ling⁶⁹, un barde chanta le poème chez moi.

C'était un barde de grand renom, un mystique à sa manière qui se vantait d'entretenir des relations spirituelles et politiques avec le héros Guésar et avec plusieurs dieux qu'il rencontrait dans les solitudes du Koukou-Nor. Il est probable qu'une certaine part d'imposture entraînait dans ces prétentions, mais l'homme tombait véritablement dans des sortes d'extases durant lesquelles il se mettait à marcher d'un pas élastique et rapide, sortait du village et disparaissait dans les alpages déserts. C'était, vraisemblablement, dans cet état qu'il s'imaginait rencontrer Guésar et les divins héros de l'épopée. Il s'identifiait aussi avec un des ministres de Guésar nommé Diktchén Chémipa et disait en être la réincarnation. Commencant par être un imposteur, il s'était peut-être pris à son rôle et s'était créé une double personnalité. Ou bien le contraire

⁶⁹Publié sous le titre : *La Vie surhumaine de Guésar de Ling*. Paris : Éditions Adyar, Éditions du Rocher, 1978.

avait pu se produire et de simple barde en était-il venu à inventer ses mystérieuses rencontres et la fable de sa réincarnation pour se donner de l'importance.

À l'autre extrémité du Kham l'épopée de Guésar est tout aussi populaire. Le chef de la tribu autour de qui les légendes du cycle ont été tissées était un Khampa et ses compatriotes tirent vanité et leur parenté avec lui.

Il s'ensuit que les bardes ambulants récitant des fragments de l'épopée n'étaient point rares dans mon voisinage. Tous affirmaient que, tandis qu'ils chantaient, l'esprit de Guésar entraît en eux et que c'était lui qui, par leur bouche, racontait son histoire. Mais ils n'étaient, généralement, que de vulgaires mendiants qui avaient appris par cœur certains épisodes du poème. Ils portaient un masque, comme le font les bouffons qui amusent les gens dans la rue ou dans les maisons de thé en racontant, avec force gesticulations, des histoires comiques, souvent grivoises ; toutefois, les « Guésars »,

comme on les dénommait, se distinguaient des bouffons par un chapeau pointu d'où pendaient des rubans et des écharpes.

En plus de l'épopée de Guésar, ils récitait des histoires relatives à des dieux ou à des héros. Celles-ci ont toutes une base religieuse et présentent une forte ressemblance avec les contes édifiants du moyen-âge, comme ceux de la célèbre « Légende Dorée » par l'évêque Voragine (1230-1298).

Des toqués et des charlatans ne sont pas les seuls échantillons du monde clérical lamaïste que l'on rencontre dans les provinces de l'Ouest.

Des lamas respectables, quelques-uns d'entre eux vraiment érudits, y sont établis, et parmi les classes supérieures de la société chinoise, surtout parmi les fonctionnaires, un bon nombre prend intérêt à leurs enseignements. C'est ainsi qu'un Guéshé (docteur en philosophie) de l'université monastique de Séra à Lhasa est devenu le

directeur spirituel du gouverneur du Sikang et de plusieurs autres Chinois distingués.

De temps en temps, ce lama : Nga Wang Khémbo (Khémbo est le titre des professeurs de haut rang) donne une série de conférences dans le principal monastère de Tatsienlou. Ces conférences ne sont point publiques ; y sont invités un petit nombre de Chinois laïques et quelques dames appartenant à l'élite des résidents.

J'ai suivi une série de ces conférences. Elles étaient données dans une salle longue à l'extrémité de laquelle le lama était assis les jambes croisées, à la façon tibétaine, sur une estrade basse.

Je trouvais l'atmosphère sympathique et impressionnante. Une légère odeur d'encens flottait dans la pièce, une rangée de petites lampes au beurre éclairait une statuette de Tsong Khapa, le fondateur de la secte des Gelougspas à laquelle le lama appartient. Je me sentais revenue en plein centre du Tibet et aux nombreuses années que j'y ai passées en des milieux purement lamaïstes.

L'immobilité et l'attention soutenue des auditeurs étaient remarquables.

Le lama parlait en tibétain et un de ses disciples, assis au pied de l'estrade, traduisait ses paroles en chinois. Le lama écoutait attentivement le traducteur et savait suffisamment le chinois pour corriger de temps en temps des inexactitudes.

Nga Wang lama est un lettré. S'il l'avait voulu, ses conférences auraient pu être d'un vif intérêt, mais selon la coutume presque générale de ses collègues, il abaissait ses discours à ce qu'il croyait être le niveau intellectuel de ses auditeurs laïques.

Cette fois, du moins, il avait tort. Un bon nombre des Chinois présents étaient plus versés que lui en philosophie bouddhiste. Au lieu d'avoir appris par cœur des centaines de traités, comme il l'avait fait, ils avaient réfléchi sur le sens des théories exposées dans les livres qu'ils lisaient et les avaient discutées de façon critique.

Le lama le savait-il ?... Il le savait peut-être, mais comme la majorité de ses collègues, il

estimait peu les connaissances philosophiques qui n'ont pas été acquises par le moyen des Écritures tibétaines et selon les méthodes tibétaines. Quoi qu'il pût penser des capacités intellectuelles de ses auditeurs. Nga Wang ne faisait aucun effort pour leur inculquer de hautes conceptions.

Une fois, pourtant, il dit : être bienfaisant pour autrui ne consiste pas à faire des actions que l'on s'imagine devoir lui procurer du bien-être. Ce qu'il faut, c'est devenir soi-même une source de bien-être. Voyez le soleil : son activité ne se manifeste pas d'après un plan qu'il a arrêté. Il ne se propose ni de faire mûrir l'orge dans le champ du fermier Tséring, ni de réchauffer le vieux Wangdu assis devant sa porte, ni d'éclairer le monde de sorte que gens et bêtes puissent voir. Il *est* le soleil, lumineux et émettant de la chaleur ; il ne peut pas s'empêcher de répandre de la chaleur et de la lumière et, par là, de procurer du bien-être à tous les êtres. De la même manière, le Sage qui est devenu un centre vivant d'intelligence et de bonté

émet, naturellement, des ondes d'énergie qui répandent des influences bienfaisantes dans le monde. Ces influences peuvent être comparées à l'air pur qui maintient en bonne santé ceux qui le respirent, elles favorisent la naissance et la croissance de l'illumination spirituelle et de la bienveillance éclairée et universelle.

Cette théorie est courante au Tibet et dans l'Inde ; je l'y ai souvent entendue exposer.

La conférence terminée, les auditeurs saluaient le lama à la mode tibétaine par une triple prosternation⁷⁰ et se retiraient en silence.

À la porte du monastère, des ordonnances et des domestiques portant des lanternes attendaient leurs maîtres.

Les rues de Tatsienlou avaient été pourvues de l'éclairage électrique et, pendant quelque

⁷⁰C'était la grande prosternation, le *Kyang cha* que l'on ne fait que devant son maître spirituel. Elle diffère complètement du *Kotou* chinois. Les deux mains jointes, les paumes appuyées l'une contre l'autre, sont élevées au-dessus de la tête, abaissées à la hauteur de la bouche, puis à celle du cœur. Ensuite, l'on s'agenouille et l'on s'étend de tout son long les bras en avant de la tête.

temps, celui-ci avait fonctionné puis, graduellement, certains quartiers avaient été privés de lumière jusqu'à ce que la ville tout entière soit replongée dans l'obscurité.

La population de la ville avait plus que triplé du fait des nombreux réfugiés venus des provinces occupées par les Japonais ou de celles dont on craignait l'envahissement et aussi à cause du nombre considérable d'employés que l'élévation de Tatsienlou au rang de capitale provinciale y avait amenés pour remplir les bureaux. La petite usine électrique ne disposait pas d'un courant assez puissant pour alimenter le nombre, toujours croissant, des lampes installées par les habitants. Celles-ci en étaient venues à n'être pas plus brillantes que des vers luisants. Même dans cette condition le courant n'était plus donné qu'alternativement dans les divers quartiers et les rues en étaient complètement privées.

Les lanternes à pétrole avaient donc réapparu, mais leur usage, jadis général, était limité aux personnages capables d'obtenir du

pétrole, soit en qualité de hauts fonctionnaires, soit parce que assez riches pour le payer plusieurs milliers de dollars le bidon.

Parcourir, dans les ténèbres, les rues dont le dallage en partie démoli formait des trous remplis de débris tranchants n'était pas sans danger, se casser une jambe en tombant arrivait à quelques-uns. Mais en dehors de leur utilité pratique, les lanternes portées devant une personne la distinguent du commun de la populace. C'est là un reste, très amoindri, d'une coutume de l'ancienne Chine que j'ai connue et où, je le confesse, j'ai trouvé grand plaisir.

À cette époque pittoresque, lorsque vous sortiez après la nuit tombée, vous étiez précédé par des serviteurs portant des lanternes en papier sur lesquelles votre nom et vos titres étaient inscrits. Votre spacieuse chaise à porteurs suivait, capitonnée de satin de couleur claire, son toit orné de franges de fils de soie mêlés de boules de verre qui

tintaient au vent et accrochaient la lumière des lanternes.

Une rue, à Tchéngtou, était tout entière occupée par les marchands de ces véhicules de contes de fées. Lorsque j'y retournai en 1939, la ville était transformée. Plus tard, les bombardements qui en détruisirent une grande partie donnèrent lieu à de nouvelles transformations ; en 1944, j'y trouvai de larges avenues parcourues par les autos des Chinois riches. La rue pittoresque bordée par les boutiques des marchands de chaises a disparu ; les chaises scintillantes n'ont plus de raison d'être dans la Chine occidentalisée.

Les distingués auditeurs du lama Nga Wang s'en allaient à pied précédés par les lanternes à pétrole portées par leurs gens ou, plus simplement encore, s'éclairant eux-mêmes avec une torche électrique. J'en vis dont l'escorte élevait à bout de bras, en guise de flambeau, un morceau de bois résineux enflammé. Le pétrole était rare et cher, je l'ai dit, le prix des piles électriques pour garnir les torches atteignait des chiffres

fantastiques... Ainsi, cheminant derrière une branche flambante, ces super-civilisés Chinois en étaient revenus aux coutumes primitives des sauvages : la guerre les avait conduits à cette rétrogradation comme à bien d'autres d'une nature plus sérieuse.

Parmi d'autres lamas importants de la région, je mentionnerai Kiou sang, chef d'un monastère situé près de Dango, non loin de la grande route de Tatsienlou à Jakyendo *via* Kanzé. C'est un homme jeune ; il a pris son degré de docteur en philosophie à l'université monastique de Séra. Il est fort intelligent et aurait pu se distinguer dans le domaine des lettres, mais, comme beaucoup de ses collègues, son esprit est tourné vers la politique. Le gouverneur du Sikang l'a nommé représentant d'un district tibétain à l'assemblée provinciale.

Un Chinois qui a adhéré à la forme lamaïste du Bouddhisme pratique un anachorétisme mitigé dans un chalet situé sur un éperon de montagne. Il est dénommé Da Kang Fa sse. Fa sse est un titre chinois

donné aux moines bouddhistes érudits, il signifie docteur ou maître de la Loi. Da Kang a, sur les lamas, l'avantage d'être un lettré chinois en même temps qu'un lettré tibétain et de pouvoir, par conséquent, lire les ouvrages philosophiques bouddhistes d'un plus grand nombre d'auteurs. C'est un homme d'âge moyen. Il vit très retiré mais, à l'occasion, il enseigne deux ou trois disciplines.

Le Grand-lama de Litang : Tchog doug Kyapgueune (Tchog doug le protecteur) vient quelquefois à Tatsienlou avec force déploiement de pompe locale, c'est-à-dire accompagné par de nombreux serviteurs, tous montés sur de bons chevaux, et une quantité considérable de bagages. Il est riche : grand propriétaire de terres et de bétails et jouit de certains droits, d'ordre administratif et judiciaire, sur ses fermiers et ses pasteurs. La condition de ceux-ci est, de fait, sinon tout à fait légalement, celle de serfs.

Durant ces dernières années, il s'est lié d'amitié avec un lettré tibétain de l'université monastique de Tashilumpo (le monastère du Panchen Lama) où il a le rang de professeur. Ce dernier s'appelle Trinekyé et est un *tulkou* ; il faisait partie de la Cour du défunt Panchen Lama et il est désigné pour être le précepteur de l'enfant qui lui succédera.

Vers 1943, Trinekyé appuyé par Tchog doug annonça qu'il avait découvert près de Litang un jeune garçon qui lui semblait être la réincarnation du Panchen Lama.

Le lecteur fera bien de se rappeler ici ce qui a été dit dans les « Notes historiques » au sujet du Panchen Lama, car les incidents rapportés ci-dessous ont trait à sa succession.

De même que les Dalai-lamas et nombre d'autres lamas moins importants, les Panchen Lamas *ne meurent pas*. Ils appartiennent à cette singulière aristocratie ecclésiastique particulière au lamaïsme : les *tulkous*, dont chaque membre est tenu pour être un chaînon d'une lignée de réincarnations d'une même personnalité.

D'après les Tibétains, nous avons tous existé en des vies qui ont précédé celle que nous vivons actuellement et, après notre mort, nous renaîtrons – exception faite pour ceux qui ont atteint l'illumination spirituelle complète et dont nous ne pouvons pas imaginer les conditions psychiques tant elles diffèrent des nôtres.

La différence entre le commun des hommes et les *tulkous*, en ce qui concerne les renaissances, et que l'ancêtre (le Kou Kongma) d'une lignée de *tulkous* a, par la force de sa volonté, uni ses énergies en une masse cohérente et les a aiguillées dans une direction dont elles ne se départiront plus. Cela en vue d'accomplir une œuvre particulière, de remplir une mission, etc., exigeant un temps plus long que celui d'une seule vie humaine.

Telle est, du moins, la théorie. Elle est plausible pour qui croit à la persistance et à l'homogénéité d'un esprit ou d'une âme qui transmigre, mais en l'adoptant, les Tibétains se sont complètement écartés de la doctrine

originelle bouddhique, qui proclame l'instantanéité de tous les phénomènes et dénie l'existence d'un principe stable au sein des agrégats qui constituent les êtres.

Il ne manque pas de lamas érudits qui tentent de réconcilier l'idée des lignées de *tulkous* avec la doctrine de l'instantanéité de l'être ; leurs explications sont ingénieuses, mais il ne peut être question d'en aborder l'examen ici. L'histoire que j'ai à relater ne concerne que la croyance populaire dans les réincarnations successives du Panchen Lama.

Désigner le jeune garçon qui réincarnait le feu Panchen Lama n'était pas une mince affaire car, en plus de la personnalité du Panchen Lama habitant en lui, l'enfant passerait aussi pour être imprégné – comme tous les Panchen Lamas – par l'Esprit du Seigneur de la Lumière infinie et de la vie infinie : Eupagméd-Tsépagmé, ce qui le rendait supérieur aux déités.

Lorsque le gouvernement chinois eut autorisé la translation du corps du Panchen

Lama de Kanzé à Jigatzé où un superbe mausolée l'attendait, la plupart de ceux qui l'avaient entouré en Chine rentrèrent au Tibet à la suite du convoi funèbre.

Quelques isolés qui s'étaient établis dans les provinces occidentales y demeurèrent et, parmi eux, se trouvaient ceux à qui était dévolu le soin de rechercher leur défunt maître dans sa nouvelle réincarnation. Ils formaient deux groupes distincts.

À la tête du premier groupe se trouvait un de mes anciens amis nommé Lobzang, connu en Chine comme Lo Yuén (le chef Lo). Quand j'étais à Jigatzé, Lobzang remplissait les fonctions de second chambellan à la Cour du Panchen Lama. D'après les rumeurs qui couraient parmi les Tibétains des provinces de l'Ouest, il gardait en sa possession la plus grande partie du trésor considérable que le Panchen Lama avait amassé durant ses pérégrinations en Chine et en Mongolie. Lobzang avait établi son quartier général au monastère de Koum Boum au Ching-Hai.

Le second groupe se composait du lama Trinekyé et du Grand-lama de Litang.

Un troisième groupe formé par des personnalités de la noblesse du pays existait au Tsang, mais l'activité de ce dernier ne s'exerçant pas dans les provinces occidentales, elle ne concerne pas le présent livre.

Lo Yuén et ses gens découvrirent plusieurs jeunes garçons qui donnaient des marques d'une supériorité supranormale. Ils avaient prononcé des phrases dénotant une sagesse profonde, ou bien leur naissance avait été accompagnée de prodiges. Deux d'entre eux furent retenus comme étant particulièrement intéressants, mais l'un des deux mourut. Lo Yuén n'en devint que plus désireux de connaître à quels signes spéciaux le Panchen Lama réincarné pouvait être reconnu. Il est probable qu'il désirait s'assurer que le seul candidat qui lui restait possédait ces signes et peut-être projetait-il de l'en munir s'il en était dépourvu. Dans cette intention, il envoya quelques-uns des gens de sa suite

consulter un lama « voyant » de haut rang et de grand renom qui habitait le monastère de Labrang Tachikyil.

Assis immobile sur un trône, drapé dans sa toge monastique grenat sombre, le « voyant » de Labrang demeura longtemps plongé dans une méditation profonde tandis que les envoyés de Lo Yuén attendaient en silence qu'il se prononçât.

Puis, paraissant redevenir conscient de ce qui l'entourait, comme si son esprit revenait d'un long voyage, le lama déclara :

« — Il proviendra du tonnerre. »

Il ne dit rien de plus et les envoyés après une autre longue attente, n'ayant reçu aucune explication, durent prendre congé en se prosternant au pied du trône et quitter la chambre.

Lo Yuén est un homme de bon sens. Je ne sais pas quelles opinions il entretient, à part lui, quant aux réincarnations du Panchen Lama, mais il ne s'attend certainement pas à voir un enfant tomber du ciel pendant un

orage et, d'ailleurs, ce genre de naissance n'avait pas été attribué à son candidat.

Cependant, le mot tibétain *doug*, qui veut dire tonnerre, est aussi le nom de l'animal fantastique : le dragon, mais quelque crédules qu'ils soient, les Tibétains ne croient pas que leurs Grands-lamas sont fils de dragons.

Alors... quoi ?... Le voyant n'avait rien dit de plus.

Tandis que Lo Yuén était occupé au Ching-Hai, Trinekyé continuait son enquête au Sikang. Le garçon qu'il observait produisit, spontanément et devant témoins, différents phénomènes.

Parfois, la lettre A⁷¹ (en écriture tibétaine) apparaissait sur son front ; d'autres fois, sa figure prenait une teinte violette⁷². Un autre jour, l'enfant s'empara d'un petit reliquaire en bois qui se trouvait dans la chambre de

⁷¹La lettre A, soit écrite, soit prononcée, a une signification mystique et joue aussi un rôle en magie.

⁷²La teinte violette du visage est, aussi, l'un des signes qui font reconnaître, parmi les femmes, celles qui sont des fées incarnées.

Trinekyé et déclara : « Il est à moi. » Or, le reliquaire avait véritablement appartenu au défunt Panchen Lama qui l'avait donné à Trinekyé. Il était assez singulier que l'attention du jeune garçon ait été attirée par ce reliquaire commun alors que celui-ci se trouvait parmi plusieurs autres en argent ou en vermeil, dont l'éclat semblait plus propre à retenir les regards d'un enfant. D'autres faits furent encore remarqués et, un peu plus tard, de nouvelles preuves de « l'identité » du garçon de Litang vinrent au jour.

Le destin semblait être à l'œuvre.

Alors que le corps du Panchen Lama était gardé à Kanzé, un grand nombre de dévots s'y rendaient pour le vénérer. Un jour, parmi ceux-ci, vint, des environs de Litang, un couple de paysans nouvellement mariés.

Or, il se trouvait que, ce jour même, quelques dignitaires de l'ancienne Cour du Panchen Lama pratiquaient un rite divinatoire à l'effet d'obtenir des indications

concernant la région où leur seigneur était né.

La chose avait lieu en face du corps du Panchen Lama et se faisait de la façon suivante.

Différentes réponses à la question « Où êtes-vous actuellement ? » avaient été inscrites sur des morceaux de papier. On y lisait : « Vers le nord ; vers le sud ; vers l'est ; vers l'ouest ; au Kham ; en Chine ; au Tibet ; en Mongolie, etc. » Ces papiers étaient roulés séparément de façon à former de petites boules, puis déposés dans un vase. Un lama tenant le vase entre ses deux mains, à la façon chinoise, devait l'agiter doucement. La première boulette qui sauterait au-dehors donnerait la réponse⁷³.

Après avoir brûlé de l'encens et célébré différents rites, le lama désigné à cet effet s'agenouilla devant le corps du Panchen Lama et secoua le vase. Une petite boule s'en

⁷³C'est la façon chinoise de consulter le sort dans les temples taoïstes, mais là, au lieu de boulettes de papier, ce sont de minces bâtonnets qui sont dans le vase. Chaque bâton porte une inscription et un numéro qui permet de consulter un livre d'oracles.

échappa, le papier fut déplié et, à la stupéfaction générale, on lut sur celui-ci une phrase que personne n'avait inscrite sur aucun des papiers : « Je suis ici, tout près. »

Miracle !... le Panchen Lama lui-même devait avoir écrit ces mots.

Très souvent, au cours des livres dans lesquels je rapporte des épisodes de la vie tibétaine, je dois m'arrêter pour prier mes lecteurs de ne pas se hâter de tourner en ridicule la crédulité des Tibétains. Ne trouve-t-on point, parmi nous, nombre de spirites qui affirment avoir été témoins, dans leurs séances, de phénomènes analogues à celui qui stupéfiait les lamas de Kanzé ?

D'autres faits bizarres avaient déjà été remarqués par ceux à qui incombait le soin de renouveler, lorsqu'il devenait humide, le sel dans lequel était plongé le corps du Panchen Lama en voie d'être desséché et de le redresser quand il s'affaissait. Bien que ceux-ci s'efforçassent, jour après jour, de tourner la tête du Panchen Lama dans la

direction du Tibet, droit devant lui, toujours la tête se retournait du côté de la Chine.

Les lamas en avaient conclu que leur Seigneur désirait que son corps soit gardé en Chine.

Si je ne m'étais pas fait une règle d'éviter toutes discussions politiques dans ce livre, je dirais que les Chinois ont eu tort de ne pas l'y garder en lui bâtissant un splendide tombeau capable d'attirer de nombreux pèlerins, mais cela ne me concerne pas.

Néanmoins, après le « miracle » de la phrase écrite mystérieusement, l'interprétation du mouvement de la tête de la momie varia.

Tandis que leur rite divinatoire retenait l'attention des lamas, le couple venu en pèlerinage multipliait les prosternations dévotes devant le corps du Panchen Lama.

Or, la femme était enceinte.

La réponse énigmatique : « Je suis ici, tout près » pouvait être d'à propos. Mais à ce

moment, personne ne s'en avisa ; personne ne prêtait attention à ce ménage campagnard confondu parmi beaucoup d'autres pèlerins.

Quant aux deux bonnes gens, ils ignoraient, naturellement, la réponse donnée par le papier tombé du vase et ignoraient, aussi, qu'une consultation divinatoire avait eu lieu car les laïques du peuple ne comprennent pas la signification des rites.

Cependant, dès le début de la grossesse de sa femme, le paysan de Litang avait conçu l'idée que l'enfant qu'elle portait pouvait être le Panchen Lama réincarné.

Des centaines de Tibétains attendant un enfant, se bercent ainsi de l'espoir que celui-ci pourra être le *tulkou* de tel ou tel lama, plus ou moins éminent, récemment décédé. C'est qu'en plus de l'honneur attaché à la parenté avec un *tulkou* les bénéfices matériels que celle-ci procure à ses proches ne laissent pas que d'être désirables.

La plupart du temps, les rêves ambitieux des parents se muent en désappointement ; leur fils devient un vulgaire paysan, un

marchand, ou, s'il appartient aux classes sociales supérieures, un honorable fonctionnaire.

Quand sa femme approcha de son terme, le bonhomme qui croyait qu'elle allait donner naissance au Panchen Lama jugea que sa chaumière n'était pas digne d'abriter le retour dans ce monde d'une personnalité aussi haute. Une caverne sur la montagne lui parut un lieu plus convenable et à une caverne, préalablement purifiée avec de l'encens, il amena son épouse.

Le ménage retourna ensuite dans son village avec le nouveau-né et environ quatre ans plus tard, Trinekyé et Tchog doug Kyabgeune remarquèrent l'enfant.

La déclaration du « voyant » de Labrang paraissait ne pas s'adapter à ce garçon.

La nouvelle incarnation du Panchen Lama « proviendrait du tonnerre », avait-il dit. Où était le « tonnerre » dans ce cas ?... Il y était.

Le père du garçon habitait Litang, mais il était originaire d'un petit État de l'Himalaya

qui figure sur les cartes sous le nom de Bhoutan. Toutefois, Bhoutan n'est pas son véritable nom ; les indigènes l'appellent Doug yul, c'est-à-dire « Pays du Tonnerre ». Eux-mêmes se nomment Doug pas, Gens du Tonnerre.

L'enfant provenait donc du tonnerre.

Je ne sais si, à l'autre extrémité des provinces de l'Ouest, à Koum Boum, Lo Yuén a trouvé quelque rapport entre son candidat et l'oracle prononcé à Labrang, mais il a réussi à le faire reconnaître officieusement par des autorités chinoises et une cérémonie d'intronisation a eu lieu à Koum Boum.

Un troisième candidat était, comme je viens de le mentionner, le fils d'un noble de Tsang. L'on peut croire qu'avec cette candidature locale les politiciens de Tsang poursuivaient leur idée de faire de leur vaste province un royaume indépendant gouverné par les Panchen Lamas successifs.

Un tirage au sort, effectué à Lhassa, devait désigner celui des candidats qui monterait

sur le trône ecclésiastique de Tashilumpo. Restait à savoir si ceux qui supportaient les candidats respectifs se soumettraient au jugement de ce tirage au sort qu'ils pouvaient soupçonner d'avoir été truqué.

Les garçons que la chance n'aura pas favorisés s'en retourneront chez eux et qui sait si la mauvaise humeur de leurs parents, en butte aux quolibets de leurs voisins, ne leur fera pas la vie dure !

Tout n'est pourtant pas perdu pour ces pauvrets. L'enthousiasme extraordinaire des Tibétains et des Mongols pour les *tulkous* ne s'est pas contenté de créer des milliers d'incarnations de héros et de saints, ils ont imaginé de les multiplier encore davantage en déclarant qu'une même personne peut se réincarner simultanément en plusieurs autres. Cette idée procède d'une théorie trop abstruse pour être discutée ici. Il est suffisant de dire que les Tibétains croient que les trois parties constitutives d'une personne : l'esprit, le verbe et la forme physique peuvent se réincarner séparément.

Ainsi, l'on entend parler du *tulkou* de l'esprit du lama X... et en même temps de ses frères spirituels, les réincarnations respectives du verbe et du corps du même lama X... Dans le cas de *tulkous* de médiocre importance, très peu d'égards est accordé aux réincarnations du « verbe » et du « corps » ; c'est la réincarnation de l'esprit qui occupe le siège du défunt lama. La plupart du temps un seul *tulkou* apparaît.

Dans le cas des Dalai et des Panchen Lamas, les candidats qui ont subi avec succès toutes les épreuves, sauf la dernière, reçoivent certaines marques de considération. Il semble que, malgré leur défaite, « quelque chose » des hautes personnalités qui « habitent » les Grands-lamas demeure en eux. Ces lamas, bien que non élus en dernier ressort, peuvent même devenir l'origine d'une nouvelle lignée d'incarnations qui jouira d'un prestige atténué.

L'authenticité de l'élu peut aussi être mise en doute, mais il est fort improbable que

celui-ci soit déposé. La chose est arrivée récemment au sujet de l'enfant qui occupe, maintenant, la place du Dalaï-lama. Ceux qui contestaient son identité furent défaits, leur chef, un moine, fut dépouillé de ses robes monastiques, vêtu de blanc comme un laïque et exilé.

La vénération en laquelle les *tulkous* sont tenus prend maintes formes dont quelques-unes sont singulières.

Naturellement, les fidèles les saluent avec une triple prosternation, mais en l'absence du lama ils se prosternent aussi en se tournant vers la direction de sa résidence, persuadés que le lama est conscient du respect qu'ils lui témoignent et les bénit en retour.

Mais les choses ne s'arrêtent pas à des prosternations et à des offrandes. La masse des Tibétains croit que, non seulement la personne du *tulkou* est sacrée, mais que tout ce qui lui appartient, tout ce qui l'a touché l'est également. Les vieux vêtements de ces personnages sont coupés en menus morceaux

et distribués comme porte-bonheur. Même lorsqu'un de ceux-ci donne un vêtement neuf en cadeau, il est poli, de sa part, de le porter auparavant pendant un instant ou, tout au moins, d'en faire le simulacre.

Pendant mon séjour à Jigatzé, le défunt Panchen Lama voulut me donner une marque de son estime après une discussion philosophique que j'avais soutenue avec un professeur de l'université de Tashilumpo. Il choisit de me faire cadeau d'un vêtement monastique en drap d'or comme en portent les lettrés et les lamas de haut rang. Sa mère, qui était mon hôtesse, insista pour qu'il revêtît le vêtement pendant quelques minutes avant qu'il me fût remis. Elle croyait qu'il s'imprégnerait ainsi d'un principe bienfaisant qui contribuerait à mon progrès spirituel et à ma prospérité matérielle.

Comme dame-lama et *naldjorma* (Yoguini), des morceaux de ma robe ou même seulement quelques fils de l'étoffe arrachés aux coutures me sont souvent demandés. Tandis que d'autres me prient de

frotter un morceau d'étoffe ou de papier sur ma figure et de les leur donner comme talisman.

La populace superstitieuse va beaucoup plus loin lorsque la personne en question est un *tulkou* de très haut rang. Alors, non seulement les restes de ses repas sont gardés précieusement, mais son urine est demandée comme médecine, généralement pour usage externe, mais est parfois bue par certains ultra-dévots.

Pendant notre séjour à Tatsienlou, mon fils adoptif Yongden fut fortement importuné par les gens qui, le sachant en relations d'amitié avec le lama Trinekyé, le suppliaient de leur procurer de son urine.

Naturellement, Yongden rejetait leur demande et s'efforçait de les rendre honteux de leur superstition répugnante. Mais tout ce qu'il pouvait dire ne servait à rien, les gens se mettaient en colère et le traitaient d'égoïste qui refusait d'obliger autrui.

La superstition conduit souvent à des pratiques dégoûtantes. On raconte que l'eau

dans laquelle le prophète Mahomet s'était baigné était bue par ses disciples. Certains Hindous boivent l'eau dans laquelle les statues des dieux ont été lavées ou celle où leur directeur spirituel (gourou) a trempé ses pieds.

Dans une biographie de saint Jean de la Croix écrite par un Carme érudit, il est rapporté qu'après la mort du saint son corps fut divisé en plusieurs morceaux de façon à pourvoir de reliques différents monastères. La même chose a été faite avec le corps de sainte Thérèse d'Avila, la célèbre réformatrice du Carmel, et de nombreux autres saints et saintes. Il advint qu'un frère de saint Jean fut chargé de porter un bras du saint dans un monastère. En cours de route, le messenger fut assailli par un terrible ouragan et se crut en danger de mort. Dans son angoisse il invoqua son saint frère et mangea un morceau du bras relique qu'il portait.

Tournons-nous maintenant vers des croyances superstitieuses courantes parmi la

population laïque de l'Extrême-Occident chinois.

La déesse Dolma est très populaire parmi les Lamaïstes. Elle est une forme tibétaine de la déesse Tara des Hindous, l'un des dix avatars de Çakti qui personnifie l'Énergie. Bien entendu, le commun des dévots ignore son origine et ceux-ci vénèrent spécialement Dolma comme la protectrice des voyageurs.

Il existe une longue formule d'invocation à la déesse dont l'effet est de rendre invisible aux brigands le voyageur qui la récite avec foi, en ayant le cœur pur.

On raconte que des marchands à la tête d'un nombreux convoi ont, ainsi, passé au milieu de bandes de brigands sans avoir été vus par eux. Ou bien un prodige plus grand encore a eu lieu. À la place de marchands ou de pèlerins, les malfaiteurs ont vu défiler une procession de déesses.

Une autre superstition répandue parmi les indigènes et parmi les Chinois établis dans le pays est la croyance aux objets autogènes (*rang djoung*). Les statues de déités que l'on

prétend n'avoir pas été faites de mains d'homme abondent au Tibet et dans tout l'Ouest chinois. Certaines de ces statues sont de grandes dimensions, d'autres minuscules. Il en est en pierre, en cristal de roche, en corail, en malachite, en argent, en or. On en voit de très finement sculptées, d'autres montrent à peine les contours d'une figure.

En plus des statues, toutes sortes d'objets « autogènes » sont aussi exhibés aux fidèles. Les plus nombreux sont des monuments religieux appelés chortens ou des dalles sur lesquelles des inscriptions ou des images sont gravées.

Il en est qui sont dits avoir apparu soudainement à l'endroit où on les voit, d'autres proviennent de fouilles. Dans ce dernier cas, des prodiges ont amené à entreprendre les fouilles. La même superstition existe dans l'Inde.

D'après la légende, le *lingam*⁷⁴ sacré représentant Çiva qui est vénéré dans le

⁷⁴*Lingam* est le nom hindou du phallus.

temple de Pouchpati Nath au Népal était caché sous la terre. Des vaches paissaient à cet endroit et le bouvier s'étonnait de voir qu'elles ne donnaient pas de lait. Soupçonnant que des paysans voleurs les trayaient à leur profit, il s'embusqua pour les surprendre et vit que d'elles-mêmes les vaches répandaient leur lait sur une certaine place. On creusa la terre à cet endroit et le *lingam* fut découvert. De nos jours encore, il est considéré par les fidèles comme s'étant formé de lui-même sous la terre.

La même histoire est répétée dans des douzaines de légendes concernant d'autres découvertes, entre autres celle de la statue d'une déité qui fut offerte au roi tibétain Srong bstan Gampo (VII^e siècle) et qui est conservée à Lhasa.

Des pierres présentant la forme plus ou moins vague d'un corps humain, d'une tête, d'un animal, d'un *chorten* sont très estimées par les indigènes dans les provinces frontières de l'Ouest où beaucoup les considèrent comme des talismans. Retoucher

une pierre pour accentuer sa ressemblance avec une figure humaine ou avec un autre objet est couramment pratiqué par des charlatans sans scrupules qui offrent leurs marchandises en vente comme étant *rang djoung* (autogène).

Un fait amusant est que des minéralogistes étrangers de passage, ayant été vus examinant des pierres, les indigènes s'imaginèrent qu'eux aussi cherchaient des statuettes ou des *chortens* autogènes et leur en présentèrent de tous les genres. D'autres pensèrent que les stupides étrangers s'intéressaient à tout ce qu'on déterrait et se vantèrent de pouvoir leur extorquer de l'argent en leur vendant des « trouvailles ». À cet effet, ils constituèrent, en différents endroits, des cachettes d'objets divers et essayèrent d'y mener les étrangers qui, naturellement, se gaussèrent d'eux.

Une histoire comique me fut racontée au sujet d'un homme de Drapa, nommé Kalzang, qui s'était persuadé qu'un morceau de pierre trouvé par lui dans un éboulement était une

statuette, miraculeusement formée, de la déesse Dolma.

Drapa est un district du Sikang dont les naturels ont la réputation d'être fortement enclins au vol et au brigandage. Kalzang partageait le goût de ses compatriotes pour les acquisitions illicites, mais était un sot.

Il exhiba sa trouvaille à ses amis, déclarant que, la portant sur lui en invoquant Dolma, il pourrait se rendre invisible. On se moqua de lui.

Cela n'ébranla pas sa conviction, il enveloppa l'idole dans un morceau de vieille soie et la garda sous sa robe. En ayant eu connaissance, quelques lurons Khampas firent semblant de ne pas le voir quand il passait, d'autres, simulant l'effroi et la vénération, se prosternèrent sur la route. Ces démonstrations confirmèrent le nigaud dans sa croyance. En vérité ! le talisman opérait, il le rendait invisible ou bien, à sa place, les gens voyaient la déesse.

Kalzang n'était pas homme à se contenter d'un miracle matériellement improductif, son atavisme de batteur d'estrade lui suggéra qu'il possédait un moyen unique de faire fortune sans courir de risques et qu'il devait en profiter.

Animé d'un beau zèle, le vaurien se rendit à Tatsienlou, il y examina les boutiques, leurs entrées et leurs sorties, et en épia les patrons pour connaître leurs habitudes. Quand il se crut suffisamment renseigné, il se rendit à la boutique qu'il avait élue pour ses débuts.

Il faisait déjà nuit. Kalzang à califourchon sur un mur pressait étroitement son talisman contre lui tout en marmottant les louanges de Dolma.

Du haut de son perchoir, le coquin vit le boutiquier traverser la cour, entrer dans une chambre, en sortir en portant des bâtons d'encens allumés qu'il alla planter dans un coin où se trouvait sans doute un autel que l'obscurité empêchait de discerner.

Ayant ainsi vaqué à ses dévotions quotidiennes, le digne marchand retourna

dans l'appartement d'où il était venu d'abord, ferma la porte et alla se coucher.

Kalzang, toujours sur le mur, restait seul ; les effluves suaves de l'encens montaient vers lui, le silence était complet. En vérité ! le talisman est efficace, pensa le sot ; sans aucun doute, le Chinois a perçu d'une manière mystérieuse la présence de la déesse et l'a honorée en brûlant de l'encens et quant à moi, il ne m'a pas découvert.

Le miracle continua ; le voleur sauta du mur, fractura la porte de la boutique, s'appropriä l'argent de la caisse et autant de marchandises qu'il fut capable d'en emporter et rentra chez lui sans avoir été aperçu.

Ce succès confirma si profondément Kalzang dans sa foi qu'il voulut le répéter sans tarder et crut que, dorénavant, il pouvait se dispenser de toutes précautions. Il entra donc, en plein jour, dans une boutique et, fort de son invisibilité, il commença à s'emparer de tout ce qui lui plaisait. Le marchand,

d'abord ébaubi, ne tarda pas à reprendre ses esprits et, aidé par son commis, il administra une raclée magistrale au trop visible Kalzang. Les deux Chinois le remirent ensuite à la Police et, le lendemain, il fut encore plus sévèrement bâtonné par ordre du magistrat.

Un ami de Kalzang, de qui je tiens cette histoire, commentait d'un air entendu : « Dolma ne protège que ceux dont le cœur est pur. Elle n'aiderait jamais à commettre une mauvaise action. Kalzang a été puni pour l'avoir offensée. »

Mais quant au pouvoir magique de statuettes autogènes authentiques de la déesse, le Khampa n'en doutait pas.

La croyance aux talismans qui produisent l'invisibilité a existé dans tous les pays du monde. Nous les voyons mentionnés dans les contes arabes des *Mille et Une Nuits* et par des auteurs européens du moyen âge. Un charmant conte de Boccace (1313-1375) intitulé « la Pierre d'Invisibilité » rapporte l'aventure d'un nigaud partant avec des amis

à la recherche de cette pierre merveilleuse et comment ceux-ci lui jouent de mauvais tours. L'histoire finit comme celle de Kalzang par une correction infligée au héros, mais c'est sa femme, pour qui il demeure très visible, qui la lui administre.

Les Tibétains ont, aussi, le *dipching*, le « bois qui ombrage » que j'ai décrit en détail dans un de mes livres précédents⁷⁵.

Le culte de certains arbres et de certaines plantes a, aussi, existé partout.

« Ô peuple fortuné dont les dieux croissent dans les jardins ! » disait Juvénal⁷⁶ raillant les Égyptiens qui tenaient les poireaux et les oignons pour sacrés.

Il aurait trouvé les Chinois du Sikang plus délicats dans leur choix d'une déité poussant dans les jardins. Celle-ci est une fleur : la pivoine.

Les pivoines ne sont pas véritablement déifiées, elles sont plutôt considérées comme

⁷⁵Au *Pays des brigands gentilshommes*.

⁷⁶Juvénal, *Satire XV*.

portant bonheur à ceux dans le jardin de qui elles croissent, mais des facultés prophétiques leur sont attribuées. Tant que les plantes de pivoines de votre jardin restent vigoureuses, vous pouvez vous attendre à demeurer en bonne santé, ainsi que les vôtres et à voir prospérer vos affaires. Au contraire, si les boutons sèchent sans s'ouvrir, si les feuilles se dessèchent, le pronostic est mauvais et signifie pertes matérielles, maladie, ou mort.

Il est jugé propre de traiter avec respect les pivoines qui croissent près de la maison. Le sol, autour des plantes, doit être tenu scrupuleusement propre ; il faut brûler de l'encens près d'elles et les décorer avec des écharpes – celles que l'on présente en hommage aux déités ou aux personnalités importantes.

De plus, les plantes de pivoines doivent être considérées comme des êtres intelligents. Il faut leur parler, les louer avec des mots aimables et chercher à leur plaire de différentes manières.

À mon arrivée à Tatsienlou, il y avait beaucoup de pivoines dans le jardin de la Mission catholique française. Il y en avait également une plante près de ma cabane. Les fleurs étaient roses et de grande taille. Une à une les pivoines se desséchèrent et moururent.

Les indigènes expliquaient le fait de cette manière : les étrangers ne traitent pas les pivoines comme elles doivent l'être, ils ne leur témoignent pas d'égards. Une nouvelle religieuse, ayant pris en main la direction du couvent, a arraché des plantes de pivoines pour les vendre, a souillé le sol dans le voisinage des autres en y répandant, comme engrais, le contenu des fosses d'aisance.

La mort des pivoines prédisait aussi la défaite de la France. Quant à la plante qui se trouvait dans mon jardinet, sa mort présageait celle de mon mari.

Dans nombre de pays, si ce n'est partout, les prêtres des différentes religions se vantent de pouvoir agir sur le temps par la

célébration de certains rites ou l'invocation des dieux.

La Chine et le Tibet ne font certainement pas exception. Des moines lamaïstes et des prêtres taoïstes adeptes de cet art spécial recueillent des honoraires appréciables en provoquant la chute de la pluie quand elle est nécessaire ou en empêchant la grêle de tomber.

Bien qu'ils ne laissent pas d'avoir recours à ces sorciers, les Chinois et les nombreux métis de la vallée de Tatsienlou entretiennent des idées particulières quant au moyen d'obtenir de la pluie lorsque la sécheresse menace de compromettre la croissance de leurs récoltes.

Dans le chapitre II, en parlant des objets naturels déifiés, j'ai mentionné un lac que le bruit irrite et qui se venge de la sensation déplaisante qu'il ressent en faisant tomber de la pluie.

Les croyants en cette susceptibilité bizarre du lac doivent avoir, d'autre part, une

médiocre opinion de son intelligence, car ils n'hésitent pas à le duper à leur profit.

Je doute que les autorités chinoises de la ville partagent la crédulité de la populace, mais elles estiment, sans doute, qu'il faut lui complaire et par conséquent, elles coopèrent à l'observation de la coutume locale.

Lorsque la pluie est désirée par les paysans, les édiles dépêchent une douzaine d'hommes au bord du lac. Ceux-ci sont payés et pourvus de provisions. Leur besogne consiste à pousser des cris et à jeter des pierres dans le lac jusqu'à ce qu'il se mette en colère et fasse tomber de la pluie. Il paraît que cette comédie ne manque jamais de produire de l'effet.

Je ne puis pas me porter garante que son succès est immanquable, mais je puis témoigner qu'il dépasse, parfois, l'attente des campagnards.

Un des hivers que je passai dans la région de Tatsienlou fut anormalement sec ; les chutes de neige habituelles et les pluies

printanières firent défaut ; des hommes furent envoyés au lac et la pluie tomba.

Alors, vint le huitième jour du quatrième mois selon le calendrier lunaire sino-tibétain. C'est un grand jour de fête ; la foule – les Chinois aussi bien que les Tibétains – visite les lamaseries, allumant des lampes au beurre et brûlant des bâtons d'encens sur les autels des temples. Une partie de la fête consiste en pique-niques, les familles s'amusant en plein air. Naturellement, la pluie n'aurait pas été bienvenue alors que chacun avait revêtu ses plus beaux atours. Les gens envoyés près du lac reçurent donc ordre de demeurer silencieux et de se retirer à quelque distance de la rive.

La journée fut ensoleillée.

Cependant, la quantité d'eau tombée durant les jours précédents n'était pas considérée suffisante. Le lendemain de la fête, les cris et le jet de pierres dans le lac recommencèrent. La pluie tomba. Mais le 12 du même mois était la date d'une autre fête. Est-ce que les hommes chargés de taquiner le

lac comprirent mal les ordres qui leur furent donnés, ou bien est-ce que le lac fatigué d'être dupé se fâcha sérieusement ? Un violent ouragan balaya la vallée où des centaines de gens s'étaient rassemblés pour se divertir. Le vent mit les tentes en pièces, une pluie torrentielle gâta les belles robes des femmes qui se sauvaient en criant. Le déluge continua pendant plusieurs semaines, les plus petits ruisseaux se muèrent en torrents rugissants, les terrains bas restèrent inondés. L'été tout entier fut pluvieux et presque toute la moisson fut perdue.

Les indigènes ont aussi l'idée curieuse qu'afin d'obtenir un temps favorable pour les récoltes il faut organiser des courses de chevaux au printemps. Ces courses, croient-ils, recréent les déités tutélaires et celles-ci témoignent leur satisfaction en procurant aux cultivateurs le genre de temps qui convient à leurs champs.

Cependant, ces courses n'ont pas lieu chaque année parce qu'elles entraînent

beaucoup de dépenses : des prix à distribuer aux vainqueurs, des banquets, etc.

Il n'existe pas de véritables champs de course dans la région frontière de l'Ouest. Les chevaux courent sur n'importe quel terrain à peu près plat.

Les Tibétains ne sont pas aussi bons cavaliers que les Mongols, cependant beaucoup d'entre eux sont remarquables. Leurs courses ont un caractère barbare et donnent lieu à un déploiement brutal d'énergie virile. Aucune comparaison n'est possible entre ces courses violentes et celles de nos pays occidentaux et si l'on tentait la comparaison, ces dernières paraîtraient bien fades.

Des Chinois, surtout des officiers, prenaient part aux courses de Tatsienlou, ils y apportaient de l'aisance et un certain style qui contrastaient de façon amusante avec la ruée sauvage des compétiteurs Khampas.

Il y a quelques années, une longue étendue de terrain au fond de la vallée a été préparée pour y établir un aérodrome. Un petit

nombre d'avions s'y posèrent, puis l'emplacement fut jugé trop étroitement enserré entre les montagnes et un autre champ d'aviation fut construit plus avant en territoire tibétain inclus dans le Sikang.

C'est sur l'aérodrome abandonné que les courses ont lieu pendant plusieurs jours. Chinois et Tibétains plantent alors des tentes tout le long de la piste et sur les hauteurs environnantes et campent joyeusement, mangeant et, surtout, buvant copieusement, chantant et jouant à différents jeux. Les Tibétains sont très amateurs de ces récréations en plein air. En été, on peut voir dans les environs de Lhassa, de Jigatzé et des grandes lamaserias, de nombreuses tentes blanches ornées d'arabesques et de volants bleus et rouges. Ce sont celles des lamas, des fonctionnaires et des marchands riches prenant des vacances et se donnant le plaisir – rare dans leur pays froid – de se baigner dans les rivières.

L'on pourrait remplir plusieurs gros volumes avec la description des superstitions

qui ont cours dans l'Extrême-Occident chinois ; j'en noterai encore une ici, dont j'ai vu de près les conséquences comiques.

Une Chinoise de la bourgeoisie engagea une nourrice pour son fils nouveau-né. La nourrice et le bébé furent logés dans la maison de la grand'mère de l'enfant. Tout alla bien ; en temps voulu, l'enfant fut sevré. Alors, une autre mère, incapable d'allaiter elle-même l'enfant qu'elle venait de mettre au monde, apprit que la femme dont le nourrisson avait été sevré avait encore du lait et lui confia le nouveau-né. Il fut permis à la nourrice de conserver la chambre qu'elle occupait chez la grand'mère de son premier nourrisson et elle y amena celui qui lui succédait. Cependant, la vieille dame n'avait pas été informée de l'âge de l'enfant qu'on avait introduit chez elle et voici qu'elle apprit qu'il n'avait pas encore un mois.

Or, si un enfant âgé de moins d'un mois entre dans une maison, sauf s'il est le parent des gens qui l'habitent, il la souille de toutes sortes de malheurs, maladie et mort

s'ensuivront pour les maîtres du logis et leur parenté. Telle est la superstition locale.

Que pouvait-on faire ?... L'enfant était entré dans la maison, à cela il n'y avait point de remède. La grand'mère injuria la nourrice, l'expulsa avec l'innocent bébé cause du trouble et porta plainte devant le tribunal.

Le juge partageait la croyance superstitieuse de la plaignante. Véritablement, la maison avait été souillée et devait être purifiée, le faire incombait à la coupable : la nourrice.

Cette dernière était très pauvre, elle dut vendre les quelques hardes qu'elle possédait et s'endetter pour acheter quantité de bâtons d'encens à brûler dans les chambres, de papier rouge (de bon augure) pour le coller sur les portes et de pétards pour effrayer les mauvais esprits et les chasser de la maison.

En plus, il lui fallut se prosterner devant la vieille maîtresse du logis, lui demander pardon, puis se prosterner, aussi, un grand nombre de fois, devant l'image du dieu tutélaire de la famille, le suppliant de

s'apaiser et de ne faire aucun mal à l'hôtesse et à sa parenté.

Afin de ne pas être mêlée à la querelle, la mère du second nourrisson reprit son enfant, de sorte que l'infortunée nourrice, en plus des dépenses qu'elle avait faites, perdit aussi son emploi.

Il n'est pas difficile d'imaginer ses sentiments, mais je n'eus pas même à prendre cette peine, car la femme en fit confidence à ma servante qui m'en instruisit.

Tandis qu'elle accomplissait les multiples prosternations devant l'autel du dieu tutélaire, au lieu de l'implorer en faveur de la grand'mère et de sa famille, l'ex-nourrice proférait des imprécations silencieuses :

« Puisse l'impitoyable riche maîtresse de maison perdre sa fortune ! Puisse la vérole marquer le visage de ses petites-filles de façon qu'elles ne trouvent pas de mari ! Puisse la mort habiter ce logis et tous ceux qui y demeurent avoir des vies courtes ! » etc.

Si l'on rencontre dans l'Ouest chinois nombre de superstitions d'un caractère simplement absurde et prêtant à rire, l'on peut y découvrir un stock important de croyances ténébreuses et de pratiques de sorcellerie maligne.

L'idée, très répandue au Tibet, que l'on peut soustraire une partie du principe vital d'un individu est familière aux indigènes de la frontière.

Cette croyance repose sur la théorie suivante : l'homme comprend plusieurs principes spirituels ou semi-spirituels en partie indépendants. L'un de ces principes peut être soustrait de l'assemblage sans produire la rupture complète de ce dernier, c'est-à-dire sans provoquer la mort de l'individu.

Il en résulte qu'un homme privé de l'un de ces éléments peut continuer à vivre d'une vie diminuée pendant un temps plus ou moins long, même pendant des années. La séparation de ce principe peut s'effectuer par l'action de causes internes, mais le plus

souvent il est arraché à l'ensemble par un démon ou par un sorcier. Ceux-ci le réduisent en esclavage, le font « travailler » à leur profit et parfois le dévorent.

Une autre superstition a trait au rite fameux du *ro lang*, c'est-à-dire du cadavre ressuscité.

Le but du rite est de s'enrichir ou d'obtenir des pouvoirs magiques. Voici la description qui en est donnée.

Le sorcier doit s'assurer l'aide d'un compagnon vigoureux et intrépide. Cela est nécessaire parce que le célébrant risque sa vie et s'il arrive que son courage faiblisse il faut que son compagnon puisse continuer la récitation des formules magiques protectrices. Cependant, quelques audacieux célèbrent seuls.

Le sorcier doit se coucher sur le cadavre qui est étendu, posant ses mains sur les mains du mort, ses pieds sur ses pieds et sa bouche sur sa bouche. Tandis qu'il est dans cette position, des paroles magiques sont

prononcées par son acolyte ou par lui-même, s'il est seul.

Parfois, ce n'est pas le sorcier qui se couche sur le cadavre, mais un comparse qu'il a induit à jouer ce rôle dangereux en lui promettant un bénéfice considérable.

Après quelque temps, l'effet des paroles magiques se fait sentir, le cadavre commence à bouger. Le moment terrible est arrivé. Le cadavre se met debout, saute et s'agite frénétiquement ; le célébrant s'est levé avec lui, le tenant étroitement embrassé et sautant avec lui. Au milieu de cette danse effroyable, la langue du cadavre sort de sa bouche, immédiatement, le célébrant doit la saisir entre ses dents et l'arracher. S'il y réussit, le cadavre retombe inerte sur le sol, mais s'il n'y réussit pas et desserre son étreinte, le cadavre animé s'échappe et courant au hasard, tue tout homme ou tout animal qu'il trouve sur son passage.

La langue qui a été arrachée devient une arme magique et le cadavre se change en un monceau d'or.

Incités par l'ambition et la convoitise, certains entreprennent véritablement la célébration du rite et leur foi est si vive et la terreur qu'elle engendre si grande que quelques-uns tombent morts à côté du cadavre.

J'ai fait allusion à ce rite dans un de mes livres précédents, néanmoins, j'ai cru pouvoir le mentionner de nouveau pour ceux des lecteurs qui n'auront pas déjà lu ce qui le concerne.

Il n'est pas inutile d'être informé d'une croyance de ce genre pour comprendre la question qui me fut posée pendant la guerre :

« — Que fait-on des soldats morts, en Europe ?... »

« — Autant que possible, on les enterre et l'on marque la place de leur sépulture. »

Cette réponse parut banale et insuffisante à mon interlocuteur.

« — N'y a-t-il pas en Europe des gens capables d'en refaire des combattants ? Ils ne pourraient plus être tués puisqu'ils sont

morts. Ils grossiraient beaucoup vos armées. »

Il ne s'agissait pas de ressusciter les soldats morts mais de les animer d'une sorte de vie mécanique et d'envoyer ces robots sur le front.

Seuls des gens nourris avec des histoires telles que celle du *ro lang* ou des « esprits » soutirés d'un individu, asservis par un sorcier et travaillant pour lui, peuvent imaginer un prodige aussi bizarre que celui de régiments de cadavres animés.

Nombre de Chinois croient aux « morts » qui manifestent de l'activité sous la direction d'un sorcier ou mus par d'autres causes.

Des histoires macabres circulent au sujet d'une espèce de vaudouisme qui existerait au Yunnan.

Il est bien connu que beaucoup de Chinois tiennent à être inhumés dans leur pays natal où ils ont souvent un cimetière de famille. Quand il leur arrive de mourir loin de là, leur corps doit y être transporté et le coût du

portage est toujours onéreux. Certains, qui résident loin du siège de leur famille, passent donc un contrat avec un entrepreneur de funérailles et lui versent une somme donnée contre l'engagement pris par ce dernier de ramener leur dépouille au lieu où elle doit avoir sa sépulture.

La rumeur publique accuse ces entrepreneurs d'être souvent malhonnêtes et désireux de garder l'argent reçu tout en s'épargnant les frais du transport d'un cercueil. Pour ce faire, ils s'adressent à des sorciers capables d'infuser un semblant de vie dans les individus récemment décédés. Le robot est même doué d'une lueur de conscience qui lui permet de jouer à peu près le rôle d'un vivant et il se rend par lui-même, ou dirigé par un acolyte du sorcier, au lieu où il doit être enterré. Là il tombe inerte.

Beaucoup de gens croient à cette fable et, croisant sur la route un voyageur au pas mal assuré, le chapeau baissé sur ses yeux, un paysan dit parfois : « Celui-là est mort. »

Des voyageurs ont raconté qu'aux Antilles des sorciers emploient un procédé analogue pour pourvoir les fermiers en ouvriers agricoles. Ces demi-vivants, appelés *zombies*, agissent comme des automates, mais conservent assez de lucidité pour savoir qu'ils sont morts et souffrent de l'activité qu'on leur impose, désirant pouvoir être *réellement* morts et en paix.

Beaucoup d'entre eux ont été déterrés peu après leur inhumation et s'il leur arrive de passer près de leur tombe, ils s'y jettent et demeurent alors définitivement inanimés.

Si des histoires de ce genre ont cours aux Antilles, si loin du Yunnan, on peut y voir une preuve à ajouter à beaucoup d'autres qu'en fait de superstitions et de fables l'imagination des hommes se meut dans un cercle bien restreint.

Après avoir passé en revue quelques-unes des superstitions qui ont cours parmi les « païens » dans les provinces de l'Extrême-Occident chinois, jetons, maintenant, un

coup d'œil sur l'attitude superstitieuse des indigènes « convertis » : catholiques ou protestants, à l'égard des missionnaires.

Pour apprendre quelque chose à ce sujet, il faut, naturellement, avoir gagné la confiance des pseudo-convertis, ce qui implique que l'on doit être un Asiatique, et surtout pas un chrétien.

Je suis grandement redevable à certains lettrés chinois, à quelques-uns de mes amis tibétains et au lama Yongden pour m'avoir fourni nombre de renseignements. D'autre part, il m'a également été possible de noter moi-même des faits curieux.

La plupart des convertis appartiennent aux classes indigentes de la population. L'espoir d'obtenir des avantages matériels les a induits à se joindre aux ouailles de telle ou telle Mission. Leur « conversion » n'a nullement déraciné, en eux, leurs croyances ancestrales. Celles-ci dominent leurs nouvelles croyances si, toutefois, ces benêts en ont dérivé de nouvelles des enseignements

qu'ils ont reçus des missionnaires, ce qui n'est pas toujours le cas.

Il s'ensuit que le « converti » se trouve dans un état mental troublé comparable à celui de ces héros de certaines histoires du moyen âge qui avaient vendu leur âme au diable en échange de richesses, de pouvoir ou d'autres choses. Le renégat du Lamaïsme ou du Taoïsme a reçu ce que sa médiocre ambition convoitait : un petit champ, un emploi, quelque argent, mais la crainte de l'échéance est sur lui. Il s'est fait l'esclave de « démons étrangers » ; comment ceux-ci en useront-ils avec lui ?... De plus, il appréhende la vengeance des déités et des démons de son ancienne religion que son apostasie a irrités.

Un autre élément moins facilement compréhensible aux étrangers se mêle à la peur qui le tenaille. Il ne redoute pas seulement le mal que les dieux ou les démons peuvent *vouloir* lui faire, mais, aussi, d'autres maux procédant *automatiquement* de la souillure qu'il a contractée. Nul, parmi les gens de ces basses classes sociales, ne doute

que les étrangers et, principalement les missionnaires, sont impurs d'une sorte d'impureté semblable à celle qui est attribuée, dans l'Inde, à certaines castes et qui n'a aucun rapport avec la moralité bonne ou mauvaise des individus. Ils pensent que cette impureté est en quelque sorte contagieuse et affecte ceux qui fréquentent habituellement les missionnaires et, surtout, ceux qui assistent à leurs rites religieux ou qui y participent.

Certains paysans des Himalayas, à l'imitation des Hindous, refusent souvent de prendre leurs repas avec ceux de leurs compatriotes qui ont mangé avec des Chrétiens. Je ne crois pas que les indigènes de l'Extrême-Ouest chinois sont aussi stricts, néanmoins, l'idée de contamination est forte parmi eux.

Pour cette raison, il est fréquent de rencontrer, dans les lamaseries ou dans les temples chinois, des indigènes convertis empressés à recevoir la bénédiction d'un lama ou quelques gouttes d'eau consacrée par

lui ou bien qui brûlent de l'encens et allument des bougies devant les autels des dieux. Ils s'efforcent, par là, de laver l'impureté que leur conversion a, croient-ils, attachée à leur personne et d'en éviter les conséquences néfastes. Ils souhaitent, tout spécialement, que leurs enfants soient « purifiés » après avoir été baptisés.

Des amulettes protectrices portées sous les vêtements ou même cousues, ouvertement, sur les bonnets des enfants sont en vogue parmi les « convertis », mais ce qui est souverainement amusant, c'est d'entendre certains de ces derniers raconter, comme preuve de leur adroite vigilance, que durant le sermon, la messe ou le chant des hymnes – suivant qu'ils assistent au culte catholique ou au culte protestant – ils répètent intérieurement quelque formule sacrée : *Aum mani padmé hum !*, s'ils sont tibétains, *Namo Omito Fou* s'ils sont chinois ou d'autres encore. Ils se montrent véritablement fiers d'avoir trouvé ce truc protecteur contre l'influence maligne des

diabls invisibles qui hantent les chapelles des étrangers.

Serait-il possible que les missionnaires aient eu connaissance de cette ruse et serait-ce pour cette raison que les catholiques font réciter des prières ou chanter des cantiques à tue-tête par leurs ouailles pendant toute la durée des offices ? La chose serait plaisante, mais certainement sans résultat. Les indigènes artificieux sont capables de trouver d'autres moyens de pourvoir à leur « sécurité ». Il existe, à cet effet, des gestes mystérieux faits avec les doigts et parents des cornes dessinées par les Napolitains, avec l'index et l'auriculaire pour se préserver du mauvais œil. Il est douteux que les dignes étrangers puissent jamais vaincre leurs « convertis » dans cette lutte d'ingéniosité.

Naturellement, s'ils tombent malades, les indigènes, soi-disant chrétiens, quelle que soit leur confession, font appel à un exorciste taoïste ou bön et si l'un de leurs proches meurt, lamas, bonzes ou tao-sse sont mandés pour célébrer les rites utiles au

défunt. J'ai entendu résonner les clochettes, les tambours et les cymbales accompagnant ces cérémonies, dans l'enclos même de certaines missions et si son intérêt privé porte le « converti » à éviter d'offenser les missionnaires, les rites « païens » seront accomplis dans une autre maison, mais ne seront certes pas omis.

Un de mes domestiques, qui avait appartenu à une mission catholique et y avait servi la messe comme enfant de chœur, me raconta comment la piété filiale l'avait conduit à abandonner le catholicisme.

Son père était mort et le missionnaire lui avait défendu de procéder aux cérémonies chinoises habituelles : offrandes d'aliments, incinérations de papier représentant des pièces de monnaie, des lingots d'or et d'argent, etc. L'affection que le jeune homme portait à son père s'était révoltée à l'idée de priver celui-ci du bénéfice que ces offrandes lui procureraient dans l'autre monde. Aucune messe dite par le prêtre étranger ne pouvait rivaliser, comme efficacité, avec les rites

chinois, me déclara-t-il, et il ajouta pour supporter sa déclaration : les dieux chinois connaissent les Chinois et savent comment les recevoir et ce qui leur convient ; les dieux du *chinefou* (prêtre missionnaire) ne connaissent pas mon père, mon père ne les connaissait pas davantage et il ne voulait pas s'en aller demeurer avec des étrangers. Conséquemment, le garçon avait procédé aux rites indigènes et était retourné à la religion de ses ancêtres.

On est tenté de rire de ces benêts oscillant entre des superstitions différentes, ils sont plutôt à plaindre.

La sobriété du culte protestant n'offre pas à la populace beaucoup d'occasions d'exercer son imagination, mais certaines idées que les cérémonies catholiques suggèrent aux assistants sont hautement fantastiques.

Un prêtre étranger m'a dit que des « païens » communient quelquefois parce qu'ils croient que le prêtre dépose une pièce de monnaie en argent dans la bouche du communiant agenouillé.

Cela me parut difficile à croire et je pensai qu'on avait mystifié le brave missionnaire en lui racontant un conte.

Cependant, un peu plus tard, il m'arriva d'être renseignée directement : le fait était exact.

Un homme s'était agenouillé au banc de communion et avait fait part de son désappointement à un de ses amis quand, au lieu d'une pièce de monnaie, il avait senti – suivant ses termes – un « biscuit mince » dans sa bouche.

Néanmoins, cette expérience n'avait pas ébranlé sa foi en la légende de la pièce d'argent.

« Peut-être mon échec vient-il de quelque chose qui est en moi », disait-il. « Peut-être le biscuit se transforme-t-il, parfois en une pièce de monnaie, ou peut-être est-ce la pièce qui, quelquefois, se transforme en biscuit. Ces prêtres étrangers sont d'habiles sorciers. N'importe, j'essaierai encore. »

L'ami à qui la confiance avait été faite et qui me la rapportait raillait la simplicité du faux communiant. « Les biscuits ne deviennent pas de l'argent, ni l'argent des biscuits », commentait-il. « Le prêtre met une pièce de monnaie dans la bouche de ceux qui lui plaisent et un petit biscuit dans celle des autres. Mon camarade dit qu'il va essayer de nouveau et ainsi font ceux qui ont été dupés comme lui et qui continuent à aller ouvrir leur bouche toute large dans l'église. Tous espèrent qu'un jour ou l'autre ils recevront une pièce d'argent et, ainsi, ils remplissent l'église. Et parce qu'il y vient beaucoup de gens, le prêtre étranger paraît être un homme important et les grands fonctionnaires l'invitent à dîner. C'est tout ce qu'il veut. » Tout cela était déclaré avec un air de profonde sagacité et une conviction absolue de supériorité sur la foule ignorante qui étaient les plus divertissants du monde.

J'ajouterai à cette énumération de sottises l'histoire d'un homme qui, lui aussi,

nourrissait des idées saugrenues, mais donnait un exemple touchant de gratitude.

Ce bonhomme avait été le domestique et le « converti » d'un missionnaire. Ce dernier était mort depuis très longtemps, mais son ancien serviteur, devenu un vieillard, gardait pieusement son souvenir. Il ne se lassait pas de dépeindre la bonté du Père, comme il l'avait instruit dans sa jeunesse et l'avait aidé, plus tard, en diverses circonstances. C'était à cause de cette reconnaissance persistante que l'ex-domestique s'inquiétait au sujet du sort de son maître dans un autre monde.

« Il était le meilleur, le plus bienfaisant des hommes, disait-il, mais il était chrétien et, comme tel, associé avec de mauvais, impurs esprits. Il les adorait. Il en gardait un enfermé dans une petite armoire⁷⁷ comme les lamas le font. Mais les lamas sont experts en magie et capables de dompter les démons. Ceux qu'ils emprisonnent dans leurs armoires sont leurs esclaves qui obéissent à

⁷⁷L'homme désignait ainsi le tabernacle placé sur les autels dans les églises catholiques.

leurs ordres. Les lamas les nourrissent comme on nourrit un serviteur, mais ils ne les vénèrent pas.

Quant au pauvre cher ignorant étranger, il se prosternait devant le démon logé dans la petite armoire. Le résultat de cette conduite ne pouvait qu'avoir été effroyable pour son esprit, après sa mort. S'il ne lui était rien arrivé de pire, il devait être re-né comme un *Yidag*. »

Les *Yidags* mentionnés par le vieillard sont des êtres misérables qui, en punition de mauvaises actions, sont continuellement tourmentés par la faim et par la soif. Dès qu'ils approchent de leur bouche des aliments ou de l'eau, ceux-ci se changent en flammes. Seules la nourriture et l'eau qui leur sont offertes selon les rites lamaïstes peuvent être absorbées par eux.

De nombreuses années de cohabitation avec un missionnaire n'avaient pas déraciné, chez le « converti » la croyance en cette fable. C'est pourquoi, chaque matin, ce brave homme, demeuré nominalelement chrétien,

entrechoquait les cymbales minuscules avec lesquelles on appelle les *Yidags* et, récitant sur un bol d'eau et sur différentes portions d'aliments les formules prescrites de bénédiction, nourrissait l'esprit affamé de son ancien maître le Révérend Père étranger.

Les membres des clergés étrangers, et plus particulièrement les religieuses, n'ont pas échappé à l'influence des superstitions et des cultes indigènes. La majorité d'entre eux croient à l'existence de cohortes de déités inférieures et de démons qui hantent l'Asie. Beaucoup racontent des histoires de « possessions » ou d'interventions diaboliques en diverses circonstances. La Sœur Jaurias des Filles de Charité de Saint Vincent de Paul, qui se conduisit si bravement pendant l'insurrection des Boxers, affirmait que la Chine était le pays d'élection du démon. Un missionnaire de sa connaissance avait, disait-elle, entendu cette déclaration faite par Satan lui-même parlant par la bouche d'une femme possédée. J'ai, moi-même, entendu des religieuses affirmer

que tous les dieux chinois sont des démons. Elles ne doutaient nullement de leur existence.

Je pourrais fournir de nombreux exemples pour illustrer ce point, mais je m'en tiendrai à un seul fait qui me paraît caractéristique et dont j'ai une connaissance personnelle.

Pendant la guerre sino-japonaise, les événements me conduisirent à traverser pour la quatrième fois la Chine, du nord au sud, et j'arrivai à Tchéngtou, la capitale du Szetchouan. Je m'y installai dans la même demeure où, environ quinze ans auparavant, j'avais résidé en me rendant à Lhassa. Cette fois, je fus accueillie par le docteur Béchamp dont j'ai parlé dans le chapitre IV. Mon hôte habitait au milieu d'un vaste jardin comprenant de grands arbres, des pelouses, des massifs de fleurs, un tennis et une piscine.

Au bord de cette dernière, le docteur Béchamp avait construit un petit pavillon où les baigneurs pouvaient changer de

vêtements. Ce pavillon était en style chinois. Des dragons l'encerclaient et, sur ses murs en porcelaine, se pressaient une multitude gracieuse de fées et de génies lilliputiens chevauchant des montures fantastiques. Sur la façade de ce petit édifice, une niche abritait une statuette grotesque à la face noire.

Un jour, je photographiai ce temple de fantaisie et, pour en augmenter le caractère pittoresque, mon hôte y fit agenouiller un de ses domestiques dans l'attitude d'un adorateur.

Je quittai le Szetchouan et retournai au Tibet oriental où je séjournai pendant plusieurs années. À mon retour à Tchéngtou, je n'y trouvai plus le docteur Béchamp, mort en prison comme je l'ai raconté ; sa résidence était déserte ; la statuette à figure de babouin logée dans la niche du pavillon au bord de la piscine avait disparu.

La présence de cette statuette troublait grandement le chapelain et les religieuses d'un couvent voisin. De sujet d'amusement

qu'elle était pour le docteur diplomate, elle avait été promue, par eux, au rang de dieu chinois, c'est-à-dire de démon.

Ces pauvres gens croyaient réellement à l'existence d'un Mauvais Esprit dont le babouin à face noire était une représentation et ils le redoutaient.

Prêtres et nonnes enlevèrent donc la statuette de sa niche et la mirent en pièces ou, suivant une autre version, l'enterrèrent dans le jardin du couvent. Le témoin oculaire qui vit l'enlèvement de la statuette ne suivit pas ceux qui l'emportaient et ne put pas m'instruire exactement du sort qui lui échet.

Ensuite, les stupides iconoclastes brisèrent tous les ornements du pavillon, les fées mignonnes et les génies malicieux qui cavalcadaient dans les nuages. Seul, un grand dragon en faïence jaune demeura, la bouche large ouverte, ses gros yeux verts saillant hors de leurs orbites, contemplant, stupéfait, cette scène de vandalisme.

L'élément comique vint quand, dans la niche restée vide, une statuette de Jeanne

d'Arc y remplaça le « diable chinois ». C'est elle que je vis à mon retour. La bouche béante du dragon tournée vers elle semblait la menacer et l'infortunée Pucelle d'Orléans rappela Andromède offerte en sacrifice à un monstre marin.

L'histoire ne finit point là. Le babouin en faïence qui vivait une existence obscure au bord d'une piscine devint célèbre après son exécution. L'attention que lui avaient prêtée les représentants d'une religion étrangère éveilla l'intérêt de la populace du voisinage. On vint à savoir qu'un dieu indigène avait été outragé dans la résidence des Français et, comme, en général, les dieux sont vindicatifs, l'avenir s'annonçait sombre.

Ceux des occultistes ou des adeptes des sciences psychiques qui croient que la concentration des pensées de nombreux individus sur un même sujet peut engendrer des énergies actives et que l'anticipation d'événements néfastes est capable de les faire naître verront dans ce qui suit une confirmation de leurs théories.

Plusieurs religieuses tombèrent malades, deux d'entre elles moururent. Trois jeunes enfants moururent, aussi, dans la Résidence française. C'en était plus qu'il ne fallait pour mettre en mouvement les langues des Chinois : le dieu se vengeait.

Des rumeurs coururent, alors, concernant des apparitions. Le dieu avait été vu planant au-dessus de son ancienne demeure. Pauvre dieu désincarné ! Son esprit tout nu se trouvait peut-être mal à l'aise et cherchait son corps en faïence dont des méchants l'avaient privé.

Plus tard, un autre Français vint occuper le logis laissé vide par le docteur Béchamp. Il était d'âge moyen, célibataire et comme tel, n'était point tenu à l'austérité. Un jour qu'il recevait des amies, les femmes s'amusèrent dans le jardin et quelques-unes de celles-ci s'assirent sur la balustrade qui entourait le « temple » profané. Elles n'auraient pas pu rivaliser comme beauté avec les stars d'Hollywood, mais telles qu'elles étaient, bras nus et jambes nues découvertes très haut par

leurs robes chinoises de soie chatoyante, elles formaient un agréable tableau. Je ne sais ce qu'en pensait la vierge Jeanne à qui ces gaies luronnes tournaient le dos, mais je remarquai le dragon au-dessus de leurs têtes.

Sa bouche paraissait être plus largement distendue par un sourire sardonique, une lueur inquiétante s'allumait dans ses yeux proéminents. Le péché rôdait autour de l'innocent pavillon dont la superstition avait fait un « temple païen » et l'esprit malicieux de l'idole riait peut-être silencieusement de la stupidité des animaux humains.

CHAPITRE VIII

Une étude des régions occidentales de la Chine serait incomplète si l'on omettait d'y donner une place à la population musulmane.

Il n'existe pas, en Chine, un « problème musulman » comme celui qui se pose dans l'Inde, mais les Mahométans sont loin d'être un élément négligeable dans le Nord-Ouest et il est impossible de prévoir l'effet que produirait sur eux la constitution de l'État musulman : le Pakistan réclamé par les Mahométans de l'Inde.

Certains estiment à 50 000 000 le nombre des Musulmans vivant en Chine ; d'autres croient pouvoir élever ce chiffre à 70 000 000. Dans un essai sur ce sujet, M. Man Ying-Keng affirme que les Mahométans constituent 1 pour 100 de la population totale de la Chine. La proportion serait minime si les Musulmans étaient

disséminés d'une façon à peu près égale dans toute l'étendue du pays, mais il n'en est pas ainsi. Bien que l'on rencontre presque partout, en Chine, des Musulmans isolés, la majorité de ceux-ci sont rassemblés dans quelques régions spéciales qui forment autant d'îlots musulmans dans le pays.

Le plus important est la vaste province du Sinkiang⁷⁸, le Turkestan chinois, autrefois dénommé Dzoungarie. Elle s'étend de l'extrémité occidentale du Kansou jusqu'au Turkestan russe, confine à la Mongolie au nord-est et à la Sibérie au nord-ouest.

Il existe aussi un large groupe de Mahométans au Yunnan.

Quant au Ching-Hai, nous avons vu qu'une initiative administrative a joint aux solitudes du Koukou-Nor un district emprunté au Kansou. De ce fait, quelque 120 000 Musulmans se sont trouvés annexés à la population indigène des grandes solitudes herbeuses.

⁷⁸Ne pas confondre avec le Sikang.

Ce mouvement administratif n'a guère modifié leur situation. Aucun d'eux n'habite le Ching-Hai proprement dit, ils sont demeurés dans les villes et les villages qu'ils occupaient précédemment, la seule différence est qu'au lieu d'être, comme auparavant, sous la juridiction du gouverneur du Kansou qui est un Chinois, ils se trouvent, à présent, sous celle du gouverneur du Ching-Hai qui est un général musulman commandant à un corps de troupes musulmanes. Ce fait est propre à unir encore plus étroitement les Mahométans de cette région et à accroître leur importance.

Bien des exemples, entre autres celui de l'Inde, nous montrent que les différences de religion entre habitants d'un même pays sont susceptibles de conséquences sérieuses. Il s'en est produit même dans les pays où les adeptes des différentes religions étaient de même race ; ce qui n'est pas tout à fait le cas dans l'Ouest chinois où un grand nombre de Musulmans ne sont pas d'origine chinoise.

Certains de ceux-ci descendent des Arabes ; leurs ancêtres arrivèrent au Ching-

Hai sous le règne de la dynastie Thang (618-905). D'autres sont d'origine turque, ils sont dénommés Salars ; leurs ancêtres émigrèrent beaucoup plus tard sous la dynastie Ming (1368-1644). En dehors de ces deux groupes, des Musulmans mongols, kasaks et autres se sont établis dans l'ouest de la Chine à différentes époques.

Le commun des Chinois ne les distingue pas les uns des autres et dénomme tout adepte de l'Islam Hoei-Hoei. Il n'en va pas de même avec les lettrés. Voici ce que dit l'un d'eux sur ce sujet.

« Nombre d'auteurs chinois confondent les Mahométans Hoei-Kia avec les tribus des Hoei et considèrent ces dernières comme appartenant à une race différente de celle des Chinois (Han-Tsu). C'est là une erreur qui a été propagée par les empereurs mandchous pour servir leurs desseins. »

Ce but était d'empêcher l'union des Chinois professant différentes croyances, cette union pouvant menacer leur domination.

Notre auteur continue :

« Quand l'islamisme débuta en Arabie au VII^e siècle, la tribu des Hoei existait déjà en Chine depuis plusieurs siècles avant Jésus-Christ. Selon les Annales de la période des T'ang, ces Hoei appartenaient à la tribu des Ouigours descendant des Hioung nou. Les Hoei furent les premiers d'entre les tribus établies en Chine qui se convertirent à l'islamisme. De nos jours, ces Hoei forment la tribu des Ou-ou-euhl, qui habite le Sinkiang. »

Ces explications érudites ne nous démontrent point que les Chinois et les Mahométans du Nord-Ouest ont une origine commune. Bien au contraire. Que des Hoei, très anciennement établis en Chine, doivent être distingués des Hoei-Kiao qui ont immigré beaucoup plus tard importe peu puisqu'il nous est dit que les ancêtres de ces anciens colons n'étaient point des Chinois, mais des Hioung-nou, c'est-à-dire des membres d'une tribu féroce des Huns qui faisaient des incursions en Chine vers le III^e siècle avant Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit, ces discussions savantes n'ont aucune application pratique dans les relations quotidiennes de la population. Le fait tout simple est que les Mahométans de l'Ouest n'ont jamais été complètement assimilés par les Chinois comme l'ont été les descendants des soldats Mandchous qui furent cantonnés dans la région sous la dynastie des T'sing – la dernière dynastie impériale (1644-1911).

Au premier coup d'œil les Musulmans du Nord-Ouest peuvent être reconnus parmi les Chinois. Ils sont de haute taille et d'apparence robuste, leur physionomie est virile et même dure. Ils conservent toute la barbe ou la taillent légèrement et se coiffent d'une sorte de bonnet hexagonal noir ou blanc. Au Sinkiang, ils mettent souvent de hautes bottes en cuir à la mode russe. Quant à leurs coutumes, ils suivent les règles édictées dans le Koran et les lois musulmanes différent en cela de celles des Chinois. En somme, ils forment un groupe de gens

honnêtes et sympathiques ayant des traditions et des tendances guerrières.

Les mariages de Musulmans avec des femmes tibétaines, chinoises ou mongoles sont fréquents et l'on pourrait penser que les métissages doivent forcément modifier la physionomie des Musulmans descendant de races étrangères. Chose curieuse, il n'en est rien ou la modification est rare et légère. Les enfants de ces mariages mixtes ressemblent presque invariablement à leur père ; c'est pourquoi les Musulmans du Nord-Ouest ont conservé leur type ancestral.

Il serait difficile de dire si le résultat serait le même pour les enfants nés de pères chinois et de mères musulmanes car le cas ne se présente guère.

Tandis que les Musulmans épousent volontiers des Chinoises, des Mongoles ou des Tibétaines et ne leur demandent pas, nécessairement, d'abjurer leur religion pour embrasser l'islamisme, d'autre part ils refusent de donner leurs filles en mariage à des non-Mahométans. J'ai plus d'une fois

entendu dire par des Musulmans : « Nous préférierions jeter nos filles à la rivière que de les voir mariées à d'autres qu'à des Musulmans. » Certains pères éprouveraient même de la répugnance à accepter comme gendre un Chinois nouvellement converti.

Il en résulte que l'islamisme que nous rencontrons dans le nord-ouest de la Chine n'est pas seulement une religion mais aussi un élément ethnique étranger. Les Musulmans y sont parfaitement conscients de leur condition d'« étranger ». Un jour, l'un d'entre eux me dit : « Vous êtes étrangère en Chine et nous aussi, nous sommes des étrangers, tout à fait comme vous. » Une déclaration de ce genre jette une lumière intéressante sur les sentiments intimes des Musulmans établis dans les provinces chinoises de l'Ouest.

Comment l'islamisme pénétra-t-il en Chine ? Nous manquons de renseignements très précis à ce sujet. Cependant, nous savons que moins de dix ans après la mort du

Prophète (622) sa doctrine fut apportée en Chine par voie de la Perse.

En 637 les Persans furent complètement vaincus par les Arabes à la bataille de Kadesiya et les vainqueurs dominèrent en Perse. Le roi Yezdegerd s'enfuit et implora, mais en vain, le secours des Chinois et des Turcs. Finalement, il fut assassiné.

Son fils Firouz tenta de résister près de la frontière actuelle de l'Afghanistan mais il dut, à son tour, quitter le pays et se réfugier en Chine. En 674, il arriva à Tch'ang nang (moderne Sian) qui était, alors, la capitale de l'Empire.

Ce que les émigrants persans racontèrent en Chine concernant les Arabes qu'ils avaient vus de près et concernant leur religion, nous l'ignorons. Comme il arrive souvent, au lieu d'information sérieuse, il ne nous est offert que des légendes. L'une d'elles relate ce qui suit.

En 628, l'empereur T'ai Tsoung⁷⁹ rêva d'un homme dont les traits dénotaient une origine occidentale. Cet homme ne s'agenouilla pas devant lui comme l'étiquette chinoise l'exigeait. Le lendemain matin, T'ai Tsoung fit mander le devin qui expliquait les rêves et lui demanda la signification du sien. Le devin répondit que l'homme étranger qu'il avait vu pouvait être un ennemi projetant de nuire à l'empire et il conseilla à T'ai Tsoung de s'assurer des alliances avec des souverains voisins capables de venir à son aide en cas de danger.

Suivant cet avis, T'ai Tsoung demanda au roi de Khami (une ville située dans le Sinkiang moderne) de lui envoyer des interprètes dont il pourrait se servir pour communiquer avec les pays situés à l'ouest de la Chine. Le roi répondit favorablement à sa

⁷⁹T'ai Tsoung (627-649), de la dynastie T'ang. Ne doit pas être confondu avec T'ai-Tsou, de la dynastie Song (960-1279). D'autres empereurs ont porté des noms à peu près semblables comme Tai Tsou ou Tai Tsoung. Naturellement les caractères chinois formant leurs noms sont différents.

Les années indiquées sont les années de règne.

demande et lui envoya trois hommes ; deux d'entre eux moururent en cours de route.

T'ai Tsoung, ayant été informé que le troisième, nommé Kassém, était arrivé à Tch'ang-nang, voulut causer avec lui avant que celui-ci sût qu'il était l'empereur et, pour cela, il se déguisa en homme du peuple. Mais voilà que, se trouvant en face de Kassém, il le reconnut pour l'homme qu'il avait vu en rêve.

Il le salua respectueusement en s'agenouillant à la mode chinoise et son étonnement s'accrut lorsque Kassém lui dit : « Je ne suis pas digne d'être salué de cette manière par le Céleste Empereur. »

Son déguisement ayant été inutile il ne restait à T'ai Tsoung qu'à retourner au palais, emmenant Kassém avec lui ; ce qu'il fit.

L'histoire continue racontant que Kassém expliqua la doctrine du Prophète à l'empereur. Quand vint l'heure de la prière Kassém s'arrêta au milieu de son discours et sans plus prêter attention au souverain il fit sa prière avec les gestes rituels. Lorsqu'il eut fini, T'ai Tsoung lui ayant demandé la

signification des différents gestes, Kassém les lui expliqua.

Naturellement, j'abrège ; l'histoire s'étend longuement sur tous ces détails.

Je dois pourtant ajouter que les Musulmans de l'Ouest chinois observent, en général, très strictement les devoirs de leur religion. J'en ai vu souvent coupant court à une conversation ou se retirant à l'écart lors d'une réception, pour faire leur prière au temps prescrit. La chose arriva chez moi. Un colonel musulman qui était parmi mes invités se leva pendant le dîner, s'en alla dans un coin de la chambre et procéda imperturbablement à ses dévotions. J'admire beaucoup cette indifférence hardie à l'opinion des spectateurs. La grande majorité des hommes sont timides – dois-je dire poltrons – lorsqu'il s'agit de manifester extérieurement leurs croyances religieuses... Il est également possible que leur foi ne soit pas très forte.

Quelle que puisse être la part de vérité dans l'histoire de Kassém et dans d'autres

analogues, il nous est difficile de la dégager des inventions qui l'entourent.

Des informations plus véridiques nous sont fournies par les Annales chinoises. Il y est rapporté qu'en 713 une ambassade arabe vint en Chine. Ses membres offrirent de riches présents à l'empereur, mais refusèrent de s'agenouiller devant lui, disant que leur religion leur défendait de rendre cet hommage à aucun homme, fût-il un souverain : ils ne le devaient qu'à Dieu seul.

Un autre ambassadeur arabe arriva à Tch'ang nang en 726. Ces politesses diplomatiques n'empêchèrent pas des conflits de se produire et en 751 les Chinois furent battus au Turkestan par les Arabes. Il semble pourtant que des relations cordiales reprissent peu après, car en 756 des troupes arabes furent envoyées au secours de l'empereur Sou Tsang qui avait été défait au cours d'une insurrection, les rebelles s'étant emparé de ses deux capitales : T'chang nang et Loyang.

Leur contact avec ces Mahométans arabes avait déjà permis aux Chinois d'être bien

renseignés concernant l'islamisme ; de plus, des marchands arabes venus par mer s'étaient établis à Canton.

C'est dans cette ville qu'eut lieu la première révolte des Musulmans en Chine, en 758. Sa cause, mal définie, doit avoir eu trait à des intérêts commerciaux. Les Mahométans pillèrent la ville, y mirent le feu et se sauvèrent dans des bateaux chinois qu'ils avaient saisi dans le port.

L'Islamisme se répandit rapidement en Chine et au IX^e siècle les convertis étaient déjà nombreux.

Il est difficile de deviner pourquoi cette doctrine sévère attira les Chinois. Toutefois, il y a une indéniable grandeur dans son austère et strict monothéisme et la nudité des grandes mosquées qu'aucune idole ne dépare est véritablement impressionnante.

En Chine, un grand nombre de mosquées sont bâties en style chinois. Elles contrastent avec les temples taoïstes par leur absolue propreté et, naturellement, par l'absence de statues, mais l'architecture chinoise ne

convient pas à l'islamisme, elle est totalement étrangère à son esprit et ne peut pas lui offrir un asile adéquat.

Néanmoins, toutes les mosquées de la Chine ne sont point bâties en style chinois. J'en ai vu d'autres d'un caractère arabe authentique : construites en pierres, soigneusement badigeonnées à la chaux, d'une blancheur éclatante et pourvues du minaret orthodoxe. Elles me rappelaient les mosquées tunisiennes, loin de là, au bord de la Méditerranée bleue...

Tous les peuples aiment les histoires fantastiques. Ils les goûtent d'autant mieux si le héros des exploits extraordinaires qui y sont narrés est un personnage historique. Les Chinois ne font pas exception.

Un roman célèbre est celui qui décrit les voyages et les aventures d'un Musulman du Yunnan.

Il s'appelait Tchéng Ho et appartenait à une honorable famille de lettrés mahométans.

Admis à la Cour de Ming T'ai-Tchou (1368-1398), il y rencontra le prince Ti qui se lia d'amitié avec lui et quand ce dernier fut nommé roi de Yén, il emmena Tchéng-Ho avec lui à Pékin.

Après la mort de Ming T'ai-Tchou, son petit-fils lui succéda sous le nom de Hoei-Ti ; son règne fut court (1399-1402). Le roi de Yén se révolta contre lui et, aidé par Tchéng-Ho, il attaqua Nankin où l'empereur résidait. Se voyant complètement défait et ne voulant pas tomber vivant dans les mains de ses ennemis, Hoei-Ti commanda à ses hommes de mettre le feu au palais et de le jeter dans les flammes.

Un corps carbonisé fut trouvé dans les cendres, on le tint pour être celui de l'empereur et on l'enterra comme tel. Cependant les chroniqueurs chinois émettent des doutes sur l'identité de la personne morte dans les flammes. Ils pensent que le corps carbonisé peut avoir été celui de l'impératrice. Quant à l'empereur, il aurait échappé de la façon romantique suivante.

Lorsqu'il fut certain que la bataille était perdue, un fonctionnaire de la Cour apporta une boîte à Hoei-Ti et lui dit : « Cette boîte m'a été confiée par votre grand-père avec l'ordre de vous la remettre en cas de désastre. »

Dans la boîte, Hoei-Ti trouva un habit de moine bouddhiste ; un certificat témoignant que le porteur avait été dûment reçu dans l'Ordre religieux et une paire de ciseaux.

La signification de ces objets était claire. Le fidèle fonctionnaire coupa les cheveux de l'empereur avec les ciseaux, l'aida à se revêtir du costume monastique, et Hoei-Ti, muni de son certificat, s'échappa.

Il vécut ensuite dans différents monastères jusqu'en 1440. Cette année un moine bouddhiste qui tomba malade déclara : « Je suis l'empereur Hoei-Ti. Je désire retourner au lieu de ma naissance pour y mourir. » Le souverain régnant Ying-Tsoug (1436-1449) fut informé de ce fait ; il fit transporter le moine dans son palais et, celui-ci y étant

mort, il fut enterré secrètement de façon que nul ne connaisse l'emplacement de sa tombe.

Tout cela peut être vrai ou n'être que du roman, mais il existe, en plus, une légende concernant Hoei-Ti que les lettrés chinois tiennent pour complètement fantaisiste. Néanmoins c'est elle que les conteurs musulmans récitent devant leurs auditeurs ravis, dans les provinces occidentales.

D'après cette légende, trois ans après l'incendie du palais impérial, l'ancien roi de Yén, devenu l'empereur Tch'eng-Tsou (1403-1424), apprit que Hoei-Ti, s'étant échappé avec quelques-uns de ses ministres, avait trouvé un refuge dans un pays du Sud. Tch'eng-Tsou confia alors à son fidèle ami Tchéng-Ho la tâche de rechercher Hoei-Ti. C'est ainsi qu'est expliquée la raison d'être des sept grands voyages de Tchéng-Ho.

On voit que, bien que l'histoire de Hoei-Ti semble, tout d'abord, hors de place, ici, elle doit être connue si l'on veut comprendre l'origine de la légende.

Mais si le but que la légende assigne aux voyages de notre héros est fantaisiste, la réalité des voyages eux-mêmes n'a jamais été mise en doute. Le navigateur musulman du Yunnan est l'un des grands explorateurs de son époque.

Il visita successivement la Cochinchine, Java, Ceylan, l'Inde, l'Arabie et la côte orientale de l'Afrique. Il est dit que sa flotte comprenait 62 voiliers, les équipages formant un total de 27 800 marins.

Véritablement, Tchéng-Ho fut chargé d'établir des relations politiques et commerciales avec les pays étrangers, ceux que les Chinois appelaient les pays du Sud (Nan Yang), ou de renforcer celles-ci là où elles existaient déjà. Il existe des relations complètes et authentiques de ses divers voyages. Elles intéressent peu la masse des coreligionnaires du héros qui leur préfèrent un cycle de ses aventures qui offre pas mal de ressemblances avec celles de Simbad dans les *Mille et Une Nuits*.

À titre d'exemple, je donnerai la suivante, qui est dite avoir eu lieu à Ceylan dont le nom indigène est Singhala : le pays des « lions ».

À cette époque le roi de Ceylan s'appelait Alagakkonara (on l'identifie comme Vyaya Bahou VI). Il haïssait les Chinois et les Bouddhistes. Tout Chinois qui mettait le pied dans l'île était soumis à de mauvais traitements et parfois mis à mort.

En tant qu'envoyé de l'empereur, Tchéng-Ho était chargé d'engager le roi de Ceylan à cesser de molester les Chinois et à le menacer de représailles s'il s'obstinait.

Alagakkonara savait que Tchéng-Ho avait l'appui d'une flotte portant de nombreux soldats, il le reçut donc avec déférence. Tandis qu'il lui faisait les honneurs de son palais il l'invita à visiter un jardin où l'on entretenait différents animaux : lions, tigres, léopards, éléphants, etc. En passant avec son hôte devant les lions, le roi tenta de l'effrayer en lui disant que son plus grand plaisir était de les voir dévorer un homme vivant. Et il ajouta, comme s'il s'excusait : « Je regrette

vivement que nous n'ayons pas, en ce moment, un condamné à mort que nous puissions leur donner ; j'aurais aimé vous faire assister à un spectacle tout à fait excitant. »

En brave Musulman qu'il était, Tchéng-Ho se contenta de sourire. Il remercia le roi de son aimable réception et retourna à bord de son navire.

Le lendemain matin, Alagakkonara envoya ses ministres à Tchéng-Ho pour l'inviter à venir voir un combat de lions. Le marin-ambassadeur éprouva quelque méfiance, néanmoins il accepta l'invitation, mais comme il se rendait au palais, l'interprète, qui était bouddhiste, l'avertit qu'Alagakkonara projetait de le saisir et de le jeter aux lions. Cette information confirmant ses soupçons, Tchéng-Ho rebroussa chemin et rejoignit sa flotte.

Rendu furieux par l'échec de son stratagème, Alagakkonara attaqua Tchéng-Ho avec toute son armée à laquelle il avait joint ses bêtes sauvages.

Nous pouvons nous demander comment lions, tigres, éléphants, etc., pouvaient attaquer des navires ancrés dans une rade, mais la partie amusante de ces contes est justement leur invraisemblance.

Celui-ci continue imperturbablement : une bataille terrible eut lieu, les gros canons tiraient continuellement et le bruit du roulement des tambours égalait celui du tonnerre ; l'île de Ceylan tout entière était secouée comme pendant un tremblement de terre. Les Cinghalais tombèrent morts par milliers ainsi que des mouches ; les lions et les autres bêtes sauvages s'enfuirent à toute vitesse et se cachèrent dans les halliers les plus épais des forêts les plus éloignées. Le roi et sa famille furent faits prisonniers et emmenés en Chine.

Cette digression n'est pas tout à fait hors de propos. Il est bon de savoir que la rigidité des Musulmans chinois est tempérée par leur amour des contes fantastiques. C'est là leur côté enfantin et bien oriental. D'autre part, des tendances mystiques atténuent, aussi,

chez quelques-uns d'entre eux ce que l'on pourrait trouver de trop dur dans l'islamisme orthodoxe. La secte des Soufis a un bon nombre d'adeptes dans l'ouest de la Chine. Elle a passablement dérogé à la conception primitive d'un Dieu d'une majesté sévère ne donnant aucun encouragement aux effusions sentimentales de ses adorateurs. Pour les Soufis, Dieu est devenu un objet d'amour, le Bien-Aimé par excellence qu'il s'agit d'atteindre pour apaiser la soif mystique que l'on a de lui.

Le conte symbolique des oiseaux partis à la recherche de ce Dieu illustre l'état d'esprit des mystiques soufis. À travers mille tribulations les oiseaux poursuivent leur pèlerinage, les uns s'arrêtent ici, les autres un peu plus loin, trompés par des illusions ou manquant de courage ou de force. Un seul persévère, il passe à travers tous les obstacles, à travers une barrière de feu et arrive devant la Sublime Présence ses plumes arrachées, sa chair en lambeaux.

Le conte est, je crois, d'origine persane ou, peut-être, condense-t-il des éléments empruntés à diverses histoires. Il est émouvant sur son plan et malsain (au sens médical du terme) comme toutes les indications à la surexcitation passionnelle.

Pour en revenir au récit véridique des voyages de Tchéng-Ho, un lettré mahométan, Ma hoan, nous apprend que lorsque Tchéng-Ho arriva à Java, entre 1416 et 1419, il y trouva établies environ mille familles chinoises. Dans les annales de la dynastie Ming, il est rapporté qu'à partir de l'expédition de Tchéng-Ho les souverains de Java payèrent un tribut à l'empereur de Chine.

On peut remarquer en passant qu'au cours des siècles la puissance et l'influence de la Chine ont été en décroissant.

Dans un essai publié en 1941 par un historien javanais, M. Probonegore, cet auteur affirme que la ville de Samarang a été fondée par Tchéng-Ho.

Nous laisserons maintenant ce héros et les détails accessoires concernant les Musulmans de l'Ouest chinois.

Tchéng-Ho n'a, du reste, pas été le seul d'entre eux qui se soit distingué. Un bon nombre de ses coreligionnaires ont occupé des situations importantes dans l'empire chinois.

Leur intérêt pour les études ne s'est point affaibli dans les temps modernes. L'activité de l'association islamique du Ching-Hai a été décrite dans le chapitre II. Elle tend à accroître le nombre des écoles pour les enfants musulmans ; la langue arabe et le Koran y sont enseignés en plus des matières figurant au programme dressé par le gouvernement et qui sont obligatoires.

Les parents particulièrement pieux apprécient cet avantage, car la connaissance de l'arabe est indispensable à quiconque désire être parfaitement conversant avec la doctrine du Prophète. Pendant longtemps aucune traduction du Koran n'a été permise, de nos jours, il a été traduit en divers

langages, mais les Mahométans vraiment orthodoxes ne le lisent que dans le texte original.

Une exception à cette règle se remarque dans les provinces orientales de la Chine. Le Koran et les prières y sont parfois récités en persan.

La majorité des Musulmans du Nord-Ouest sont très croyants et même ceux dont la foi est mitigée d'indifférence demeurent fermement attachés à la famille islamique ; ce fait constitue un lien très fort entre tous les Musulmans de cette vaste région. Cette particularité ne doit pas être perdue de vue. J'ai dit qu'un « problème musulman » du genre de celui qui se pose dans l'Inde n'existe pas en Chine ; néanmoins, dans le Nord-Ouest, les Musulmans sont avant tout, et par-dessus tout, fils de l'Islam. Les preuves de leur dévouement à la Chine n'ont point manqué pendant la guerre, cependant leur patriotisme comme Chinois ne vient certainement qu'au second rang après leur

fidélité au Prophète et leur solidarité avec leurs frères en l'Islam.

Comme chacun le sait, en dépit des liens que leur foi commune forme entre eux, les Musulmans ne professent pas tous les mêmes opinions religieuses et ils sont partagés en différentes sectes.

Cela est un résultat de la liberté de pensée dont ils jouissent et dénote un degré de vitalité intellectuelle supérieur à celui des croyants qui acceptent les dogmes qu'on leur présente sans examiner s'ils concordent avec des faits réels, bien expérimentés et reposant sur des bases solides. Malheureusement, le fanatisme entrant enjeu, des luttes regrettables ont parfois eu lieu entre les adeptes des différentes sectes. Il ne s'en produit plus, de nos jours, dans les provinces occidentales. La variété des opinions n'y engendre plus que des discussions académiques.

Trois sectes principales existent chez les Mahométans du Nord-Ouest :

La secte de la Doctrine ancienne et originelle.

La secte de la Nouvelle Doctrine.

La secte de la Nouvelle Doctrine Réformée, appelée aussi Doctrine du Temps présent.

La secte de la Nouvelle Doctrine a plus d'un siècle d'existence. Son but est de remettre en lumière l'enseignement primitif et authentique du Prophète.

La secte du Temps présent a été fondée il y a environ soixante-dix ans. Certains disent que son fondateur prétendait être Mahomet le Prophète revenu sur la terre pour y prêcher de nouveau sa doctrine qui a été corrompue et pour sauver le monde ; mais d'autres déniaient qu'il se soit jamais vanté d'être le Prophète. Nous les laisserons vider leur querelle ensemble.

Une place importante parmi les Mahométans des provinces de l'Ouest est occupée par les *ahungs* que certains appellent *akongs*. Les *ahungs* sont les chefs des mosquées. Ils y lisent le Koran devant les

fidèles, tantôt en arabe, tantôt en persan. Ils expliquent dans le dialecte local les textes qu'ils ont lus et ils prêchent. Leur influence en tant que conseillers est grande et ils font souvent fonction de juge dans les litiges entre Musulmans. Ils inspectent les écoles musulmanes et donnent l'instruction aux enfants dans les villages où il n'existe pas d'écoles.

À Jakyendo, un poste militaire avancé au sud du Ching-Hai, où j'ai résidé, l'*ahung* se chargeait de tuer, d'après les règles du Koran, les moutons destinés aux repas des quelques soldats musulmans cantonnés dans la bourgade.

Sous les *ahungs* sont les *imans* : un seul ou plusieurs suivant l'importance de la mosquée. Cinq fois par jour, l'*iman* appelle les fidèles à la prière du haut du minaret ou d'un endroit surélevé si la mosquée est construite en style chinois et n'a pas de minaret. Il récite aussi les prières devant la congrégation.

Enfin, viennent les *mans-las* (étudiants) qui apprennent la doctrine et les prières enseignées par les *ahungs*.

Au-dessus des *ahungs* sont les docteurs de la Loi ou maîtres de la doctrine ; ils sont dénommés en chinois *kiao tchou* (ce même titre : docteur de la Loi, quand il s'agit d'un bonze bouddhiste, est dit : *fa-sseu*).

Chaque *kiao tchou* a plusieurs districts sous sa juridiction spirituelle. Les *ahungs*, *imans* et *mans-las* doivent se présenter devant lui au moins une fois chaque année.

Les émoluments des *ahungs* varient suivant l'importance de la mosquée dont ils ont le soin. La nourriture leur est fournie par les membres de leur congrégation qui s'en chargent à tour de rôle ou bien confient à un intendant la somme nécessaire pour y pourvoir. De plus, les *mans-las* témoignent leur gratitude à l'*ahung* qui les instruit en lui offrant de l'argent et des présents en nature.

Au Sikang, les Musulmans sont peu nombreux. Beaucoup d'entre eux sont des convertis chinois ou des descendants de

convertis. Il s'ensuit qu'ils n'offrent pas, en général, cette différence frappante de physionomie que l'on remarque chez leurs coreligionnaires du Ching-Hai et surtout du Sinkiang. Les Musulmanes ne portent jamais de voile au Sikang et circulent librement au-dehors.

La mosquée de Tatsienlou est une humble construction en style chinois. En dehors de son plancher si merveilleusement poli qu'il ressemble à un miroir de métal sombre, il n'y a rien de remarquable dans le petit hall où les fidèles se réunissent.

Contrairement à ce qui existe dans la province voisine, il n'y a pas, au Sikang, d'école spécialement réservée aux enfants musulmans ; leurs parents les envoient dans les écoles publiques. Cependant, s'ils désirent que ceux-ci apprennent la doctrine religieuse et les prières, l'*ahung* de la mosquée les leur enseigne.

Pendant mon séjour à Tatsienlou, il y vint un lettré musulman qui faisait une tournée

de prédication dans le dessein de raviver le zèle de ses coreligionnaires. Il leur parla énergiquement et même durement, leur reprochant leur négligence dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux et la propagation de la « Foi qui sauve » : Islam.

Est-ce un effet de leur tiédeur spirituelle, il est certain que les Musulmans du Sikang n'ont pas cet air de froide réserve et de sûreté de soi qui est si frappant chez ceux du Sinkiang et provient d'une forte conviction en l'excellence de leur religion.

Au cours de la guerre sino-japonaise, le gouvernement chinois a témoigné pas mal d'intérêt pour les Mahométans du Nord-Ouest. Des bourses d'études ont été accordées à des jeunes gens et le développement de l'industrie et de l'agriculture a été encouragé de diverses manières. L'on peut croire que ces mesures ne sont pas dictées par un amour particulier pour les Musulmans et sont plutôt l'effet d'adroites manœuvres politiques.

Le nombre et la force des Mahométans des provinces occidentales n'ont pas manqué de retenir l'attention des Japonais. Ils ont facilité le séjour au Japon des étudiants musulmans. Quelques-uns de ceux-ci sortant des universités japonaises publièrent un livre intitulé : *Debout, Mahométans !* qui exhortait les Musulmans à faire de l'opposition au gouvernement chinois.

Après qu'ils eurent occupé la Mandchourie, les Japonais offrirent aussi aux Chinois nouvellement convertis des subsides leur permettant d'effectuer le voyage de La Mecque. Ils comptaient sur la reconnaissance des pèlerins pour vanter, à leur retour, la générosité du gouvernement japonais. Quelques-uns d'entre eux furent envoyés au Ching-Hai et au Sinkiang comme agents de propagande. D'autres s'établirent à Pékin quand la ville tomba au pouvoir des Japonais (1939) ; l'un d'eux était à la tête de la « Fédération des Musulmans chinois » qui avait été fondée au Japon et cela donna lieu à des rumeurs concernant l'établissement d'un

Hoéi-hoéi kio, c'est-à-dire d'un empire musulman.

Lors de la conférence annuelle mondiale des pèlerins (Hadji) à La Mecque (en 1939), deux délégations chinoises se rencontrèrent. L'une représentait la « Fédération musulmane chinoise » patronnée par les Japonais ; l'autre était envoyée par la « Fédération islamique chinoise du salut national » en accord avec le gouvernement chinois.

Depuis lors, l'étoile brillante du Japon s'est éteinte. L'influence que ce pays aurait pu exercer dans le nord-ouest de la Chine est hors de question, sinon pour toujours, du moins pour longtemps. Le terrain est libre pour les Russes.

Il a été annoncé qu'en dehors des provinces occidentales des chaires de culture islamique seraient aussi établies dans les principaux instituts de hautes études. Plusieurs Mahométans chinois qui ont obtenu des diplômes à la célèbre université d'El Azhar,

au Caire, ont été désignés comme titulaires de ces chaires. Mais, en Orient, beaucoup de temps s'écoule, généralement, entre l'énonciation d'un projet et sa réalisation pratique. Les intellectuels musulmans du Nord-Ouest ne pourront qu'être heureux de cette perspective d'une diffusion de leur culture propre, mais on peut craindre que la masse de leurs coreligionnaires n'accueille avec méfiance les initiatives du gouvernement concernant l'éducation. Leurs *ahungs*, dont la plupart comprennent peu ou pas du tout le sens des textes qu'ils récitent, continueront sans doute à leur paraître de fermes piliers supportant l'islamisme contre toutes les tentatives capables d'en ébranler le caractère routinier. Ils ressemblent, en cela, à leurs voisins tibétains, mongols et chinois enlisés dans leurs superstitions et livrés à la merci d'un bas clergé ignorant.

Bien du temps se passera sans doute encore avant que les populations des belles régions de l'Extrême-Ouest chinois puissent être tirées de leur semi-barbarie.

CHAPITRE IX

Les réactions des masses populaires aux événements politiques sont toujours curieuses à observer. Je ne manque jamais de le faire quand j'en ai l'occasion, surtout lorsqu'il s'agit de populations dont les idées diffèrent, en général, considérablement des nôtres.

Je me suis trouvée favorablement placée à cet égard pendant mon dernier séjour à la frontière sino-tibétaine. J'y résidais au moment où les dernières nations qui jouissaient du droit d'extraterritorialité l'ont abandonné. C'était, l'on peut penser, un pas hasardeux de leur part, mais pour qui voyait les choses de près, leur renonciation n'était guère que l'acceptation d'une situation qui existait déjà. En pratique, les Chinois avaient cessé de reconnaître la position privilégiée des étrangers et ceux-ci, occupés par la guerre et empêchés, aussi, par d'autres

raisons, ne pouvaient pas recommencer les expéditions d'autrefois pour ramener la Chine à la soumission. Ce sont, là, des choses d'un autre âge.

Or donc, à l'extrémité occidentale de la Chine la nouvelle s'était répandue jusque dans les villages et la population tout entière exultait. L'éducation, la politesse innée, qui leur est particulière, imposaient une certaine retenue aux Chinois appartenant aux classes supérieures de la société, mais il n'existe pas de mots capables de dépeindre la surabondance de joie qui éclatait chez des milliers de boutiquiers, d'artisans, d'employés subalternes et autres gens du menu peuple.

Une phrase laconique, répétée par tous, exprimait le sentiment intime général : « Maintenant, nous pourrons mettre les étrangers en prison. »

Le plaisir que cette perspective promettait transformait les physionomies habituellement placides, faisait danser des lueurs dans les yeux d'ordinaire inexpressifs

et les bonnes gens de répéter : « Nous sommes leurs égaux ; nous pouvons les mettre en prison. »

« Les mettre en prison » cela était d'ailleurs arrivé plusieurs fois avant la déclaration officielle de l'abandon des droits d'extraterritorialité et il ne paraît pas que les Chinois fussent à blâmer dans ces circonstances.

À regarder ceux qui se réjouissaient si naïvement, l'on devinait que beaucoup d'entre eux suivaient du regard les quelques étrangers résidant dans le pays, nourrissant le secret désir de voir l'un ou l'autre d'entre eux conduit à la prison locale entre deux agents de police.

L'on se tromperait en croyant que ces Chinois, qui prenaient tant de plaisir à l'idée de pouvoir emprisonner des étrangers, étaient foncièrement méchants. Non pas. C'étaient des hommes paisibles, aimables et sans malice. Ils ne haïssaient pas véritablement les étrangers, bien qu'ils ne les aimassent pas sans réserve ; ce qui les

animait était un sentiment d'orgueil blessé et une soif de revanche.

La supériorité que le droit d'extraterritorialité conférait aux étrangers blessait cruellement les Chinois lettrés des grandes villes et son abolition était inscrite en tête du programme de Sun Yat Sen. Quant aux habitants des régions frontières confinant à la Mongolie, au Tibet et à l'Asie centrale, en général, cette question les laissait assez indifférents. Ils savaient qu'ils devaient s'abstenir de visiter les bagages des voyageurs étrangers et, parfois, leur fournir gratuitement des hommes ou des animaux pour transporter ces bagages. Cette dernière obligation perpétuait une corvée obligatoire millénaire dont profitaient amplement les fonctionnaires civils et militaires et les Chinois distingués. Les étrangers leur étaient assimilés, c'était tout, et contrairement aux Chinois qui usaient de ce privilège, les étrangers rémunéraient, généralement, les gens qui les avaient servis. Les territoires où ce droit de transport pouvait être exercé

avaient d'ailleurs été réduits, depuis nombre d'années, à ceux occupés par des indigènes non chinois : Tibétains, Lolos, etc., et, au moment où les droits d'extraterritorialité furent complètement abrogés, aucune gratuité de transport n'était plus accordée aux étrangers, en aucun endroit.

Les occasions de « juger » des étrangers dans l'intérieur ou dans les extrémités de la Chine étaient rares ou tout à fait inexistantes. Houspiller un domestique ou un muletier fautifs ne comporte guère de sanction et est assez conforme aux mœurs chinoises, bien que celles-ci se soient fortement modifiées à ce sujet, depuis dix ans.

Ainsi, le droit d'extraterritorialité reconnu aux étrangers ne gênait aucunement les masses chinoises. L'hostilité latente qui entoure les étrangers, en Chine, provient d'autres causes. Or, la publicité donnée à l'abrogation du droit d'extraterritorialité remet ces causes en lumière, en raviva la mémoire chez ceux qui les avaient à peu près

oubliées et les apprit à ceux qui les ignoraient.

D'un passé lointain surgirent des histoires de dures répressions, d'expéditions militaires écrasant ceux qui tentaient de tenir la Chine fermée aux Occidentaux, tout comme d'autres nations interdisent, aujourd'hui, l'accès de leur territoire. Il était dit et redit que l'opium a été introduit en Chine par les étrangers et, bien que la majorité des Chinois soient adonnés à la drogue ou en trafiquent profitablement, ils ne laissent pas que de reprocher aux étrangers d'avoir fait usage de leur force pour les empoisonner.

Des traits d'arrogance, certaines manières hautaines des étrangers, leur façon, même inconsciente, de s'affirmer « supérieurs » étaient aussi rappelés.

Trente ans ne se sont pas encore écoulés depuis que les étrangers, même ceux qui remplissaient des emplois très subalternes, traversaient les villes en de luxueuses chaises à porteurs précédés par un ou deux serviteurs, quelquefois pourvus de bâtons,

qui écartaient la populace. Les étrangers n'avaient point innové cette coutume, ni d'autres du même genre ; ils copiaient simplement les mandarins. Mais les mandarins étaient chinois et ce fait constituait une énorme différence.

Ces pittoresques parades ne se voient d'ailleurs plus. Dans les villes situées en terrain accidenté comme Chungking, la capitale de guerre, où les chaises à porteurs circulent encore, un règlement municipal interdit, même aux diplomates étrangers, de se faire porter par plus de deux hommes dans une sorte de hamac ressemblant aux filanzanes de Madagascar et sans aucun rapport avec les « boîtes » spacieuses, capitonnées de damas, dont le toit s'ornait de franges de soie et de perles de verre cliquetant au vent et rutilant au soleil.

De nos jours, les étrangers riches possèdent une auto, comme les riches Chinois ; de moins opulents se font voiturer en rikshaws et de plus pauvres encore vont à pied ce qui leur fait perdre toute

considération aux yeux des prolétaires chinois qui les coudoient dans les rues.

Toutefois, un fait demeurait : ces humbles et méprisés piétons ne ressortissaient point de la justice chinoise, les magistrats chinois n'avaient pas le droit de les emprisonner. Voici qui est fini. Étrangers et Chinois sont devenus égaux devant la loi, pour tant que loi existe ; ce qui est rarement le cas, principalement dans les provinces frontières de l'Ouest où la volonté du magistrat est souveraine.

L'activité de leur mémoire ayant reçu une nouvelle impulsion, des Chinois, prolétaires ou petits-bourgeois, qui, pendant longtemps, ont passé avec indifférence devant les soldats postés autour des légations, à Pékin, et ont regardé avec une égale indifférence les canonnières ancrées sur le Yangtzé, se sont offensés rétrospectivement de cette présence qui proclamait leur servitude.

En principe, ils ont raison. S'installer de force chez autrui est un acte de brigandage.

En fait, la question prête à la discussion. Toutefois, elle peut être posée en quelques mots : la terre est-elle la propriété commune de l'humanité selon la parole du Psalmiste : « Les Cieux appartiennent au Seigneur, mais il a donné la terre aux enfants des hommes⁸⁰ » ? Ou bien chaque possesseur d'un territoire – peu importe la façon dont il l'a acquis – est-il, du fait de cette possession, maître absolu de ce territoire et justifié à en interdire l'accès à qui bon lui semble ?...

Ceux qui, encore une fois, prétendent vouloir unir les nations en vue de l'établissement d'une paix durable auront à décider entre ces deux façons de voir. Il est, d'ores et déjà, facile de découvrir vers laquelle tendent leurs préférences et tout aussi facile de deviner ce qui s'ensuivra.

Le droit d'extraterritorialité dont les étrangers jouissaient n'était pas sans avoir sa contrepartie. Si les étrangers échappaient à la juridiction des tribunaux chinois, d'autre

80Psaume 115.

part, il leur était interdit de devenir propriétaires d'immeubles ou de terrains en dehors des zones des « concessions étrangères ». Seules, les Missions chrétiennes possédaient le droit d'acquérir des propriétés foncières dans toute l'étendue de la Chine. Les puissances étrangères avaient contraint à cette concession la Chine incapable de leur résister. Les Missions ont usé de leur droit ; les Chinois disent qu'elles en ont abusé.

D'après l'opinion courante, en Chine – reproduit-elle exactement le texte des traités ?... – l'autorisation accordée aux Missions ne comportait que la propriété d'écoles, d'hôpitaux, de lieux de culte et de logis pour le personnel des diverses Missions. Il n'était point question que celles-ci devinssent de grands propriétaires terriens affermant leurs champs et, encore moins, que sur des terrains leur appartenant, elles établissent des villages exclusivement habités par des indigènes convertis.

Pas mal de rancœur existe, en Chine, à ce sujet, et, en différents endroits, des reprises

ont été effectuées par les Chinois sur les terres détenues par des Missions. Généralement, des indemnités ont été payées à celles-ci, mais la plupart du temps elles déclarent que ces indemnités sont insuffisantes. Au Sikang, par exemple, les autorités avaient édicté que les anciens propriétaires des terrains pouvaient reprendre possession de ceux-ci en remboursant la somme versée au moment de leur achat. De leur côté, les missionnaires soutenaient que si on les expropriait, ce à quoi ils objectaient fortement, il fallait, au moins, les payer selon la valeur actuelle des terrains, devenue très supérieure à ce qu'elle était il y a cinquante ans ou plus anciennement encore, à l'époque où leur achat avait été effectué.

À cela, certains Chinois répondaient que durant un long laps de temps les étrangers missionnaires avaient profité du revenu des champs et cela, en bien des cas, sans payer d'impôts. D'autres, plus abruptement, déclaraient que les acquisitions, ou du moins,

quelques-unes d'entre elles avaient été soldées avec de l'argent chinois versé comme indemnité pour le meurtre de certains missionnaires. Les mots inquiétants, « prix du sang », étaient fréquemment répétés.

Il semble qu'une accalmie prévaut aujourd'hui, mais il faut s'attendre à ce que la question soit reprise.

Il serait logique qu'en perdant leur droit d'extraterritorialité les étrangers – tous les étrangers – aient acquis celui de posséder des terres et des immeubles dans toute l'étendue de la Chine. Le texte des traités n'est pas affirmatif à ce sujet. C'est regrettable. La Chine est un pays extrêmement agréable offrant une merveilleuse diversité de sites et de climats. Des étrangers pourraient être tentés de s'y établir définitivement.

Je n'ose pas ajouter que le droit de circuler librement en Chine devrait aussi être acquis aux étrangers. Il serait difficile d'exiger de la Chine qu'elle se montre plus libérale à ce

sujet que ne le sont les nations européennes ou américaines.

Toutes ces questions de traitement équitable peuvent intéresser quelques politiciens chinois, la foule ne s'en préoccupe aucunement ; chez elle, le sentiment dominant que la renonciation des Grandes Puissances a éveillé est un sentiment de revanche. Nous avons été humiliés, brutalisés, foulés aux pieds par les étrangers, pense l'homme de la rue, à notre tour de les humilier, de les brutaliser, de leur faire sentir notre pouvoir, dans notre pays.

La conduite passée des étrangers en Chine et dans toute l'Asie explique cet état d'esprit. Ils se sont conduits stupidement, les Chinois brûlent du désir d'imiter leur stupidité et, cela, chacun d'eux au niveau de sa mentalité particulière.

Comme ces niveaux s'étagent sur une longue échelle, il n'est pas seulement question d'« emprisonner » des étrangers ; la réaction anti-étrangère prend maintes autres

formes, quelques-unes d'entre elles tout à fait inattendues et délicieusement comiques.

Un médecin indigène m'en fournit un exemple dans la province de Sikang.

La Chine, déclarait-il, va maintenant se libérer de toute influence étrangère. Dans l'avenir, aucun médecin étranger ne sera autorisé à pratiquer la médecine en Chine. Quant à ces jeunes égarés, qui ont fait des études médicales en Europe ou en Amérique, ils seront obligés d'apprendre la médecine chinoise. Nous rejetterons toutes sortes d'éductions étrangères et retournerons au pur savoir chinois.

Un client de ce digne homme qui se trouvait présent se hâta d'appuyer les opinions qui étaient exprimées.

« Que vaut la science de ces docteurs étrangers ? dit-il, d'un ton méprisant. Quand vous allez les consulter ils vous demandent de leur décrire le genre de douleur que vous éprouvez. Vous devez leur dire si c'est la tête, la jambe ou une autre partie du corps qui

vous fait souffrir. Ils sont incapables de le savoir !

« Nos médecins chinois n'ont pas besoin de poser d'aussi absurdes questions. Ils vous regardent pendant un instant et tout de suite ils déclarent : vous avez des douleurs dans la jambe droite, dans la poitrine, dans l'oreille ou dans n'importe quelle autre place qu'ils ont découverte. Vous avez telle ou telle maladie. Voilà bien de la vraie science ! »

Ne nous hâtons pas de rire de ces Esculapes chinois. S'ils manquent de connaissances chirurgicales, certains d'entre eux ont un savoir très étendu concernant de nombreux médicaments végétaux ou minéraux et les administrent avec succès en beaucoup de cas. D'autres sont terriblement rusés et malicieux. Ils connaissent la tournure d'esprit de leurs clients et les traitent en conséquence, souvent, aussi, avec succès.

Ma servante avait pris froid et se plaignait de mal à la gorge. Elle insistait pour être soignée par un docteur indigène. Le médecin

de la localité lui donna quelques médicaments qu'elle absorba. Cependant, trois jours plus tard, comme le mal persistait, elle retourna voir le docteur et, cette fois, elle lui dit qu'elle souffrait aussi de constipation. Le Chinois la regarda fixement dans les yeux, de très près, leva l'index et déclara : « Demain, vous irez à la garde-robe. » Puis, négligemment, il ajouta : « Je vais vous donner un autre médicament pour votre gorge. »

Le lendemain, la prédiction du sorcier se vérifia, la fille surmonta sa constipation.

Pleine d'admiration elle vint me trouver. « Ce médecin n'est-il pas merveilleux ! me dit-elle. Rien qu'en me regardant et en levant le doigt, il a desserré mes intestins. »

« — Stupide créature, lui répondis-je, ne peux-tu pas comprendre que le docteur a mêlé une poudre purgative à celle qui devait guérir ta gorge ? »

Elle ne fut pas convaincue ; l'élément extraordinaire, le quasi-miracle, la fascinait.

Après tout, elle était guérie, c'est surtout cela qui importait.

À la frontière occidentale de la Chine, certains Tibétains, suivant leurs voisins chinois, s'étaient mis à répéter : « Dorénavant nous sommes leurs égaux. » Égaux de qui ?... Ils ne s'en rendaient pas exactement compte, mais cela ne les empêchait pas de partager l'allégresse générale.

Un jour, chez un marchand chinois, je rencontrai un riche négociant tibétain. Tous deux buvaient de l'eau-de-vie indigène et causaient ensemble. Le sujet de leur conversation était le nouveau statut des étrangers et le Tibétain répétait avec une satisfaction marquée les mots que son collègue venait de prononcer : « Nous sommes leurs égaux ! »

Un malicieux désir me vint de taquiner ce brave homme.

« — Égaux », dis-je, « vraiment ? Les Tibétains du Kham sont-ils devenus les égaux

des Chinois ?... Un Khampa peut-il devenir ministre ou président de la République en Chine ? »

Cette réplique laissa le Tibétain muet, son rêve d'égalité s'était évanoui. J'en éprouvai de la tristesse pour lui. Le marchand chinois souriait avec un air entendu et sarcastique. Il se jugeait l'égal des Européens ou des Américains, mais qu'un individu de souche tibétaine pût se croire égal à lui lui paraissait le comble de l'absurdité.

Ainsi en est-il avec les citoyens de toutes les nations qui possèdent des colonies. L'idée d'être soumis à des gens d'un autre pays que le leur les révolte, mais ils se croient parfaitement justifiés à s'arroger des droits sur les indigènes des territoires dont ils se sont emparés, considérant les anciens occupants du sol comme des êtres inférieurs à eux.

Les manifestations enfantines de la mentalité populaire chinoise peuvent paraître indignes de notre attention. L'on aurait, pourtant, tort de les écarter, car elles nous

éclaircit sur les sentiments intimes des foules et cette connaissance est loin d'être dénuée d'intérêt pratique.

Les Grandes Puissances ont renoncé à leur droit d'extraterritorialité. Auraient-elles pu le conserver ?... Certainement non. Il n'y a eu, de leur part, aucun acte gracieux de générosité ; leur décision marque seulement l'acceptation d'une situation qui existait virtuellement depuis assez longtemps et commençait à s'affirmer ouvertement de maintes manières et en maintes occasions. Les Chinois savent cela et, pour cette raison, ne se croient tenus à aucune gratitude envers nous. Il n'y a pas à les blâmer, leur attitude est logique.

Si, nous, Européens ou Américains, voulons éviter de graves mécomptes dans les relations que nous devons inévitablement entretenir avec les Chinois, il est indispensable que nous révisions totalement les notions que la plupart d'entre nous ont conçues à leur sujet.

Qu'on ne s'y méprenne pas, les Chinois, même les plus obscurs boutiquiers et les paysans des campagnes, sont loin d'être les individus inertes qu'on s'est plu à nous décrire. Il y a, en eux, une forte dose d'énergie latente, de bon sens réaliste et de perspicacité. Leur attitude s'est considérablement modifiée pendant ces vingt dernières années.

Le Japon, qui avait projeté d'établir sa suprématie morale et matérielle sur une « Grande Asie », a manqué d'adresse et perdu la partie, mais ses premières victoires ont donné aux Asiatiques une leçon inoubliable : les Blancs, jusque-là toujours facilement triomphants, ne sont pas absolument invincibles. Un pays infiniment plus vaste et plus peuplé que le petit Japon peut reprendre, avec chances de succès, un rêve analogue et se hausser au rôle de chef de cette « Grande Asie ».

La Chine est là. Est-elle prête à assumer ce rôle aujourd'hui ? Certains souriront à cette idée. Il est possible qu'elle ne le soit pas, mais

elle peut l'être demain. Quoi qu'il en puisse être, il est ridicule et maladroit d'approcher les Chinois comme s'ils étaient des enfants et de se poser, devant eux, en guides condescendants.

Les sentiments de revanche que l'abrogation complète des droits d'extraterritorialité a ranimés parmi les Chinois s'expriment parfois de façon baroque, mais, après tout, le sentiment lui-même est naturel. Nous devons être prêts à le comprendre et même à sympathiser avec ceux qui l'expriment.

« — Égaux » sommes-nous devenus ; l'important est de ne pas devenir « inférieurs ».

Nous avons beaucoup de choses à apprendre aux Chinois ; ils en ont tout autant à nous apprendre. Nous pouvons leur être utiles ; ils peuvent nous l'être également. C'est en nous pénétrant de ce fait qu'il nous sera possible d'établir avec eux des relations culturelles, diplomatiques et commerciales « pour notre mutuel avantage », comme le

prêcha, il y a quelque vingt-cinq siècles, le philosophe chinois Mo-tsé.

UN DERNIER MOT

Est-ce là tout ? penseront peut-être certains lecteurs. La voyageuse n'a-t-elle, cette fois, rien rencontré de la spiritualité particulière ou des pouvoirs mystérieux avec lesquels elle a pris contact lors de ses précédents séjours en Asie et dont elle nous a entretenus dans ses livres précédents ? Non, ce n'est pas tout. Il y aurait d'autres choses à ajouter à celles que j'ai dites. Bien que mon voyage et mon séjour au Tibet Oriental et dans les provinces de l'extrême-ouest de la Chine m'aient été imposés par les événements et qu'il m'ait été difficile de diriger mes recherches librement comme je l'ai fait autrefois, j'ai réussi à récolter une nouvelle et suffisamment riche moisson d'informations concernant les doctrines philosophiques et les pratiques mystiques des maîtres orientaux. Celles-ci auraient été hors de place dans le présent livre. Le sujet

demande à être traité à part. Peut-être le ferai-je un de ces jours.